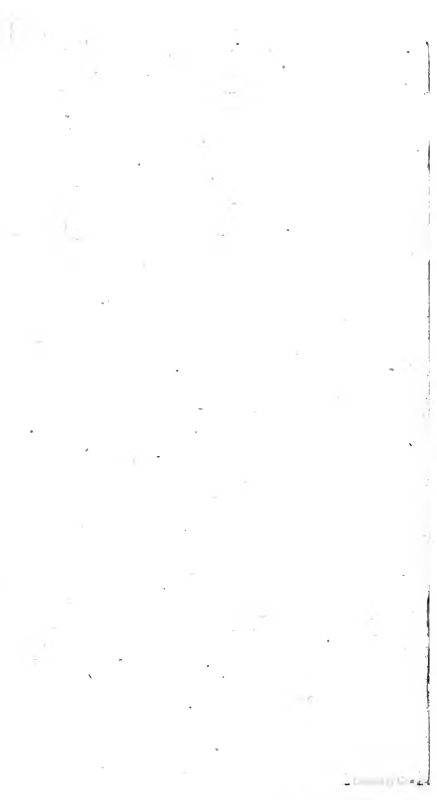




811 y 99

Palat. XXXVIII-65  
(8)





# SERMONS

DE

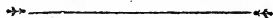
M. MASSILLON.

ÉVÊQUE

DE CLERMONT,

*Ci-devant Prêtre de l'Oratoire,*

L'UN DES QUARANTE DE L'ACADÉMIE FRANÇOISE.



O R A I S O N S F U N E B R E S

ET

P R O F E S S I O N S R E L I G I E U S E S .

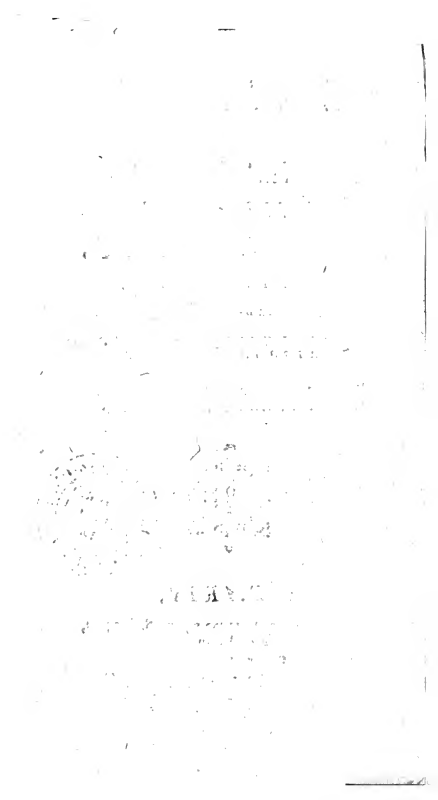


A PARIS,

Chez Les Freres ESTIENNE, rue S. Jacques,  
à la Vertu.

M. DCC. LXXV.

*Avec Approbation & Privilege du Roi.*



---

## AVERTISSEMENT.

[ L est rare qu'un même homme sache aller au cœur, le touche, le remue à son gré par la force de son éloquence, & qu'il réussisse également bien, lorsqu'il sera question de faire un loge. C'est une réflexion que fait Ciceron, en parlant des Orateurs. Ces deux talents sont aussi différents dans le but qu'ils se proposent, que dans les qualités qu'ils exigent. L'un veut plaire l'esprit par des traits brillants & ingénieux, amuser par des descriptions agréables, flatter l'oreille par l'harmonie & la pureté du style; il est presque plus occupé de la manière d'exprimer les choses, & de la tournure qu'il doit leur donner, que des choses elles-mêmes. L'autre ne pense qu'à intéresser le cœur, & à le faire entrer dans ses sentiments; s'il ne néglige pas les ornemens qui naissent du fond du sujet, il écarte avec soin tout ce qui ne feroit qu'une vaine parure dans le discours. Chacun de ces talents demande donc un caractère d'esprit qui lui soit assorti. Voilà pourquoi il n'est pas ordinaire de les trouver réunis dans la même personne.

Ce fut cependant par des Oraisons funebres que le Pere Massillon, si touchant, si intéressant dans ses Sermons, commença à se faire un nom dans le Monde parmi les Orateurs. Il étoit extrêmement jeune, lorsqu'il fit celle de Henri de Villars, Archevêque de Vienne, & peu de temps après, celle de Camille de Neuville de Villeroy, Archevêque de Lyon; & néanmoins quels applaudissemens ces deux pieces ne reçurent-elles pas? Dès lors ses Supérieurs le destinerent à la Chaire. Ils avoient été indécis jusqu'à ce moment sur le genre d'étude auquel ils devoient le fixer, parce qu'il avoit paru jusqu'alors également propre à tout: Belles-Lettres, Philo-

## xij *AVERTISSEMENT.*

fophie , Théologie , tout paroïssoit être son talent , dès qu'il s'y appliquoit. Mais le succès étonnant qu'il eût , dès qu'il se montra dans la Chaire , fit juger qu'il devoit s'y consacrer uniquement ; on eût bien de la peine à surmonter sa répugnance ; enfin il se rendit , & ne songea plus qu'à répondre aux vues de ses Supérieurs.

La première Oraison funebre qu'il composa , après les deux dont nous venons de parler , fut celle du Prince de Conty , fort applaudie , lorsqu'elle fut prononcée , fort critiquée ensuite lorsque l'impression l'eut rendue publique. Il en a depuis composé trois autres qui n'avoient point encore vu le jour , celle du grand Dauphin , celle du feu Roi , & celle de Madame. Il y a dans celle de Louis XIV , une noblesse d'expression , qui égale en quelque sorte la grandeur du sujet qu'il traitoit.

Nous aurions bien souhaité ne faire entrer dans ce Volume , que des Oraisons funebres , d'autant plus que c'est ainsi qu'on a imprimé séparément de leurs Ouvrages , celles de MM. Bossuet & Fléchier , & de quelques autres célèbres Prédicateurs. Mais il eut fallu pour cela changer le caractère & en employer de plus gros ; autrement ce Volume n'eut point été proportionné aux Volumes précédents. Cet inconvénient nous a déterminés à joindre aux Oraisons funebres quatre Discours pour les Professions Religieuses. Nous supplions que le titre de ces Discours n'empêche personne de les lire. Ce ne sont pas seulement les Religieuses , que le P. Massillon y instruit ; c'est pour les gens du monde qu'il parle , & rien n'est plus fort & plus plein de religion , que ce qu'il y dit , pour leur faire connoître la sainteté & l'excellence de l'état d'un Chrétien , & combien on se trompe dans l'idée qu'on s'en forme communément.

ORAISON



# ORAI SON FUN E B R E

DE

*MESSIRE DE VILLARS,*  
ARCHEVÊQUE DE VIENNE.

*Ambulavit pes meus iter rectum à juventute mea ; ..... zelatus sum bonum , & venter meus conturbatus est ; propterea bonam possidebo possessionem.*

*J'ai marché dans la droiture depuis ma jeunesse ; j'ai eu du zèle pour le bien , & mes entrailles ont été émues sur les miseres de mon peuple ; & je posséderai un héritage éternel. Au Chap. 51. de l'Ecclésiastique , v. 20. & suiv.*

✱ ✱ ✱ TOIS-JE destiné , Messieurs , à  
✱ ✱ ✱ E rendre ce dernier devoir à la mémoire  
✱ ✱ ✱ de notre pieux Prélat ? & le Ciel n'a-  
✱ ✱ ✱ voit-il donc permis que je vinsse être  
le témoin de sa vie , que pour me ménager , ce  
semble , de loin un si triste & un si lugubre mi-  
nistere ? Contraint tant de fois par sa modestie à  
supprimer ses louanges dans la chaire évangéli-  
que , falloit-il que je ne fusse autorisé à les pu-  
blier que par sa mort ? Il est donc vrai que le  
16 *Oraison funebr.* A

premier hommage public que sa vertu devoit avoir de moi , seroit un éloge funebre.

C'est ainsi , ô mon Dieu , que du haut de votre sagesse , vous réglez nos destinées ; c'est ainsi que confondant nos conseils , surprenant nos desirs , & anéantissant nos espérances , vous affermissez notre foi ; c'est ainsi que diversifiant vos voies , vous instruisez notre vigilance.

Celui-ci , dit Job , consumé de langueur & d'infirmités , voit de loin l'appareil de son sacrifice , exhale chaque jour une portion de son ame , & se sent mourir mille fois avant que d'avoir pu mourir une seule ; l'autre , encore plein de force & de santé , est frappé soudain ; son ame toute entiere , pour ainsi dire , devient la proie de la mort ; & entre les horreurs du tombeau & les délices d'une santé parfaite , ne met presque que le dernier soupir d'intervalle.

Heureuse l'ame , qui , pendant ses jours les plus sereins , a su prendre des mesures contre la surprise des vents & de l'orage ! heureuse celle qui , ayant toujours marché dans la droiture , a eu du zele pour le bien , & dont les entrailles ont été émues sur les miseres publiques ! Ah ! qu'une lente infirmité lui annonce de loin le jour du Seigneur , ou qu'un coup imprévu vienne à l'instant lui ouvrir les portes éternelles ; sa mort peut être différente , mais son immortalité fera toujours la même.

Ne cherchons point aujourd'hui d'autre consolation , Chrétiens ; vous ne verrez pas dans cet éloge de ces événements éclatants , où l'Orateur , peu instruit de son ministère , vient dans ce lieu saint , étaler avec art la figure d'un monde profane , & jusques sur le tombeau fatal , donne du corps & de la réalité au fantôme que le siecle adore.

Je n'ai à vous entretenir ici , Messieurs ,

de ces négociations importantes , qui , arrachant le Pontife du Sanctuaire , le rengagent dans le tumulte du siècle , & sous le spécieux prétexte du bien public , l'autorisent à violer ses devoirs particuliers ; ni de ces intrigues pénibles , où l'on voit les Interpretes des secrets du Ciel devenir les dépositaires des mysteres des Cours , les sentinelles de Jérusalem , ne veiller presque plus qu'à la défense de Jéricho , & les Docteurs des Tribus d'Israël , se glorifier d'être les Législateurs des nations.

L'histoire de notre pieux Prélat n'est mêlée qu'avec celle de son Diocèse ; ses jours ne sont marqués que par les fonctions de son ministère ; ses emplois se trouvent tous renfermés dans ses devoirs ; & pour savoir ce qu'il a fait , il suffit de savoir ce qu'il a dû faire.

Nous tirerons donc du Sanctuaire même les ornemens sacrés qui vont servir d'appareil aux funérailles de l'Oint du Seigneur ; nous ne prendrons que sur l'autel les fleurs que nous allons jeter sur le tombeau du Prince des Prêtres. Le siècle qui n'eut jamais de part à ses actions , n'en aura point aussi à ses louanges. Nous sortirons de l'Égypte , pour rendre les devoirs suprêmes à cet autre Jacob ; mais les pompes de Pharaon ne viendront plus , comme autrefois , jusques dans une terre sainte , honorer les cendres & la mémoire des Patriarches.

Ce n'est pas que j'ignore là-dessus les vaines pensées des mondains. Admirateurs insensés de cette vicissitude de fantômes , sur quoi roule tout le siècle présent , il leur faut des spectacles pour les frapper , de vastes projets , des entreprises éclatantes , des emplois tumultueux. On a toujours chez eux des vertus obscures , quand on n'a pas des vices glorieux ; & ce n'est guere

qu'aux grands défauts , qu'ils savent accorder le nom de grand mérite.

L'innocence des mœurs , la bonne foi , l'affabilité , la clémence , l'application à ses devoirs , la miséricorde , ont je ne fais quoi de tranquille & d'uni , qui ne donne rien aux spectateurs. Les merveilles de la foi n'ont pas le même privilege que les illusions des sens. Ce qui sert de spectacle à Dieu & aux Anges , paroît à peine digne de l'attention des hommes. On diroit que pour mourir avec honneur , il faut avoir su être autre chose qu'homme de bien. La solemnité des éloges veut presque être soutenue par le faste du héros qu'on loue ; & il semble que l'Orateur n'a jamais plus besoin d'art , que lorsqu'il n'a qu'à louer la vérité & la justice.

Telle est la prudence du siecle , je le fais : mais viens-je ici pour donner du poids aux coutumes d'Egypte , durant la solemnité même de l'immolation de l'Agneau ? viens - je , par un discours profane , suspendre l'attention des Ministres gravement assemblés autour de l'autel , & appliqués au sacrifice , ou aider leur recueillement avec la parole évangélique ; viens-je mêler aux chants lugubres de la triste Sion , les cantiques de Babylone ; viens-je , en un mot , honorer mon ministère , édifier votre piété , ou respecter vos erreurs , & dégrader l'honneur du sacerdoce ? Ah ! ce n'est pas ici un des préludes artificieux , où l'Orateur semble acheter le droit d'être tout profane , en promettant d'abord qu'il ne dira rien que de saint , & où l'on ne voit de Chrétien , que des précautions pour ne l'être pas. Rien de ce qui va s'éteindre au tombeau , ne brillera dans cet éloge funebre.

Ce ne sera pas même une histoire inconnue. Ce que vous avez vu , entendu , & touché pres-



que de vos mains , ce sera ce que nous vous annoncerons. Je parle d'un Pasteur qui n'a jamais perdu son troupeau de vue. L'intégrité de ses mœurs , l'application aux fonctions de son ministère , la profusion de ses trésors , qui vont faire le sujet de cet éloge , ont mille fois servi de matière aux vôtres ; & s'il étoit permis au peuple affligé qui m'écoute , de le dire ici à ma place , il diroit , comme moi , que sa vie fut toujours réglée par la loi : *Ambulavit pes meus iter rectum à juventute mea* ; que son autorité fut toujours utile à l'Eglise , *zelatus sum bonum* ; & que ses richesses furent toujours prodiguées aux pauvres : *Et ventris meus conturbatus est*. Représentons-le donc comme un homme juste & irréprochable , comme un Pontife fidele , & comme un pere charitable.

C'est l'Eloge que je consacre à la mémoire de MESSIRE HENRI DE VILLARS , ARCHEVEQUE ET COMTE DE VIENNE , PRIMAT DES PRIMATS. Esprit saint , mettez dans ma bouche cette parole efficace , ce glaive à deux tranchants , qui , en faisant le discernement des pensées du Juste , aille faire de douloureuses séparations dans le cœur du pécheur , & qui n'élève ce pieux & lugubre monument à la Religion , que sur les débris de l'idole du monde.

I. PARTIE. L'INNOCENCE des mœurs , je le fais , n'est pas toujours le fruit de la piété des Ancêtres , ni des secours de l'éducation. Il y a des enfants de colere , des cœurs si profondément gâtés , qu'on les voit déjà méditer l'iniquité parmi les leçons de vertu qu'ils reçoivent de leurs peres , & qui ne trouvant autour d'eux que des objets saints , savent s'en former de criminels de leur propre fonds.

( Sap. 9. 18. ) Je fais que la sagesse vient d'en

haut & descend du Pere des lumieres , qu'elle ne se recueille pas sur la terre comme la succession d'un pere foible & mortel ; & que la piété est le don d'un Esprit qui souffle où il veut , & non pas le fruit d'une chair qui ne sert de rien.

Cependant il faut avouer que l'ordre de notre naissance donne presque le premier branle à celui de nos destinées ; qu'avec le sang qui nous fait ce que nous sommes , nos peres font d'ordinaire passer jusqu'à nous les impressions de ce qu'ils ont été ; & que dans les semences de vie que nous tenons d'eux , nous trouvons des ascendans secrets qui nous font vivre comme eux. (*Rom. 11: 16.*) Lorsque la racine est sainte , dit l'Apôtre , les branches le sont aussi ; & il est mal-aisé que d'une masse pure & brillante , on ne tire que des portions viles & flétries. N'en cherchons pas des exemples hors de l'histoire de l'homme juste que nous louons. Sorti d'une famille où la probité , l'honneur , & je ne sais quelle élévation d'ame , coulent avec le sang , où la sagesse semble avoir fait une éternelle alliance avec le nom , où l'éclat & la vertu paroissent presque de la même date , où les exemples qui la reglent sont aussi anciens que les titres qui l'embellissent ; sorti , dis-je , d'une famille où le Dieu d'Israël avoit depuis long-temps établi sa demeure , il en recueillit toutes les bénédictions.

Un pere , dont la mémoire ne mourra jamais , lui fit priser les voies du Seigneur par ses instructions , & les lui montra par ses exemples. Effrayé de la déplorable vanité des personnes de son rang , qui croiroient dégrader leurs ancêtres , s'ils s'appliquoient eux-mêmes à leur former une postérité digne d'eux ; qui regardent comme des soins roturiers le soin de l'éducation , sans quoi se fouille & s'épaissit la noblesse du sang ; con-

fient à des mains étrangères le soin de cultiver des vertus domestiques ; mettent à prix la destinée de leurs enfants ; & pour se trop souvenir de leurs grandeurs , laissent après eux des successeurs qui ne s'en souviennent pas assez : effrayé, dis-je , de ce désordre , il l'évita ; & le Seigneur bénissant ses soins , il ebaucha , sans le savoir , à la France , un Ministre sage & éclairé dans les Cours étrangères , distingué dans la nôtre , né pour ménager l'esprit des Rois & la fortune des Royaumes , habile à ramener à l'utilité de la Patrie & à la gloire de son Prince , les humeurs & les intérêts divers des Peuples voisins ; & le pieux Prélat , qui fait le triste sujet de cette cérémonie , dont la vie brille d'autant plus aux yeux de la Foi , qu'elle est toute ensevelie dans l'obscurité des fonctions du sacerdoce.

Aussi les amusements de son enfance ne furent que des essais de vertus. Incapable encore de connoître la créature , il levoit déjà ses mains pures vers le Créateur. Il apprit à consacrer son cœur au Seigneur dans un âge où à peine a-t-on un cœur pour soi-même ; & la piété , qui toujours est le fruit tardif de la grace , n'attendit pas jusqu'ici la raison.

Qu'attendez-vous , Messieurs , de ces heureuses prémices ? Le ciel qui brille le matin , n'annoncerait-il , selon la parole évangélique , que des brouillards & des tempêtes ? Le temple qu'une main habile a élevé avec tant de lenteur & de précaution , ne faudra-t-il que trois jours pour le détruire ? & à peine sorti des mains de Samuel , suffira-t-il à cet autre Oint du Seigneur , comme à Saül , de s'être trouvé une fois parmi les fureurs & les vains transports des Prophetes du siècle , pour devenir furieux , & prophétiser avec eux ? De si belles espérances ne donneraient-elles qu'un fort commun , qu'une jeunesse

emportée , qui compte les crimes parmi les bien-  
séances de l'âge , & qui ne laisse guere qu'aux  
passions le soin de régler ses plaisirs ; qu'une ma-  
tuerité ambitieuse qui ne connoit point d'autre  
honneur que le secret de s'en attirer ; qu'une  
vieillesse endurcie , qui dans les débris d'un corps  
usé & à demi mort , nourrit des passions encore  
toutes vivantes , qui au lieu de soupirer sur les  
iniquités qu'elle s'est permises , ne soupire qu'a-  
près le souvenir des plaisirs qu'elle ne peut plus  
se permettre ; & qui , de sa vie passée , ne  
regrette rien , sinon qu'elle soit passée ?

Ah ! si je n'avois que ces mysteres d'iniquité  
à vous annoncer au milieu des mysteres saints ; si ,  
comme autrefois Samuel envers Saül , ( *1. Reg.*  
*25. 30.* ) il falloit honorer l'Oint du Seigneur  
devant le peuple , plutôt pour épargner à son  
rang la honte de ses foiblesses , que pour édifier  
notre piété par le souvenir de ses vertus , je me  
serois contenté d'accorder en secret des larmes à  
une mort qui me fut sensible , sans donner ici à  
sa mémoire des éloges qui ne lui seroient pas  
glorieux. Loin de venir interrompre le sacrifice  
terrible , pour faire revivre le souvenir de ses  
actions , moi-même je l'aurois offert au Très-  
haut , pour obtenir que le souvenir en fût effacé  
du Livre éternel ; & toute chere que me fera tou-  
jours sa mémoire , j'aurois satisfait à ma recon-  
noissance sans manquer à mon ministère.

Mais la Religion défend-elle de sonder un cœur  
qu'elle occupa tout entier ? Graces au Seigneur ,  
je ne craindrai point de l'exposer à vos yeux ; &  
je n'aurai pas besoin , pour vous le faire estimer ,  
de vous le faire méconnoître ; & pour sauver la  
gloire de cet autre David de la honte d'une ob-  
scure mort , il ne faudra pas , comme Michol ,  
( *1. Reg. 19. 13.* ) le dérober aux yeux , & ne  
substituer que son fantôme à sa place.

Quelle fut sa retenue en un âge , où pour être vertueux & régulier , il suffit presque d'empêcher que le vice ne nuise , & savoir bien choisir ses débauches ?

Quel fonds de candeur , d'affabilité , de modération , dans un rang où mille intérêts secrets enveloppent le cœur ; où le poids des affaires & les bienfaisances de la dignité , altèrent l'humeur , ou la déconcertent ; & où l'on est d'autant plus vif sur les injures , qu'on se voit toujours investi d'hommages !

Quelle noble simplicité dans un siècle où l'art des raffinements a passé jusqu'au peuple ; où tout est confondu , & par sa misère & par sa vanité ; & où à peine tranquilles possesseurs d'une portion de l'héritage de nos pères , frappés de calamités inouïes dans leur temps , nous inventons des plaisirs qui leur furent encore plus inouïs !

Vous qui vîtes couler les premiers jours , sages Vieillards d'Israël , qui , témoins de la première gloire de ce Temple , venez honorer ici ses ruines de vos larmes , sans pouvoir être consolés par l'espérance d'un nouveau , rien de profane en fouilla-t-il jamais la sainteté ? Fallût-il excuser les égarements de son cœur sur la fatalité de l'âge , envelopper des désordres présents dans l'espoir d'une régularité à venir , chercher dans quelques traits de bon naturel des présages douteux de vertus ? attendre du dégoût seul de l'iniquité , le goût du don céleste , & de la violence du mal en faire presque le seul présage de guérison ?

Son ame fut un lieu de paix dans un temps où toutes les passions frémissent alentour ; & comme ces trois jeunes Princes Juifs , ( *Dan. 1. 8.* ) il vécut parmi les délices des Babyloniens , sans toucher aux viandes & sans s'enivrer du vin de Babylone.

L'usage & les réflexions qui enveloppent l'ame,

& font qu'elle ne se montre plus que par regle , & changent en art le commerce de la société , aiderent la droiture & la candeur de la sienne.

Il n'étoit pas de ces hommes enfoncés & impénétrables , sur le cœur de qui un voile fatal est toujours tiré ; qui s'attirent , en se cachant , le respect des peuples ; que l'on ne révere tant que parce qu'on ne les a jamais vus ; & qui , comme ces antres qu'une vaine religion consacra jadis , n'ont rien de vénérable que leur obscurité. De-guifemens artificieux de la prudence du siècle ! vaine science des enfans d'Adam ! coupable trafic de mensonge & de vérité ! je n'aurai pas besoin aujourd'hui , pour m'accommoder à mon sujet , de vous donner ici des titres spécieux , & qui ne sont dûs qu'à la sagesse de la Croix , & à la simplicité chrétienne.

Je loue un homme juste & droit , simple dans le mal , & prudent pour le bien ; un homme dont ce siècle malin n'étoit pas digne ; une de ces ames faites pour le siècle de nos peres , où la bonne foi étoit encore une vertu , où une noble ingénuité tenoit lieu d'art & de finesse , où , dans les plaisirs innocents d'une douce société , le plus loyal étoit toujours le plus habile ; où l'art des précautions étoit inutile , parce que l'art de se contrefaire n'étoit pas encore inventé ; & où toute la science du monde se réduisoit à ignorer les loix & les usages du nôtre.

Ici , je sens que mon discours s'anime ; je me représente notre Prelat avec cet air toujours affable & serein , toujours accessible , toujours accueillant , mettant , pour ainsi dire , sa personne & sa dignité à toutes les heures , ne retenant de son rang que le privilege de pouvoir être importuné : je me le représente , & pourrois-je le dire sans réveiller votre douleur ; je me le représente au milieu de vos familles , enveloppé dans une

aimable obscurité , goûtant avec vous les douceurs d'une vie privée , familiarisant l'Episcopat avec les Fideles , & ne se faisant pas une vaine bienfaisance de se rendre invisible , & de jouir tout seul d'une dignité qui n'a été établie que pour les autres.

Falloit-il , pour pénétrer jusques à lui , acheter par des lenteurs éternelles une audience d'un moment , & par mille pénibles formalités des refus encore plus pénibles ? Quelle barriere y eut - il jamais entre lui & nous , que celle du respect & de la discrétion ? Le vîmes-nous jamais affecter ces moments sacrés de solitude inventés pour ménager le rang , ou pour honorer la paresse ? Sa maison ressembloit-elle à ces maisons d'orgueil & de faste , où ceux que les affaires y attirent , pensent presque plus aux moyens d'aborder leur juge , qu'à lui exposer leur droit & leur justice ; où dans un silence profond & avec un respect qui approche du culte , on attend que la divinité se montre ; où mille malheureux souffrent moins de leur misere que de leur ennui ; & où , comme autrefois dans la piscine de Jérusalem , ( *Joan. 5. 4.* ) après avoir attendu long - temps , cet autre Ange du Seigneur paroît enfin , & guérit à peine un malade ?

La contagion des dignités & de la grandeur , ne lui forma pas cet œil superbe , & ce cœur insatiable d'honneurs dont parle le Prophete. ( *Psf. 100. 5.* ) Content de mériter nos hommages , il ne fut pas les exiger ; disons plus , il ne fut pas les souffrir : on auroit dit que ces respectueuses déférences qui délassent si agréablement des soins de l'autorité , faisoient la plus pénible fatigue de la sienne. Bien éloigné de ces petites délicatesses qu'on remarque en la plupart des Grands , auprès de qui un simple oubli est un crime qu'à peine mille soins & de longues affi-

duités peuvent expier ; vaines idoles , qu'on ne peut aborder qu'en rampant , qu'on ne peut servir qu'avec solennité , qu'on ne peut toucher qu'avec religion , & qui , comme l'Arche d'Israël , vous frapperoient de mort , si pour trop penser même à les secourir , vous n'aviez pas assez pensé à les respecter.

Mais quelque chose de plus grand & de plus digne de la religion , s'offre ici à moi. On peut , il est vrai , se refuser aux hommages par ostentation , & pour en paroître plus digne : la modération , je le fais assez , souvent n'est que le sceau de l'orgueil : la vanité qui se montre , n'est ni la plus habile , ni la plus à craindre ; & celui qui s'empresse pour se faire honorer , ne fait pas encore l'art d'être vain.

Mais n'être touché ni des honneurs , ni des outrages ; s'être rendu familier ce point difficile de la loi , le pardon des offenses ; ne distinguer même ses ennemis que par les graces qu'on leur accorde ; être armé de la verge pour punir les murmures , & ne s'en servir , comme Moÿse , que pour tirer l'eau même des pierres en faveur des murmureurs , c'est ce que la vanité ne sauroit bien contrefaire , ni la religion assez louer. Oui , Messieurs , nul de nous l'ignore ; on auroit dit que le seul secret pour se le rendre favorable , étoit de l'avoir offensé. Les traits les plus piquants n'alloient , ce semble , jusques dans son cœur , que pour y ménager une place à ceux qui les avoient lancés ; & , comme ce lion mystérieux dont il est parlé dans l'histoire de Samson , il suffisoit presque de l'avoir déchiré , pour trouver dans sa bouche le miel de la douceur & la rosée des graces. Puissiez-vous , en ce jour de douleur , être du moins touchés de cet exemple , vous qui croyez que ne pas perdre vos ennemis , c'est leur pardonner ; & qui bornez la loi qui vous



ordonne d'aimer, à ne haïr qu'avec mesure ? Passons à l'usage qu'il a fait de son autorité ; & représentons-le comme un Pontife fidele.

## II.

PARTIE. **D**IEU ne nous a pas donné, disoit autrefois saint Paul, parlant pour tout le corps de l'Episcopat, un esprit de foiblesse, mais un esprit de force & d'amour : *Sed spiritum virtutis & dilectionis.* ( 2. Tim. 1. 7. )

Qu'est-ce en effet, mes Freres, qu'un Evêque si peu soigneux de faire revivre la grace de l'imposition, s'il a éteint cet esprit ; ou, si ayant franchi par une ambitieuse intrusion, cette haie sacrée qui sépare le sanctuaire, il ne l'a jamais reçu ? Hélas ! faut-il le dire ici ( *Ep. Jud. v. 12.* ) c'est un arbre deux fois mort & déraciné, & qui occupe le plus bel endroit d'une terre sacrée ; c'est un roseau que le vent agite, ( *Luc. 7. 24.* ) & sur qui cependant, comme sur une colonne sainte, repose tout l'edifice de la maison du Seigneur ; c'est une nuée destinée, comme autrefois, à faire paroître la gloire du Seigneur dans le Temple, & qui nous la dérobe par sa noirceur ; c'est un astre errant, qui, destiné à nous garder parmi les obscurités des sens & de la foi, ne peut cependant que nous écarter de la route ; ( *4. Reg. 18. 4* ) c'est un serpent d'airain élevé pour guérir nos blessures, & qui, placé dans le Temple, nous devient une occasion d'idolâtrie & de mort ; & pour tout recueillir en un mot, c'est un mystere d'iniquité inconnu presque à ces siècles heureux qui nous ont précédés, ( *2. Theff. 2. 7.* ) dont la foi alarmée respecte encore la profondeur, & qui ne sera révélé que dans son temps.

Né, pour ainsi dire, dans le sein de l'Episcopat, & trouvant à côté de ses Ancêtres une si longue succession de sages Pontifes, notre pieux

Prélat en recueillit tout l'esprit avec le nom. Déjà depuis plus d'un siècle, étoient assis sur le trône sacré de ce saint Temple des Prélats de son sang ; la souveraine sacrificature étoit presque devenue l'héritage de sa Tribu ; & par un privilège nouveau au sacerdoce de Melchisedech, elle étoit transmise selon les loix d'une succession charnelle, sans s'y transmettre selon les loix de la chair & du sang. Mais que ne puis-je passer rapidement sur cet endroit de mon discours ! Nos peres, élevés à respecter ce nom, nous avoient élevés au même respect ; nos vieillards, voisins presque de ces temps heureux, où commencerent à gouverner l'Eglise les Pontifes de cette Maison, en racontoient avec allégresse au milieu de leur famille, l'histoire à leurs neveux, & les marquoient chacun par leur propre caractère ; nous-mêmes, accoutumés à vivre sous de si paisibles loix, promettions à ceux qui viendroient après nous, le même avantage. Trop cruelle Italie ! pourquoi vites-vous couper le fil d'une si longue suite de Pontifes ? & pourquoi, en nous ôtant par une mort prématurée l'espoir d'un successeur, nous ôtâtes-vous la seule ressource qui nous restoit, dans la perte que nous venons de faire !

Mais hélas ! suis-je destiné à rouvrir aujourd'hui toutes les plaies de la famille ? & faut-il, pour vous rappeler la glorieuse succession des Prélats qu'elle vous a fournis, vous faire souvenir à ses yeux que vous n'en devez plus attendre ? Epargnons à l'illustre Fille qui m'écoute, le souvenir encore trop cher d'un Frere dont la mort lui causa tant de larmes ; & pour la consoler sur le triste accident qui nous assemble ici, ne faisons pas revenir ses malheurs passés.

L'Episcopat est un ministère de force & de fermeté. Il faut que, retranché dans le droit sacré

du sacerdoce , l'Evêque soit hors d'atteinte aux traits de l'ambition , aux surprises de la bienfaisance , à la rapidité de l'usage ; qu'il rapproche l'innocence de nos mœurs , des loix & de la discipline de nos peres ; qu'il sache ramener les abus à leur origine ; & que , comme l'Arche d'Israël au milieu du Jourdain , ( *Jos. 3. 16.* ) il fasse remonter les eaux vers leur source , & ne s'y laisse pas entraîner soi-même.

Ne croyez pas , Messieurs , que sur ces traits primitifs de l'Episcopat , je vienne ici pour faire honneur à mon sujet , vous former à loisir un de ces portraits originaux , où tout se sent de la plus pure antiquité , & que l'on ne trouve si beaux , que parce qu'ils ne ressemblent à personne. Malheur à moi , si je faisois d'une cérémonie de religion un vain jeu d'éloquence , & si par des louanges excessives , aidant les Fideles à se persuader qu'on leur surfait la vérité dans la chaire évangélique , je les accoutumois à en rabattre.

J'aime mieux vous faire souvenir que dans un siècle où la charité est refroidie , où les devoirs de l'Episcopat sont ou réduits par l'usage , ou bornés par la puissance séculière , ou adoucis par le dérèglement des Fideles , c'est presque faire le bien que de le souhaiter ; & que si le Prélat que je loue n'a pu remonter jusques à la source , & ramener ces premiers âges de l'Episcopat , il ne s'est du moins pas laissé aller aux foiblesses & aux relâchements du nôtre.

Appelé à l'Agence dans ces temps périlleux , où l'autorité du gouvernement mal affermie , ne laissoit espérer aux droits de l'Eglise qu'une foible protection , il ne fit paroître ni moins de zele , ni moins de fermeté. Je le dirai ici à la gloire éternelle de la piété du grand Turenne , nom si honorable à la France , si cher à nos troupes , si

redoutable encore aux ennemis ; je ne craindrai pas de rappeler quel fut pour l'erreur de ses ancêtres , un attachement si glorieux à la vérité qu'il embrassa depuis. Ce grand homme , encore dans le parti de l'hérésie , entreprit de lui bâtir un Temple dans une de ses terres ; & comme un autre Michas , il voulut avoir auprès de la maison de ses Peres ses Dieux , son Lévitte , ( *Judic. 17. 5.* ) & tout l'appareil superstitieux de son culte. Il n'y avoit point alors de Roi en Israël , comme le dit l'Ecriture , du temps de ce Juif , & chacun étoit à soi-même sa loi & son Juge.

Qu'attendez - vous ici du ministère de notre Agent ? une criminelle complaisance toujours prête à se faire des amis , non par des richesses d'iniquité , selon le mot de l'Evangile , mais des plus sacrées dépouilles du Sanctuaire ; une timide dissimulation , qui honore sa lâcheté de tout le mérite de la prudence ; une foible résistance , qui paroît d'abord , mais seulement pour pouvoir se dire à soi-même qu'elle a paru ! En vain mille intérêts secrets sollicitent l'agrément de l'Agent ; il s'oppose au nom du Clergé , trop zélé sacrificeur du Temple de Sion , pour souffrir que sous son ministère , les hauts lieux se multiplient dans Israël. ( *4. Reg. 18. 22.* ) Heureux d'avoir vu depuis pendant les jours de son sacerdoce , la piété d'un autre Ezéchias s'employer à les détruire , ôter du milieu de Juda les Dieux étrangers , & obliger les peuples à venir tous adorer à Jérusalem ! Mais ce n'est là qu'un premier essai de sa droiture.

Sacrés Prélats de nos Gaules , combien de fois le vîtes-vous dans vos assemblées ignorer l'art nouveau de se taire ; redonner à l'Episcopat sa première liberté ; n'envisager sa fortune qu'à travers son devoir ; être le Gamaliel de l'assemblée des Princes des Prêtres ; & savoir opiner dans

des conjonctures , où il ne falloit savoir que consentir ! Que ne puis-je ici publier sur les toits ce qui s'est passé dans le secret ! Vous verriez des instances éludées , des espérances méprisées , les intérêts de la chair & du sang oubliés ; l'autorité souveraine ramenée aux intentions du Souverain , & une droiture inflexible dans un siècle où toute fermeté semble se réduire à ne pas se ménager soi-même des occasions de lâcheté. Mais ce sont là de ces traits qu'on ne peut montrer qu'en éloignement ; de ces merveilles destinées à l'obscurité , & qui nous révélant des maux secrets , doivent , comme les figures d'or des plaies des Philistins , demeurer cachées dans l'Arche. Avec quelle constance le vîmes-nous négliger un repos si cher à l'Episcopat , pour rendre à son autorité ses premières bornes , y rejoindre les titres sacrés & inaliénables , que l'ignorance ou la superstition des siècles passés en avoit détachés ; soutenir contre une puissante & célèbre Abbaye , les plus anciens droits du sacerdoce ; arracher des mains étrangères les dépouilles de son Episcopat ; rétablir le premier Pasteur , chef des Pasteurs subalternes ; rejeter un traité pernicieux , & ne vouloir pas vendre une paix qui laissoit la division dans le Sanctuaire ; en un mot , ne pas souffrir , comme Salomon , que le corps de Jesus-Christ fût divisé entre deux Eglises , & faire déclarer la seule & véritable mere , celle qui ne vouloit point de partage !

Les égards , la bienfaisance même du sang & de l'amitié , lui surprirent-ils jamais de ces grâces qui minent la force des loix , & s'élèvent sur leurs débris , dessèchent peu à peu cette sève précieuse qui anime encore le tronc , achevent d'épuiser ces esprits primitifs d'ordre & de régularité qui , à travers tant de siècles , ne sont arrivés jusques à nous , que foibles & presque

défaillants, donnent par une officieuse cruauté le dernier coup à la discipline mourante, & comme cet Amalécite échappé de la déroute de Saül, ( 2. Reg. 2. 10. ) font rendre le dernier soupir à la puissance & à la majesté d'Israël, sous prétexte d'avoir égard à ses maux? Ah! il ne resserra jamais tant les bornes de son autorité, que lorsqu'il fallut l'employer pour ceux qui lui étoient chers : sa main retenoit les graces que le cœur avoit trop de penchant d'accorder ; & on auroit dit que le droit de tout obtenir de lui, étoit un titre pour en être presque toujours refusé. Donnez, Seigneur, à vos Ministres cet esprit de force & de circonspection ; ne souffrez pas que votre héritage devienne la proie des Nations & l'opprobre de ceux qui vous haïssent.

Ce fond de droiture & d'intégrité prenoit sa source dans l'amour qu'il eut toujours pour l'Eglise. Quelles mesures ne prit-il pas pour la remettre à Jesus-Christ pure & belle, & lui faire perdre les taches & les rides, que l'ignorance des siècles passés & la licence du nôtre y avoient laissées? Quelles étoient les ruines de ce Temple, lorsque nous y vîmes entrer notre nouveau Pontife! Ah! ici s'offrent à moi des spectacles bien divers. Je vois la Fille de Sion enveloppée de sa honte & de son ignominie, souffrant que l'ennemi porte une main téméraire sur tout ce qu'elle a de plus précieux, & devenue presque toute semblable aux Filles de Tyr : je la vois sortir comme l'aurore du sein de ces ténèbres, rentrer peu à peu dans son éclat, & reprendre le soin de sa gloire : je la vois sous des images si différentes, & je me trouve également embarrassé, & par ce que je dois dire, & par ce que je dois taire.

Oui, Messieurs, vous le savez, les malheurs du temps & les dissensions civiles, la licence &

le crédit de l'erreur avoient presque éteint la Foi dans les Gaules, & confondu les droits & la discipline de nos Eglises. Celle-ci, moins heureuse que la terre de Gessen, (*Exod. 3. 26.*) ne fut pas à couvert des plaies communes : l'Ange exterminateur y passa. Les traces de la colere divine furent long-temps empreintes sur nous ; malgré tout ce qu'avoient fait ses prédécesseurs, le Prélat que nous pleurons y trouva encore beaucoup à faire.

La premiere marque d'amour qu'il donna à la nouvelle Jérusalem, à cette Epouse descendue du Ciel, fut de ne la jamais perdre de vue. (*Apoc. 21. 2.*) Oracles éternels des Livres saints, loix vénérables de nos peres, vœux si saints & si anciens de toute l'Eglise sur la résurrection des Pasteurs, il vous connaît, il vous respecte. En vain les services d'un illustre Frere, le mérite & le crédit d'un Neveu, qui vole si rapidement à la gloire & aux honneurs, lui laissent entrevoir des espérances toujours fatales à l'honneur du Sacerdoce ; en vain le Monarque lui-même, si jaloux d'ailleurs de ce devoir de l'Episcopat, lui reproche qu'on le voit rarement à la Cour : cette pompe de l'Egypte ne l'éblouit pas ; ce sage vieillard, comme autrefois ce vieillard Jacob, présenté à Pharaon, (*Gen. 47. 10.*) & honorablement accueilli, ne rougit pas de se déclarer Pasteur devant ce Prince, pour être moins de temps à sa Cour ; & avoir le droit de se retirer plutôt dans la terre de Gessen. Exemple trop beau pour un siecle où l'Episcopat ne sert presque plus que de décoration aux Palais des Rois ; où les Cours semblent être devenues des Dioceses communs ; où les sentinelles de Jérusalem & les trompettes du Temple ne voient & ne parlent plus qu'avec des yeux & des bouches étrangères ; & où l'on voit souvent les

Princes de la Tribu de Lévi, indignes dépositaires de l'Arche, l'imposer, comme les Philistins, sur des épaules viles, & la laisser errer à l'aventure.

L'ignorance & le dérèglement des Clercs défiguroient la beauté de l'Eglise : c'étoit une noire vapeur qui, du Sanctuaire, alloit se répandre dans le reste du Temple, & en ternissoit l'or & l'éclat. Quels furent ses soins pour la dissiper ? Vous l'apprendrez à la postérité, Edifice sacré, qui hors des murs de cette Ville, renfermez les sources précieuses où se puisent à loisir la doctrine & la vérité; qui de votre sein voyez couler les esprits de sacerdoce & d'Apostolat, répandus dans nos villes & dans nos campagnes, qui futes le pieux fruit, & le plus cher objet de ses empressements; vous l'apprendrez à la postérité; & en faisant passer jusques à nos neveux l'amour qu'il eut pour son Eglise, vous ferez passer jusques à eux le tendre respect & la reconnoissance que vous conservez pour sa mémoire.

Aussi, instruit du précepte de l'Apôtre, ( 1. Tim. 5. 11. ) avec quelle circonspection imposa-t-il les mains, & donna-t-il des dispensateurs à l'héritage de Jesus-Christ ? Que ne le pouvez-vous dire à ma place, sage Coopérateur de son Episcopat ! Déchargé sur vos soins de cette partie pénible de son ministère, il écouta, je le fais, vos avis respectueux avec bonté, les suivit avec religion, les prévint même avec sagesse; & comme Samuel dans la maison d'Isaï, ( 1. Reg. 16. 7. ) il ne fit attention ni aux droits de la naissance, ni aux vaines distinctions de la chair, quand il fallut répandre l'Onc-tion sainte, & donner des Princes à Israël.

Moi-même, & je dois le dire ici, dussé-je réveiller ma douleur, en rappelant le doux souvenir de ses entretiens & de ses bontés : oui, moi-même, je l'ai vu avec cet air de candeur & de sincérité, qui peignoit sur son visage les sentiments



de son cœur ; je l'ai vu gémir sur la funeste négligence de ces Prélats qui , sans discernement & à toutes les heures du jour , reçoivent des ouvriers , & les font passer du marché même à la vigne , revêtant promptement d'un habit d'innocence & de dignité d'autres enfants prodigues , qui d'ordinaire n'apportent pour toutes dispositions à un état saint & pénible , que l'impuissance de fournir plus longtemps à leurs crimes , ou l'espoir d'un sort plus heureux dans la maison du Pere de famille.

S'il s'applique à éloigner du Sanctuaire ces vases de honte & de rebut , avec quelle distinction & quel empressement y plaça-t-il les vases d'honneur & d'élite ! Ses yeux , comme ceux du Prophete , ( *Psf. 100. 6.* ) étoient ouverts pour aller discerner les Dispensateurs fideles jusques dans les terres étrangères , & les faire asseoir avec lui. Vils & odieux au siecle par un destin inévitable à la piété , lui furent-ils moins chers ! En proie aux traits des méchants & aux calomnies des hommes , ne leur fit-il pas comme un sacré rempart de toute son autorité ! Sur les traces de l'Evêque de nos ames , Jesus-Christ , ne fut-il pas justifier le zele de ses Disciples contre les reproches des Pharisiens ; & rendre , comme le Pontife Achimélech , ( *1. Reg. 21. 9.* ) le glaive sacré à ceux qui n'étoient persécutés que pour s'en être servi peut-être trop glorieusement contre les Philistins.

Ah ! si je pouvois ici vous représenter cette tendresse pour les Pasteurs vigilants , changée en indignation contre les Infideles ! si je pouvois raconter là-dessus & ses entreprises & ses desirs , & le louer également sur ce qu'il a fait , & sur ce qu'il auroit voulu faire ! Mais qu'un voile éternel couvre ces mysteres de honte & d'ignominie ; ne touchons point aux Oints du Seigneur , respectons ce qu'ils avilissent , & que leurs vices nous soient en quelque sorte aussi sacrés que leurs personnes.

Puisse seulement la révolution fatale des temps, à qui tout cede, respecter aussi un jour les traces encore vives de son amour pour l'Eglise ! Puissent les siècles à venir dater de son Episcopat la renaissance de la foi, de la doctrine, de la piété ; & dire de lui : il retrancha des abus, ou autorisés par la licence, ou consacrés par la superstition : il rétablit des loix, ou négligées par le relâchement, ou éteintes par la coutume : il rendit au culte extérieur la bienséance & la majesté, la dignité aux Ministres, & l'honneur au Ministère : sous lui furent distribuées avec précaution les graces des Sacrements, & reçues avec fruit : sous lui s'éleverent dans nos Villes ces asyles publics, ou contre l'indigence ou contre le crime ; sous lui une nouvelle lumière commença de luire à ceux qui étoient assis dans les ténèbres & dans l'ombre de la mort ; des terres presque inconnues ouïrent la parole de vie ; on fit dans nos Campagnes des courses Apostoliques ; les pauvres furent évangélisés ; & au fond de leurs demeures champêtres, vivants au gré d'un instinct brutal, & à peine encore hommes, ils connurent enfin le Dieu de leurs peres, & l'espérance commune des Chrétiens. Tel fut l'usage qu'il fit de son autorité ; il ne reste plus qu'à vous le représenter comme un pere tendre & charitable.

## III.

PARTIE. **Q**UELLE autre Religion que celle des Chrétiens, avoit jamais ouï parler d'une vertu qui souffre de tous les maux d'autrui, qui n'est pas fastueuse, & qui, attentive aux calamités étrangères, s'oublie volontiers soi-même ! *Omnia suffert, non est ambitiosa, non quærit quæ sua sunt* : ( 1. Cor. 13. 5. 7. ) c'est le caractère de la charité : disons mieux, c'est celui du véritable Prélat que je loue.

Persuadé que les Pasteurs ne sont que les dépositaires des biens, comme de la foi de l'Eglise,

avec quelle religion les dispensa-t-il ? Que seroit-ce , en effet , Messieurs , que de détourner à des usages profanes les richesses du Sanctuaire ? Ce seroit changer en germe de péché le fruit sacré de la pénitence de nos peres ; trouver dans les vœux innocents des premiers Fideles de quoi former peut-être avec succès des vœux criminels ; insulser la pauvreté évangélique avec le patrimoine des pauvres ; en un mot , faire servir Dieu à l'iniquité. Les mains du Très-haut , vous le savez , avoient orné à notre charitable Prélat un de ces cœurs tendres & miséricordieux , qui souffrent de toute leur prospérité à la vue des infortunes d'autrui. Et ce n'étoit pas ici une de ces sensibilités de caprice , qui n'ouvre le cœur à certains maux que pour les fermer à tous les autres ; qui veulent choisir les miseres , & qui en nous rendant trop prudemment charitables , nous rendent pieusement cruels. Sa charité fut universelle ; & il ne mit jamais d'autre différence entre les malheureux , que celle que mettoient entr'eux leurs miseres même.

Quel tendre spectacle s'ouvre encore à mes yeux ! Ici la veuve couverte de deuil & d'amerume sous un toit pauvre & dépourvu , jette en soupirant de tristes regards sur des enfants que la faim presse ; & hors d'espoir de tout secours , elle va , comme celle d'Elie , soulager leur indigence de ce qui lui reste , & mourir ensuite avec eux , quand , par un nouveau prodige , elle voit tout à coup sa substance multipliée , & ses tristes vœux consolés. Ici des Vierges consacrées au Seigneur levent , au fond de leur retraite , des mains pures au Ciel , & offrent pour lui une innocence qu'elles ne doivent qu'à ses largesses. Le Citoyen qui , sous des dehors encore spécieux , cache une profonde misere , privé du confident charitable se fait honte & de ses besoins , cherche les ténèbres pour leur confier son affliction ; & comme

Joseph, il s'éloigne, pour verser des larmes, de ceux qui trompés encore par les apparences, s'adressent à lui pour avoir du pain, de peur de ne passer pour leur frere.

Mais dans quel détail vais-je m'engager? Ici, des vases de honte, des victimes de la lubricité publique trouvent un asyle, & doivent à ses libéralités, ou le desir de la vertu, ou du moins l'impuissance du crime; vous le savez, Ministres pieux qui veillez sur une œuvre si sainte. Ici s'élèvent ou subsistent par ses soins ces lieux sacrés, destinés ou à recevoir la mendicité errante, ou à soulager la misere affligée: ici un rayon de lumiere perce l'horreur des cachots, & va faire sentir à des infortunés qu'il y a encore de l'humanité sur la terre: ici des Ouvriers Apostoliques, saintement occupés à parcourir nos campagnes, & à distribuer aux petits le lait de la doctrine, répandent en son nom, & la rosée du ciel, & les bénédictions de la terre; & par un innocent artifice, en soulageant les miseres du corps, se fraient un chemin jusqu'à celles du cœur: ici, par les soins de cet autre Jacob, les grains de l'Egypte viennent consoler la stérilité de la terre de Chanaan; & sa charité, toujours ingénieuse, va chercher jusques chez un peuple étranger, des ressources à la calamité de son peuple.

Entrailles cruelles, qui mettez à profit les miseres publiques, qui appréciez les larmes & l'indigence de votre frere, & qui ne lui tendez la main que pour achever officieusement de le dépouiller, écoutez ce que dit l'Esprit saint: (*Job. 20. 23.*) Quand vous serez rassasié, vous vous sentirez déchiré; votre félicité sera elle-même votre supplice, & le Seigneur fera pleuvoir sur vous la vengeance & la fureur.

Mais que ne puis-je recueillir ici les fruits infinis de sa miséricorde, & dans les calamités qui nous

nous

vous affligent, ou réveiller votre langueur, ou édifier votre zèle par l'histoire de ses largesses ! que ne puis-je rappeler ses tendres sollicitudes sur les besoins de son peuple ! J'ai vu mille fois ses entrailles s'ouvrir au récit des misères publiques : une sainte tristesse se répandoit sur son visage ; des paroles de douleur & de charité sortaient de sa bouche ; & touché de pitié, comme Jésus-Christ, sur une multitude affamée, on le voyoit, comme lui, lever les yeux au Ciel, & multiplier presque ses trésors afin de la rassasier.

Je ne dirai donc pas qu'il fut l'œil de l'aveugle ; le pied du boiteux ; qu'il jeta sur l'orphelin ses regards précieux, & qu'il consola le cœur de veuve ; que comme cet homme instruit dans le royaume des Cieux, il tira de son trésor l'ancien ; le nouveau ; qu'il sortoit toujours de sa personne une vertu bienfaisante qui soulageoit toutes ses misères ; qu'il coula toujours de son Palais, comme d'un autre lieu d'innocence, une source créée qui alloit inonder la terre ; que la honte fut toujours moins ingénieuse à lui cacher les malheurs, que sa charité à les découvrir ; & qu'on eût dit que de tendres pressentiments venoient lui annoncer les besoins les plus secrets.

Car ne vous représentez pas ici un de ces zélés fastueux, qui n'aiment, pour ainsi dire, à plaquer leur argent que sur le public ; qui révèlent avec art la honte de leurs frères, moins pour attirer du secours, que pour pouvoir dire qu'ils les ont secourus ; qui, sous prétexte d'éduquer les spectateurs, se donnent eux-mêmes pieusement en spectacle ; qui n'ont des yeux que pour les misères d'éclat ; & qui, comme les foibles disciples sur la mer, lorsque Jésus-Christ se présente à eux pendant les ténèbres, s'écrient c'est un fantôme, & ne veulent pas le reconnaître. ( *Matth 14. 26.* ) Œil invisible du

Oraison funèbre.

B

Pere céleste, vous futes le seul témoin des secrètes effusions de sa charité. Que d'œuvres de lumière n'avoit-il pas ensevelies dans de pieuses ténèbres ! Ne crut-il pas, ô mon Dieu ! que ses œuvres saintes, flétries presque par les regards étrangers, n'étoient plus si dignes des vôtres ; & qu'afin qu'elles allassent effacer ses iniquités de votre souvenir, il falloit qu'elles fussent elles-mêmes effacées du souvenir des hommes ! Il n'eut jamais de confident là-dessus : la charité s'étoit dressée dans son cœur une maniere de sanctuaire, où le Pontife seul avoit droit d'entrer ; & sa mort même n'a pas pu, comme celle de Jesus-Christ, déchirer le voile qui déroboit à nos yeux ces pieux mysteres.

Ah ! si je pouvois du moins pénétrer dans le secret des familles ; là je trouverois l'innocence prête à enfoncer & préservée du naufrage ; ici l'iniquité devenue plus rare, parce qu'elle n'étoit plus si nécessaire. Mais que vais-je faire, Messieurs ! Ah ! je ne respecte pas assez ces sacrées ténèbres : il me semble que ses cheres cendres en souffrent ; il me semble que ces os arides se raniment en m'écoutant ; que ce visage où étoit peinte autrefois la douceur, se couvre d'une modeste indignation ; & que du fond de ce triste mausolée : Epargne, me dit-il, cette inquiétude au repos de mon tombeau ; & ne viens pas fouiller jusques dans mes cendres pour y découvrir les ardeurs secrètes de mon amour destinées à l'obscurité, jusqu'au jour de la manifestation de Jesus-Christ.

Et ne croyez pas, Messieurs, que comme tant d'autres, il n'employoit au soulagement des malheureux que les restes inutiles de son luxe ou de ses plaisirs, & que ses aumônes ne fussent que les débris de ses passions. Il fut honorer le Seigneur de sa substance ; la frugalité de sa tabl<sup>e</sup> ;

a modestie de son train, si recommandée aux Prélats par les Loix de l'Eglise, furent les fonds dont il tira les trésors des pauvres ; & sa diminution, pour parler avec l'Apôtre, fut la richesse des peuples.

Quelle simplicité dans son Palais ! elle nous appelloit ces temps heureux où l'Episcopat entouré de sa seule dignité, savoit encore s'attirer le respect des Fideles ; où le faste n'étoit pas devenu une bienfaisance à un ministère d'humilité ; où l'éminence du caractère étoit une raison de modération, & non pas un prétexte de luxe ; où toute la gloire de la Fille du Roi étoit encore au dedans ; & où le peuple de Dieu n'avoit pour pontifes que des Aarons revêtus de justice & de pureté. Quel détachement de la chair & du sang ! Etoit-il de ces Pasteurs cruels qui nourrissent l'ambition & la vanité de leurs proches, du sang & de la substance des pauvres ; qui font servir les trésors du Sanctuaire à des décorations vaines ; qui érigent des idoles des débris de l'autel ; & par un renversement honteux, enrichissent l'Egypte des dépouilles même du Tabernacle ! Ah ! il employa ces pieuses richesses pour couvrir la nudité, & non pas à parer la vanité ; pour rassasier la faim, & non pas à flatter la vanité ; à étancher la soif, & non pas à irriter la soif ; & le seul vice qu'on lui peut reprocher là-dessus, c'est peut-être d'avoir poussé trop loin cette vertu.

Prêtre éternel ! Prince des Pasteurs ! divin Apôtre de notre foi & de notre confession ! Jesus-Christ ! que me reste-t-il ici, qu'à vous demander pour cette Eglise affligée un Pontife comme vous, innocent, séparé des pécheurs, attentif à offrir des dons & des sacrifices pour les péchés, appliqué à tout ce qui regarde votre culte, plus élevé que les cieux, & qui sache compatir aux infirmités

de son peuple ! Ah ! permettriez - vous qu'une Eglise dont la naissance a été celle du Christianisme dans les Gaules , élevée presque sur le fondement des Apôtres & des premiers Prophetes , gouvernée par une si glorieuse succession de saints Pasteurs , & tant de fois illustrée de tout leur sang ; si pure dans ses loix , si vénérable dans son culte , si illustre par ses droits , devint l'héritage d'un dispensateur infidèle ; & qu'une si chère portion de votre troupeau fût la proie d'un loup ravissant ?

Pieux Prélat ! si dans le sein d'Abraham , ( car , ô mon Dieu ! sans sonder ici la profondeur de vos conseils , auriez-vous pu fermer votre sein éternel à celui qui vous ouvrit toujours le sien en la personne de vos serviteurs affligés ! ) si , dis-je , dans le sein d'Abraham , âme charitable , vous jouissez déjà du fruit immortel de tant d'œuvres de vie ; si vous moissonnez les bénédictions que vous avez semées ici-bas , jetez sur les tendres gémissements de cette triste Sion quelques regards favorables : soyez toujours son époux invisible ; que les liens sacrés qui vous ont uni avec elle , ne périssent jamais ; choisissez-lui vous - même dans les trésors éternels un Pontife fidèle , & que les soins de sa gloire aillent encore vous toucher , & troubler presque votre repos jusques dans le sein de la félicité.

Mais pourquoi vous le représenter jouissant de l'immortalité , avant que de vous l'avoir représenté dans le sein même de la mort ? Prétends-je amuser votre affliction ? Rappelions - nous , puisqu'il le faut , ce triste spectacle. L'innocence de ses mœurs , la fidélité aux devoirs de son ministère , la profusion de ses trésors ; cette piété tendre & constante , cette foi vive & simple ; le sacrifice redoutable qu'il offrit si souvent , & toujours avec tant de recueillement & de frayeur ; le bain sacré de la pénitence , où il venoit réguliè-



rement , avec tant de douleur & d'humilité , laver les souillures de son ame ; ces moments précieux qu'il déroboit , ou à ses occupations , ou à son repos , pour se nourrir des vérités du salut par des lectures édifiantes ; en un mot , le souvenir de sa vie doit nous rassurer sur le souvenir de sa mort.

Oui , Messieurs , la main du Seigneur s'étendit sur lui , & elle le frappa , mais si légèrement , qu'à peine parut-il qu'elle l'eût touché. C'étoit , ce semble , pour tromper notre douleur ; le coup fut presque tout invisible ; l'histoire du songe de Daniel s'accomplit une seconde fois ; & nous vîmes une pierre légère détachée des montagnes éternelles , venir heurter foiblement contre une des jambes de cette statue précieuse , dont la structure sembloit nous promettre une si longue durée , & la réduire d'abord en poudre. La légèreté du mal , l'heureux tempérament du malade , les conjectures de l'art , tout endormit notre frayeur. Un Neveu , que le choix glorieux du Prince & les besoins de l'Etat avoient fait passer du Rhin en Italie , séduit par les mêmes apparences , le laisse dans le lit de sa douleur , & part pour la Cour , où le rappelloit la reconnaissance & le devoir. Mais les tristes circonstances de cet adieu , les tendres embrassements du Vieillard affligé , furent comme les lugubres précautions l'une tendresse mourante & d'une séparation plus cruelle. Bientôt après , en effet , le jour du Seigneur arrivé , un mortel assoupissement vint nous annoncer le sommeil de la mort : des présages de trépas couvrirent son visage , son arrêt parut écrit , & l'affreuse mort , jusques-là cachée dans son sein , se laissa presque voir à découvert.

A ce bruit fatal , une frayeur universelle se répand : les Prêtres du Seigneur montent à l'Autel ; on cherche dans le sacrifice de la mort de

Jesus-Christ une source de vie pour le Pontife mourant ; la Victime adorable est exposée à la douleur publique ; les Citoyens en foule remplissent nos Temples , & environnent les Autels : les pauvres , au milieu de nos places publiques , les mains levées vers le Ciel , redemandent par leurs gémissements le Pere qu'ils sont sur le point de perdre : des Vierges sacrées gémissent tout bas dans le Sanctuaire ; & tristes temoins de la douleur & de la soumission chrétienne d'une Abbesse à qui de tendres nœuds rendent cette séparation si cruelle , elles répandent leurs cœurs aux pieds des Autels , mêlent leurs soupirs & leurs vœux , les font monter jusqu'aux pieds du Trône de l'Agneau qu'elles doivent un jour suivre ; & par ce tendre spectacle , vont presque arracher des mains de l'Eternel le glaive fatal qui doit trancher des jours si précieux. Mais les fléaux , comme les dons de Dieu , sont sans repentir , & son heure , ou plutôt la nôtre , étoit venue. On a donc recours aux derniers remèdes de l'Eglise ; & , à leur aspect , l'assoupissement cesse : sa foi se réveille ; ses yeux s'ouvrent pour voir son Sauveur ; il demande non seulement à manger sa Chair , mais encore à boire son Sang ; & veut , sur le point de sa mort , comme son Maître , s'enivrer de ce Vin précieux , dont il ne devoit plus boire que dans le Royaume du Pere céleste. ( *Matth. 26. 29.* )

Cependant le mal gagne : une Famille désolée fond en larmes autour du lit : un Ami sage & fidele tâche en vain de s'attirer encore la dernière consolation de quelques paroles mourantes , & l'exhorte de disposer à sa maison terrestre. Un frein éternel avoit déjà été mis sur sa langue , & on ne tiroit plus de lui qu'une réponse de mort. Mais encore , les pauvres que vous avez tant aimés , lui dit-il , vont-ils donc tout perdre avec vous ?

**Votre Palais** retentit de leurs plaintes, quelles **ressources** voulez-vous leur laisser après votre mort ? **Que vois-je ici**, mes Freres ? Ah ! la charité ne meurt jamais. A ces mots, cette ame miséricordieuse se réveille toute entiere pour faire un dernier effort : ses yeux que la mort avoit déjà fermés, se rouvrent, pour jeter encore, ce semble, quelques regards favorables sur les malheureux : ses mains défaillantes, depuis si long-temps accoutumées à de saintes profusions, vont serrer tendrement les mains de cet illustre Ami, comme pour se plaindre qu'elles n'étoient plus propres à ces charitables offices. Une vie étrangere paroît animer ce corps mourant ; il se tourmente, il s'agite, mille fois il s'essaie de redire ses anciens & pieux desseins ; mais ces paroles de charité qu'il forme dans le cœur, viennent expirer sur sa langue froide & immobile, & se changent en profonds soupirs. Que se passoit-il alors dans cette ame, ô mon Dieu ! quelles saintes inquiétudes ! quels tendres gémissements ! quels nouveaux transports ! quels brûlants desirs ! Ce feu sacré n'acheva-t-il pas de consumer les restes de ses foiblesses ? & ne parut-elle pas sans tache à vos yeux, lorsque détachée de sa demeure terrestre par les efforts même & les agitations de la charité, elle alla se présenter devant votre Tribunal redoutable ?

Que vous dirai-je ici, mes Freres ? qu'ainsi disparoit tout - à - coup la figure du monde ; qu'ainsi s'évanouit l'enchantement des sens ; qu'ainsi vient se briser au tombeau le fantôme qui nous joue ; que les plus beaux jours de la vie ne sont que des portions de notre mort ; que la fleur de l'âge se flétrit ; que les plus vives passions s'éteignent ; que les plaisirs nous lassent par leur vuide, ou nous échappent par leurs excès ; que la gloire n'est qu'un nom qui se fait

cependant acheter de tout notre repos ; que la pompe & l'éclat ne sont que des décorations de théâtre ; que les honneurs ne sont que des titres pour nos tombeaux ; que les plus belles espérances ne sont que de douces erreurs ; que les mouvements les plus éclatants sont comme les agitations de ces feux nocturnes , qui paroissent & se replongent à l'instant dans d'éternelles ténèbres ; en un mot , qu'il n'est rien de solide dans cette vie , que les mesures que l'on prend pour l'autre : vous dirai-je tout cela ? Mais qui ne le dit en ces jours de deuil & d'amertume ? qui fut jamais plus fécond sur les abus du monde , que le monde même ? Au milieu des plaisirs on nous voit discourir sur leur fragilité : nous insultons le monde en l'adorant. Aussi , quel fruit recueillons-nous de ces stériles réflexions ? Quelques projets éloignés de changement , qui ne sont que nous calmer sur nos désordres présents ; & contents d'avoir connu nos plaies , nous en sommes , ce semble , plus tranquillement malades.

Reprenez donc les chants lugubres que j'ai interrompus , triste Sion , & gémissiez sur les cendres de l'Époux sacré qui vous a été enlevé : remontez à l'Autel , Prêtres du Seigneur , & si un reste de fragilité , si quelques négligences dans les devoirs infinis d'un pénible ministère arrêtoient encore le Prince des Prêtres que nous pleurons , dans cet endroit mystérieux du Temple où achevoient de se purifier les Ministres , ah ! disposez l'appareil du sacrifice , mettez entre les mains de ce pieux Pontife le Sang de l'Agneau , afin qu'il puisse entrer dans le Sanctuaire éternel , & se présenter avec confiance devant la face du Roi de gloire.

*Ainsi soit-il.*



**O R A I S O N**  
**F U N E B R E**  
**D E**

**MESSIRE DE VILLEROY,**  
**ARCHEVEQUE DE LYON.**

acerdos magnus. . . . . qui prævaluit amplificare civitatem , qui adeptus est gloriam in conversatione gentis , & ingressum domûs & atrii amplificavit.

*est ici un Pontife illustre qui a su augmenter le bonheur & la puissance de la Ville , qui s'est acquis de la gloire au milieu de sa Nation , & qui a été honoré par les fonctions de son ministère , dans la maison du Seigneur , & dans l'enceinte du Temple. Au Chap. 50. de l'Ecclésiastique , vers. 5.*

**A**INSI , pour consoler Israël de la mort du Grand-Prêtre Simon , un Auteur inspiré en haut immortalisoit jadis , par des louanges nobles & divines , la mémoire de ce Pontife , & cherchoit , dans le souvenir de ses vertus , une saine ressource à la douleur de sa perte. D'abord : plaçant parmi ces hommes pleins de gloire , qui rendent les peuples heureux par la solidité de leur sagesse , qui ont été riches en grands talents , & dont le nom vivra dans la succession de tous les siècles , il va puiser dans la nature mille images vives & brillantes , & célèbre avec cet

air de majesté, où l'esprit humain ne peut atteindre, les plus glorieuses circonstances de son histoire. Ici, dans des temps de trouble & de confusion, on le voit, ainsi que l'étoile du matin, au milieu des nuages, briller, suivre toujours sa course, & montrer même de loin les sentiers de la justice & de l'obéissance, à ceux qui, attirés par de fausses lueurs, s'étoient jetés dans les voies glissantes & ténébreuses de la rebellion & de l'injustice.

Egalement attentif à régler les différends du peuple & des principaux d'Israël, c'est un trait de feu vif & perçant, qui va, jusques dans le cœur, faire en un instant le discernement délicat de la passion & de l'équité.

Enfin, se répandant lui-même tout entier sur les besoins publics; usant, pour le salut & la sûreté de Juda, jusques aux restes mourants d'une vie infirme & défaillante, c'est un doux parfum, qui pendant les jours de l'été exhale au loin son odeur bienfaisante, s'évapore & s'éteint à force de se communiquer.

De-là, l'Auteur sacré rappelant des spectacles plus saints & plus augustes, le représente au milieu des enfants d'Aaron appliqué aux fonctions redoutables du sacerdoce, présentant au Seigneur une oblation pure devant toute l'assemblée d'Israël, étendant sa main pour offrir le sang de la vigne, soutenant la maison du Seigneur, & affermissant les fondements du Temple; en un mot, ayant soin de son peuple, le délivrant de la perdition, & faisant couler sur lui, par des canaux purs & fideles, les graces des Sacraments & les eaux sacrées de la doctrine.

Quand vous dictiez à cet homme inspiré des expressions si divines; oserai-je le demander ici, Esprit saint, quelles furent vos vues? Prétendiez-vous raconter, ou prédire? Consoliez-vous la

synagogue sur la mort de ce fameux Pontife ; ou romettiez-vous à l'Eglise la vie de MESSIRE FAMILLE DE NEUVILLE DE VILLEROY, ARCHEVÊQUE ET COMTE DE LYON, COMMANDEUR DES ORDRES DU ROI, dont nous venons aujourd'hui pleurer la perte.

En effet, Messieurs, avoit-on jamais vu, dans le même homme, tant d'attachement aux intérêts du Prince, & tant d'attention à l'utilité des particuliers ; tant d'application aux besoins de l'Etat, & tant de vigilance sur le détail des familles ; tant d'égards pour la Noblesse, & tant de bonté pour le peuple ; tant de respect pour les droits de la Royauté, & tant de zèle pour ceux du Sacerdoce ; tant de part aux sollicitudes du siècle, & tant de goût pour les choses du ciel ; tant de grandeur, avec tant de modération ; tant de périls, avec tant d'innocence.

Vous le savez, illustres Citoyens de cette Ville flétrie ; & le magnifique appareil de cette triste cérémonie, où il semble que l'excès de votre douleur ne trouve plus d'adoucissement que dans l'excès de reconnoissance, fait assez connoître que vous croyez devoir à la conduite, & à la bonté de ce grand homme, les richesses de la terre & celles du Ciel, puisque vous les jetez avec tant de profusion sur le pompeux tombeau que vous lui avez élevé dans ce Temple.

Ah ! que ne pouvez-vous donc parler ici à ma place, vous qui, chargés des affaires publiques, trouviez dans une seule de ses réponses ces expédients heureux, qui ne sont d'ordinaire le fruit que des longues réflexions & des cruelles perplexités ! vous qui, l'établissant arbitre de vos différends particuliers, l'entendiez avec confiance décider sur les intérêts de votre honneur ou de votre fortune : toujours contents de ses ordres, lors même que vous étiez mécontents de

vosre sort ! vous qui , malheureux sans avoir la triste consolation d'oser vous plaindre , alliez verser dans son sein vosre honte & vosre misere , & le trouvant toujours également discret & charitable , en sortiez rassurés sur vosre honneur , & soulagés de vosre indigence ! vous enfin , Ministres du Seigneur , zélés confidens de son amour pour l'Eglise , qui , assemblés autour de lui , comme les Esprits célestes autour du Trône de l'Ancien des jours , ( *Héb. 1. 14.* ) en étiez si souvent envoyés pour aller exercer vosre ministere en faveur de ceux qui doivent être les héritiers du salut ; que ne pouvez-vous parler ici à ma place ! Mais ce lugubre silence , cette profonde consternation , cet air de tristesse & d'étonnement répandu sur vos visages n'en disent-ils pas assez ? Faut-il donc que j'en sois en ce jour le triste interprete , & que je vienne justifier , par un éloge public , une douleur & des larmes publiques ?

Souffrez plutôt que je prenne dans une cérémonie de mort de quoi confondre toutes les illusions de la vie , & que je vous redise avec cette noble simplicité , qui sied si bien aux vérités du salut : *Au reste , mes Freres , ce que l'homme aura semé , il le recueillera ; ( Galat. 6. 8. ) usez de ce monde comme n'en usant pas ; c'est une figure qui passe ; ( 1. Cor. 7. 31. ) c'est une maison bâtie sur le sable mouvant , qui sera demain le jouet des vents & de l'orage. ( Matth. 7. 26. 27. )*

Je fais quelle est toujours dans ces touchantes cérémonies la prescription de la vanité contre la piété chrétienne : je fais que loin de laisser périr la mémoire de l'impie , comme un son qui se dissipe dans les airs , on lui rend les mêmes honneurs qu'à celle du Juste : je fais qu'une bouche sacrée , qui ne doit plus s'ouvrir que pour annoncer avec le Prophete les merveilles du Seigneur , y vient souvent raconter les ouvrages de



**L'homme :** je fais que du plus humiliant objet que nous propose la Foi, on en fait un spectacle de faste & de vaine gloire ; qu'on vient recueillir même sur de viles cendres des esprits de grandeur & d'élévation ; qu'on mêle à la pensée du tombeau, à qui la grace doit tant de conquêtes, le souvenir de mille événements profanes, qui peut-être ont valu à l'Enfer un riche butin ; & que le Démon semble enfin avoir trouvé le secret de triompher, comme Jesus-Christ, de la mort même : je le fais. Mais je fais aussi, Seigneur, que vous perdrez les levres trompeuses & la langue qui parle avec orgueil : (*Pf 11. 4.*) je fais ce que je dois à la parole évangélique que j'annonce ; à la majesté du Temple où réside la gloire du Dieu très-haut ; à la sainte horreur du Sanctuaire, où le Pontife éternel est toujours vivant, afin d'intercéder pour nous ; à l'appareil du sacrifice terrible que je suspens ; à la présence du Pontife sacré qui va vous l'offrir, & dont je dois respecter le recueillement ; à la piété des Fideles qui m'écourent, & sur-tout à la mémoire du grand Prélat à qui je viens rendre ce devoir de Religion. Je le fais ; & vous ne permettrez pas, Seigneur, que je trahisse lâchement là-dessus les plus vives lumières de votre grace.

Donnons donc à une cérémonie si chrétienne un air & un tour de Chrétien : ne louons ni des vices glorieux, ni des vertus que la Foi met au nombre des vices : laissons-là cet art profane qui, selon les besoins, éloigne, approche, faist avec affectation, ou laisse échapper avec adresse des faits douteux ou délicats ; en un mot, sanctifions dans cet Eloge funebre les qualités que le siècle admire, par celles que la Religion doit louer. Mêlons saintement le monde avec Jesus-Christ, & découvrons dans notre-illustre Archevêque de grands talents & de grandes vertus ; considérons-

le comme un grand homme né pour le bien de l'Etat , & comme un grand Evêque établi pour l'utilité de l'Eglise. Il fut ménager les intérêts du Prince & les intérêts du peuple ; c'est l'usage qu'il fit de ses talents : il fut veiller sur lui-même en se rendant utile à l'Eglise ; c'est à quoi se réduisirent ses vertus. C'est - à - dire , il fut un Pontife illustre , qui a su augmenter le bonheur & la puissance de la Ville , qui s'est acquis de la gloire au milieu de sa Nation , & qui a été honoré par les fonctions de son ministère , dans la maison du Seigneur , & dans l'enceinte du Temple. C'est tout ce que je me propose dans cet Eloge.

## I.

**PARTIE.** **A** Quoi se réduisent ces vastes talents qui nous élèvent si flatteusement sur le reste des hommes , & qui sont comme un caractère de souveraineté naturelle , imprimé des mains de Dieu sur certaines ames , si la grace de Jesus-Christ , toujours attentive à ramener au Pere des lumieres tous les dons qui sont sortis de son sein , n'en fait elle-même la destination , & n'en regle l'usage , n'en redresse les vues , n'en corrige les dissipations , n'en marque les routes , n'en sanctifie les écueils ? Car , Messieurs , je le répète , n'attendez pas ici un éloge païen , mais une instruction chrétienne. Je me souviens que je loue un Oint du Seigneur , & non pas un Héros du siècle. Eh ! le monde est assez ingénieux à se séduire , sans que nous lui aidions encore nous-mêmes , Ministres du Seigneur , dans un lieu destiné à le détromper.

Quel rang occupent-elles donc dans la morale des Chrétiens ces qualités éclatantes , lorsque la foi n'en regle pas l'usage ? Ce sont des dons de Dieu qui nous éloignent de lui ; des ressources de salut qui facilitent notre perte ; des lumieres

**étendues** qui nous aveuglent sur les objets que la foi nous met comme sous l'œil ; des distinctions de la nature qui nous confondent dans la multitude des méchants ; des penchans d'immortalité que nous usons après des ombres qui périssent , des semences de vérité que nous étouffons par les sollicitudes du siècle , des attentes de grace que la cupidité remplit , des amusements brillants qui nous font perdre de vue notre unique affaire ; un art de se damner avec un peu plus de contrainte & de solemnité ; des fleurs enfin , qui le matin brillent , & sechent le soir sur le tombeau : terme fatal , où tout aboutit ; abyme éternel , où tout va se perdre ; écueil inévitable , où après plus ou moins d'agitations , vient enfin se briser le fantôme qui nous joue & que nous croyons si solide. Mais éloignons pour un moment ces tristes idées ; & cherchons dans l'histoire de notre Prélat , des motifs solides d'une consolation chrétienne.

Je dis dans son histoire , Messieurs ; car n'attendez pas que j'en sorte pour remonter jusqu'à celle de ses ancêtres. A quoi bon entasser ici des noms antiques ; réunir des titres pompeux , rassembler des alliances augustes , rapprocher une longue suite de siècles passés , & dans une cérémonie destinée à nous faire ouvrir les yeux sur le néant des grandeurs présentes , donner une manière de réalité à celles qui ne sont plus ? Je le pourrois , & la gloire de l'illustre maison de Villeroy embelliroit , sans doute , cet endroit de mon discours : mais je parle d'un Pontife établi selon l'ordre de Melchisédech ; & vous savez que les Livres saints où nous lisons l'éloge de ce Roi de Salem , affectent de ne pas faire entrer dans les louanges d'un Prêtre du Très-haut , la gloire des ancêtres , ni la vanité des généalogies.

La Capitale de l'Univers , Rome fut le lieu que

la Providence choisit , pour donner à son peuple **MESSIRE CAMILLE DE NEUVILLE**. Il semble que cette grande ame , qui devoit un jour réunir dans sa personne , la science de régir les peuples , & celle de les sanctifier , soutenir le Trône d'une main & l'Autel de l'autre , dispenser les mysteres de l'Etat & ceux de l'Eglise , ne pouvoit devoir sa naissance qu'à cette Ville si célèbre , où l'autorité de l'empire & du sacerdoce se trouve réunie dans la même personne.

Aussi l'éducation , qui d'ordinaire dans les autres hommes embellit ou cultive un fonds encore brut ou ingrat , ne fit que développer les richesses du sien. On lui trouva de la maturité dans un âge où à peine est-il permis d'avoir de la raison ; & dans les amusements même de son enfance , on découvrit presque les ébauches de ses grandes qualités : semblable à ce grain évangélique , (*Math.* 13. 31. 32.) qui dans sa mystérieuse petiteesse , laissoit entrevoir ces espérances d'accroissement qui devoient l'élever sur les plus hautes plantes , & dont les branches sacrées devoient même un jour servir d'asyle aux oiseaux du ciel.

Au lieu que les méchants , (*Psf.* 57. 4.) dit le Prophete , se détournent de la droite voie dès le sein de leur mere , il rendit ses passions dociles à la raison , en un temps où les égarements du cœur entrent , pour ainsi dire , dans les bien-séances de l'âge ; (*Eccli.* 47. 3.) & comme ce pieux Roi d'Israël , il se joua dans sa jeunesse avec les lions , ainsi qu'on se joue avec les agneaux les plus doux & les plus traitables.

Dans les éloges qu'on entreprend , de la plupart des hommes extraordinaires , on est obligé de tirer le rideau sur les premieres années de leur vie : on laisse dans un sage oubli un temps où ils se sont oubliés eux-mêmes ; on ne leur donne ni enfance ni jeunesse ; on ne commence leur

histoire , que par où l'on peut commencer leur éloge : & l'on voit l'Orateur habile produire tout-à-coup son héros sur le théâtre du monde , à peu près comme Dieu y produisit Adam ; je veux dire , dans la perfection de l'âge & de la raison.

En effet , qu'est-ce que la jeunesse des personnes d'un certain rang ? C'est une saison périlleuse , où les passions ne sont pas encore gênées par les bienséances de la grandeur , & où elles sont facilitées par son autorité ; c'est une conjoncture fatale , où le vice n'a rien de difficile ni de honteux ; où le plaisir est autorisé par l'usage ; l'usage soutenu par des exemples qui tiennent lieu de loi ; les exemples facilités par la puissance , & la puissance mise en œuvre par les emportements de l'âge , par toute la vivacité du cœur. Seigneur , à qui seul appartient la force & la sagesse , votre grace a-t-elle des attraits assez puissants , votre conseil éternel des ressources assez heureuses , pour préserver une ame au milieu de tant de périls ! Vous le pouvez , Seigneur , mais qu'il est rare que vous usiez de cette puissance !

Tel fut le privilege de notre Archevêque. Mais sur quoi arrêterai-je votre attention ? Il semble que j'ai à louer des talents ordinaires ; & je ne m'apperçois pas que ce qui ailleurs seroit un sujet important d'éloge , n'est ici qu'un amusement.

Exposons tout-à-coup ce grand homme à la tête de la Province , veillant aux intérêts & à la gloire du Prince ; présidant à la fortune & au repos des peuples ; toujours occupé , & toujours au dessus de ces occupations , se faisant un vrai soulagement de son devoir , & se faisant un devoir du soulagement de son peuple ; si pénétrant , qu'il ne lui falloit , pour décider , que le temps qu'il faut pour entendre ; si éclairé , que ses décisions paroissent toujours dictées par la sagesse même : sûr de l'avenir , attentif au présent , ha-

u  
ce  
ec  
les

phie  
slogé  
leur  
ni ils  
donne  
leur

bile à prendre des mesures sur le passé ; d'un esprit vif , facile , insinuant ; d'un jugement vaste , élevé , fécond ; d'un cœur droit , noble , bien-faisant ; toujours au dessus de ses dignités & de sa grandeur , toujours à portée de la misere & de l'infortune ; ami sincere , maître généreux , pere commun.

Ici , qu'une piété craintive & peu instruite ne défavoue pas en secret les louanges que je lui donne. Je respecte votre pieuse délicatesse , ames zelées qui m'entendez. Je fais avec l'Apôtre , (*Heb. 5. 1.*) que tout Pontife n'est choisi d'entre les hommes , que pour s'appliquer à ce qui regarde le culte de Dieu ; qu'il ne faut pas introduire dans le repos sacré du Sanctuaire , le tumulte des occupations séculières ; que ceux qui , comme dit le Prophete , (*Psf. 72. 9.*) vont placer leur bouche jusques dans le ciel , ne doivent plus laisser ramper leur langue sur la terre ; & qu'enfin le monde entier n'est pas digne d'occuper des mains destinées à offrir des dons & des sacrifices. Vérités saintes ! vous ne m'êtes pas étrangères ; & je ne viens pas ici détruire ce qu'un emploi sacré m'oblige d'édifier tous les jours ailleurs.

Mais l'Eglise est-elle donc si peu intéressée à la prospérité des Princes , à la sûreté des états , à la tranquillité des peuples , à l'observance des loix , qu'elle en regarde le soin comme un soin profane ? La royauté n'est-elle pas le soutien du sacerdoce ? & travailler à l'agrandissement d'un Roi très-chrétien , n'est-ce pas préparer des triomphes à Jesus-Christ ? Le Pontife de la loi , souvent au sortir du Tribunal , d'où il venoit de prononcer sur la fortune & sur les biens des enfants d'Israël , ne montoit-il pas à l'Autel , pour leur attirer des biens invisibles , & une fortune plus durable ? Samuel n'étoit-il pas également

interprete des droits du Roi & des volontés du seigneur envers le peuple ? Saints Evêques des premiers temps , ne jouissiez-vous pas de cette double autorité ? & l'application à terminer les différends des Fideles , ne faisoit-elle pas une portion considérable de votre charge pastorale ?

Pourquoi donc , lorsque sous un Prince qui fait entrer l'Eglise en commerce de ses victoires , & n partage avec elle le fruit , il se trouve certaines ames en qui la Providence a versé ces dons rares & excellents , nécessaires pour ménager les intérêts des Rois & la conduite des Royaumes ; pourquoi , dis-je , ne pourroient-elles pas se partager entre les soins du sacerdoce & ceux de la royauté ? Or , Messieurs , ces dons rares & excellents , où parurent-ils jamais avec plus d'éclat , que dans le Prélat dont nous pleurons la perte ?

Je ne vous dirai pas ici qu'il avoit reçu du Ciel un de ces génies heureux , qui trouvent dans leur propre fonds , ce que l'étude & l'expérience ne sauroient guère remplacer quand on n'en a pas ; qu'il étoit né instruit sur l'art périlleux de gouverner les peuples ; que de tous les mystères de la sagesse des hommes , il n'ignora que ceux qu'il n'eut pas voulu suivre ; & que comme cet habile conducteur du peuple Juif , il fut dès sa jeunesse sous les secrets de la science des Egyptiens. (*Act. 7. 22.*) Je n'ajouterai pas que les affaires n'eurent jamais rien d'obscur qu'il n'éclaircît , rien de douteux qu'il ne décidât , de difficile qu'il n'applanît , rien de délicat qu'il ne ménageât , rien de périlleux qu'il ne franchît , rien de pénible qu'il ne dévorât ; que les plus vastes l'étoient moins que son esprit ; & que partagé entre mille soins , il fut toujours tout entier à chacun. Ce n'est pas là une imagination qui se joue , & qui substitue à la véritable idée des choses , un fantôme de sa façon : il n'est personne

ici qui d'abord n'ait reconnu que le portrait que je viens de faire , c'est lui : cependant ce n'est pas à quoi je m'arrête.

Perfuadé que les talents les plus distingués font inutiles ou dangereux , lorsque le devoir n'en regle pas l'usage , quel fut son attachement pour la personne du Monarque ! Que ne puis-je rappeler ici ces temps fâcheux où la minorité du Prince , l'ambition des Grands , les intérêts des Ministres , & je ne sais quelle fureur de révolte & de changement qui saisit en certains siècles l'esprit des peuples , firent éprouver tour-à-tour à la France toutes les calamités des dissensions domestiques ! Que ne puis-je rapprocher sur-tout ce moment fatal , où la capitale du Royaume à la tête de la révolte , la Bourgogne & la Guyenne déjà séduites , le Dauphiné prêt à les suivre , & n'attendant plus que l'exemple de cette Province ; notre illustre défunt sollicité de toutes parts , décida presque , par sa fermeté , de la fortune du Monarque & de celle de la Monarchie !

Mais faut-il , pour vous représenter le calme & la tranquillité dont la Province fut redevable à ses soins , mêler dans une cérémonie instituée pour honorer le paisible sommeil des Justes , les images affreuses de la guerre & de la rébellion répandues par-tout ? Faut-il , pour vous exposer tout le mérite de sa fidélité , faire revivre le souvenir de tant de chûtes déplorables , qui pensèrent traîner après soi celles de tout l'Etat ? Faut-il , pour le louer sur des espérances méprisées , sur des offres rejetées , insulter aux cendres de ceux qui le sollicitèrent de se déclarer contre son devoir , & faire d'un éloge particulier , une invective publique ? Ah ! que plutôt cette gloire descende avec lui dans le tombeau ! (*Pf.* 48. 18. ) Je trouve bien dans les Livres saints (*Sap.* 4. 16. ) qu'on doit proposer les vertus du Juste mort ,



pour condamner les vices des pécheurs qui vivent , mais non pas pour flétrir la mémoire de ceux qui ne sont plus.

Dans ces fatales révolutions , c'est une conjoncture bien délicate de se trouver pourvu de toutes les qualités qui rendent habile au gouvernement. On est tenté d'entrer sans aveu , dans les affaires publiques ; on aime encore mieux se rendre nécessaire à l'assemblée des méchants , que d'être inutile au parti des gens de bien. Sous prétexte de chercher à son mérite des moyens de paroître , on procure à son ambition des occasions de crime & de déshonneur ; & souvent on abandonne son devoir sans autre intérêt , que celui de n'avoir pu le remplir avec assez d'éclat & de dignité. Des talents aussi vastes que ceux de notre Prélat , ne devoient guere se borner aux soins d'une Province ; mais voyant d'un œil tranquille l'abondance & la gloire des injustes , sortir de leur iniquité même , il fut toujours content de sa fortune , parce que la Cour le fut toujours de ses services.

De ses services , Messieurs , ne donnons point ici dans les excès d'une mauvaise éloquence : parlons sans art , nous ne risquons rien. Quelle suite glorieuse & constante de soins & de fatigues soutenues pendant plus de cinquante ans pour les intérêts de son Prince ! Vigilant , rien n'échappoit à la force de son esprit ; intrépide , rien ne pouvoit abattre la foiblesse de son corps. Combien de fois par des avis donnés à propos , a-t-il ou corrigé des abus désespérés , ou prévenu des malheurs inévitables , ou procuré des biens qu'on n'osoit se promettre ! Tandis que dans les autres Provinces l'hérésie attend des coups pour expirer , & qu'il faut tailler ces pierres spirituelles pour les faire entrer dans l'édifice sacré de l'Eglise , notre sage Prélat emploie-t-il pour les

ramener d'autre force que celle de ses raisons ? & comme Salomon , ne le voit-on pas bâtir un Temple à la vérité , sans employer le fer , ni sans donner un coup de marteau ? Combien de fois l'a-t-on vu pendant les désordres de l'Etat , respecté même des rebelles , aller à travers leurs armées porter aux pieds du trône le tribut de sa constance & de sa fidélité !

Vous le savez , Messieurs , injures de l'air , incommodités des saisons , infirmités de l'âge , vivacité des douleurs , danger des maux présents , crainte des maux à venir , ce n'étoient plus pour lui des obstacles. Ecoutez , ames toutes livrées à vos sens , & pour qui la seule absence du plaisir est un vrai supplice ; du lit même de sa douleur il en fit un nouveau tribunal , d'où on le vit avec un esprit tranquille & serein , régler les besoins de la Province & les intérêts de la Cour. Et bien différent de ces Dieux dont parle le Prophete , qui avoient des yeux & ne voyoient pas , des pieds & ne marchoient pas , des mains & ne s'en servoient pas : ah ! il avoit perdu par ses longues & continuelles fatigues , l'usage des yeux , & il voyoit encore tout ; des pieds , & il voloit partout où l'appelloit le service du Prince ; des mains , & il donnoit le branle & le mouvement à tout. Quelles étoient là-dessus vos justes frayeurs & vos respectueuses remontrances , vous que d'heureux engagements attachoient depuis longtemps à sa personne & à son service ? Redites tout ce que votre amour pour lui & pour la Province vous faisoit alors dire de plus tendre & de plus touchant , tout ce que son zele pour le Prince lui faisoit répondre de plus ferme & de plus généreux.

Mais ne le vîmes-nous pas ces jours passés au bruit d'une émeute populaire , recueillir les restes précieux de son ame défaillante ; ramasser , si je

l'ose dire, les débris d'un corps tout usé, trouver dans la vivacité de son zele, de quoi ranimer ses forces mourantes ; s'arracher comme Moyse à la tranquillité de sa montagne, & venir rétablir la paix parmi le peuple, en y rétablissant comme lui l'abondance ! Oui, Messieurs, aux premieres nouvelles du tumulte, les soins de la santé, si chers à la vieillesse, ne l'arrêtent plus ; il part, il vole, il paroît, tout se calme ; quel est cet homme à qui les vents & la mer font gloire d'obéir ! Mais où m'emporte tout-à-coup l'ordre de ma matiere ? Ah ! je touche presque au moment fatal qui nous l'enleva ; & en vous rappelant une action glorieuse, je ne m'apperçois pas que c'est la dernière de sa vie, & peut-être la cause funeste de sa mort. Ne hâtons pas un si triste spectacle.

La France a vu sur la scene presque dans tous les siècles, de ces hommes capables, nés pour ménager les intérêts des Princes, & faire mouvoir les ressorts infinis d'un Etat : mais hélas ! souvent chargés de la haine comme des affaires publiques, on les a regardés pendant leur vie plutôt comme des instruments de la colere du Seigneur, que comme des Ministres de la puissance du Prince, & ils sont morts avec la triste consolation d'avoir eu assez de mérite pour déplaire à tout un Royaume. C'est que le même zele qui nous attache au Prince, nous endurecit souvent envers le public ; c'est que le même crédit qui nous rend nécessaires au reste des hommes, nous rend quelquefois le reste des hommes méprisables. Mais j'en atteste ici la foi publique ; reconnoissez-vous là-dedans le pere commun que nous pleurons ? Nécessaire à tous, ne fut-il pas toujours à la portée de tous ? cette muraille funeste de séparation, qu'un usage peu chrétien met entre les Grands & le Peuple, ne l'avoit-il

pas détruite ? Falloit-il , pour pénétrer jusqu'à lui , acheter la faveur d'un domestique , ou mériter par de longues & ennuyeuses assiduités , le moment favorable du maître ! ( *Pf. 71. 14.* ) le nom des pauvres n'étoit-il pas honorable à ses yeux ? & en étoit-il de son cabinet comme du sanctuaire du temple de Jérusalem , où l'on ne pouvoit entrer qu'avec des ornements pompeux & une parure magnifique ; portoit-il sur son front ces marques odieuses de puissance , qui semblent reprocher au reste des hommes leur misère ou leur dépendance ? n'avoit-il pas réconcilié la grandeur avec l'affabilité ? & enfin , en l'abordant , s'aperçut-on jamais qu'il eut de l'autorité , que lorsqu'il accorda des grâces ?

Quelle leçon pour vous , homme vain ! qui à peine échappé de parmi le peuple où vous avoient laissé vos ancêtres , & devenu par une dignité le défenseur de ses droits , affectez de ne jamais détourner sur lui vos regards , comme si vous craigniez de n'y retrouver le souvenir de votre première bassesse ? Ah ! le tombeau confondra vos cendres avec celles de ces âmes viles ; & le Seigneur fera sécher la racine de votre orgueilleuse postérité , & entera dessus une race qui connoitra la justice & fera la miséricorde.

Combien de fois avons-nous admiré en lui ces lumières vastes & sûres , qui trouvent toujours le point fatal des grands événements , & cette facilité populaire qui se délasse sur le détail des familles , rallie des intérêts domestiques , & ne fait se refuser à des besoins obscurs , ni s'y prêter avec ces airs d'inquiétude & de fierté , plus accablants que le refus même ? Ses mains comme celles de la femme forte , après s'être occupées à des fonctions éclatantes , ne favoient-elles pas se détourner sur les plus obscures ? Et , si j'osois le dire , dans un discours chrétien , ne nous

nous rappelloit-il pas le souvenir de ces Romains tant vantés , qui après avoir été à la tête des affaires publiques , & ménagé le destin de Rome, de retour chez eux , enveloppés de toute leur gloire , savoient auprès d'un foyer simple & champêtre , prononcer sur les démêlés de leurs clients , & se renfermer dans les bornes de cette magistrature domestique , comme s'ils eussent toujours ignoré les fonctions éclatantes de l'autre.

Le détail infini du commerce de cette grande ville eut-il jamais rien de si bas , où on ne le vit descendre avec plaisir , y maintenant par son autorité , la paix & la bonne foi , qui en font comme les nerfs ? N'en régloit-il pas souvent les vastes ressorts par la prudence de ses conseils , & par l'étendue de ses lumières ? Ce nouveau Tribunal qui rend cette ville comme l'arbitre du commerce de tout le Royaume , qui dans son établissement fut si fort traversé , & où des Provinces les plus éloignées , on vient attendre la décision de toutes les affaires où nos citoyens sont intéressés ; n'est-il pas un monument bien tendre & de son crédit auprès du Prince , & de son amour pour le peuple ! Nous avons , à la vérité , ses premiers soins ; mais les avons nous tout entiers ; & par l'application qu'il eut toujours à connoître & à régler les plus petits intérêts de la Province , n'auroit-on pas dit qu'il étoit le Magistrat particulier de chaque ville de son Gouvernement ?

Ici , Messieurs , vous ajoutez à ce que je ne dis pas ; vous suppléez à ce que je ne dis que foiblement ; vous rappelez mille circonstances , ou que je passe , ou que j'ignore. Chacun de vous se retraçant le souvenir de quelque bienfait particulier , m'offre en secret de quoi grossir cet endroit de son éloge. Ah ! que n'est-il permis à votre douleur & à votre reconnoissance de s'ex-

*Oraison funèbre.*

C

pliquer ici elles-mêmes ! Vous diriez , mais en termes mille fois plus touchants & plus énergiques que moi , qu'il avoit délivré le pauvre de la tyrannie du puissant ! ( *Psf.* 71. 12. ) que les Magistrats subalternes ne lui étoient chers qu'autant qu'ils l'étoient eux-mêmes au public ; que sa plus délicieuse félicité , étoit de contribuer de ses soins à la félicité publique ; qu'il étoit plus jaloux du rang qu'il avoit dans nos cœurs , que de celui qu'il tenoit dans le Royaume ; qu'il ne connoissoit vos noms , vos familles , votre fortune , que par les services qu'il vous avoit rendus ; que plus d'une fois dépositaire des vœux & des intérêts publics , il les avoit portés au pied du Trône avec une respectueuse fermeté , & sans ces timides ménagements , injurieux au Prince dont ils exposent la gloire , injustes envers le public dont ils sacrifient les droits ; exemple rare & digne lui seul d'un éloge entier ! en un mot , qu'il étoit le pere , le soutien & le protecteur de la Province , l'espérance , la joie & les délices de votre Ville.

Mais puis-je vous confondre ici , vous qu'il distingua toujours avec tant de bonté , Noblesse illustre , & qu'il honora de sa plus étroite familiarité ! Avec quelle confiance l'établissiez-vous arbitre de vos différends ! Que d'animosités étouffées dans leur naissance par sa sagesse ! que de querelles invétérées & si souvent immortelles parmi les Gentilshommes , n'a-t-il pas éteintes par son autorité ! que de prétentions injustes , que de droits douteux n'a-t-il pas éclaircis par sa pénétration ! Mais quel ami plus sincère & plus généreux ; vous le savez , Chapitre illustre de la plus noble Eglise de France. La grandeur , je le sais , ne manque guère d'adulateurs ; ( *Eccli.* 6. 16. ) mais les Grands manquent souvent d'amis ; comme ils n'aiment que leur for-

une, ce n'est aussi que leur fortune que l'on aime en eux ; l'amitié, cette tendre ressource de tous les chagrins de la vie, dit le Sage, ce doux lien de la société, cet unique plaisir du cœur, est un lien gênant, un plaisir sans charme pour eux ; aussi, comme ils ne vivent que pour eux-mêmes, on ne les aime que pour soi. Ici, étoit-ce la personne ou la dignité, qui lui attiroit vos hommages ; vous fit-il attendre un service, quand vous l'eûtes demandé ? vous le fit-il demander, quand il l'eut prévu ? souffrit-il vos justes remerciements, quand il l'eut rendu ? plaisir délicat cependant, & qui semble être la plus innocente récompense du bienfait.

Mais peut-être n'étoit-ce là qu'une vertu de parade ; peut-être qu'officieux aux yeux du public, il se dédommagea de cette contrainte dans le secret de son domestique. Répondez pour moi, maison désolée de ce grand homme ; je réveille ici votre douleur, je m'en apperçois. Fut-il jamais de maître plus tendre & plus généreux ? Ne suffisoit-il pas d'avoir eu l'honneur d'être à lui, pour n'avoir plus besoin d'être à personne ? Sûr de votre attachement, ne veilloit-il pas avec plus de soin sur votre fortune, que sur votre fidélité ? Etoit-il de ces hommes vains & bizarres, qui croient faire grace de permettre qu'on soit au nombre de leurs esclaves, & qui veulent que les services même qu'on leur rend, tiennent lieu de récompense ? Enfin, exigea-t-il vos hommages comme un tyran, ou s'il mérita votre tendresse comme un vrai père ?

Que ne puis-je ici de ses actions passer à ses principes ! Jamais ame ne fit de plus grandes choses par de plus grands motifs ; on auroit dit que tout ce qu'il faisoit de louable, perdoit son prix du moment qu'il étoit loué ; c'étoit dégrader le mérite de ses actions, que de l'en faire apper-

cevoir ; & en l'abordant pour le rendre attentif à nos bonnes qualités , il falloit presque oublier les siennes.

Sacrés dispensateurs de la parole évangélique , combien de fois en vous ouvrant la bouche pour annoncer toute vérité , vous la ferma-t-il sur celles qui le regardoient ?

Et nous-mêmes aujourd'hui , ne sommes-nous pas obligés de trahir par cet éloge public , non seulement ses plus chers sentiments , mais encore ces dernières intentions des mourants qui sont comme d'autres restes précieux auxquels il n'est pas permis de toucher , & qu'une espece de religion civile a rendu presque aussi sacrées pour les hommes , que les cendres même & les dépouilles de leurs tombeaux ! Mais il falloit , ame généreuse & modeste , que vous eussiez la gloire de refuser les louanges , & qu'une juste reconnaissance eût la liberté de vous les donner.

Ah ! si après la dissolution de ce corps terrestre , vous pouvez encore être sensible à la gloire de la terre , ame bienfaisante & généreuse , jetez sur ces citoyens affligés quelques-uns de ces regards que vous fixiez autrefois si utilement sur eux , & venez recueillir sur les larmes qu'ils mêlent à vos cendres , sur les tristes regrets dont ils honorent vos obseques , la plus douce récompense de vos fatigues , & le plus sincere tribut de leur reconnaissance. Venez voir le plus grand Roi du monde , non plus vous donnant des marques honorables d'estime & de confiance , & vous recevant avec tant de distinction au milieu des Grands de sa Cour , mais ne pouvant vous refuser des marques de douleur au milieu des joies & des acclamations de ses victoires , & paroissant tout occupé de votre perte , tandis que l'Europe ne l'est que de ses conquêtes.

Il faudroit ici finir son éloge ; les regrets de



Louis le Grand laissent-ils quelque chose à dire ? Il faudroit même ne pas vous faire souvenir de cette glorieuse Lettre que toute la France a vue, si digne de passer dans nos annales, & d'être conservée à la postérité, où l'on voit cette main royale occupée à laisser à nos neveux un éloge digne du grand CAMILLE & de toute son illustre maison. Je ne puis qu'affoiblir une circonstance si honorable à sa mémoire ; ce que j'en pourrois dire, ne diroit pas ce que j'en pense ; les paroles des Rois ont je ne sais quoi d'énergique qu'un discours entier ne peut remplacer. Louis le Grand y fait des vœux pour la durée des jours de notre Prélat. Il semble que comme autrefois le vieillard Jacob, aux approches de la mort, (*Heb. 11. 21.*) sentit revenir ses forces, en voyant le bâton de commandement entre les mains de Joseph ; de même notre glorieux Vieillard devoit rappeler les siennes, en voyant son illustre neveu honoré du bâton de Maréchal de France. Ce grand Prince l'y exhorte de venir se montrer encore une fois à sa Cour, & l'assure que *personne, sans exception, ne l'y verra avec plus de plaisir que lui.* Réglez, Prince, seul digne d'être servi, puisque seul vous savez si bien honorer ceux qui vous servent. C'est tout ce que je puis dire.

Mais puis-je ne pas ajouter que ce grand Prince s'y félicite lui-même d'avoir rendu justice au mérite de notre illustre Gouverneur ? Ce seul mot ne vous rappelle-t-il pas sa grandeur d'ame, cette élévation d'esprit, ces manieres dignes encore d'une plus haute fortune, & mille actions glorieuses que nul de vous n'ignore, & que la parole de paix dont je suis le Ministre, me défend de redire ici ? Puis-je ne pas ajouter qu'il y honore d'un glorieux souvenir & d'une éternelle reconnoissance, la mémoire de ce sage &

vaillant Maréchal , qui jeta dans son ame royale , les premieres semences de valeur & de sagesse , & qui le premier fut ébaucher Louis le Grand ! Quelle gloire pour cette célèbre maison !

L'opprobre de Jesus-Christ a eu cependant plus de charmes pour votre cœur , que toute cette pompe de l'Égypte , \* illustre fille qui m'écoutez. Aussi en vous entretenant de la gloire de votre famille , je n'ai pas voulu affoiblir votre foi , mais aider votre reconnoissance , & vous exposer plutôt les périls dont la grace vous a délivrée , que vous faire eslimer de faux biens & de vains honneurs , que vous avez si généreusement méprisés.

Passons à notre derniere partie. Je vous ai montré comment ses talents le rendirent nécessaire au Prince & utile au peuple ; montrons qu'il fut fidele à Jesus-Christ & utile à l'Eglise par ses vertus chrétiennes & épiscopales.

## II.

**PARTIE.** **I**L est glorieux , je l'avoue , à un Pontife sacré , d'avoir été , ce semble , formé des mains du Très-haut , pour ménager les intérêts des Rois & la fortune des Royaumes ; c'est sans doute un endroit éclatant , & l'on peut en faire honneur à sa mémoire. Mais si en honorant le Prince , il n'a pas craint le Seigneur ; ( 1. Petr. 2. 17. ) si en veillant sur les membres de l'Etat , il a eu les yeux fermés sur les membres de Jesus-Christ : en vain aura-t-il amassé à grands frais une fragile gloire devant les hommes ; il n'en a point de solide devant Dieu : *Habet gloriam , sed non apud Deum.* ( Rom. 4. 2. ) Que l'homme nous considere , disoit autrefois saint Paul , ( 1. Cor. 4. 1. ) comme les Ministres de Jesus-Christ , & comme les dispensateurs des mysteres de Dieu. Or , Messieurs , comment dispenser fidèlement des mysteres terribles , si l'on ne con-

\* Madame de Villeroy , Carmélite.

noît toute leur grandeur & toute sa misere ; & quelle foi vive & pleine ne faut-il pas pour cela ? Comment les dispenser saintement , si ces lumieres divines ne sont pas la regle constante de nos mœurs ; quelle pureté ! De plus , pour être associé au ministère de Jesus-Christ , il faut être ingénieux à découvrir les besoins des Fideles ; quelle vigilance ! Toujours il faut être prêt à les soulager ; quelle charité !

En effet , qu'est-ce que l'honneur de l'Episcopat , si l'on s'en tient à ce que la chair & le sang nous révelent là-dessus , & si l'on en juge par la corruption & le relâchement de ces derniers temps ? C'est un poste éminent qu'il est permis de souhaiter , auquel il est glorieux d'atteindre , & dont il est doux de jouir ; c'est un titre pompeux , mais vuide ; qui retient tous les honneurs du sacerdoce , & qui en distribue aux autres les fatigues comme des faveurs ; c'est une autorité tranquille , qui à l'ombre du faste qui l'environne , décide du travail de ceux qui portent le poids du jour & de la chaleur. Mais si l'on consulte le pere des lumieres ; & si nous remontons à ces siècles de ferveur & de pureté , c'étoit un poids redoutable & saint , qu'on ne desiroit jamais sans témérité , dont on ne pouvoit se charger soi-même sans profanation , sous lequel on devoit gémir avec crainte & tremblement ; c'étoit une servitude pénible , qui nous établissant sur tous , nous rendoit redevables à tous ; un ministère d'amour & d'humilité , qui établissoit le Pasteur dépositaire & des miséricordes du Seigneur , & des miseres du peuple. Siècles si honorables à la foi , sainte antiquité si connue en nos jours , & si peu imitée , temps heureux , où êtes-vous ?

Je ne vous dirai pas , Messieurs , que notre grand Archevêque , à l'exemple de Jesus-Christ , ne s'étoit pas lui-même établi Pontife ; (*Heb. 5. 5.*)

que les desirs du Prince prévirent ses desirs ; & que l'honneur du sacerdoce lui fut offert avant qu'il s'y fut offert lui-même. Mais oserai-je le dire , & croira-t-on que la foi sur son déclin soit encore capable de ces efforts du premier âge ? il endura plus de sollicitations pour se résoudre à subir ce fardeau sacré , que les autres n'en emploient pour l'obtenir ; il mit à s'en défendre presque tout le temps qu'on met à le demander ; en un mot , il fut être Evêque , après l'avoir refusé.

Persuadé que vous réprovez souvent , ( *Psf. 32. 10.* ) ô mon Dieu ; les conseils des Princes , combien de fois répandant son cœur aux pieds de vos autels , vous conjura-t-il , comme autrefois Moïse , ( *Exod. 4. 13.* ) d'envoyer pour conduire ce peuple nombreux , celui que vous aviez marqué dans vos conseils éternels ? ( *Psf. 30. 16.* ) combien de fois mettant entre vos mains le sort de son ame & celui de sa dignité , vous pria-t-il de le délivrer , ou des foiblesses de l'une , ou du fardeau terrible de l'autre ! Ah ! c'est qu'éclairé de vos lumieres , il apperçut peut-être dans son cœur quelques restes de ces desirs du siècle , qu'une sainte discipline a banni du Sanctuaire , & qui blessent , sans doute , l'excellence & la gravité du sacerdoce chrétien. Vous ne voulûtes pas cependant qu'un autre reçût son Episcopat ; vous l'oignîtes de l'Onction sainte , & vous relâchâtes , ce semble , un peu de la sévérité de vos loix en faveur de celui qui devoit un jour les faire observer avec tant de soin & de bénédiction.

Et ce n'est pas ici , Messieurs , un éloge de bienfaisance. A Dieu ne plaise que je dégrade ainsi mon ministère , & que je vienne insulter la vérité jusques sur les autels où on l'adore ! Vous le savez , vous qui eûtes la triste consolation de

recueillir ses derniers soupirs : hélas ! suis-je destiné à vous rappeler sans cesse un souvenir si amer ! vous vîtes son ame mourante chercher à se rassurer sur les devoirs immenses du ministère dont elle étoit sur le point d'aller rendre compte par le souvenir des frayeurs qu'elle avoit éprouvées en l'acceptant , & n'espérer une place dans le sein d'Abraham , que parce qu'elle l'avoit toujours refusée dans le sanctuaire.

Mais qu'aurez-vous alors à répondre au tribunal de Jesus-Christ , vous dont la démarche la plus innocente , en entrant dans l'héritage du Seigneur , a été de le désirer ; qui ne devez qu'à des bassesses profanes une élévation toute sainte ; qui n'êtes monté qu'en rampant sur le trône sacerdotal ; vous qu'on ne voit assis dans le Sanctuaire du Dieu vivant , que pour avoir été longtemps debout dans les antichambres des Grands , & qui n'auriez jamais été placé sur la tête des hommes , pour parler avec David , (*Psf. 65. 16.*) si vous n'aviez été mille fois lâchement à leurs pieds !

Les mêmes lumieres qui lui firent entrevoir l'éminence du ministère , lui découvrirent aussi jusqu'où devoit aller la pureté du Ministre. Il comprit que c'est un spectacle monstrueux de voir les mains souillées du Pontife , tantôt levées au Ciel pour en tirer ces précieuses rosées qui purifient les consciences ; tantôt étendues sur des têtes sacrées , verser jusques dans les ames des caracteres augustes & ineffaçables de puissance , & les marquer du sceau du Seigneur ; tantôt trempées dans le Sang de l'Agneau , parmi le bruit sacré des cantiques & la fumée des encensements , présenter avec solennité au Dieu saint le sacrifice redoutable ; tantôt lancer sur des pécheurs rebelles des foudres dont lui-même devoit être frappé ; tantôt offrir à des pé-

cheurs humiliés des trésors dont il est lui-même indigne : de voir une bouche impure, tantôt offrir, pendant les mystères terribles, le baiser saint à des Ministres purs & irrépréhensibles ; tantôt prononcer les paroles mystiques, & créer sur les Autels le pain sacré qui nourrit les Anges, le vin délicieux qui produit les Vierges ; tantôt sanctifier les Temples de Sion, & y faire descendre la gloire du Seigneur par d'augustes dédicaces ; tantôt y consacrer à Jésus-Christ des Vierges innocentes ; tantôt y raconter ses justices & les merveilles de son alliance.

Aussi, avec quel honneur & avec quelle sainteté posséda-t-il toujours le vase de son corps, pour parler avec l'Apôtre ? ( 1. *Theff.* 4. 4 ) N'avoit-il pas, ce semble, atteint à ce point de pudicité sacerdotale, comme l'appelle un Pere, ( *S. Hyeren. Epist. ad Tid.* ) qui fait que la vertu la plus pénible à la nature nous devient la plus naturelle, & qui accoutume, pour ainsi dire, le cœur à être invulnérable de son propre fonds ?

Le vit-on jamais, je ne dis pas avilir la majesté du Sacerdoce jusqu'à l'indignité & aux faiblesses d'une passion, mais l'abaisser jusqu'à l'inutilité & aux amusements des conversations ? & ce n'étoit point ici un de ces mérites que donne la vieillesse ; une de ces régularités tardives qui sont les assortiments de l'âge plutôt que les ornements du cœur ; qui parent les débris du corps, au lieu de réparer ceux de l'ame ; où il entre plus de bien-séance que de grace, & qui n'ont presque de la vertu, que la seule impuissance d'être encore vices. Il ne fit que recueillir dans l'hiver ce qu'il avoit semé pendant les jours de l'été : ses passions ne parurent éteintes sur la fin, que parce qu'il en avoit amorti les ardeurs naissantes ; & dans une carrière de plus de quatre-vingts ans, on ne s'est jamais apperçu que son cœur fût sen-

fible , que par l'horreur qu'il eut pour le vice.

Qui ne fait cependant quelles sont là-dessus les complaisances & les adoucissements de l'usage ? Hélas ! cette foiblesse a presque perdu son nom & sa honte parmi nous : c'est une lepre qui n'éloigne plus même du Sanctuaire ? Des yeux chrétiens s'accoutument enfin à voir sans horreur un feu profane s'élever du même Autel où repose le feu sacré : & le même cœur qui vient de soupirer en secret devant l'idole , présenter publiquement au Dieu saint les soupirs & les supplications de toute l'assemblée des Fideles.

Saintes & pieuses ordonnances , où il pourvoit avec tant de soin à la pudeur des Ministres de Jesus-Christ ; où il renouvelle les plus anciennes loix de l'Eglise sur l'âge des personnes d'un autre sexe dont ils peuvent recevoir des secours ; de peur que les mêmes soins qu'on prend pour la vie de leurs corps , ne soient des soins meurtriers pour leurs ames : vous êtes les fruits précieux de l'amour qu'il eut pour cette vertu sacerdotale.

Ah ! si les Livres saints ne me défendoient de révéler la honte de ceux qui montent à l'Autel , je vous le représenterois ici , par la sévérité salutaire des peines canoniques , foudroyant les Ministres scandaleux , & mettant des vases d'honneur à la place de ces vases de honte & d'ignominie ; là , par des remontrances paternelles , tendant la main à ceux que la seule infirmité de la chair avoit précipités dans l'abyme , & arrachant des larmes de douleur des mêmes yeux à qui la passion en avoit peut-être arraché mille fois de criminelles ; souvent enfin , découvrant , par de pieux artifices de charité , la puanteur de ces sépulchres blanchis , dont les crimes ne reposent , ce semble , qu'à l'ombre de la vertu , & faisant répandre une odeur de vie à ceux qui

n'avoient répandu jusques-là qu'une odeur fœneſte de mort.

Sages & zélés coopérateurs de son Episcopat , interrompez ici les louanges que je lui donne , si elles ſont excessives ; mais plutôt ajoutez , que l'amour qu'il eut pour cette vertu fut plus fort que la mort ; qu'il s'étendit jusqu'aux ſoins de sa sépulture ; que malgré l'exemple du Sauveur , il ne voulut pas que les femmes de Jérusalem rendissent les derniers devoirs à son corps ; & qu'il fut jaloux de la pudeur dans un temps même où l'on ne peut plus en avoir le mérite.

Mais ſuſſit-il à un Evêque d'avoir été attentif à ſoi-même ? Ne faut-il pas , pour accomplir toute justice , qu'il ait encore veillé sur le troupeau de Jeſus-Chriſt ? ( *Act. 20. 28.* )

Or rappelez , Meſſieurs , le triſte état où ſe trouvoit ce vaſte Diocèſe : cette Eglise ſi vénérable qui va prendre ſa ſource jusques dans les temps apoſtoliques ; qui , la première de nos Gaules , reçut de l'Orient les richesses de l'Evangile ; qui vit arriver & recueillit avec aſſeſſe les Pothins & les Irénées , ces hommes divins , teints encore du Sang de Jeſus-Chriſt , fraîchement épanché , & qui avec la foi alloient répandre par-tout des eſprits de ſouffrance & de martyre ; cette Eglise qui , formée par leurs travaux , fortiſiée par leur doctrine , mérita enfin d'être illuſtrée de tout leur ſang ; & qui encore aujourd'hui , pour avoir été la première éclairée des lumieres de la Foi , en a les premiers honneurs dans le Royaume : rappelez , dis-je , le triſte état où elle ſe trouvoit , quand notre illuſtre Archevêque fut appelle à ſa conduite.

Hélas ! tout l'éclat de cette fille de Sion étoit obſcurci ; ( *Thren. 1. 6.* ) ſes Prophetes , ou n'avoient plus de viſions , ou n'en avoient que de



fausses ; ( *Ibid.* 2. 14. ) ses solemnités & ses fabbats n'étoient presque plus que des dissolutions superstitieuses ; ( *Ibid.* 2. 6. ) les pierres du Sanctuaire se traînoient indignement dans les places publiques ; ( *Ibid.* 4. 1. 4. ) la langue de ceux qui devoient distribuer le lait de la doctrine, s'étoit attachée à leur palais ; l'or & l'argent étoient presque les seuls canaux par où l'eau des Sacrements couloit jusques à nous : & Lyon, cette Cité sainte, que la dignité de son trône met à la tête de tant de Provinces, gémissoit dans une maniere de triste veurage, & étoit presque devenue la tributaire de Garizim : *Princeps Provinciarum facta est sub tributo.* ( *Ibid.* 1. 1. )

Parlons sans figure. Le Prêtre admis sans précautions aux fonctions du Sacerdoce, s'en acquittoit avec indignité : le Fidele ; pendant sa vie dans un oubli profond de nos mysteres & de la loi de Dieu ; mouroit tranquillement sur la bonne foi de l'ignorance & des derèglements du Ministre : & l'hérésie qui, comme l'armée des Assyriens, n'attaque Jérusalem qu'à la faveur des ténèbres, profitoit de celles-ci pour renverser ses murs, & venir lui enlever de vrais adorateurs jusques dans l'enceinte du Sanctuaire.

Depuis long-temps même cette Eglise n'avoit pas vu ses Pontifes aller, comme des nuées saintes, répandre des roses salutaires sur les diverses contrées de sa dépendance : les Vieillards, qui jadis au fond de leurs campagnes avoient eu la consolation de les voir, le racontaient à leurs Neveux comme une aventure singuliere ; & si l'on veut me passer ce mot, l'apparition & la course annuelle de ces astres saints étoit devenue un phénomène presque aussi rare & aussi surprenant que les comètes.

A Dieu ne plaise cependant que je vienne ici flétrir leur mémoire pour honorer celle du Prélat

que nous pleurons ! Je respecte trop les cendres sacrées de ces grands hommes : je fais qu'ils ont eu le malheur de vivre en des temps fâcheux ; que ces désordres étoient plutôt les vices de leur siècle , que de leur personne ; & que s'ils n'ont pas mieux fait , c'est qu'il n'étoit guere alors permis de mieux faire.

Telles étoient les ruines de la maison du Seigneur , quand nous y vîmes entrer notre nouveau Pontife. Quelles furent alors nos acclamations & nos tendres réjouissances ! Temple majestueux , où l'Onction sainte fut répandue sur son chef sacré , vous vîtes pendant les joyeuses solemnités de cette auguste cérémonie , nos mains en foule levées au Ciel , porter le doux parfum de nos prières & de notre reconnoissance , jusqu'aux pieds du trône de l'Agneau ; le remercier d'avoir donné pour Evêque à cette ville , celui que le Prince lui avoit déjà donné pour Gouverneur ; & le prier de faire revivre les jours & les bénédictions de l'Episcopat d'Ambroise , puisqu'il en faisoit revivre l'histoire & presque toutes les circonstances.

En cet endroit , Messieurs , je me sens comme transporté dans ce premier âge de son ministère ; j'y vois ce vaste Diocèse , comme un chaos informe & ténébreux , se développer peu à peu ; chaque jour offre à mes yeux de nouveaux spectacles.

Ici s'élèvent successivement des maisons de retraite , des sources publiques de l'esprit ecclésiastique , des écoles de sacerdoce & d'apostolat , de pieux séminaires , si nécessaires alors & si rares dans le Royaume , où loin du commerce du siècle , & sous les yeux de Directeurs graves & consommés , on sauve de bonne heure l'innocence des Clercs de la contagion du monde ; où l'on purifie des cœurs qui doivent un jour offrir

à Dieu les vœux des hommes ; & où , dans les semences de doctrine & de vérité qu'on jette dans une seule ame , on voit croître l'espoir consolant de la conquête de mille autres.

Là , par les soins d'un Ministre savant & infatigable , les Pasteurs assemblés confèrent ensemble sur ce qui regarde le royaume du Ciel ; se communiquent leurs doutes & leurs lumières , puisent dans les plus pures règles des mœurs , de quoi régler sûrement les consciences ; opposent la loi de Dieu aux interprétations des hommes ; apprennent à fuir également , & ce zèle amer & intraitable , qui sans nul égard , achève de briser un roseau déjà cassé , & d'éteindre une lampe encore fumante ; & qui , par les difficultés extrêmes dont il investit l'observance de la loi , fournit presque aux pécheurs de nouvelles raisons pour la violer ; & cette molle complaisance , qui , en voulant applanir les voies du Seigneur , creuse des précipices aux Fidéles.

Ici s'établissent d'utiles retraites , où les Pasteurs accourus de toutes parts , réparent dans le silence , dans la prière , les dissipations inévitables dans leur ministère. Là , sortis de ce nouveau Cénacle , j'en vois des troupes sacrées qui vont faire dans nos champs des courses apostoliques , & qui renouvellent les prodiges comme les travaux des premiers Disciples. En cet endroit , on jette les fondements d'un édifice sacré , où les pauvres sont évangélisés , où les petits trouvent le pain qui nourrit l'ame , qu'ils avoient demandé jusques-là aussi inutilement que celui qui nourrit le corps. Dans un autre , de nouvelles Communautés de l'un & de l'autre sexe , attirent de nouvelles bénédictions.

Mais je ne m'apperçois pas que c'est ici une histoire plutôt qu'un éloge. Vous représenterai-je notre Pontife infatigable , présidant à tant de

pieux établissemens ! Tantôt il parcourt ce vaste Diocèse , & montre enfin un Evêque aux peuples de la campagne ; tantôt , de son palais épiscopal , il fait mouvoir les ressorts infinis qui pourvoient aux besoins spirituels de cette grande ville ; tantôt , jaloux des droits vénérables de son Siege , on le voit résolu de ne point monter à une des premières dignités de l'Etat , plutôt que de dégrader son Eglise du rang & de la dignité de première Eglise de France.

Vous le représenterai-je , tantôt soutenant les fatigues des plus nombreuses Ordinations ! Hélas ! nous le vîmes il y a peu de temps , malgré la caducité de son âge & la vivacité des maux , recueillir ce qui lui restoit de forces , pour donner encore à l'Eglise des Ministres , & lui laisser , pour ainsi dire , des enfants de sa douleur ; tantôt enfin , à la tête d'une assemblée de Prêtres prudents , selon l'avis du Sage , prendre avec eux de saintes mesures pour étendre le royaume de Jesus-Christ ; demander leur avis avec bonté , l'écouter avec estime , le suivre avec religion ; soutenir par son autorité ce qu'on y délibère par sa sagesse. Oui , Messieurs , l'esprit le plus élevé de son siècle , le plus vaste , le plus droit , le plus riche de son fonds , ne peut se rassurer sur ses propres lumières , & ne croit pas que dans un ministère où les fautes sont irréparables , les précautions puissent être excessives.

Sacrés Ministres de Jesus-Christ , qui formiez cette sage & savante assemblée puisse le Pasteur que la Providence destine à la conduite de cette illustre Eglise , avoir la même déférence pour vos salutaires avis ; puissent vos anciennes & saintes fatigues vous en attirer de nouvelles !

Ah ! s'il ne falloit pas ici me renfermer dans les bornes d'un discours ordinaire , je vous mettrois comme sous l'œil ce que je n'ai montré

qu'en éloignement : les Clercs attentifs à leur ministère , les peuples instruits par leur doctrine , secourus par leur zèle , édifiés par leur exemple , tout ce grand Diocèse , où régnoient avec tant de licence , les abus & les dérèglements de ces derniers siècles , renouvelé & rapproché presque de la discipline des premiers temps.

Pere des miséricordes & Dieu de toute consolation ! n'avons-nous pas après cela un juste sujet d'espérer que vous n'exclurez pas du festin éternel celui dont vous vous êtes servi pour y faire entrer tant d'aveugles & tant de boiteux ! Ah ! il me semble que devant votre Tribunal redoutable , où il attend la décision de son éternité ! Il est vrai , Seigneur , vous dit-il , peut-être ne trouverez-vous pas mes œuvres pleines. Cendre & poussière , je n'entreprends pas de me justifier à vos yeux. Vous êtes un Dieu jaloux , & peut-être que les sollicitudes du siècle ont un peu trop partagé mon cœur entre la créature & vous. Vous m'aviez donné un rang d'honneur dans le repos du Sanctuaire , & peut-être y avois-je introduit un reste de tumulte & d'amusement encore un peu séculier ; mais jetez les yeux sur cette vaste Eglise que je laisse si affligée de ma perte. Non , je consens de n'avoir auprès de vous que ce mérite seul : *Apud te laus mea in Ecclesiâ magnâ.* ( Ps. 21. 16 ) Je vous offre les sueurs & les peines de tant de Ministres que j'ai formés : les supplications encore toutes ferventes , les précieuses larmes de componction de tant de pécheurs , à qui ils font tous les jours goûter le don céleste & les vertus du siècle à venir : les scandales & les profanations de tant de dispensateurs infidèles que j'ai corrigés : la piété de tant de Chrétiens que leur exemple auroit entraînés dans l'abyme. Je présente au trône de votre miséricorde , les fruits précieux de tant

d'établissements de piété que j'ai procurés ; les pieux exercices de tant de maisons saintes que j'ai consacrées ; & sur-tout les vœux & l'affliction des filles du Carmel , où mon corps attend la glorieuse immortalité : ah ! quand l'odeur de leur sacrifice montera jusqu'à vous , souvenez-vous , Seigneur , que j'en ai allumé moi-même les premiers feux & préparé presque tout l'appareil.

Mais oublié-je , Messieurs , qu'il a rassasié la faim , éteint la soif , couvert la nudité des membres de Jésus-Christ ; quel plus juste sujet de confiance ! Faut-il que je sois réduit à passer si rapidement sur un des plus beaux endroits de sa vie ? Publiez-le donc à loisir , vous , dont il soulagea l'indigence ; & cette même voix dont si souvent vous vous êtes servi pour lui exposer vos besoins , servez-vous-en désormais pour raconter ses largesses.

A combien de familles de Gentilshommes presque chancelantes , n'a-t-il pas tendu des mains charitables ; combien de jeunes personnes de l'autre sexe doivent à ses soins leur éducation , leur établissement , & peut-être leur innocence ? Ces familles infortunées qui sont comme les asyles secrets de l'indigence & de la misère , combien de fois l'ont-elles été de ses dons & de ses richesses ? La pauvreté honteuse fut-elle jamais si ingénieuse à se cacher , que sa charité à la découvrir ; la pauvreté publique fut-elle jamais si empressée à se produire , qu'il le fut lui-même à la prévenir ? Enfin , le revenu de son Archevêché n'étoit-il pas devenu le revenu annuel des pauvres de son Diocèse ; & ne crut-il pas qu'il falloit cacher honorablement dans leur sein , comme dans un sanctuaire vivant , les trésors sacrés qu'il retiroit du Sanctuaire même.

Tel fut le grand homme & le charitable Prélat .

à qui vous rendez aujourd'hui ces tristes & pompeux devoirs , illustres & affligés citoyens ! Les leçons que fournit une longue vieillesse sur la vanité des grandeurs humaines ; ces fréquentes atteintes de mort qui ne l'approchoient , ce semblé , des portes du tombeau , que pour lui faire voir de plus près la fragilité d'un monde qui nous enchante ; une attention plus sérieuse à la loi de Dieu , dont il se faisoit lire tous les jours les vérités les plus touchantes & les plus essentielles ; sa foi & sa religion , qui se fortifioient par l'affoiblissement de son corps terrestre , préparèrent sa grande ame à voir enfin approcher sans crainte le jour du Seigneur. Il le vit , & il renferma toutes ses frayeurs dans le sein de la miséricorde divine ; & autant éloigné de cette fausse sécurité dont le siècle se fait honneur , que de ces foibles inquiétudes qui déshonorent la foi ; alarmé à la vue de son Juge , rassuré par la présence de son Sauveur , tout couvert du sang de l'Agneau que l'Eglise venoit de lui appliquer par ses Sacraments , accompagné des larmes de la Ville & de la Province , des soupirs & des gémissements des pauvres , de l'élévation des mains de tant de Ministres , honoré des regrets sinceres de son Prince , il alla se présenter avec confiance devant le tribunal de Jesus-Christ , & laissa dans une seule mort , un sujet commun de deuil & de tristesse , comme le dit saint Ambroise à l'occasion de la mort de son frere : *Privatum funus , sed fletus publicis universorum fletibus est consecratus.* ( S. Ambr. orat. fun. in ob. fratris. )

N'attendez pas que je recueille ici ce qui me reste de force pour exciter votre foi , & qu'à l'aspect même de la mort & de ses dépouilles , je vous fasse souvenir de la triste nécessité de mourir ; n'attendez pas que sous un tombeau où se trouve enseveli ce que les dignités ont de plus

pompeux , tout ce que la gloire a de plus écla-  
tant , ce que le mérite a de plus solide , ce que  
la faveur a de plus éblouissant , ce que la nais-  
sance & les biens ont de plus flatteur , je viens  
vous avertir que la gloire n'est qu'un nom ; les  
dignités, des distinctions vaines ; la faveur, un vrai  
amusement ; la réputation, un son qui bat l'air &  
qui passe ; la naissance, un fantôme que les hom-  
mes sont convenus de respecter ; en un mot ,  
qu'à tout ce que nous voyons passera , & que les  
seules beautés invisibles ne passeront point. Ah !  
j'aime mieux laisser à un spectacle si instructif &  
si touchant , le soin de vous défabuser lui-même , & ne point affoiblir par des réflexions la  
force secrète qu'ont sur les cœurs ces sombres &  
religieuses cérémonies.

Montez donc à l'autel , saint Ministre de Jesus-  
Christ ; achevez d'arroser ces chères cendres du  
sang de l'Agneau ; marquez-en ce tombeau sacré,  
afin que l'Ange exterminateur n'y touche point  
au jour terrible des vengeances. Ah ! puisse cet  
Agneau saint , cette Victime adorable que vous  
allez offrir , être pour cet illustre défunt , comme  
autrefois pour les enfants d'Israël , un passage  
heureux des ténèbres de l'Egypte , de ces lieux  
obscurs , où achevent de se purifier les âmes des  
Fidèles , à la terre des vivants & au séjour de  
l'immortalité.

*Ainsi soit-il.*







O R A I S O N  
F U N E B R E  
D E

FRANÇOIS-LOUIS  
D E B O U R B O N ,  
P R I N C E D E C O N T Y ,

Habebo claritatem ad turbas , & honorem apud seniores juvenis. Acutus inveniar in judicio , in conspectu potentium admirabilis ero , & habebo immortalitatem.

*Je me rendrai illustre parmi les peuples , & je me ferai respecter des Sages & des Vieillards , même dès ma jeunesse. Les Princes & les Puissants admireront l'étendue de mes lumieres & la pénétration de mon jugement , & je jouirai de l'immortalité. Sap. 8. 10. 11. 13.*

M O N S E I G N E U R ,

P U I S Q U E l'esprit de Dieu , source de toute vérité , loue lui-même dans un Prince de Juda , ces talents rares & éclatants qui forment les grands hommes , pourquoi viendrois-je ici , Messieurs , vous tenir un autre langage ?

Pourquoi , poussant trop loin , ou le devoir de mon ministère , ou le néant de toutes les grandeurs humaines , que cette cérémonie funebre

nous met devant les yeux , emprunterois-je le langage de la piété , pour vous dire que la gloire des armes est un vain bruit ; que les vertus civiles , qui font toute la douceur & toute l'harmonie de la société , ne font que des noms ; que les vastes connoissances & l'élevation du génie , font de fausses lueurs qui n'ont rien de plus réel , que la méprise qui les admire ; & qu'enfin les plus grands hommes ne font que néant.

Laissons aux dons de l'Auteur de la nature tout leur prix & tout leur usage ; respectons ces grands spectacles , dont sa puissance décore de temps en temps l'univers , en y montrant des hommes extraordinaires ; & ne confondons pas l'abus que l'orgueil fait toujours des dons de Dieu , avec la gloire attachée à l'usage légitime que l'homme en devoit faire.

Il est vrai que la gloire des pécheurs n'est qu'un ver , ( 1. *Mach.* 2. 62. ) qui en brillant au dehors , les ronge & les dévore en secret par l'injustice de leurs desirs , & fait de leur grandeur même leur supplice.

Mais les pécheurs ne font pas l'ouvrage de Dieu ; ce qu'ils ont de grand vient de lui ; il met en eux ces dons éminents , pour le bonheur des peuples , pour la sûreté des Etats , pour la défense des autels , pour l'honneur de l'humanité , & pour les rappeler eux-mêmes par ces traits d'élevation dont il les avoit ennoblis , de la bassesse des choses présentes , à la grandeur des éternelles.

Coupables dès qu'ils font servir les dons de Dieu à l'injustice , & qu'ils trouvent dans ces ressources de salut , les plus inevitables occasions de leur perte.

Ainsi , Messieurs , si le TRÈS-HAUT , TRÈS-PUISSANT , TRÈS-EXCELLENT PRINCE , FRANÇOIS-LOUIS DE BOUR-

BON, PRINCE DE CONTY, que toute la France pleure, que les étrangers regrettent, que nos ennemis même, oubliant les pertes qu'ils dûrent autrefois à sa valeur, honorent de leur douleur & de leurs éloges; si ce Prince n'avoit été qu'un grand homme selon le monde, & qu'il fût mort plein de gloire devant les hommes, mais vuide de foi & de charité devant Dieu, hélas! que viendrois-je faire ici, & quelle part la religion pourroit-elle avoir à son éloge.

Mais grâces à vos miséricordes éternelles, ô mon Dieu; vous avez vu ses voies; (*Is. 57. 18.*) vous l'avez rappelé lorsqu'il étoit éloigné. Sa valeur, au milieu des périls, n'a plus été qu'une force chrétienne dans ses infirmités. Ce fonds de raison, de modération, de bonté, de vérité, d'équité, de tout ce qui peut faire d'un homme les délices des autres hommes, a fourni à votre grâce les préparations de tout ce qui devoit le rendre agréable à vos yeux. Ses lumières qui lui avoient toujours montré de loin le salut & la vérité, l'en ont enfin rapproché; & vous avez fait succéder les consolations aux larmes de ceux qui le pleurent (*Ibid.*)

Consacrons donc, sans scrupule, à l'honneur de la religion, un éloge où la religion paroîtra toujours honorée; & qu'une voix dévouée à la vérité ne se refuse point à des louanges qui ne feront que le triomphe de la vérité même.

Heureux, Messieurs; non, si cet éloge remplit votre attente & toute la dignité de mon sujet; eh! qu'importe à la gloire de ce Prince, qu'un foible discours qui ne passera point à la postérité, soit au dessous de ses grandes qualités? Qui de vous ne les porte gravées dans son cœur? Vous les raconterez à ceux qui vous succéderont; nos histoires & celles de nos voi-

fins , mais plus encore l'amour des peuples en conservera le souvenir aux âges les plus reculés ; & sa mémoire toute seule fera toujours son éloge.

Mais heureux d'avoir à parler ici devant un Prince auguste , qui fait revivre avec le nom , l'esprit & la valeur du grand Condé , que l'amitié , encore plus que le Sang , lioit au Prince que nous louons , & qui , par sa douleur toute seule , va justifier nos louanges.

Heureux encore si ces pieux devoirs que nous lui rendons , sont pour vous une instruction , & non pas un simple spectacle.

Vous l'avez admiré comme un des premiers hommes de son siècle pour la guerre : *Habebo claritatem ad turbas* : comme un des plus accomplis dans la vie civile : *Et honorem apud seniores juvenis* : comme un des plus éclairés par la singularité des connoissances , & la supériorité des lumières : *Acutus inveniar in judicio* : comme un Héros , comme un Sage , comme un esprit supérieur & universel. Rassemblons tous ces caractères de valeur , de sagesse , de lumière ; & cherchons à la douleur de sa perte , une consolation dans le récit des merveilles de sa vie , & dans le souvenir des miséricordes du Seigneur au lit de sa mort.

I.  
PARTIE. **Q**U'UN Prince du sang de nos Rois ait eu de la valeur , c'est un privilège de la naissance , plutôt qu'un mérite dont on doit faire honneur à la vertu.

Le courage & l'intrépidité sont parmi eux des biens héréditaires , ainsi que les sceptres & les couronnes ; & comme on ne les loue pas d'être nés Princes , on ne doit pas les louer d'être nés vaillants.

Oui , Messieurs , que le PRINCE DE CONTY n'eût rien ici de plus personnel , que  
de

de n'avoir pas dégénéré du courage de ses augustes ancêtres , leur hïstoire toute seule auroit embelli son éloge , & il eût fallu chercher dans la gloire de son Sang , le plus noble de l'univers , les distinctions qui auroient manqué à sa personne.

Mais plus grand encore par l'élevation de son ame , que par celle de sa naissance ; quel puissant génie pour la guerre sa premiere jeunesse même ne montra-t-elle pas en lui ?

Quel goût pour tout ce que cet art a de plus pénible , dans un âge qui n'a de goût que pour le plaisir ! quelle intrépidité dans les périls ! mais quelles vues ! quelles ressources ! quelle supériorité dans son intrépidité & dans son courage !

Né avec toutes les graces que la nature partage aux autres hommes , la vivacité de l'esprit , la douceur des manieres , les charmes de la conversation , les agréments de la personne , les prééminences du rang ; il entra dans le monde avec tout ce qu'il faut pour y plaire & pour y périr.

Dieu , qui sembloit lui ouvrir toutes les voies des passions , lui fermoit en même temps celles des secours & des remedes.

Le Prince son pere , dont la pénitence édifioit l'Eglise , & honoroit la religion , une mort prématurée le lui ravit avant presque qu'il pût le connoître ; & s'il ne perdit pas avec lui des instructions , qu'il a pu retrouver dans ses ouvrages , les monuments éternels de ses lumieres & de sa piété , il perdit du moins des exemples qui assurent le succès des instructions.

O profondes dispositions de votre providence, ô mon Dieu ! peu d'années s'écoulent , & meurt encore la pieuse Princesse qui l'enfantoit tous les jours à Jesus-Christ. Dieu qui couronne ses vertus , ne paroît pas exaucer ses desirs. Mais laissons croître les deux Princes ses enfants ; les moments de la grace viendront ; le dessein de  
*Oraison funebr.* D

Dieu s'accomplira ; les larmes d'une Mere sainte ne couleront pas en vain , & la race des Justes ne périra pas.

Les grands talents qui distinguent les hommes dans leur état se manifestent d'abord par le goût qui les y porte. David encore enfant cherchoit parmi les lions & les ours , une matiere à sa valeur , & se déroboit volontiers au repos de la vie champêtre , pour aller s'instruire auprès de ses freres , au milieu des armées d'Israël.

Le goût du PRINCE DE CONTY , pour la guerre , fut le premier penchant que la nature montra en lui ; & ce n'étoit pas ce goût qui dans les autres est d'ordinaire une ardeur de l'âge , plus qu'une preuve du talent.

Guidé par la force de son génie , il se fit d'abord de l'art militaire une étude , & non pas un amusement ; il comprit tout ce qu'il falloit d'étendue , d'élévation , de sang froid , de vivacité , de profondeur , de ressources , de connoissances pour y exceller ; & crut qu'un Prince ne devoit compter pour rien de combattre , s'il ne se rendoit digne de commander.

A la lecture des Anciens , & sur-tout des Commentaires de César , dont il traduisit les plus beaux endroits , il ajouta la recherche & la conversation des hommes les plus consommés dans la science de la guerre. Il les écoute , il les étudie ; il en fait ses amis , pour être plus à portée d'en faire ses maîtres ; il se rend propres les talents différents qui les distinguent entre eux ; persuadé que si la naissance peut donner les grandes dispositions , c'est l'application toute seule qui fait les grands hommes.

A la fleur de l'âge , né pour plaire , l'objet des regards & des souhaits de toute la Cour , au milieu de tout ce frivole , il a des vues vastes & sérieuses ; il pense déjà qu'un Prince n'est ai-

mable qu'autant qu'il est grand , & que les traits qui le rendront immortel , doivent être plus gravés dans la beauté de ses actions , que dans les charmes de sa personne.

Vous commenciez dès-lors , ô mon Dieu ! l'ouvrage de vos miséricordes ; & en lui formant ce caractère sage & solide , vous le prépariez à se désabuser enfin de ce qui n'est que folie & vanité.

La France jouissoit alors d'une paix , que nos victoires & la modération du Roi , venoient de donner presque à toute l'Europe. La seule Hongrie étoit encore le théâtre de la guerre. Les Turcs , fiers de leurs conquêtes passées , menaçoient le nom Chrétien. Le Prince son frere y vole. Sur des pas si chers marche celui que nous pleurons ; ses réflexions cedent à sa tendresse ; la complaisance l'y mène , & la gloire l'y attend.

Un charme secret attaché à sa personne , lui gagne d'abord tous les cœurs. Dans un pays si opposé à nos mœurs , si ennemi du nom françois ; au milieu de la rudesse Germanique , il trouve les mêmes applaudissements qu'à Versailles ; & ses charmes tout seuls vainquent déjà la fierté d'une nation sur laquelle sa valeur doit remporter un jour bien d'autres victoires.

Oublions pour un moment tout ce qu'il fait de glorieux durant cette campagne ; voyons-le attaché au Prince Charles de Lorraine , Général des troupes de l'Empire ; ce grand homme dont la France , équitable même envers ses ennemis , respectera toujours la mémoire.

Quel goût dans ce célèbre Général pour notre jeune héros ! quelle surprise de lui trouver à son âge ce que les années ne donnent pas aux hommes ordinaires ! quelle joie même de voir couler si glorieusement en lui le sang de France ! ce sang qu'il aima toujours , quoique les malheurs

& les enchaînements de sa vie lui eussent formé d'autres destinées.

A ses pas s'attache le PRINCE DE CONTY. A l'action, dans les conseils, dans les entreprises, dans les sentiments du cœur, dans le cours ordinaire de la vie, il ne perd pas de vue ce grand modele; & l'usage qu'il fait de son séjour parmi nos ennemis, c'est de s'instruire dans l'art de vaincre. Nouveau Moyse, il n'étudie en Egypte les secrets de la science des Egyptiens, que pour devenir bientôt après en les quittant, un des conducteurs du peuple qui doit briser leur orgueil, & humilier leur Empire.

Mais il étoit réservé à une main encore plus habile, d'achever ce grand ouvrage.

De retour de Hongrie, le PRINCE DE CONTY va essuyer à Chantilli les larmes qu'il venoit de répandre sur le tombeau du Prince son frere.

Là, dans un glorieux loisir, le grand Condé jouissoit du fruit de sa réputation & de ses victoires; & ayant jusques là vécu pour la postérité, il vivoit enfin pour lui-même.

Le PRINCE DE CONTY étoit là à la source des bons conseils & des grands exemples. Il ne lui falloit que l'histoire du Héros qu'il a devant les yeux. Que d'instances tendres & respectueuses! que d'aimables artifices, pour la tirer de sa propre bouche! Mais la véritable gloire est toujours simple & modeste; & CONDÉ ne peut se résoudre à raconter ses actions, parce qu'il sent bien que c'est raconter ses louanges.

Quel nouveau genre de combat, Messieurs! La vieillesse, toujours prête à conter ses exploits passés, se refuse ici à des instructions domestiques & nécessaires; & le premier âge, qui ne se prête jamais qu'à regret au sérieux des leçons & des préceptes, y court ici comme aux plaisirs, & les sollicite comme des graces. C'est que



les grands hommes le font dans tous les âges.

Enfin sa tendresse pour ce cher Neveu adoucit la sévérité de sa modestie. Condé manifeste son ame toute entiere ; il ouvre à ce jeune Prince les trésors de sagesse , de précaution , de prévoyance , d'activité , de hardiesse , de retenue , qui l'avoient rendu le premier de tous les hommes dans l'art de combattre & de vaincre. Vrai & simple , il mêle au récit de ses glorieuses actions l'aveu de ses fautes , & montre dans le cours de sa vie , de grandes regles à suivre , & de grands écueils à éviter.

Quels jours heureux pour le PRINCE DE CONTY ! ses yeux , ses oreilles , son ame toute entiere peut à peine suffire à tout ce qu'il voit & à tout ce qu'il entend. A peine sorti de ces doux entretiens , il court rédiger par écrit les merveilles qu'il a ouïes , & se remplit en les écrivant , du génie qui les a produites.

Quel historien digne du grand Condé ! Si ces mémoires que nous avons encore , écrits de sa propre main avec tant de noblesse & de précision , étoient enfin mis au jour , rien ne manqueroit plus à la gloire de ce grand homme.

Il est à remarquer que les regards de ce Neveu si chéri , tiroient des yeux du Prince de Condé , des larmes de joie , d'admiration & de tendresse ; il se voyoit revivre en lui ; il y retrouvoit toutes ses rares qualités ( osons le dire après lui ) sans y retrouver ses défauts. La nature même avoit tracé jusques dans la ressemblance de leur visage , celle de leur ame. Il acheve , il embellit en le formant , sa propre image ; & , comme ce premier chef du peuple de Dieu , il meurt content , en se voyant remplacé par cet autre Josué , à qui il laisse son esprit , ses maximes , ses préceptes & une partie de sa gloire : *Et dabis ei præcepta , cunctis viden-*

*ibus , & partem gloriæ tuæ. ( Num. 27. 20. )*

Mais que les conseils du Seigneur sont éloignés de nos pensées ! Il préparoit une gloire plus durable au PRINCE DE CONTY ; il vouloit le sanctifier par de longues infirmités , & nous montrer seulement les talents éclatants & sa valeur héroïque.

Où , Messieurs , les leçons du Prince de Condé , aidées d'un naturel si rare , que pouvoient-elles former que la valeur même ?

C'est-à-dire , une valeur noble dans les sentiments , tranquille dans les périls , sûre dans les conseils , supérieure dans les vues & dans les ressources. Remarquez tous ces caractères.

Avec quelle dignité avoit-il déjà soutenu en Allemagne le rang dû à sa naissance ! & parmi cette foule de Souverains si jaloux de leurs droits , quel respect n'avoit-il pas fait rendre aux Princes du Sang de France , qui ne souffrent au dessus d'eux que les couronnes ?

Ailleurs la circonstance n'auroit peut-être rien de remarquable. Mais à peine sorti de l'enfance , loin de sa patrie , accompagné de la seule dignité , au milieu d'une nation fière & jalouse , entre les mains de ceux sur qui il prétendait à des préséances , ne pas souffrir même que l'on conteste son droit ! L'expression du Prophète paroît préparée pour mon sujet. C'est penser en Prince , en un âge où les autres hommes ne pensent pas , & mériter par la grandeur des sentiments , les prééminences déjà dûs à la naissance : *Princeps ea quæ digna sunt principe , cogitabit , & ipse super Duces stabit. ( Is. 32. 8. )*

La même grandeur d'ame l'accompagnoit dans les périls. Et ici , Messieurs , que pourrois-je dire qui ne soit au dessous de ce que vous avez vu la plupart ? S'est-il trouvé dans une seule action où il ne se soit attiré les yeux de toute l'ar-

mée ; & où , fans avoir eu l'honneur du commandement , il n'ait eu presque lui seul l'honneur de la victoire !

Rappelez ses premieres Campagnes ; on cro-  
yoit revoir le grand Condé dans sa vive & vail-  
lante jeunesse.

A Courtray , où pour la premiere fois il mon-  
tra un nouveau Heros aux ennemis & à nos  
troupes.

A Luxembourg , où à la tête des Grenadiers ,  
il monte à l'assaut d'un Bastion l'épée à la main ,  
& où blessé d'un éclat de grenade , & échappé à  
mille autres coups , il fait craindre que la vic-  
toire ne nous coûte une vie si chere.

A Novigrade , où une escarmouche engagée  
trop témérairement avec les Turcs , change de  
face à l'arrivée du Prince qui y vole ; & plusieurs  
Officiers d'un grand nom , doivent à sa valeur &  
aux périls qu'il court en cette occasion , la vie &  
la liberté , qu'une audace indiscrete leur avoit  
fait mériter de perdre.

A Neuhausel , où après avoir repoussé les  
Infideles jusques sur le bord du fossé , revenu  
tout couvert de poussiere & de gloire , il court  
encore avec l'Electeur de Baviere , rétablir un  
ouvrage où les assiégés avoient mis le feu ; &  
par l'amitié que l'âge & les grandes qualités for-  
ment entre eux , il fait naître dès lors dans le  
cœur de ce Prince ces premieres dispositions d'at-  
tachement pour la France , qui ont depuis paru ;  
& où , si cet Allié généreux & fidele n'a pas eu  
pour lui les succès , il a eu du moins l'honneur  
de la constance , de la bonne foi , l'estime de la  
Nation , l'amour des Troupes , & l'affection du  
Roi , qui toute seule vaut des succès , ou qui ras-  
sure du moins contre les pertes.

Enfin à Gran , où à la tête du premier Ré-  
giment de l'Empire , il arrête la premiere fureur

du Turc , le pousse , le renverse , lui arrache la victoire , qu'il croyoit déjà tenir , affronte mille fois la mort qui paroît le respecter plus qu'il ne paroît la craindre ; porte par-tout la terreur du Sang de France toujours fatal aux Infideles ; fait déjà redouter aux Allemands , dans le bras qui les défend , celui qui va bientôt les vaincre ; & montre de loin aux vœux des Polonois , témoins & admirateurs de ses actions , le Héros digne d'être un jour placé sur leur Trône.

A ces traits , le reconnoissez-vous , Messieurs ; ce ne sont pourtant encore que les premiers essais de son courage. Ce nouveau David croissant , va paroître de jour en jour au dessus de sa valeur même : *David proficiens , & semper se ipso robustior.* ( 2. Reg. 3. 1. )

Vous ne l'avez pas oublié , Messieurs , & le souvenir de ces deux mémorables journées , où le PRINCE DE CONTY parut si grand , est encore trop récent ; & trop glorieux à la France , à la mémoire du Maréchal de Luxembourg , à l'histoire de ce regne ; trop honorable sur-tout au vaillant Prince qui nous honore ici de sa présence , & qui en a partagé avec tant de distinction la gloire & les dangers ; trop rapproché même tous les jours , par la différence des événements , pour être effacé de votre esprit , puisqu'il ne le fera jamais de nos annales.

Que n'ai-je plus d'usage dans l'art de décrire des victoires & des batailles ; ou plutôt , pourquoi ce Temple & ses autels m'avertissent-ils que mon ministère ne doit mettre ici dans ma bouche que des paroles de paix & de réconciliation ?

Vous l'auriez vu à Steinkerque rappelant la victoire qui d'abord nous échappe ; rétablissant par-tout ce que la première surprise nous a déjà fait perdre d'avantages ; prenant lui-même des mains d'un de nos Officiers blessé , le drapeau

qu'il est hors d'état de porter ; rassemblant autour de lui ceux que sa présence rassure , ou que le danger de sa personne attire ; les exhortant , comme un autre Machabée , de ne pas flétrir par une fuite honteuse , la gloire du nom François , jusques là accoutumé à vaincre , & de mourir plutôt que de devoir la vie à une lâche retraite ; courant porter au milieu des ennemis avec l'étendard de la France , le signal de la victoire ; au centre , à la droite , à la gauche , il est partout où la victoire paroît encore douteuse , & la victoire se déclare dès qu'il paroît ; éclairant le Maréchal de Luxembourg même , par la justesse de ses conseils & par la pénétration de ses vues ; enfin l'ame de ce grand Général dans cette fameuse journée , comme ce Général le fut lui-même de toute l'armée.

Tel & encore plus grand paroît-il peu de temps après à Nérvinde. L'ennemi retranché dans son camp , comme dans un fort , mille foudres qui portent la mort par-tout , en défendent l'approche ; nos troupes déjà plusieurs fois repoussées , le soldat découragé , le Général accoutumé à une victoire prompte , étonné de la voir balancer si long-temps aujourd'hui , court au PRINCE DE CONTY : *Grand Prince* , lui dit-il , *tout va manquer , & il n'y a que votre présence qui puisse faire tomber les difficultés.* CONTY paroît , avec lui la confiance revient aux troupes ; la valeur de la nation reprend le dessus ; on le suit , rien ne résiste ; les retranchements sont forcés en plusieurs endroits ; ils ouvrent à CONTY autant de voies à la victoire ; il charge jusqu'à six fois à la tête de six Corps différents. L'ennemi qui n'a plus de rempart que sa propre valeur , s'ébranle. Tout couvert de sang & de feu , CONTY perce dans leurs rangs. La victoire qu'il tient déjà , un coup de sabre qu'il reçoit sur la tête est

sur le point de la lui ravir ; & le téméraire qui porte le coup , est puni à l'instant de son audace ; & percé de la main du Prince , il expire à ses pieds. Enfin, soldat , Général , à mesure que le besoin du service le demande , ses conseils commencent la victoire , & sa valeur l'acheve.

Je dis ses conseils , Messieurs ; & le Maréchal de Luxembourg n'en trouvoit pas de plus justes & de plus solides ; le PRINCE DE CONTY étoit son oracle.

Ce grand Général en qui la nature avoit formé un si beau génie pour la guerre , si pénétrant dans ses vues , si prompt à prendre son parti , si fécond en ressources , si heureux dans ses entreprises , & qui avoit ajouté à la gloire des Montmorencys ses ancêtres , le bonheur qui sembloit avoir manqué à la plupart d'entr'eux ; ce grand homme disoit tous les jours que le PRINCE DE CONTY lui apprenoit son métier. S'offroit-il des difficultés ? c'étoit avec le Prince qu'il cherchoit des expédients. Formoit-il des projets ? c'étoit le Prince , ou qui le rassuroit dans ses vues , ou qui lui facilitoit l'exécution. Entreprendoit-il ? c'étoit sur le Prince qu'il se reposoit du succès. Enfin , le génie du PRINCE DE CONTY étoit comme le guide du génie de ce fameux Général , & l'ayant sous ses ordres , il se soumettoit , pour ainsi dire , lui-même à ses conseils.

Et de-là , combien de fois lui avoit-on oui dire, *qu'il devoit au PRINCE DE CONTY le principal honneur de ses victoires.* Par cet aveu il honoroit le Prince , & il ne s'étoit pas à lui-même un honneur que ses grandes actions lui avoient acquis , & que sa modestie lui assuroit.

En dis-je trop , Messieurs ; ou plutôt dis-je tout ? Et que de traits chacun de vous n'ajoutait-il pas à son éloge ?

Quel homme jusqu'à lui , n'ayant pu montrer,

pour ainsi dire , que des espérances , a jamais eu à la guerre ce haut degré de réputation , qu'une longue suite de commandements & de victoires avoient enfin acquis aux Condés & aux Turennes ; s'est jamais assuré à ce point la confiance des troupes , le dévouement des Officiers , l'affection des peuples , les suffrages de la Cour , le respect des Princes , qui sembloient oublier leur rang pour désérer à son mérite ; l'admiration des plus grands Capitaines de son siècle , l'estime de nos ennemis , les applaudissements de toute l'Europe , où son nom étoit aussi célèbre que parmi nous ? Quelle supériorité de mérite , pour forcer l'approbation publique , de donner à des espérances seules , ces louanges unanimes qu'elle ne donne pas toujours aux succès.

Aussi , Messieurs , ces espérances étoient fondées sur la supériorité de ses talents ; la sagesse , la grandeur des vues , l'éminence des lumières. Ce fameux Romain lui-même , dont les Commentaires ont immortalisé les exploits & la capacité , n'écrivoit pas mieux sur la guerre. Quelle élévation ! quelle netteté ! quelle intelligence dans ses mémoires qu'on a trouvés après sa mort , les fruits de son loisir & d'une santé infirme , & où ce grand Prince se delassoit souvent à mettre par écrit ses vues sur les événements qui se passoient tous les jours en Europe !

Et dans ces révolutions où le bonheur a paru se déclarer quelquefois contre la justice de nos armes ; & où par les conseils impénétrables de vos jugements , ô mon Dieu ! la victoire jusques là attachée à la sagesse & aux grandes destinées du Roi , a semblé se refuser même à sa piété ; dans ces révolutions , où l'amour du PRINCE DE CONTY , pour le Roi & pour l'Etat , montrait en lui une douleur si noble & si sincère , vous lui faisiez entrevoir de loin , ô mon Dieu ! la fra-

gilité des choses humaines ; vous ménagiez à sa raison des réflexions qui devoient être un jour mûries par la grace ; vous lui rapprochiez ce moment qui finira toutes les vicissitudes ; qui égalera tous les hommes ; où nos œuvres seront plus comptées que nos succès ; où les événements les plus glorieux , rappelés à leurs motifs , ne seront plus que de fausses vertus ou de grands crimes ; où l'on ne mettra au nombre de nos victoires , que celles que nous aurons remportées sur nous-mêmes.

Tel étoit le PRINCE DE CONTY ; un des premiers hommes de son siècle pour la guerre : *Habebo claritatem ad turbas* : vous l'allez voir comme un des plus accomplis dans la vie civile : *Et honorem apud seniores juvenis*. Vous avez admiré en lui le Héros , admirez encore le Sage.

## II.

PARTIE. **L**ES grands hommes , qui ne doivent ce titre qu'à certaines actions d'éclat , n'ont quelquefois de grand , que le spectacle.

Dans ces occasions rares , les yeux du public & la gloire du succès , prêtent à l'ame une force & une grandeur étrangère ; l'orgueil emprunte les sentiments de la vertu ; l'homme se surmonte , & ne se montre pas tel qu'il est.

Combien de Conquérants fameux dans l'histoire , à la tête des armées , ou dans un jour d'action , paroissent au dessus des Héros , & dans le détail des mœurs & de la société , à peine étoient-ils des hommes ?

C'est que dans les occasions d'éclat , l'homme est comme sur le théâtre ; il représente , mais dans le cours ordinaire des actions de la vie , il est , pour ainsi dire , rendu à lui-même ; c'est lui qu'on voit ; il quitte le personnage , & ne montre plus que sa personne.

Ainsi lorsque l'Auteur sacré loue ces hommes



illustres , qui ont été riches en vertu , & qui se sont acquis parmi leur peuple une gloire qui passera d'âge en âge , il comprend tout leur éloge dans ces deux traits : Ils ont maintenu & embelli au dehors , l'ordre & la beauté de la société , par la douceur de toutes les vertus civiles . *Pulchritudinis studium habentes.* ( Eccli. 44 6. ) & ils ont été au dedans comme les génies pacifiques & tutélaires de leurs propres maisons : *Pacificantes in domibus suis.* ( Ibid. )

Oui, Messieurs, que le PRINCE DE CONTY ait été un grand homme de guerre, c'est une gloire qu'il a partagée avec tant d'hommes fameux, que la France a eu dans tous les siècles.

Mais une louange qui lui est propre, c'est que la vie paisible & privée, l'accueil des réputations les plus brillantes, a laissé voir en lui encore plus de vertus estimables ; c'est qu'en le voyant tous les jours, nous l'avons toujours vu plus grand.

Bon sujet, bon ami, vrai, affable, humain, modeste, sage ; & dans toutes les situations, toujours égal à lui-même.

Quel étoit son respect & son attachement pour le Roi ? Combien de fois l'avons-nous entendu déplorer le malheur de tant de Princes qui avoient fait servir leur naissance à leur ambition, qui loin de porter aux pieds du Souverain, les vœux & les respects des peuples, portoient au milieu des peuples le mépris du respect dû au Souverain ; loin d'être les liens du Prince & des sujets, en étoient le mur de séparation, armoient contre leur patrie le nom qui depuis tant de siècles la protège, & n'étoient les premiers sujets, que pour être les premiers rebelles.

Le PRINCE DE CONTY disoit souvent, que la naissance n'approche les Princes de plus près du trône, que pour les lier plus insépara-

blement au Souverain ; qu'il leur est plus glorieux d'obéir à leur propre Sang , que de commander à des étrangers ; que la désobéissance dans le commun des sujets est un crime contre l'Etat , mais qu'elle est dans les Princes un outrage qu'ils se font à eux-mêmes ; que les Princes ne sont nés que pour le bonheur de leur patrie ; que l'Etat ayant toujours été l'héritage de leurs ancêtres , ils doivent en maintenir la tranquillité comme celle de leur propre famille ; & que les premiers regards du trône tombant sur eux , ils doivent les premiers baisser les yeux devant son éclat , & donner les premiers exemples de soumission au reste du peuple.

Tels étoient les sentiments du PRINCE DE CONTY ; telle sa conduite toujours égale , jamais démentie. Toutes ses voies ont été belles , & tous ses sentiers pacifiques : *Viæ ejus viæ pulchræ , & omnes semitæ illius pacificæ* (Prov. 3. 27.) Et nous n'avons pas besoin de recourir aux ménagements de l'art , & en louant une partie de sa vie , de tirer le rideau sur l'autre.

En cela , son inclination secondoit son devoir. Les vertus du Roi l'attachoient à sa personne , autant que la royauté le soumettoit à ses ordres. Il obéissoit , mais en aimant , en admirant , en étudiant un modèle , plutôt qu'en se soumettant à un maître. Et arrivé à la rade de Dantzik , déjà près du trône , & sur le point d'y monter , sa qualité de Sujet lui est encore plus chère que le titre de Roi qu'on doit lui donner. Il met encore , avec son cœur , la couronne qu'il croit tenir , aux pieds de Louis : *Bien malheureux* , lui écrit-il , *que l'éloignement m'empêche d'être guidé par vos ordres , & éclairé par vos lumières.* Son état de Sujet peut changer ; ses sentiments de respect & de soumission seront toujours les mêmes.

Et de-là son attachement tendre & respectueux

pour MONSEIGNEUR ; attachement que l'enfance avoit vu naître , & qui avoit toujours cru avec lui. Malgré l'amitié & la confiance dont ce grand Prince l'honoroit ; malgré la familiarité formée depuis le premier âge ; malgré cette liberté facile & aimable qui fait les délices de sa Cour , quelles manieres toujours pleines de respect , & d'une noble attention , dans le PRINCE DE CONTY ! On apprenoit en le voyant à respecter ses Maîtres ; & son rang ne paroissoit lui donner plus d'accès & de liberté , que pour montrer plus d'égards & plus de retenue aux autres.

Autant qu'il respectoit ses Maîtres , autant exigeoit-il peu de contrainte & de respect de ses amis. Vous ne l'oublierez jamais , vous qu'il honora autrefois de sa confiance : eh ! que ne pouvez-vous le dire ici à ma place ! Mais tout ce que ce cher souvenir vous rappelle dans ce moment ; mais les tristes regrets que je vous vois mêler ici à son éloge , & que le respect du lieu avoit jusqu'ici suspendus , ne le disent-ils pas assez ? & pourront-ils sans m'interrompre , me permettre à moi-même de le faire entendre.

N'étoit-il pas , *cet homme aimable pour la société* , ( Prov. 18. 24. ) dont parle l'Ecriture , & *cet ami plus cher mille fois qu'un frere* !

Les Princes connoissent peu d'ordinaire le plaisir de l'amitié ; leur élévation , ou les rend trop inaccessibles aux autres hommes , ou leur rend les autres hommes trop méprisables. Ils confondent le respect qu'on doit au rang , avec l'amitié qui n'est due qu'à la personne ; ils sont plus jaloux de s'attirer des hommages , que de gagner des cœurs ; ou s'ils se font se faire aimer , ils n'aiment jamais beaucoup eux-mêmes.

Dans cette image , Messieurs , que trouverez-vous qui ressemble au PRINCE DE CONTY ? Quel ami fut jamais plus tendre , plus facile ,

plus fidele , plus digne d'être aimé : l'amitié ne l'égalait-elle pas à vous ; & la supériorité que lui donnoit le rang & le mérite , ne l'apperceviez-vous que dans le soin aimable qu'il avoit de l'oublier ?

Quelle douceur dans les mœurs ! quelle sûreté dans la tendresse ! quelle vérité dans les sentiments ! quelle fidélité dans le secret ! quels charmes dans le commerce ! quel goût dans le choix de ses amis ? quelle attention à les conserver jusqu'à la fin ! Et la mort même , la mort dans l'instant qu'elle vous l'a ravi , a-t-elle pu vous ravir son cœur ? N'avez-vous pas été les dépositaires de ses secrets , & de ses derniers soupirs ? N'a-t-il pas versé dans votre sein les derniers regrets de son ame ? Sa confiance & son amitié n'ont-elles pas été plus fortes que la mort ? Et si votre douleur vous permettoit ici d'être sensibles à quelque autre chose qu'à sa perte , ne le seriez-vous pas à ce que la postérité dira toujours de lui , comme de cet homme merveilleux dont parle l'Ecriture : (*Eccli. 48. 11.*) Heureux ceux qui vous ont vu , qui ont vécu avec vous , & que votre amitié a comblés d'honneur & de gloire : *Beati qui te viderunt , & in amicitia tuâ decorati sunt !*

Mais il n'étoit pas de ceux qui doux & faciles avec un petit nombre d'amis , ne montrent que l'orgueil du rang , ou les bizarreries de l'humeur , au reste des hommes ; qui renfermant tout ce qu'ils ont d'estimable dans un commerce privé , gardent leurs défauts pour le public.

L'affection des Grands & du Peuple en répond ici pour moi. Les larmes de ses amis sont confondues avec les larmes publiques ; & si le deuil général n'a pas laissé à leur amitié le triste plaisir de se distinguer par la douleur de sa mort , elle leur a du moins laissé la consolation de n'être pas les seuls à la pleurer !

En quel homme se font jamais trouvés rassemblées à un plus haut point , toutes les vertus qui nous lient aux autres hommes ?

Souverainement vrai , il n'aimoit que la vérité dans les autres ; nul intérêt n'étoit jamais entré dans sa grande ame , en concurrence avec la vérité ; elle lui paroissoit le premier devoir de l'homme , & le titre le plus glorieux du Prince. Il laissoit aux ames vulgaires les déguisements & les finesses utiles , ou pour nous parer d'une gloire qui ne nous appartient pas , ou pour cacher nos défauts véritables ; toutes ses paroles étoient dictées par la vérité même ; il ne trouvoit de beau dans les hommes que la vérité ; il ne cherchoit point ses amis parmi les flatteurs ; son rang même lui étoit souvent à charge par les ménagements qu'on s'imposoit devant lui ; & on lui a souvent oui dire , que dans ses voyages , lorsque la bienfaisance lui avoit pu permettre d'être inconnu , il n'avoit pas trouvé de plaisir plus doux que d'entendre parler les hommes naturellement , & se montrer tels qu'ils sont ; plaisir assez inconnu aux Grands , qui ne voient jamais des hommes que la surface , & qui n'en aiment souvent que le faux.

Et ne vous représentez pas ici , Messieurs , cet amour farouche & outré de la vérité , qui dégénere en humeur cynique , & qui est plutôt une haine bizarre des hommes , que de leurs défauts.

Aussi affable que vrai , la vérité ne monstroit pas en lui cet abord austère & censeur , qui rend souvent le sage odieux , sans rendre la sagesse aimable.

Vit-on jamais dans un rang si élevé , & avec tant de supériorité de génie , tant de bonté & d'affabilité ? Vous le savez , Messieurs , & vous vous le représentez encore ici , vivant parmi nous , montrant à tous cet air simple & noble de dou-

ceur , qui attiroit tous les cœurs après lui ; ne retenait de son rang que ce qu'il en falloit pour rendre encore plus aimable l'affabilité qui l'en faisoit descendre ; & rassurant si fort , ou le respect , ou la timidité , par un attrait inséparable de sa personne , qu'au sortir de son entretien , on goûtoit toujours à la fois , & le plaisir d'être charmé de lui , & le plaisir de n'être pas mécontent de soi-même.

Par là , il laissoit à l'auguste éclat de sa naissance , la dignité qui la fait respecter , & en ôtoit l'humeur & la fierté , qui n'ajoutent rien à la grandeur , & qui ôtent beaucoup aux Grands.

Et ce n'étoit pas même en lui une douceur empruntée , où la politesse & les manieres ont plus de part que le sentiment ; un simple usage plutôt qu'une vertu ; c'étoit un fond d'humanité.

La valeur , l'élévation forment presque toujours un caractère d'insensibilité : la gloire des armes est toujours teinte de sang ; & lorsque le rang laisse le reste des hommes si loin de nous , il est rare que le cœur nous en rapproche.

Un Héros & un Prince humain ; voilà , Messieurs , ce que le PRINCE DE CONTY allioit ensemble. Il disoit souvent que quand même la Religion n'obligeroit pas de regarder les hommes comme nos freres , il suffisoit d'être né homme pour être touché du malheur de ses semblables.

Et de-là , à la prise de Neuhausel , où la place emportée d'assaut , sembloit autoriser le carnage & la fureur du soldat ; combien de victimes innocentes arrache-t-il d'entre les bras de la mort ; combien arrête-t-il de ces actions barbares , que ne demande plus la victoire , mais qu'inspire la seule cruauté ; apprenant aux Allemands à mêler la valeur , qui leur est commune avec nous , à l'humanité qui nous est propre.

De-là , le lendemain du combat de Steinquers-

que , il vient sur le champ de bataille , encore tout couvert de morts & de mourants ; fait transporter tous les blessés , sans distinction de François & d'ennemi ; assure à une infinité de malheureux la vie ou le salut ; & force les ennemis même de bénir , dans le Héros qui a su les vaincre , le Libérateur qui les sauve.

Et dès lors vous accordiez , Seigneur , aux larmes de tant d'infortunés qu'il fauvoit , les grâces & les miséricordes qui lui préparoient le salut à lui-même.

En cela , Messieurs , ne croyez pas qu'il cherchât des applaudissements & des éloges ; il ne faisoit que se prêter aux mouvements & à la bonté de son cœur.

Jamais Prince ne fut plus éloigné de l'ostentation & de la fausse gloire. Simple , modeste , ennemi des louanges , attentif à les mériter ; l'admiration de tous , toujours le même à ses propres yeux ; ignorant , presque seul , comme Moyse , la gloire & la lumière qui brille autour de lui , nous l'avons vu donner à peine à son rang l'éclat extérieur que l'usage y attache ; vivant parmi nous comme un Citoyen ; accompagné de cette dignité toute seule qui suit par-tout les grands hommes ; n'empruntant rien de l'appareil & du dehors ; devant tout à lui-même ; plus grand lorsqu'il paroît tout seul , que tant d'autres ne le font , enflés de tout le faste & de toute la pompe qui les environne.

Sa modestie prenoit sa source dans la modération naturelle de son ame. On l'a vu en garde contre lui-même , se refuser aux goûts les plus innocents ; à la curiosité même des peintures , où ses infirmités auroient pu trouver un relâchement ; & aux instances que lui fait là-dessus la Princesse son épouse , toujours attentive à soulager l'ennui de ses maux ; que répond-il ? *Qu'en se li-*

*vrant à un goût , on s'accoutume à se livrer à tous les autres ; & qu'il faut savoir , ou ne pas tout désirer , ou se passer souvent de ce qu'on désire.*

Ecoutez , vous à qui rien ne suffit , & dont les goûts bizarres & fastueux ne servent qu'à rappeler tous les jours la bassesse de votre naissance , l'injustice de vos trésors , & les miseres publiques qui en font en même temps , & le fruit & la source !

Et , caractère admirable , Messieurs ! dans toutes ces vertus , quelle égalité ! Ses grandes qualités ne se bernoient pas comme dans beaucoup d'autres , à quelques actions louables , mais rares , qui échappent du milieu d'une foule de vices , qui perdent tout leur mérite par le contraste , & qui sont plutôt des faillies que des vertus.

Toujours supérieur aux événements , s'il n'avoit pas toujours la gloire du succès , il avoit du moins la gloire de paroître toujours plus grand que sa fortune. Les Couronnes manquées le laissent aussi tranquille que l'avoient trouvé les Couronnes offertes. Content de n'avoir rien à se reprocher sur les mesures que la sagesse fournit , il ne croyoit pas devoir se reprocher les succès dont la Providence toute seule décide. Sur le point décisif même des plus grandes affaires ; au milieu des agitations que l'esprit douteux de l'événement , & les vues différentes qui s'offrent , font naître dans l'ame , on auroit cru , à le voir , que tout étoit décidé , & sa tranquillité ne perd rien par l'incertitude des événements , toujours plus difficile à soutenir que l'événement même.

Oui , Messieurs , ce caractère de raison l'accompagnoit par-tout. Quelle habileté à ménager les esprits ! quelle dextérité à se concilier les intérêts les plus contraires ! quelle connoissance profonde des hommes ! quelles vues sur tout ce



qui peut assurer le bonheur des peuples & des États ! quel fonds de modération sur les points même où la vivacité paroît le plus à sa place ! quelle sagesse dans l'enjouement même de la conversation la plus libre !

Mais ne feroit-ce point ici de ces images que l'Orateur ne peint que d'après lui-même , qui expriment ce que le Héros auroit dû être , mais qui ne représentent point ce qu'il a été ; & plus propres à rappeler ses défauts , qu'à servir à son éloge ?

Vous m'interrompez ici , Messieurs ; & je sens que ma précaution vous offense. Du milieu de cette assemblée auguste , une voix publique , formée par l'amour & par la douleur , s'élève contre moi , & me reproche des louanges trop au dessous de mon sujet , tandis que je parois craindre d'en donner d'excessives.

Et que manqueroit-il en effet à son Eloge , s'il eût été alors aussi agréable aux yeux de Dieu , qu'il étoit grand devant les hommes ?

Et quand je dis devant les hommes , Messieurs , ne pensez pas que se ménageant , comme tant d'autres , l'estime du public , par les dehors de la modération & de la sagesse , il vint se démentir dans l'enceinte des devoirs domestiques ; que lassé de soutenir en public le personnage de grand homme , il vint porter parmi les siens les chagrins de la contrainte , & s'y délasser , par des vices , des apparences de la vertu.

S'il eut le premier caractère de ces hommes illustres , loués dans les Livres saints , qui avoient été chacun dans leur siècle , l'ornement de la société : *Pulchritudinis studium habentes* ; il ne leur ressembloit pas moins par le second , qui les avoit rendus comme les génies pacifiques & tutélaires de leurs propres maisons : *Pacificantes in domibus suis*

Bon mari , bon pere , bon maître ; mais que de plaies vais-je rouvrir à la fois ! Et la Princesse défolée , qu'un lien sacré lui avoit unie , que le cœur lui unira toujours , ne sent-elle pas assez la violence du coup ? & faut-il rappeler toute sa douleur , en lui rappelant tout ce qu'elle a perdu. Ainsi nous échappent , ô mon Dieu ! les objets les plus chers ; ainsi finissent les liaisons les plus tendres ; ainsi tout ce qui nous promettoit le plus de bonheur , se tourne en amertume , & hors l'espérance de la foi , ne nous laisse plus qu'un cher souvenir , qui en paroissant soulager notre douleur , en perpétue le deuil & la tristesse.

Le PRINCE DE CONTY , Messieurs , pouvoit dire de lui , comme le Roi David : *Qu'il avoit eu en partage un bon cœur ; qu'il marchoit dans sa maison au milieu de la paix & dans l'innocence.* ( Ps. 100. 2. 3. 4. )

Quels égards pour la Princesse son épouse dont la conduite & les vertus ont toujours honoré le rang ? Les plus petites attentions qui sembloient devoir échapper à la supériorité de son génie , n'échappoient pas à la bonté de son cœur. Quelle tendresse pour les Princes ses enfants ! Formant lui-même dans leur cœur ces premiers sentiments d'honneur & d'élévation si dignes de leur naissance ; devenant , pour ainsi dire , enfant avec eux , pour leur apprendre à devenir un jour sages , grands , équitables , humains , modérés ; en un mot , tout ce qu'il étoit lui-même. Vivant comme un homme privé au milieu de son auguste famille ; respectant les liens de la Religion & de la nature , les doux titres de pere & de mari ; & ne connoissant pas cet usage insensé , qui fait que la plupart des Grands semblent être nés seuls sur la terre , croient que tout ce qui renverse la premiere institution de la nature , est un privilege

de la grandeur , & regardent tout ce qui lie ,  
comme un joug qui les déshonore.

Qu'il faut être né grand pour soutenir jusques  
dans ces devoirs obscurs & domestiques , où  
l'homme se relâche toujours , & où l'humeur  
prend si aisément la place de la vertu , un caractere  
toujours égal de grandeur & de sagesse !

Vous me prévenez ici , Maison affligée de ce  
Prince , & je pourrois en attester votre douleur ;  
quel Maître le fut jamais moins , ou plutôt mérita  
mieux que lui de l'être ?

Les Grands croient que tout est fait pour eux ,  
& que les autres hommes ne sont nés que pour  
porter le poids , ou de leur orgueil , ou de leurs  
caprices. Le PRINCE DE CONTY n'exerçoit  
son autorité que sur lui-même. Quel fonds de  
bonté & de douceur envers les siens ! n'exigeant  
presque rien pour lui ; ne comptant point leurs  
fautes dès qu'il en souffroit tout seul ; aimant  
mieux quelquefois souffrir de leur peu d'habileté ,  
que de contrister leur tendresse ; jamais d'humeur ,  
jamais un de ces moments de vivacité qui ait pu  
marquer que sa grande ame étoit sortie de son af-  
fiette naturelle ; poussant même si loin la bonté ,  
que l'affection toute seule des siens prévenoit l'a-  
bus qu'ils en auroient pu faire ; paroissant leur  
ami plutôt que leur maître ; les quittant de ces  
devoirs rigoureux qu'on donne à l'usage bien plus  
qu'au besoin ; les regardant comme les compa-  
gnons de sa fortune , & non pas comme les jouets  
ou les Ministres de ses humeurs ou de ses passions ;  
& faisant voir , chose rare ! que les Grands peu-  
vent trouver des amis , même parmi ceux qui les  
servent.

Voilà cet homme sage , l'amour des peuples ,  
le modele des Princes , la joie des siens , l'admi-  
ration de tous. Achetez , Seigneur , en lui votre  
ouvrage ; couronnez vos dons ; ranimez ces ver-

tus humaines , ces os arides , par un souffle de vie ; faites succéder à la beauté de ces feuilles stériles , des fruits d'immortalité ; conduisez ce jour de l'homme jusques au jour parfait de la grace : formez de tous ces trésors de l'Egypte , un tabernacle à votre gloire ; ne perdez pas la sagesse du Sage ; mais donnez-lui la foi des humbles & des petits.

Il fut donc un des hommes les plus accomplis dans la vie civile : *Et honorem apud seniores juvenis*. Ajoutons le dernier trait. Il fut encore un des plus éclairés par la singularité des connoissances & la supériorité des lumières : *Acutus inveniar in judicio : in conspectu potentium admirabilis ero , & habebo immortalitatem* ; non seulement un Héros & un Sage , mais encore un esprit supérieur & universel.

### III.

PARTIE. **L**A science & la lumière dans un Prince , est presque toujours l'écueil de sa gloire ou de sa religion.

Selon le monde , elle l'engage d'ordinaire en des recherches vaines & frivoles , étrangères aux devoirs & à l'élévation de son état , qui peuvent éclairer l'homme , mais qui n'instruisent pas le Prince.

Devant Dieu , elle l'enfle , elle l'égare , & n'éclaire souvent sa raison qu'aux dépens de sa foi.

Or admirez , Messieurs , dans les connoissances rares du PRINCE DE CONTY , deux avantages marqués d'abord dans mon texte , & fort opposés à ces deux écueils.

Le bruit de sa science & de ses lumières lui attirent des extrémités de la terre , non pas une Reine étrangère , mais les vœux d'un Royaume entier. Les Grands & les Puissants de Pologne , frappés des merveilles que la renommée répand de lui en tous lieux , lui offrent à l'envi une Couronne ,

Couronne, qui a toujours été le prix de la valeur & du mérite : *In conspectu potentium admirabilis ero.*

Et à ce premier fruit de ces lumieres, ajoutez-en un autre : c'est le gage de la couronne d'immortalité par son retour à Dieu au lit de la mort : *Et habebo immortalitatem.*

Oui, Messieurs, quelle étendue de connoissances dans le PRINCE DE CONTY ! On eût dit qu'il étoit de toutes sortes de professions ; Guerre, Belles-Lettres, Histoire, Politique, Jurisprudence, Physique, Théologie même : il sembloit qu'il ne se fût appliqué qu'à chacune de ces sciences, selon les différents hommes qu'il entretenoit ; & en l'entendant on s'écrioit encore, comme autrefois sur ce Prince le plus sage & le plus éclairé de l'Orient :

« Quelle abondance de lumiere & d'érudition » dans votre jeunesse ! La science & la sagesse » coulent de votre bouche comme les eaux d'un » fleuve majestueux ; les lumieres de votre ame » ont sondé tous les secrets de la terre ; & dans » cette gloire pacifique, vous avez été les délices des peuples, comme la gloire des armes » vous en avoit rendu l'admiration & le soutien ». *Quemadmodum eruditus es in juventute tua ! & impletus es, quasi flumen, sapientiâ ; & terram retexit anima tua . . . & dilectus es in pace tua.* ( Eccli. 47. 15. 16. 17. )

Et dans ces lectures immenses, remarquez deux abus évités. Point de goût pour ces livres frivoles, qui ne font que le délassement de l'oisiveté, & qui corrompent le cœur sans instruire la raison.

Un grand goût pour les livres saints ; beaucoup de respect pour les vérités de la foi.

Dans le temps même, ô mon Dieu ! qu'il ne goûtoit pas encore combien vous êtes doux, il avouoit que vous êtes le Saint & le véritable : sa

Oraison funèbre. E

raison respectoit les bornes de la foi , tandis qu'il en oublioit les devoirs : sa bouche rendoit hommage à la vérité de vos mysteres , lors même que son cœur étoit encore loin de vous : il ne trouvoit dans ses grandes lumieres que les motifs de sa soumission : & s'il n'aimoit pas encore la vérité qui délivre , du moins il avoit toujours offert un respect religieux à la vérité qui soumet & qui captive.

Dois-je le dire ici , Messieurs ? dans un siecle où la Religion est devenue le jouet , ou de la débauche , ou d'une fausse science , dans un siecle où l'impiété est comme la premiere preuve du bel esprit ; dans un siecle , où croire encore en Dieu , est presque la honte , ou de la raison , ou du courage ; dans un siecle où pour n'être pas confondu avec le vulgaire , il faut se donner l'affreuse distinction de l'incrédulité : dans un siecle enfin , où tant d'hommes superficiels blasphèment ce qu'ils ignorent ; se croient plus habiles à mesure qu'ils sont plus téméraires ; apprennent à douter de la Religion avant de la connoître ; s'érigent en docteurs de l'impiété avant que d'avoir été les disciples de la foi ; & s'élèvent contre la science de Dieu , sans avoir même celle des hommes.

Au milieu de ces abus , la foi du PRINCE DE CONTY , si supérieure en lumieres & en connoissances , honore la vérité de la Religion. Ce grand génie n'est plus qu'un humble fidele devant la majesté de celui qui pese les esprits , & qui *regarde les scrutateurs de ses secrets comme s'ils n'étoient pas.* ( If. 40. 23. ) Sa curiosité ne va qu'à se convaincre , que la raison ne sauroit aller à tout ; que l'homme ne connoît des voies de Dieu , que ce que Dieu en a voulu révéler à l'homme ; que le point fixe de nos lumieres , c'est la foi ; qu'on retrouve en secouant le joug , les mêmes

abysses & les mêmes incertitudes que dans la soumission ; que les dogmes de l'impiété n'ont rien de plus clair & de plus intelligible , que les mystères de la Religion ; & qu'en refusant de croire , on perd la foi , sans que la raison y gagne & s'éclaircisse.

Sentiments dont ce grand Prince ne s'est jamais départi.

Mais à tant de valeur , tant de sagesse , tant de Religion , tant de lumieres , que manquoit-il , Messieurs , qu'une Couronne ? Content du rang que lui donnoit sa naissance , le PRINCE DE CONTY ne l'avoit jamais désirée. La gloire de tenir par le sang au premier Trône du monde ; le zele qui le lioit au Roi encore plus que le sang ; le plaisir de vivre sous ses yeux , & d'obéir à ses ordres ; c'est-là que fixé par son cœur , il avoit toujours borné son ambition : & comme cette Princesse dans l'écriture , qui préféroit à la royauté la condition des serviteurs de Salomon , il trouvoit encore plus glorieux d'être des premiers sujets de Louis , que Roi d'une nation étrangere : *Beati servi tui , qui stant coram te semper.* ( 3. Reg. 10. 8. )

Mais enfin , la Pologne l'envie à la France. Son Trône vacant par la mort d'un Roi qui avoit été la terreur des Infideles , redemande un Prince du sang de nos Rois. La grande réputation du PRINCE DE CONTY est la seule intrigue qui lui gagne d'abord tous les suffrages.

Il falloit à une Nation guerriere , un Prince belliqueux ; à une Nation libre , un Prince sage & modéré ; à une Nation zélée pour la foi , un Prince éclairé & religieux , qui fût en même temps respecter la foi & la défendre ; à une Nation qui se donne elle-même ses Rois , un Prince que l'estime générale eût appelé à la royauté , que l'amour eût fait régner , & qui eût

regardé ses sujets comme les bienfaiteurs ; enfin, à une Nation presque toujours divisée par des factions domestiques, un Prince d'un génie supérieur, habile dans l'art de connoître les hommes & de les gouverner ; qui fût ménager les esprits, concilier les intérêts, & réunir à la défense de la Patrie, les passions elles-mêmes qui la déchirent.

Peuple heureux ! si Dieu, qui dispose des Rois & des Royaumes, ne l'eût refusé dans sa colere à tes premiers vœux ; ou plutôt, si toi-même, tu n'eusses conjuré contre ton propre bonheur ! Tes jours couleroient dans la paix, dans l'abondance & dans la gloire : tes loix seroient encore ta force & ton soutien : sur tes autels ne s'offriroient que des sacrifices de joie & d'actions de graces ; les malheurs des regnes précédents seroient oubliés, tes nouvelles conquêtes iroient encore plus loin que tes pertes passées, & ta valeur ne seroit redoutable qu'à tes voisins.

Mais une faction ennemie des loix, de la Religion & de la liberté, s'élève : des suffrages séditieux traversent une élection légitime ; les droits les plus sacrés sont violés ; les loix cedent à la force ; un vil intérêt prévaut sur la gloire de la Nation, sur le bonheur de la Patrie, & sur les intérêts même de la foi. Un nouveau Jéroboam divise les Tribus, s'assied sur un Trône usurpé ; & sous les apparences du culte saint, il porte au milieu de l'héritage du Seigneur, un culte profane. Le Roi que Dieu avoit choisi, est rejeté : il ne fait que le montrer dans son indignation à la Pologne : il en retire avec lui sa protection & ses miséricordes ; & le même malheur qui l'éloigne de cette terre ingrate, est pour elle le signal & la source de tous ses malheurs.

Quel spectacle de désolation & d'horreur offre-t-elle à toute l'Europe ! L'esprit de discorde & de fureur souffle la guerre & la dissension parmi



les Citoyens : la valeur de sa Nation se tourne contre elle-même : l'Idole qu'elle avoit élevée sur le Trône en est renversée : sa Couronne devient le jouet des peuples & des Rois ; ses villes , la proie de ses alliés & de ses ennemis. *Elle donne la main aux Assyriens :* ( Jerem. Orat. ψ. 6. ) le Moscovite appelé court venger , sur ceux même qui l'appellent , ses anciennes pertes : un peuple qu'elle avoit toujours regardé comme son *esclave* , devient son *tyran*. ( Ibid. ψ. 8. ) Ses autels sont renversés , ses Prêtres arrachés du Sanctuaire , & menés en servitude ; ses Vierges déshonorées ; *ses Princes* , comme des *brebis timides* , marchent sans force & sans valeur , devant celui qui les poursuit ; ( Thren. 1. 6. ) ses campagnes inondées de sang , refusent la nourriture à son peuple ; au dehors le glaive , la mort au dedans. ( Ibid. ψ. 20. ) Le Seigneur qui le frappe ne se lasse point : il répand d'une main une coupe de venin & de mortalité , & tient élevé de l'autre le glaive de la guerre & de la vengeance : tous les fléaux de sa colere tombent à la fois sur cette terre infortunée ; toutes ses *voies pleurent* , & ne sont plus qu'une triste solitude ; & au milieu de tant de calamités , la fureur de ses Citoyens n'est pas encore assouvie. La main qui les frappe & qui les terrasse , ne les désarme point : ils acheminent de venger sur eux-mêmes la justice de Dieu , la ruine de la Patrie ne peut être la fin de leurs dissensions & de leurs querelles ; & accablés de tant de pertes , ils veulent encore périr de leurs propres mains.

Grand Dieu ! frappez-vous donc pour perdre , & non pas pour corriger ! ne vous souviendrez-vous pas d'Abraham & de Jacob ! n'oublierez-vous pas enfin les péchés des enfants en faveur de la piété de leurs peres ! les Hedwiges & les Casimirs , tant de saints Rois qui ont porté cette

Couronne , & qui ont vengé la gloire de votre nom , ne feront-ils pas tomber de vos mains le glaive de la vengeance ? *Avez - vous mis devant vous jusques à la fin un nuage d'indignation , afin que les prieres & les gémissements de cette Eglise désolée , ne montent pas jusques à votre Trône ?* ( Thren. 3. 44. ) & ses malheurs ne vous toucheront-ils pas encore plus que ses crimes ?

Voyez , peuple , & considérez les maux que le Seigneur a faits parmi vous. *Vous avez rejeté son Roi & son Christ* , ( Ps. 88 39. ) vous avez éloigné celui que vous aviez appelé ; & le Seigneur vous a rejeté ; vos Rois sont devenus en même temps , & votre punition & votre crime.

Mais quoi , Messieurs ! les jugements de Dieu se déclarent. Il ne vouloit donner au PRINCE DE CONTY que la gloire de la royauté , & d'une couronne terrestre , & le préparer à une couronne immortelle.

Car enfin , *Que le Héros* , ( Jerem 9. 23. ) dit le Prophete , *ne se glorifie pas de sa valeur ; que le Sage ne mette pas une vaine confiance dans sa sagesse ; que celui qui est riche en esprit & en connoissance , ne s'élève pas des richesses de sa science & de sa lumière.* Talents éclatants que Dieu donne , & qui presque toujours éloignent de Dieu ; sources de perditions , si Dieu qui en est l'auteur , n'en est la fin , & n'en regle l'usage ; si vous connoître & vous aimer , ô mon Dieu ! ne donne le prix à tout le reste.

Nous touchons enfin au moment où le PRINCE DE CONTY goûta ces grandes vérités. Moment heureux pour lui ! terrible pour la France , qui le pleure ; pour les siens , qui semblent le rappeler par leurs cris du fond de ce tombeau ; pour une Princesse désolée , qui le redemande ; pour ses amis , qui le perdent , ( si on doit compter pour perdu celui que Dieu a sauvé ) Et que

reste-t-il ici , après que ses talents glorieux l'ont conduit presque sur le Trône , que de vous montrer l'usage qu'il en a fait pour le Ciel ?

De longues infirmités lui montroient de loin le jour du Seigneur , & nous préparoient à sa perte. Mais les ressources de l'âge , le succès des remèdes , ou plutôt nos desirs , rassuroient nos frayeurs. Vaines espérances des hommes ! Les moments de Dieu ne sont jamais les nôtres ; le coup est frappé ; la mort que nous croyions encore loin , paroît à la porte , & la lumière d'Israël est sur le point de s'éteindre.

Quelle consternation répandue dans le public avec cette triste nouvelle ! Personne ne s'en fie au bruit commun ; on veut voir de ses yeux & entendre de ses oreilles ; tout vient en foule s'en instruire , & tout le public par sa douleur ; le peuple lui-même , qui d'ordinaire ne sent que ses propres pertes , est sensible à celle qui nous menace. Que d'offrandes portées aux pieds des autels , pour demander le retour d'une santé si précieuse ! Chacun croit aller donner en secret cette pieuse consolation à sa douleur ; & il trouve dans le Temple ses larmes & ses oblations , mêlées avec les larmes & les oblations publiques.

Vous parûtes , grand Dieu ! vous laisser fléchir à nos vœux. La mort s'éloigna ; nos craintes se changèrent en espérances. Mais vos ordres ne changent point ; cette lueur passagère qui nous montrait la vie , tourne tout d'un coup vers le tombeau : vos desseins éternels s'accomplissent , & le coup suspendu ne trompe notre espoir , que pour nous faire encore mieux sentir la douleur de sa perte.

Qu'attendez-vous ici , Messieurs , de ce Héros , de ce Sage , de ce grand esprit ! Une pénitence où se trouvent tous ces caractères ; constante ,

sage, éclairée ; les mêmes voies qui l'avoient conduit à la gloire , le conduisent au salut.

Il est vrai, ce Héros ne regarde pas la mort d'un œil fier & tranquille. Car, ô mon Dieu ! le vase de terre peut-il encore s'enorgueillir sous la main toute-puissante qui va tomber sur lui & le briser ? Et qu'est-ce que l'intrépidité de l'homme à la mort ! qu'une lâcheté de désespoir , qui n'ayant pas la force de porter la crainte de vos jugements , trouve plus aisé de les mépriser ; & n'osant espérer le salut , se fait un honneur affreux de se perdre.

Le PRINCE DE CONTY laisse paroître comme le Roi Ezéchias , quand on vient lui annoncer de la part de Dieu, *Vous mourrez*, ces sentiments de trouble & de crainte , que tout homme doit à la nature & à la vérité , & tout Chrétien à la foi des jugements à venir. Il ne veut ni imposer aux autres , ni s'en imposer à soi-même , ni se prêter une fausse vertu , ni se déguiser ses propres misères.

Mais attendez. La foi opere la crainte ; & la crainte opere l'amour , la résignation & le salut. Dieu prend la place de l'homme dans son cœur ; & qu'on est grand quand on l'est avec Dieu !

Dès ce moment, son œil fixé dans l'éternité ne le perd plus de vue. Le monde s'évanouit. Ce monde , qui aux yeux des passions est tout , n'est plus rien aux yeux de la foi. Nul regret à sa vie , hors l'usage peu chrétien qu'il en a pu faire ; nul retour vers l'Egypte , hors le souvenir des miséricordes du Seigneur qui l'ont délivré de son joug. Environné de Ministres saints , il marche comme le Tabernacle d'Israël , d'un pas majestueux vers la terre de promesse ; & la manne sacrée & le pain des Anges qu'il a reçu , ( mais avec quelle élévation de foi ! quelle tendresse de piété ! ) il

le porte au dedans de lui , & y trouve toute sa consolation & toute sa force.

Au milieu des douleurs les plus aiguës , le corps exténué , & qui dépérit à chaque instant par la violence des maux & des remèdes ; il refuse même à ses souffrances ces plaintes innocentes qui semblent les soulager. Et ce n'est pas ici une constance de Philosophie ; une ostentation , plutôt qu'une vertu : il ne donne rien aux spectateurs , vous l'avez vu ; tout est pour Dieu ; toujours dans le vrai , effrayé quand il faut , constant quand Dieu le demande ; c'est la force & la foi ; c'est la patience des Saints ; c'est l'humiliation de la pénitence. Et c'est ainsi , ô mon Dieu ! que ceux qui espèrent en vous , changent de valeur & de force : *Qui sperant in Domino , mutabunt fortitudinem.* ( If. 40. 31. )

Voilà le Héros qui forme la grace ; voici le sage. Il appelle au secours de sa foiblesse , la dernière force du Chrétien , la grace de l'Onction sainte. On n'a pas besoin de ces timides ménagements , qui semblent ne proposer au mourant les remèdes de la foi , que comme le désespoir de ses maux ; & de peur de lui rapprocher les horreurs de la mort , n'osent lui montrer les secours de l'immortalité , & les sources d'une vie meilleure. Le sang de l'Agneau qui coule par ces canaux sacrés , loin de l'effrayer , fait sa plus ferme espérance ; il plonge avec une foi vive , les plaies de son cœur dans ce bain vivifiant. Vous le laverez Seigneur : *Et vous renouvellerez sa jeunesse comme celle de l'Aigle.* ( Ps 102. 5. )

Les devoirs de la piété remplis , il n'oublie pas ceux de l'amitié , de la reconnoissance & de la nature. Il donne à ses amis les dernières marques de sa confiance & de sa tendresse ; il parle en pere à des domestiques , qu'il a toujours aimés comme ses enfants ; il charge un Prince pieux &

illustre , de porter aux pieds du Roi les sentiments de respect , d'attachement , de fidélité dans lesquels il a toujours vécu ; enfin le Prince son fils est appelé.

« Mon fils , lui dit-il , je voudrois vous avoir » donné de meilleurs exemples ; & j'espere que » si Dieu m'avoit conservé la vie , je vous en » aurois donné. Souvenez - vous toujours qu'il » faut servir Dieu , lui être fidele & au Roi , & » vivre en honnête homme & en bon Chrétien , » pour attirer les bénédictions du Ciel ».

Puissent ces dernières instructions ne s'effacer jamais de votre cœur , Prince , la seule espérance de votre auguste nom ! & formez en vous avec les qualités héroïques d'un pere , dont la vie a illustré notre siècle , les sentiments & les vertus qui ont sanctifié sa mort.

Enfin, tous les soins, toutes les créatures s'éloignent : il demeure seul avec Dieu. Et c'est ici où toutes ses lumieres se réunissent ; où sa grande ame se dégage de plus en plus des sens ; où la majesté de Dieu , qui est proche & qui paroît , l'éclaire , la remplit , l'élève au dessus d'elle-même.

*La voie des Justes est comme une lumiere qui va toujours croissant jusqu'au jour parfait de l'éternité.* ( Prov. 4. 18. ) Ce n'est plus la foi qui souffre avec résignation , c'est l'amour qui aime à souffrir. « Seigneur , dit-il sans cesse au milieu de ses » douleurs , appesantissez votre main , redoublez » vos coups , brisez - moi , brûlez , coupez , » détruisez ce corps de péché : je le livre à votre » justice ; réservez vos miséricordes pour mon » ame ; perdez-moi dans le temps , & me sauvez » dans l'éternité ».

Ce n'est plus la terreur des jugements de Dieu qui le saisit & qui le trouble ; c'est l'excès de sa charité pour les hommes qui le calme & qui le

console. Et lorsque le Ministre sage & éclairé, qui étudie les opérations de la grace dans son ame, lui renouvelle ce sentiment par les paroles de l'Apôtre : *Dieu qui est riche en miséricorde, poussé par l'amour extrême dont il nous a aimés lorsque nous étions morts par nos péchés, nous a rendu la vie en Jesus-Christ, ressuscités avec lui, & fait asseoir dans le Ciel : (Ephes. 2. 4. 5. 6.)* sa bouche mourante peut à peine suffire au transport de sa foi & de sa religion : *Voilà, s'écrie-t-il, le fondement de toutes nos espérances.*

Un moment après, profondément touché de l'oubli de Dieu, dans lequel vivent presque tous les hommes, & se tournant vers le Ministre sacré : « Si l'on pouvoit comprendre, ajoute-t-il, l'état où l'on se trouve dans ces derniers moments, on verroit bien qu'il n'y a de ressource pour l'homme que dans la Religion ».

A ces mots, la langue se refuse à la foi qui l'anime : les forces manquent ; la parole cesse, mais son cœur parle toujours à Dieu ; mais son ame plus pure & plus libre, à mesure que le corps terrestre qui l'appesantit se dissout, l'invoque, l'appelle, le supplie, l'adore, le loue, le possède déjà, & ne meurt que pour aller vivre éternellement avec lui. Grand Dieu ! sera-t-elle frustrée de son desir ? Vous refuserez-vous à la brebis qui revient, vous qui courez après celle qui s'égare ? Tant de dons & de lumieres, dont vous aviez orné cette grande ame, n'iront-elles pas se réunir à leur source ? tant de larmes versées sur ces cheres cendres, n'acheveront-elles pas de les purifier ? Les gémissements de sa foi & de sa pénitence, seront-ils montés en vain devant votre Trône ? Le sang de l'Agneau qui crie vers vous, & qui coule sur l'autel par les mains d'un Pontife fidele, (1) ne se fera-t-il pas

(1) *M. de la Berchere, Archevêque de Narbonne.*

entendre ! ne vous solliciterez – vous pas vous-même en sa faveur ! Vous le sauverez , grand Dieu ! vos promesses s'accompliront , & son espérance ne sera pas confondue.

Ecoutez , Grands , & instruisez – vous. Tout ce que le monde a le plus admiré , les victoires , les talents , le nom , la sagesse , les lumieres ; qu'on le trouve vain & frivole au lit de la mort ! que la vie la plus glorieuse devant les hommes , la plus remplie de grands événements , paroît alors vuide sans Dieu , & digne d'un éternel oubli ! qu'on découvre de folie dans la sagesse qui ne nous a pas conduit au salut ! qu'on méprise les lumieres & les connoissances qui n'ont pas donné la science des Saints ! Dieu paroît tout alors , & l'homme sans Dieu ne paroît plus rien ; il ne tient à l'éternité que par lui , par la foi , par la grace. Le rang , les conquêtes , la réputation , les talents , les titres ne lient qu'au temps , à un nuage qui se dissipe , au fleuve qui court rapidement se perdre dans l'abyme éternel. Son nom peut passer dans les histoires : on peut graver ses actions sur le marbre & sur l'airain. *Les noms de ceux qui vous oublient , ô mon Dieu ! ne sont écrits que sur la poussiere : un souffle léger va les effacer : Recedentes à te in terra scribentur.* ( Jerem. 17. 13. )

L'immortalité n'est que pour le Juste : les noms seuls écrits dans le Livre de vie , ne périront pas. Tout ce qui ne tient qu'au monde passera avec le monde ; vous seul , ô mon Dieu ! demeurerez toujours. Heureux donc l'homme qui ne s'attache qu'à vous seul ; qui n'aime que ce qu'il doit toujours aimer ; qui ne veut jouir que de ce qu'il peut toujours posséder ; qui ne s'appuye que sur ce qui ne peut manquer : *qui n'a pas reçu son ame en vain ;* ( Ps. 23. 4. ) qui ne vit pas au hazard ; & qui des jours de sa vie immortelle , se forme insensiblement le jour de l'éternité.

*Ainsi soit-il.*





# O R A I S O N F U N E B R E

DE MONSEIGNEUR,  
LOUIS, DAUPHIN.

*Prononcée dans la Sainte Chapelle  
de Paris.*

Erunt accepta opera mea . . . . & ero dignus sedium  
patris mei.

*Je plairai à votre peuple , par la douceur de ma con-  
duite ; & je serai digne du Trône de mon Pere.  
Sap. 9. 10.*

**A** I N S I jugeoient les Grands & les peuples :  
ainsi espéroient-ils de TRES-HAUT, TRES-  
PUISSANT ET TRES-EXCELLENT PRINCE , MON-  
SEIGNEUR , L O U I S , DAUPHIN. Nos jugemens  
étoient justes : ce n'étoit ni l'intérêt , ni l'adula-  
tion , ni la crainte ; c'est l'amour qui les avoit for-  
més. Nos espérances étoient bien fondées : le pré-  
sent nous répondoit de l'avenir ; & tout ce que  
nous avons vu d'humain & de bienfaisant dans sa  
vie privée , nous faisoit par avance l'histoire de  
son regne.

Mais , ô Dieu ! vous nous l'aviez donné , &  
vous nous l'avez ôté : vous l'aviez accordé à nos

vœux ; vous le refusez à nos crimes : vous l'aviez formé pour le bonheur de la France ; vous le retirez pour nous punir. *Vous emportez comme un tourbillon ce qui nous étoit si cher : sa vie a passé comme un nuage ;* ( Job. 30. 15. ) & sa mort confond nos jugemens , renverse nos espérances ; mais changera-t-elle notre cœur ?

Quels fléaux réservés dans les trésors de sa colere , pour instruire & châtier les hommes , Dieu peut-il donc encore faire tomber sur son peuple ? *Nous attendions la paix :* ( Jerem. 14. 19. ) le Roi sacrifioit sa gloire, ses intérêts, sa tendresse à nos desirs ; *il étoit pacifique avec ceux qui haïssoient la paix :* elle s'éloigne encore de nous ; & *voilà encore la fureur.* ( Ps. 119. 7. ) Nos champs ont gémi dans une longue stérilité : la maladie & la mort ont répandu le deuil dans nos villes : nous avons vu tomber les cedres même du Liban. Trois Princes du Sang royal (1), dans l'intervalle presque d'une année, ont été enlevés à la France , qui les pleure encore ; à leurs augustes Enfants , à leurs épouses désolées ; & en rendant des devoirs lugubres & religieux à leur mémoire, nous vous avons annoncé les jugemens du Seigneur & la vanité des choses humaines. Enfin, le Fils & l'héritier lui-même vient d'être frappé. Les châtimens de Dieu vont en augmentant comme nos crimes. Mes Freres , quand arrêterons-nous donc son bras levé sur nous ?

Le peuple infidele s'enorgueillit au milieu de ses succès (2) : il chante des chants de joie & de victoire : & la France , la portion la plus pure de l'Eglise, la région de la vérité & de la lumiere ; une Nation choisie, dont le Roi , selon le cœur

(1) *M. le Prince, M. le Prince de Conty, M. le Duc.*

(2) *Bataille d'Hochstet.*

de Dieu, a ôté tous les hauts lieux & tous les autels étrangers; la France gémit, son Prince lui est enlevé, & le Seigneur semble avoir oublié ses anciennes miséricordes.

Qu'avons-nous donc fait ? & comment cette désolation est-elle arrivée en Israël ? Nous avons abandonné le Seigneur, & il nous a affligés. Nous ne sommes pas retournés à lui dans notre affliction, & le Prince a été ôté du milieu du peuple. Dieu nous frappera-t-il donc toujours en vain ? Ses coups portent à faux, si en nous affligeant, ils ne nous corrigent pas. Et que nous prépare-t-il, si ce dernier malheur est encore pour nous une leçon inutile ?

Viendrons-nous toujours dans ces pompes lugubres, avec le langage de la douleur, n'attendre, comme ces enfants de l'Evangile, de ceux qui nous écoutent, que des larmes qui ne sont qu'un jeu & un amusement puérile ? Tournerons-nous en spectacle nos propres malheurs ? & la leçon la plus terrible de la foi, ne sera-t-elle jamais pour nous qu'une vaine cérémonie ?

A la vue de ce tombeau, où toute la grandeur humaine est devenue cendre & poussière, nos jugements & nos espérances sur les choses d'ici-bas sont-elles encore les mêmes ?

La mort nous enlève un Prince doux & bien-faisant ; nous le jugions digne du trône des Rois ses Ancêtres ; nous en espérons des jours tranquilles & fortunés : voilà le sujet de nos larmes. La mort confond nos jugements, nos espérances, & ne change point notre cœur ; voilà le sujet de nos instructions.

Rendons-nous utile notre douleur ; mêlons les réflexions de la foi avec les larmes de la nature & de la tendresse ; & en offrant les prières de l'Eglise, & le sacrifice d'expiation pour ces cendres chères & augustes, détrompons-nous de

l'erreur de nos jugements & de la vanité de nos espérances. C'est-à-dire, jugeons enfin que tout ce qui passe n'est rien, & ne trouvons digne de notre espérance que ce qui ne passe point.

I. **PARTIE.** **L**ES hommes parlent tous les jours sur le néant des choses humaines, le langage de la foi & de la vérité; & ils n'en suivent pas moins les voies de la vanité & du mensonge. Nous disons sans cesse que le monde n'est rien; & nous ne vivons que pour le monde. Sages seulement dans les discours; insensés dans les œuvres. Philosophes dans l'inutilité des conversations; peuple dans tout le cours de notre conduite. Toujours éloquents à décrier le monde; toujours plus vifs à l'aimer. Nous fléchissons le genou avec la multitude, devant l'Idole que nous venions de fouler aux pieds; & à nos mépris succèdent bientôt de nouveaux hommages.

Ce qui paroît grand aux yeux du monde, est toujours grand pour nous; ce qu'il appelle bonheur, est la seule félicité où notre cœur aspire; ce qu'il vante est la seule gloire qui nous touche. Ouvrons enfin les yeux, & que cette cérémonie de religion & de tristesse confonde la vanité de nos jugements, & nous rappelle de l'erreur des sens aux lumières de la foi.

Tout ce que le monde a de plus grand paroît rassembler dans le Prince que nous pleurons. Une naissance qui efface l'éclat de toutes les généalogies de l'univers; un nom au dessus de tous les autres noms; un Sang qui prend sa première source dans le trône, & qui coule sans interruption depuis tant de siècles, & par tant de Souverains; une Maison auguste, qui a vu naître toutes les autres; qui a donné naissance à nos histoires; qui compte parmi ses titres do-

mestiques, tous les monuments qui nous restent des regnes les plus éloignés ; & qui seule demeurée depuis le commencement, au milieu du débris de tant de Maisons souveraines qui ont péri, semble être, comme celle de Noé, la seule dépositaire de toute la gloire des siècles passés, & de la première alliance que le Seigneur fit avec nos peres : *Testamenta sæculi posita sunt apud illum.* (Eccli. 44. 19.)

Tel étoit LOUIS, DAUPHIN ; l'enfant de tant de Rois, l'héritier de la gloire de tant de siècles ; ajoutez encore, le fils de Louis le Grand.

Les Pyrénées venoient de voir finir, par un Traité glorieux, une guerre encore plus glorieuse à la Nation : *les montagnes avoient reçu la paix pour le peuple.* (Ps. 71. 3.)

L'Espagne se consolait de ses pertes, en donnant à Louis une Princesse pieuse, qui venoit partager avec lui son trône & ses victoires. La France sortie des troubles inséparables d'une longue minorité, voyoit croître, avec le Roi, ses espérances & sa gloire. Nos troupes aguerries par nos propres dissensions ; de grands Généraux formés, & en combattant même contre la patrie, devenus des chefs consommés pour la défendre ; les finances rétablies par les soins d'un Ministre habile ; la licence changée en règle ; les anciennes maximes presque oubliées, rappelées à leur premier esprit ; les arts déchus dans la foiblesse du gouvernement, reprenant avec lui leur éclat & leur vigueur ; les Lettres que nos troubles & nos malheurs avoient comme bannies, rétablies en honneur pour publier nos victoires ; ces hommes uniques, dont les ouvrages sont de tous les temps, & qui jusques là n'avoient paru que successivement de siècle en siècle, ou de regne en regne parmi nous, devenus com-

muns , & se pressant , pour ainsi dire , de naître tous à la fois sous un regne déjà si glorieux ; l'Etat , comme le Roi , dans une jeunesse vive & florissante.

Au milieu de tant de prospérités , le DAUPHIN est donné à la France ; l'objet des vœux publics , le gage du bonheur des peuples , l'espérance de la Monarchie , le lien de la succession royale , l'Enfant de la gloire & de la magnificence.

Nos succès croissent avec lui ; ses jours ne sont plus comptés que par les victoires d'un Pere triomphant ; chaque saison vient mettre aux pieds de son berceau royal des trophées & des dépouilles ; les merveilles se multiplient ; l'abondance embellit le dedans du Royaume , tandis que la valeur en recule les frontieres ; la pompe des Maisons royales répond à la grandeur du Roi ; de superbes édifices sortent en un instant , comme par enchantement , du sein de la terre ; l'ouvrage de plusieurs siècles devient l'ouvrage de quelques mois ; la stérilité des lieux se tourne en ornement ; & le Roi de retour de ses Campagnes après avoir vaincu ses ennemis , vient se délasser chez lui à vaincre encore la nature. Ce sont les bienfaits de Dieu que nous rappelons ; & si nous les eussions toujours regardés comme tels , peut-être en jouirions-nous encore.

Cependant sortoit de l'enfance l'héritier de tant de grandeur : un naturel heureux commençoit à se montrer ; les qualités héroïques du Roi , la piété de la Reine , formoient déjà ce mélange de douceur & de majesté qui fit toujours son caractère , & ces belles espérances , qui n'attendoient plus que le secours des maîtres.

Mais quel soin que celui d'être chargé de former la jeunesse des Souverains , de jeter dans ces ames destinées au trône , les premières semences du bonheur des peuples & des Empires ;

de régler de bonne heure des passions , qui n'auront plus d'autre frein que l'autorité ; de prévenir des vices , ou d'inspirer des vertus , qui doivent être , pour ainsi dire , les vices & les vertus publiques ; de leur montrer la source de leur grandeur dans l'humanité ; de les accoutumer à laisser auprès d'eux à la vérité , l'accès , que l'adulation usurpe toujours sur elle ; de leur faire sentir qu'ils sont Grands , & de leur apprendre à l'oublier ; de leur élever les sentiments , en leur adoucissant le cœur ; de les porter à la gloire par la modération ; de tourner à la piété des penchans , à qui tout va préparer le poison du vice ; en un mot , d'en former des maîtres & des peres , de grands Rois & des Rois chrétiens ! Quel ouvrage ! mais quels hommes la sagesse du Roi ne choisit-elle pas pour le conduire ?

L'un , ( 1 ) d'une vertu haute & austère , d'une probité au dessus de nos mœurs , d'une vérité à l'épreuve de la Cour ; Philosophe sans ostentation , Chrétien sans foiblesse , courtisan sans passions , l'arbitre du bon goût & de la rigidité des bienséances ; l'ennemi du faux , l'ami & le protecteur du mérite ; le zéléteur de la gloire de la Nation , le censeur de la licence publique ; enfin , un de ces hommes qui semblent être comme les restes des anciennes mœurs , & qui seuls ne font pas de notre siècle.

L'autre ( 2 ) , d'un génie vaste & heureux ; d'une candeur qui caractérise toujours les grandes âmes & les esprits du premier ordre ; l'ornement de l'Episcopat , & dont le Clergé de France se fera honneur dans tous les siècles ; un Evêque au milieu de la Cour ; l'homme de tous les talents & de toutes les sciences ; le Docteur de toutes

( 1 ) *M. le Duc de Montausier.*

( 2 ) *M. Bossuet , Evêque de Méaux.*

les Eglises , la terreur de toutes les sectes , le Pere du dix-septieme siecle , & à qui il n'a manqué que d'être né dans les premiers temps , pour avoir été la lumiere des Conciles , l'ame des Peres assemblés , dicté des Canons , & présidé à Nicée & à Ephese.

Deux hommes uniques chacun dans leur caractere , & qu'on auroit cru ne pouvoir plus être remplacés après leur mort , si ceux qui leur ont succédé (1) dans l'éducation du Prince qui doit régner , ne nous avoient appris que la France ne fait guere de pertes irréparables.

Voilà ce qui nous avoit paru si grand. Les termes manquoient à l'éloquence pour publier tant de merveilles ; l'amour multiplioit les éloges ; la politesse du siecle les rendoit dignes de passer à la dernière postérité ; les Etrangers venoient des Isles les plus éloignées , mêler ici avec nous , leur admiration & leurs hommages. Et que faisois-je , si pour avoir étalé avec trop de complaisance à leurs yeux , nos trésors & notre magnificence , comme le Roi des Juifs aux Envoyés de Baby-lone , (4. Reg. 20. 13.) & trop vanté notre gloire , Dieu n'a pas permis qu'elle nous fût enfin , comme à eux , pour un peu de temps ôtée ?

Mais du moins la triste cérémonie qui nous assemble , dissipe le fantôme de grandeur qui nous abusoit. Tout ce qui doit passer ne peut être grand ; ce n'est qu'une décoration de théâtre ; la mort finit la scene & la représentation ; chacun dépouille la pompe du personnage , & la fiction des titres ; & le Souverain , comme l'esclave , est rendu à son néant & à sa première bassesse. Les dons de la grace tout seuls ne périssent point avec nous ; la mort leur assure une

(1) *M. le Duc de Beauvilliers , M. de Fénelon Archevêque de Cambray.*



éternelle immutabilité ; & dans ce moment , où toute la grandeur du monde se précipite dans le tombeau , s'évanouit & n'est plus , une vertu obscure qui nous lioit à Dieu , fort éclatante de nos cendres , & mene le Juste , comme en triomphe , dans le sein de l'éternité. Ceux qui vous craignent , ô mon Dieu ! seront seuls grands , parce qu'ils le sont devant vous , & qu'ils le seront toujours : *Qui autem timent te , magni erunt apud te per omnia.* ( Judith , 16. 19. ) Fausse idée de grandeur ! vous ne vous soutenez que jusqu'à la mort ; & vous avez pourtant toujours été , & vous serez jusqu'à la fin , l'illusion la plus séduisante de toute la vie humaine.

Peut-être le bonheur qui l'environne aura-t-il quelque chose de plus réel. Écoutons , mes Freres , & détrompons-nous. Si le monde pouvoit faire des heureux , le Prince , pour qui nous prions , devoit l'être. La tendresse du Roi pour lui croissoit avec le succès de son éducation : on voyoit ce Monarque si glorieux , en partager lui-même les soins avec les grands hommes à qui elle étoit confiée. C'étoit David de retour de ses victoires , qui faisoit venir devant lui son fils Salomon , pour l'instruire des devoirs de la Royauté , & des maximes de la vertu & de la sagesse. Les Héros peuvent être des peres tendres ; & rougir des sentiments de la nature & de l'humanité , comme d'une foiblesse , c'est se prêter une fausse grandeur , & montrer en même temps qu'on n'a pas la grandeur véritable.

Les années du Prince s'avancent , & la tendresse du Roi se change en amitié ; ce Fils si cher devient un ami fidele. MONSEIGNEUR est associé aux secrets du gouvernement , & au mystere des Conseils ; de ces Conseils impénétrables , dont la sagesse & le secret faisoient alors la force & la sûreté de la Monarchie , la terreur & l'admi-

ration de toute l'Europe. Le Roi décharge dans son sein le poids de ses pensées, & les soucis même de la prospérité & de la gloire ; la confiance prend la place de l'autorité paternelle ; l'amitié augmente chaque jour par l'usage de la confiance ; & MONSEIGNEUR devient le collègue de l'Empire, plutôt que l'héritier de la Couronne.

A tant de bonheur, que manquoit-il que d'assurer la succession dans la Maison royale, & donner, par un mariage auguste, des Princes à la France & de nouveaux appuis au trône ? Une Maison, de tout temps alliée à la Couronne, nous fournit une Princesse féconde & spirituelle. Mais la Bavière ne se donnoit encore qu'à demi ; elle nous préparoit de plus grands dons. Ces deux Princes (1) croissoient pour nous. Vous les rendez, ô mon Dieu ! à leurs peuples, qui les demandent ; le temps est venu ; & peut-être les conduisez-vous, par ces voies de dépouillement & d'oppression, à de plus grandes & de plus hautes destinées.

Quels furent nos chants de joie, quand de ce mariage sacré, nous vîmes naître le premier Prince (2) que nous admirons aujourd'hui ? Nous lisions dans l'avenir : nous voyions de loin une jeunesse sainte, une religion éclairée, un cœur tendre pour Dieu & pour les peuples, un esprit pour les grandes choses, la piété d'un David, la sagesse & l'élévation d'un Salomon, la clémence & l'humanité d'un Josias, des lumières & des vertus. Et que nous sommes heureux de lui rendre cet hommage dans ce temple (3) ancien & auguste, le monument éternel de la piété de saint

(1) *Les Electeurs de Bavière & de Cologne retirés en France.*

(2) *Le Duc de Bourgogne.*

(3) *La Sainte Chapelle de Paris.*

Louis, dont il nous rappelle si parfaitement tous les jours l'histoire & les exemples !

Quel don pour la France ! Mais les dons de Dieu n'étoient pas encore épuisés. La fécondité continue dans la Maison royale : MONSEIGNEUR devient le pere de deux autres Princes ( 1 ) ; & ici s'ouvrent encore à nous de plus grands événements.

L'Espagne, de tout temps jalouse de notre gloire, & qui autrefois avoit voulu nous donner des maîtres, en vient chercher un parmi nous. Les prévoyances humaines échouent ; les mesures d'une Maison rivale se tournent contre elle, les desseins de Dieu s'accomplissent, la Castille devient le patrimoine d'un Fils de France ; les anciennes jalousies cessent, les deux Nations se réunissent. Semblables à deux vaillants rivaux, lesquels, après avoir long-temps combattu, & tout tenté pour se renverser sur la poussière, tirent des épreuves même de valeur qu'ils ont faites l'un contre l'autre, le lien d'estime & d'amitié qui les unit ; & qui emploient les mêmes armes dont ils avoient voulu se percer, à se prêter une défense commune.

Mais que vois-je ici ! L'enfer se déchaîne ; les temps de paix sont abrégés, les jours mauvais recommencent ; le bonheur de la France arme tous les peuples contre elle, les deux Couronnes réunies dans la même Maison, répandent la discorde & la fureur dans toute l'Europe. Les Rois des environs, alarmés des merveilles que le Seigneur vient d'opérer en faveur d'Israël, s'entredisent, comme autrefois les Rois de Canaan ; ce peuple va dévorer tous les peuples, & engloutir tous les pays d'alentour : *Delebit hic populus omnes qui in nostris finibus commorantur.* ( Num.

( 1 ) Le Duc d'Anjou & le Duc de Berry.

12. 4. ) Ils ne voient pas que notre entrée est pacifique , & que nous ne voulons que nous mettre en possession de la terre que le Seigneur a promise à nos peres. Cependant une guerre cruelle s'allume ; les Nations conjurées fondent sur nous , Dieu semble même abandonner son peuple : il semble oublier que l'union des deux Monarchies est son ouvrage. Nous aurions attribué nos succès à notre puissance ; il nous affoiblit , mais c'est pour devenir lui seul notre bouclier & notre victoire. Les intérêts & les passions humaines ne prévaudront pas contre les desseins de Dieu. Le sang de Blanche de Castille demeurera sur le trône ; le sceptre ne sera point ôté de la maison de Juda : Dieu qui fait les Rois , saura les protéger. Nos prospérités & l'orgueil qui les accompagne , l'avoient peut-être éloigné de nous ; il faut que nos malheurs le rapprochent.

Déjà le jour arrive , Dieu sort du nuage où il s'étoit caché ; & je le vois qui recommence à se montrer à nous. Les succès sont rendus au bon droit : l'Arragon nous venge du Brabant , le chef de la ligue est frappé , & il n'est plus \*. Ne chantons pas des chants d'alégresse sur son tombeau , nous qui pleurons une perte semblable. Le deuil de nos ennemis ne sera jamais pour nous un jour de fête & de victoire. La Religion ne fait pas se réjouir de la mort d'un Souverain Fidele. Si la France perd un ennemi , l'Eglise perd toujours un César. Nous souhaitons seulement des jours plus heureux pour les peuples ; nous demandons la paix plutôt que la victoire.

Descendez donc , fille du Ciel ! don du Très-haut ! Que les deux Princes que l'Eglise vient de perdre , réunis dans le sein de Dieu , & ayant dépouillé avec le corps terrestre , les intérêts &

\* Mort de l'Empereur Joseph , arrivée en même temps que celle de MONSIEUR.

les animosités de la terre, vous obtiennent à leurs peuples ! Qu'ils soient devant Dieu les ministres & les négociateurs d'une paix, qui n'a pu être jusqu'ici l'ouvrage des hommes ! Que le traité soit conclu dans les tabernacles éternels en présence des anges tutélaires des Nations, & apporté par eux sur la terre ! Que la mort des deux Princes, qui finit tout pour eux ; finisse aussi nos dissensions & nos troubles ! Que la colère de Dieu accepte de ces deux illustres Victimes ! Que leurs cendres sacrées mêlées ensemble soient répandues sur les deux peuples en signe d'alliance ; & qu'un malheur commun devienne la source d'une joie commune ! Mais ces vœux ont échappé à la vivacité de nos desirs ; & les desirs ne consultent pas toujours l'ordre des temps. Ne hâtons pas le triste spectacle de la mort du Prince que nous pleurons, & rentrons dans notre sujet.

Que paroîssoit-il manquer au bonheur d'un pere tendre comme MONSEIGNEUR, si le bonheur étoit donné sur la terre ! L'amitié du Roi, & l'amour des peuples, les plus grandes espérances du Prince son fils, que la loi du Royaume & l'ordre de la naissance, mais plus encore, qu'une prédilection singulière de Dieu sur la France, nous destine, le Prince son second fils sur le trône d'Espagne, & maître de la plus vaste Monarchie de l'Europe ; son autorité affermie contre les efforts d'un concurrent, par un Successeur (1) que Dieu donne à sa Couronne, & par la fidélité inouïe de ses peuples.

Prince heureux devant les hommes ! Mais qu'est aux yeux de la foi le bonheur humain ! que dure-t-il ! & dans sa courte durée, combien traîne-t-il avec lui de fiel & d'amertume ! Quel privilège ont ici les Princes au dessus du peuple !

(1) *Naissance du Prince des Asturies.*

tout ce qui les environne les rend - il heureux ? Hélas ! tout ce qui est hors de nous , ne sauroit jamais faire un bonheur pour nous. Les plaisirs occupent les dehors ; le dedans est toujours vuide. Tout paroît joie pour les Grands , & tout se tourne en ennui pour eux. Plus les plaisirs se multiplient , plus ils s'ensent. Ce n'est pas être heureux , que de n'avoir plus rien à désirer , c'est perdre le plaisir de l'erreur ; & le plaisir n'est que dans l'erreur , qui l'attend & qui le desire. La grandeur elle-même est un poids qui lasse. Les chagrins montent sur le trône , & vont s'asseoir à côté du Souverain : la félicité les rend plus amers. Le monde étale des prospérités ; le monde ne fait point d'heureux. Les Grands nous montrent le bonheur , & ils ne l'ont pas. Quel est donc l'homme heureux sur la terre ? c'est l'homme qui craint le Seigneur ; c'est le Juste qui n'est pas de ce monde , c'est un cœur qui ne tient qu'à Dieu , & à qui la mort n'ôte rien que l'embaras du corps terrestre qui l'éloignoit de Dieu.

Tournez-vous encore d'un autre côté , dit le Sage ; la gloire même des hommes , cette idole à qui le monde a de tout temps dressé des autels , n'est encore que vanité.

Elle ne manque point , cette gloire , au Prince que nous regrettons. Une treve long-temps désirée alors de nos ennemis , venoit de désarmer toute l'Europe. Le Roi au milieu de ses succès , avoit préféré le bonheur des peuples à des victoires , qui sont toujours *le prix du sang & le péril des ames* : quand du fond de la Hollande sort un nouveau vase \* de la colere du Seigneur , destiné de Dieu pour détrôner les plus saints Rois , & être l'instrument de ses vengeances sur les Royaumes & sur les Peuples ; un Prince profond

(\*) *Le Prince d'Orange.*

dans ses vues , habile à former des ligues & à réunir les esprits ; plus heureux à exciter les guerres qu'à combattre ; plus à craindre encore dans le secret du cabinet , qu'à la tête des armées ; un ennemi que la haine du nom François avoit rendu capable d'imaginer de grandes choses & de les exécuter , un de ces génies qui semblent être nés pour mouvoir à leur gré les peuples & les Souverains ; un grand homme , s'il n'avoit jamais voulu être Roi.

Il parcourt en secret toutes les Cours d'Allemagne ; il réunit toute l'Europe en faveur de son usurpation. Le Roi demeure seul défenseur des droits sacrés de la Royauté ; la cause de tous les Souverains protégée , arme tous les Souverains contre lui. L'orage est prêt à fondre sur nous : le Roi le prévient ; déjà MONSEIGNEUR , à la tête d'une armée triomphante , marche vers le Rhin. C'étoit alors la destinée de la France , de prévenir par nos conquêtes les mesures & les projets même des ennemis. Philisbourg , le rempart de l'Allemagne , est le prix des premières armées du Fils de Louis. Le Rhin enoore effrayé du fameux passage du Roi , reconnoît dans le Fils , la gloire & la valeur rapide du Perc. Manheim , Frankendal , & tant d'autres places , suivent la destinée de Philisbourg. Le jeune Prince ne trouve rien qui l'arrête ; il soutient par son intrépidité , le courage des troupes accoutumées à vaincre ; il leur rend tout possible par son humanité & par ses largesses , il ne connoît pas le péril ; il veut tout voir de ses yeux , & tout animer par ses ordres ; & nous en ferions ici honneur à sa mémoire , si la valeur étoit un éloge pour les descendants de Charlemagne & de Saint Louis.

Vous ne l'avez pas oublié. Nos succès firent éclater par-tout la guerre déjà rallumée dans les cœurs ; le feu qui couvoit , s'embrase & se répand

par-tout. La Flandre étoit alors le théâtre de notre gloire. Le Maréchal de Luxembourg nous consolait tous les jours, par des victoires réitérées, de la perte des Condés & des Turennes. MONSEIGNEUR y vole, l'armée sous ses ordres déconcerte, par une marche inouïe, les desseins des ennemis; nos troupes, comme celles que vit le serviteur du Prophète, (4. Reg. 6. 17.) se trouvent par un soudain enchantement, de Vignamont sur les bords de l'Escaut. Notre présence glace les alliés; & si leurs ruses les dérobent au combat, elles ne dérobent pas à MONSEIGNEUR la gloire de l'avoir cherché. C'est avoir vaincu l'ennemi, que de lui avoir fait craindre de combattre contre nous.

Mais laissons au monde à louer ces faits: c'est à nous à vous instruire. Les succès éclatants font parmi nous les grands hommes, mais les grands hommes sont bien petits au tribunal redoutable, si leurs succès font tout leur mérite. Au fond, il n'est de gloire réelle que celle qui nous suit devant Dieu. Hélas! que sont les Héros au lit de la mort, si toutes leurs vertus se bornent à leurs victoires? Leur vie est pleine de grands événements qui passeront dans nos histoires, & vuide de ces œuvres qui seules seront écrites dans le Livre de vie. Ils ont vécu pour la postérité; ont-ils vécu pour l'Eternité? Ils ont rempli la terre du bruit de leur nom; & le Seigneur ne les connoît pas, *parce qu'il ne connoît que ceux qui lui appartiennent.* (2. Tim. 2. 19.) Ils ont remporté des victoires; mais Dieu ne compte que les victoires de la foi, & celles que le Juste remporte sur lui-même. On a vanté leurs succès & leur valeur héroïque; & souvent leurs succès ont été des crimes, & peut-être l'injustice seule en a fait des Héros. On leur a dressé des statues & des monuments superbes; mais ce ne sont-là que les monuments de la



vanité, ils périront avec elle. *Vous les briserez, ô mon Dieu ! dans votre Cité éternelle, & la ressemblance seule de Jesus - Christ crucifié ornera les portiques de la sainte Jérusalem : In civitate tuâ imaginem ipforum ad nihilum rediges.* (Ps. 72. 20.) En un mot, ils ont été les hommes du siècle présent, seront-ils les hommes du siècle à venir ? L'histoire des Conquérants sera effacée : l'histoire des justes écrite en caractères immortels, subsistera dans l'Eternité. Les passions, qui forment les guerres & les Héros, seront détruites avec le monde ; les vertus qui font les Saints, ne périront jamais.

Cherchons la gloire qui vient de Dieu, mes Freres. Ne nous refusons pas à la patrie : la Religion n'autorise pas la paresse ; mais elle ne couronne que les vertus. Combattons les ennemis de l'Etat, mais souvenons - nous que la foi nous montre des ennemis encore plus à craindre. Regardons le monde, avec toute sa gloire, comme nous le verrons à la mort, & comme l'a vu sans doute dans ce moment, le Prince que nous pleurons. Etudions sur ce tombeau la terreur de la puissance & de la majesté de Dieu, & le néant de toutes les choses humaines ; & que la mort d'un Prince, que la naissance avoit fait si grand, & que son caractère de bonté avoit rendu si aimable, après avoir corrigé l'erreur de nos jugements, confonde encore la vanité de nos espérances.

## II.

PARTIE. **S**I le monde n'attachoit les hommes que par le bonheur de leur condition présenté ; comme il ne fait point d'heureux, il ne feroit point d'adorateurs ; l'avenir qu'il nous montre toujours, est sa grande ressource & sa séduction. la plus inévitable ; il nous lie par ses espérances, ne pouvant nous satisfaire par ses dons ; & l'erreur

de ses promesses nous endort toujours sur le néant de tous ses bienfaits. Achévon de nous instruire.

*Les fruits de la lumière*, dit l'Apôtre, (*Ephes. 5. 9.*) *sont la bonté, la justice, la vérité*; & ces fruits lumineux ne brillèrent dans le Prince que nous regrettons, que pour nous détromper aujourd'hui de la vanité de nos espérances, en justifiant l'excès de notre douleur & de nos regrets.

Le plus grand éloge d'un Prince, c'est d'être bon; & les seules louanges que le cœur donne, sont celles que la bonté s'attire. La valeur toute seule ne fait que la gloire du Souverain; la bonté fait le bonheur de ses peuples; les victoires ne lui valent que des hommages; la bonté lui gagne les cœurs; c'est pour lui qu'il est conquérant; c'est pour nous qu'il est bon; & la gloire des armes ne va pas loin, dit l'Esprit de Dieu, si l'amour des peuples ne la rend immortelle.

Ici le deuil de la France se renouvelle; la plaie se rouvre; l'image de MONSEIGNEUR reparoit; les larmes publiques recommencent; & il est mal aisé de rappeler tout ce que nous avons perdu, sans aigrir & renouveler toute la douleur de notre perte. La bonté n'étoit pas seulement une de ses vertus, c'étoit son fonds; c'étoit lui-même. *Elle étoit née avec lui*, comme parle Job, (*Job. 31. 18.*) & *sortie avec lui du sein de sa mere.*

Une bonté toujours accessible. Il faut étudier les moments favorables pour aborder les Grands; & le choix des temps & des occasions, est la grande science du courtisan. Ici, tous les temps étoient les mêmes; & l'habileté du courtisan ne trouvoit pas plus d'accès & d'affabilité, que la simplicité du peuple ou l'ignorance du citoyen. On ne sentoit point en l'approchant ces inquiétudes secrètes que forme le succès douteux de l'accueil; la bonté se monroit d'abord avant la

majesté ; on cherchoit le maître dans la douceur du particulier , ou plutôt à sa douceur , on sentoit d'abord qu'il étoit digne d'être le maître ; le cœur lui donnoit à l'instant des titres de souveraineté plus glorieux que ceux que donne la naissance. C'est l'amour qui fait les Rois , la naissance ne donne que les Couronnes ; c'est l'amour qui forme les sujets.

Une bonté sensible à l'amour des peuples pour lui. Les Princes ne savent pas toujours goûter le plaisir d'être aimés ; ils n'estiment pas assez les hommes pour être touchés de leur amitié ; ils ne connoissent pas assez le prix des cœurs ; & le long usage des adulations les rend insensibles à la véritable tendresse.

MONSEIGNEUR aimoit les peuples , & il aimoit d'en être aimé. Quelle joie ! quand venant se montrer au milieu de cette ville régnante , il voyoit tous les cœurs voler après lui , la tendresse publique se ranimer , le peuple oublier ses misères , & ne plus sentir que le plaisir de voir un si bon Maître !

Rappelez ce moment terrible , où le Seigneur menaça , pour la première fois , la vie de ce bon Prince. Hélas ! il nous montrait de loin notre malheur. L'amour ose tout. Le peuple , oui le peuple le plus bas & le plus obscur , court aux pieds du Trône , & les portes augustes de la gloire & de la majesté s'ouvrent à l'amour ; c'est un titre qui donne toujours le droit d'aborder un bon Prince. MONSEIGNEUR se laissoit voir (1) ; cette foule obscure approche du lit de sa douleur , il ne paroît rendu à la vie que pour se rendre à son peuple ; il respecte dans ces démonf-

(1) *Les Halles de Paris députent six des principales Harangères , qui viennent à Versailles féliciter MONSEIGNEUR sur sa convalescence , & il veut qu'elles s'approchent de son lit.*

trations populaires , l'amour de la Nation ; il croit qu'un Prince , quelque grand qu'il puisse être , est toujours honoré d'être aimé ; & esuie en se montrant , des larmes , toujours plus sinceres dans le peuple , parce qu'il ne fait pas emprunter la douleur , & qu'il ne regrette que ce qu'il aime.

Prince digne d'une Nation , dont le caractère perpétuel a toujours été d'aimer ses maîtres , qui compte un seul de leurs regards comme un bienfait , & qui dans le temps même de ses miseres les plus tristes , n'a qu'à lever les yeux vers le Souverain , pour ne plus sentir la douleur de ses plaies , & oublier à l'instant ses malheurs & ses peines.

Une bonté sage & éclairée. La bonté des Princes autorise souvent la malice des délateurs. Les meilleurs Rois , (*Esther* , 16. 6. ) disoit autrefois Assuérus , jugeant des autres par eux-mêmes , sont moins en garde contre les artifices des méchants.

Les Cours sur-tout sont pleines de délations & de mauvais & offices : c'est-là où toutes les passions se réunissent , ce semble , pour s'entrechoquer & se détruire : les haines & les amitiés y changent sans cesse avec les intérêts ; il n'y a de constant & de perpétuel , que le desir de se nuire. Les liens même du sang se dénouent , s'ils ne sont resserrés par des intérêts communs. *L'ami* , comme parle Jérémie , *marche frauduleusement sur son ami , & le frere supplante le frere.* ( *Jerem.* 9. 4. ) Il semble qu'on soit convenu que la bonne foi ne seroit pas une vertu , & que l'amitié ne seroit plus qu'une bienféance ; l'art de tendre des pieges n'y déshonore que par le mauvais succès : enfin , la vertu elle-même souvent fausse , y devient plus à craindre que le vice. La Religion y fournit souvent les apparences qui cachent les

embûches qu'on nous tend : l'on y donne quelquefois les dehors à la piété , pour réserver plus sûrement le cœur à l'amertume de la jalousie , & au desir insatiable de la fortune ; & comme dans ce temple de Baby'one , dont il est parlé dans Daniel , en public tout paroît pour la divinité ; en secret & par des voies souterraines , on reprend tout pour soi-même. (*Dan. 14. 12.*)

MONSEIGNEUR étoit bon ; mais il falloit l'être pour avoir accès auprès de lui. Ses oreilles étoient fermées à la malignité des délations & des impostures ; le détracteur secret ne trouvoit en lui qu'un silence d'indignation & de sévérité. La langue empoisonnée , loin de lui souffler le venin , s'infectoit toute seule elle-même ; la malice retomboit toujours sur l'homme méchant. On se perdoit en voulant perdre l'innocent : on se préparoit à soi-même la peine & l'ignominie qu'on lui avoit destinée. Il bannissoit de son cœur ces ennemis publics de la société , qu'il faudroit bannir du milieu des hommes , convaincu , comme il le disoit souvent , que les méchants ne décrient pas leurs semblables , & que l'imposture ne s'en prend jamais qu'à la vertu.

Enfin , une bonté universelle. Bon pour ses amis : capable d'attachement & de tendresse ; aimant toujours ce qu'il avoit une fois aimé ; ne connoissant pas ces inégalités toujours attachées à l'amitié des Princes ; & n'usant pas du privilège des Grands , qui est de n'aimer rien , ou de n'aimer pas long-temps. Bon pere : partageant avec les Princes ses enfants , la douceur & l'innocence de ses plaisirs ; ne leur montrant son autorité que dans sa tendresse ; sensible à leur gloire , plus sensible encore , ce semble , à leur amitié ; aimant à vivre au milieu d'eux ; & ne leur faisant sentir d'autre contrainte , que celle que donne la joie de vivre avec ce qu'on aime.

Bon maître : jamais de ces moments d'humeur si ordinaires à ceux que rien n'oblige à se contraindre ; plus on le voyoit de près , plus on sentoit qu'il étoit bon : ce n'étoit plus un maître , c'étoit un ami ; entrant dans tous les besoins des siens ; croyant qu'un Prince n'est jamais plus grand que lorsque c'est la bonté qui l'abaisse ; voulant que tout le monde fût heureux avec lui ; persuadé que les Princes ne sont nés que pour le bonheur des autres hommes ; & ne comptant pas que ce fût être heureux que de l'être seul.

Grand Dieu ! quelles espérances nous montriez - vous ! L'amour des peuples ne rend pas immortel , puisque sa course a été si rapide & si précipitée ; mais la mort des bons Princes est toujours le châtiment le plus rigoureux , dont vous punissiez la malice des hommes.

Ainsi sommes - nous séduits par nos espérances , mes Freres. La nation espéroit tout d'un si bon Prince : plusieurs de ceux qui m'écoutent , fondonnent sur sa bonté & sur son amitié , des vues sûres & particulieres d'élévation & de fortune. Chacun se forme dans l'avenir un fantôme qui l'éblouit : le bonheur se montre toujours à nous de loin ; la mort de nos maîtres , ce grand spectacle , où le monde & toute sa gloire fond à nos yeux , leur mort change seulement nos vues , sans changer notre cœur ; chacun tente la fortune par de nouvelles voies ; nous formons de nouveaux projets ; nous nous faisons un nouveau plan de Cour & de mesures : nous nous consolons de nos pertes par de nouvelles prétentions : nos projets échouent sans cesse , & nos espérances revivent de nos projets même renversés ; au milieu du débris de tout ce qui nous environne , nous nous sauvons encore dans l'avenir. Tout nous défabuse du monde , & rien ne nous rappelle à Dieu. Espérance d'élévation qui nous séduit ; espérance de durée.

C'étoit la bénédiction promise à la piété filiale ; & la justice renfermée dans l'accomplissement de ce devoir , ne fut pas moins le caractère constant de MONSEIGNEUR , que la bonté : *In omni bonitate , & justitiâ.* ( Ephes. 5. 9. )

Mais devons-nous faire ici un mérite à la mémoire de ce Prince , de sa soumission tendre & respectueuse pour le Roi ? Quand la nature toute seule ne nous apprendroit pas à honorer nos peres ; quand l'amour que nous leur devons ne couleroit pas dans nos veines avec le sang que nous avons reçu d'eux ; quand ce respect ne seroit pas né avec nous , & formé , pour ainsi dire , avec notre cœur ; quel pere , quel Roi , est ici offert à la tendresse & à la piété filiale de MONSEIGNEUR ! un Roi , la gloire & le modele de tous les Rois ; un pere , le plus tendre & le meilleur de tous les peres.

Mais les droits de la nature sont quelquefois plus foibles dans le cœur des enfants des Grands , que dans celui des autres hommes ; ils regardent les sentimens du sang & de la nature , comme le partage du peuple ; l'ambition prend chez eux la place de la tendresse ; leurs peres deviennent souvent leurs rivaux. Les histoires des siècles passés & du nôtre , seront toujours fouillées de ces tristes exemples ; & David , ce pere si tendre , ce Roi si grand & si glorieux , ne laissa pas de trouver un Absalom.

Le respect perpétuel & sincere de MONSEIGNEUR pour le Roi , n'a peut-être point d'exemple , non seulement dans l'histoire des Princes , mais encore dans celle des hommes d'une destinée plus ordinaire. Plus l'âge l'approchoit du trône , plus sa soumission sembloit croître. Parvenu à des années qu'on regarde presque comme la vieillesse des Rois , on ne l'a jamais vu se laisser un instant d'être sujet. Content de voir couler ses

plus beaux jours aux pieds du trône , jamais ses desirs ne monterent plus haut ; & né pour régner , il n'a jamais pensé qu'il dût vivre que pour obéir.

Réglant toujours ses volontés sur celles du Roi ; les prévenant dès qu'il avoit pu les connoître ; formant ses goûts & ses desirs sur les siens ; respectant ses vues & ses destinations ; & par-là , de peur de les gêner , réservé même à demander des graces ; apprenant aux sujets le respect qu'ils doivent aux choix & aux desseins de leurs maîtres ; à ne pas entrer témérairement dans le sanctuaire des conseils & des secrets de la Royauté ; à ne pas s'élever au dedans d'eux-mêmes un tribunal d'indépendance & de vanité , devant lequel ils osent citer les Rois de la terre ; & à ne toucher aux mysteres du trône , comme à ceux de l'autel , qu'avec une espece de religion & de silence.

Les vues du Roi sur MONSEIGNEUR lui paroissent toujours le seul parti qu'il eût à prendre : volant à la tête des armées dès que ses ordres l'appelloient ; reprenant à Meudon , avec la même soumission , la douceur & l'innocence d'une vie privée , dès que le bien de l'Etat le demandoit. Toujours entre les mains du Roi , & toujours charmé d'y être.

Les hommes n'admirent d'ordinaire que les grands événements ; la vie des Princes leur paroît vuide & obscure , & ne les frappe plus dès qu'ils n'y trouvent pas de ces actions d'éclat qui embellissent les histoires , & auxquelles souvent ils n'ont prêté que leur nom. Il nous faut du spectacle pour attirer nos regards. *Rendons notre nom immortel* , ( Gen. 11. 4. ) disoient ces enfans de Noé , en laissant à nos neveux un monument éternel de notre vanité. Ce sont presque toujours les passions qui immortalisent les hommes dans l'esprit des autres hommes ; les vices éclatants



passent à la postérité ; une vertu toujours renfermée dans les bornes de son état , est à peine connue de son siècle. Un Prince qui a toujours préféré le devoir à l'éclat , paroît n'avoir point vécu ; il ne fournit rien à la vanité des éloges , dès qu'il n'a pas eu de ces desseins ambitieux qui troublent la paix des Etats ; qui renversent l'ordre des successions & de la nature ; qui portent par - tout la misère , l'horreur , la confusion , & qui ne mènent à la gloire que par le crime. Il est beau de remporter des victoires , & de conquérir des Provinces ; & sans doute que les occasions seules en manquèrent à MONSEIGNEUR. Mais qu'il est grand , dit saint Ambroise , de n'avoir jamais été que ce qu'on devoit être ! *Grande est aliquem intrâ se tranquillum esse & sibi convenire.* ( S. Ambr. de vita Jacob. )

Non , mes Freres , la façon de penser de la plupart des hommes est là - dessus digne d'étonnement : il semble que nous n'aurons plus rien à dire , dès que nous n'aurons plus à louer que des vertus utiles au bonheur des peuples , & à la tranquillité des Empires ; & qu'il nous faut pour le succès de ces discours , ou des crimes éclatants à pallier , ou des talents pernicieux au genre humain à honorer de pompeux éloges. Hommes frivoles ! vous méritez d'avoir de tels maîtres dès que vous êtes capables de les admirer.

Le talent le plus cher à MONSEIGNEUR , fut un respect & une soumission constante , & à l'épreuve de tout pour le Roi. Et ne croyez pas que cette soumission lui coûtât. Ce n'étoit pas ici seulement une vertu de raison : il ne donnoit rien aux égards & à la bienséance ; il ne suivoit que les mouvements de son cœur. Occupé sans cesse de tout ce qui pouvoit plaire au Roi ; comblé de joie dès qu'il avoit su se ménager l'occasion de lui plaire , transporté lorsqu'il avoit l'honneur de le

recevoir à Meudon ; plein d'inquiétudes aimables, & entrant dans tous les détails, afin que le plaisir du Roi fût égal au sien, & paroissant plutôt un Courtisan empressé, qu'un héritier de la Couronne.

L'espérance du trône, si douce & si capable d'étouffer les sentimens même de la nature, ne s'offrit jamais à lui que comme une image affreuse. Le téméraire qui eût osé la lui faire entrevoir seulement de loin, eût trouvé à l'instant, comme ceux qui crurent faire leur cour à David en lui apprenant qu'il étoit Roi, la peine de sa témérité & de son insolence. Jamais on ne l'a entendu former de ces projets à venir si ordinaires aux hommes, & si inévitables à l'imagination, qui supposassent même qu'il pût régner un jour. Il a toujours pensé, comme s'il devoit toujours obéir ; & si la nature sembloit lui promettre des jours au-delà des jours du Roi, sa tendresse les abrégéoit ; & on lui a souvent oui dire : *Que sa plus douce espérance étoit de compter que le Roi lui survivroit, & qu'il ne pourroit pas survivre lui-même à la douleur de sa perte.*

Aussi nous vîmes ses alarmes sinceres durant ces jours d'affliction où toute la France parut menacée avec la santé de ce Monarque. On auroit cru à sa douleur profonde, qu'il alloit perdre avec lui sa fortune & ses espérances. La Royauté ne lui paroissoit plus que le dernier des malheurs pour lui ; dès qu'il eût fallu l'acheter par la perte d'un si grand Roi & d'un bon pere ; content d'obéir pourvu que le Roi régnât.

La longue durée des jours devoit, ce semble, être la récompense d'une piété si tendre ; & ses jours ont été abrégés ; & il a cherché en vain le reste de ses années. (Ps 38. 10.) Nous nous le promettions pour nos neveux, & il n'est plus même pour nous.

Quel fonds peut-on faire sur la vie? c'est ce que nous avons dit. Qui peut compter sur le lendemain? ce sont les réflexions que nous avons mêlées avec nos larmes. Et cependant nous vivons comme si tout ceci ne devoit jamais finir. La mort nous paroît toujours comme l'horison qui borne notre vue; s'éloignant de nous à mesure que nous en approchons, ne la voyant jamais qu'au plus loin, ne croyant jamais pouvoir y atteindre: chacun se promet une espece d'immortalité sur la terre. Tout tombe à nos côtés; Dieu frappe autour de nous nos proches, nos amis, nos maîtres; & au milieu de tant de têtes & de fortunes abattues, nous demeurons fermes, comme si le coup devoit toujours porter à côté de nous, ou que nous eussions jeté ici-bas des racines éternelles. Nous comptons toujours y être à temps pour le salut, & le temps du salut est aujourd'hui, & nous mourrons avec le seul desir de mieux vivre.

Derniere espérance qui nous séduit. La Religion du Prince, pour qui nous prions, a prévenu cette surprise. Bon pour les peuples, respectueux à l'égard du Roi, il n'a pas été moins religieux envers Dieu; & la vérité avoit fait en lui une sainte alliance avec la bonté & la justice: *In omni bonitate, & justitiâ, & veritate.*

Ce n'est pas que je veuille envelopper ici sous l'artifice insipide des louanges, les foiblesses de ses premières années. Ne louons en lui que les dons de Dieu, & déplorons les fragilités de l'homme; n'excusons pas ce qu'il a condamné, & dans le temps que l'Eglise offre ici la victime de propitiation, & que les chants lugubres demandent au Seigneur qu'il le purifie des infirmités attachées à la nature, ne craignons pas de parler comme elle prie, & d'avouer qu'il en a été capable.

Hélas ! qu'est-ce que la jeunesse des Princes ! & les inclinations les plus heureuses & les plus louables , que peuvent – elles contre tout ce qui les environne ! Moins exposés qu'eux , sommes-nous plus fideles ! Nos chûtes se cachent sous l'obscurité de notre destinée : mais qu'offriroit notre vie aux yeux du public , si elle étoit en spectacle comme la leur ! Ah ! c'est un malheur de leur rang ; que souvent , avec plus d'innocence que nous , ils ne sauroient jouir comme nous de l'impunité d'un seul de leurs vices.

S'il y a eu quelque dérangement dans les premières années de ce Prince , l'âge y eut plus de part que le cœur : l'occasion put le trouver foible ; elle ne le rendit jamais vicieux ; & le reste de ses jours passés depuis dans la regle , montrent assez que l'égarément n'avoit été qu'un oubli , & qu'en se rendant au devoir , il s'étoit rendu à lui-même.

Oui , MONSIEUR pouvoit dire , comme Salomon , (*Sap. 8. 19.*) qu'il avoit eu en partage une ame bonne , & un cœur tourné à la vertu ; d'une droiture & d'une vérité digne de l'éducation qu'il avoit reçue de ce courtisan chrétien , qui passa pour l'homme le plus vrai de son siècle. Religieux observateur de la bonne foi , des sentiments d'honneur & de probité , plus sûrs quelquefois pour la vertu , que les ardeurs les plus vives du zele. Un secret à l'épreuve de la familiarité même la plus privée ; & en un mot , un de ces hommes dont chacun auroit voulu se faire un ami , si le respect eût permis de se faire un ami de son maître.

Plus MONSIEUR étoit vrai , plus il étoit ennemi du faux. Quel mépris pour les adulateurs , la honte des Cours , & l'écueil des meilleurs Princes regardant les fausses louanges comme un aveu public de la mauvaise foi de celui

qui les donne , & de la vanité de celui qui les reçoit ; croyant que les éloges données aux vertus que nous n'avons pas , deviennent pour la postérité des censures qui ne servent qu'à immortaliser nos défauts véritables , & persuadé qu'un bon Prince est toujours assez loué d'être aimé.

Mais jusqu'ici il n'a paru vertueux que devant les hommes ; vous l'allez voir vertueux devant Dieu , juste & charitable. Et de quoi n'est pas capable la bonté naturelle , quand elle est aidée d'un fonds de religion , & que la nature donne , pour ainsi dire , les mains à la grace ?

Maison déserte & désolée , qui devenue sans habitants, comme parle un Prophete, pleurez votre solitude ( 1 ) , & la gloire de vos anciens jours ! vous n'oublierez jamais les pieuses largesses de ce bon Prince ; vos pauvres pleureront avec vous , la veuve & l'orphelin viendront vous redemander leur consolateur & leur pere ; ils mouilleront de leurs larmes les lieux heureux qu'il habita ; & leurs clameurs , en vous renouvelant sans cesse le souvenir de sa perte , vous renouvelleront aussi l'espérance consolante qu'il n'est perdu que pour le temps.

Ses largesses saintes n'autorisoient pas l'oubli de ses devoirs religieux , & il ne croyoit pas , comme la plupart des Grands , que tout l'Evangile se borne pour eux à la miséricorde. Tout le monde a connu son respect conservé depuis l'enfance pour les loix de l'Eglise. Les jours qu'elle consacre à l'abstinence, à peine connus des Grands, furent toujours pour lui des jours sacrés. On l'a vu se refuser même le morceaü pris par oubli , & comme Jonathas , se croire presque digne de mort , pour avoir par ignorance , goûté un peu de miel contre le vœu du peuple saint.

( 1 ) *Meudon.*

Et ce n'étoit pas ici une observance scrupuleuse , où il entre souvent plus de foiblesse que de foi , c'étoit un cœur religieux , c'étoit un fonds de piété sincere ; tout ce qui appartenoit à la religion , lui paroissoit grand ; & c'est ce fonds de religion qu'il opposa toujours aux discours de l'impiété. Car qu'il est rare que les Grands , surtout dans le premier âge , ne soient pas environnés de ces hommes audacieux , qui disent : *Quel est notre Dieu !* & qui trop foibles pour le servir , croient paroître forts en faisant semblant de ne le pas connoître ; ces hommes , qui ne savent de la science de la foi , que les blasphèmes qui l'attaquent ; qui ont appris à être incrédules avant que d'apprendre à croire , qui ne sont impies que par ostentation , & qui souvent inspirent aux autres l'incrédulité à laquelle ils n'ont pu encore parvenir eux-mêmes.

La langue de l'impie sécha toujours devant lui de honte & de confusion. Il n'usa de son autorité , que lorsqu'il vit l'autorité de la foi attaquée ; sa douceur n'étoit plus qu'un courroux majestueux & digne d'un descendant de Clovis ; c'étoit la force & la sévérité , qui sortoit du doux & du clément. Et qu'il étoit beau de voir l'héritier de la Couronne défendre , en défendant la Religion , le plus beau privilege qui illustre le trône de ses Peres ; ne pouvoir souffrir que l'impie ôtât à la maison de France le plus ancien patrimoine dont elle se glorifie , & qu'il regardât le titre de la foi & de premier Roi chrétien , dont les Rois ses ancêtres se sont toujours honorés , comme un titre vain & une erreur populaire !

Leçon immortelle pour les Souverains , qui doivent se souvenir que la Religion assure leur autorité ; que l'incrédule , qui a secoué le joug de la foi , se désaccoutume bientôt du joug de l'obéissance ; que ceux qui ne connoissent point de

Dieu , ne respectent pas plus les hommes ; & que les impies sont toujours mauvais sujets.

Aussi la piété sincère de ce Prince honoroit la Religion. Mais enfin , ô mon Dieu ! la France n'en étoit pas digne , vous ne le formiez que pour vous seul ; il n'a régné que sur les cœurs , & son autre regne ne devoit pas être de ce monde.

L'ordre part des conseils éternels ; l'Ange d'en haut , Ministre des desseins & des vengeances du Seigneur , vient marquer la maison du premier né ; la plaie , qui afflige le peuple , entre jusques dans la maison du Prince , & le bien-aimé est frappé. Quelle consternation répandue dans le public avec cette triste nouvelle ! Le peuple est tremblant , la ville pleure , les temples saints sont les dépositaires de la douleur & de la crainte publique , toutes les mains sont levées au Ciel , la Cour change en deuil sa majesté & sa gloire. Un bon Prince est l'héritage de chaque particulier , & chacun craint , parce que chacun doit perdre.

Le Roi touché du péril de MONSIEUR n'en connoît plus pour lui-même ; il oublie qu'il se doit à son peuple , & se livre à sa tendresse ; il expose , avec sa personne sacrée , le salut de l'Etat , & ajoute au poison de la douleur , dont son cœur tendre & paternel est déjà flétri , celui de l'air mortel qu'il respire. Un si bon fils étoit digne , sans doute , que le meilleur de tous les pères reçût ses derniers soupirs ; il avoit toujours vécu entre ses mains , il falloit qu'il mourût de même.

Hélas ! tout couvert de sa douleur , & de la plaie qui infecte tous ses membres , quelles sont ses craintes & ses inquiétudes ! Il craint pour le Roi ; une vie si précieuse exposée devient la plus vive de ses peines. *Je mourrois de douleur , dit-il , si le Roi au sortir d'ici avoit seulement mal à la tête.*

Quel spectacle de tendresse s'offre ici à la postérité ! La douleur d'un pere , toujours grand dans ses afflictions comme dans ses prospérités , ne compte pour rien le danger , & le danger du pere devient l'unique douleur du fils mourant. Quelle leçon domestique dans les siecles à venir , pour les descendants de cette auguste Maison ! Et les histoires doivent-elles moins immortaliser ces exemples touchants d'humanité , que les victoires & les conquêtes , lesquelles n'ont souvent attiré de la gloire aux hommes , qu'aux dépens de l'humanité même ?

Les deux Princes ses fils , déjà accablés des inquiétudes de la crainte , portent encore l'accablement de la séparation. Meudon , qui renferme tout ce qu'ils ont de plus cher au monde , leur devient un lieu interdit. Une Princesse auguste (1), le lien & la joie de la Maison Royale , & qui donne si heureusement pour l'Etat des Héritiers à la Couronne qu'elle doit porter , demande , comme une grace , qu'il lui soit permis d'aller partager le péril. Mais la France se refuse à leur tendresse ; nous devons assez perdre , & il ne falloit pas tout risquer.

Cependant tout flattoit encore nos espérances. Une douce sécurité semble toujours précéder les grands malheurs ; plus on doit perdre , plus on espere. Les apparences du mal ne sembloient annoncer qu'un danger ordinaire ; les conjectures de l'art , que l'affection & l'habileté rendoient également éclairées , étoient favorables à nos desirs ; le coup de foudre qui alloit éclater , se cachoit encore sous l'éclat trompeur de la nuée. Dieu nous laissoit encore jouir de notre erreur ; hélas ! nous sommes toujours à ses yeux les jouets de nos vaines espérances : *la parole de mort étoit*

(1) *Adelaïde de Savoie , Duchesse de Bourgogne.*



*sortie de sa bouche , & elle ne devoit pas retourner à lui vuide. ( If. 55. 11. )*

Déjà des présages douteux nous l'annoncent ; le mal surmonte les remèdes , le Prince paroît menacé de plus près : soumis à Dieu , il adore la main qui le frappe ; nulle impatience au milieu de ses douleurs ; la violence du mal toute seule nous apprend qu'il souffre ; on n'en tire pas même les plaintes nécessaires au secours de l'art. Il ne se plaint qu'à Dieu seul , & ce n'est pas de ses douleurs ; il ne sent que le regret de ses fautes , il en trouve l'expiation dans la patience & dans ses desirs. Une révolution soudaine l'accable ; elle répand déjà un nuage sur ses yeux , & arrête sur sa langue les paroles de pénitence & de réconciliation ; il tend , par des signes de douleur & de repentir , les mains à l'Eglise ; cette Eglise , dont il avoit toujours respecté les loix , qui venoit de le nourrir depuis peu de ce Pain mystérieux qui fait les délices des Rois , & de laquelle sa naissance le destinoit à être le protecteur. Sa langue déjà immobile se délie enfin pour demander les grâces des Sacrements ; ces grâces dont il avoit toujours usé avec tant de religion , & auxquelles les derniers mystères de la Pâque l'avoient vu participer , avec des sentiments de foi & de piété plus vifs & plus touchants que jamais , comme s'il eût pressenti que cette Pâque devoit être la veille & l'appareil de sa mort , & qu'il ne boiroit plus de ce breuvage mystérieux , qu'il ne le bût nouveau dans le Royaume du Pere céleste.

Mais enfin la loi supplée au ministère des hommes. Le feu du ciel tout seul peut allumer , quand il le faut , le sacrifice , & sanctifier la victime ; ses desirs fervents deviennent eux-mêmes la grâce qu'il demande : il ne lui a manqué que la consolation ; il en a eu l'effet & la vertu , & nous en avons l'espérance.

Grand Dieu ! une ame si bonne & si religieuse n'auroit-elle pas trouvé ouvert le sein de vos miséricordes éternelles ? un Prince si fort selon le cœur des hommes , ne seroit-il pas selon votre cœur ? Recevez , Seigneur , le sacrifice de nos larmes & de nos prières ; regardez du haut du Ciel sur ces offrandes saintes ; que le sang de la Victime , qui coule sur l'autel , ne coule pas en vain pour lui ; consolez la piété du Roi & la douleur d'un pere , qui ne demande plus que son fils vive , pourvu qu'il vive devant vous ; que ce temple auguste parle lui-même en faveur du sang de saint Louis : *Donnez votre justice au fils du Roi*, ( Ps. 71. 1. ) si ses justices se trouvent défectueuses , placez-le devant vous parmi ces saints Rois ses ancêtres , qui occuperent le trône que sa naissance lui destinoit ; que le livre éternel le fasse rentrer dans la succession des Charlemagnes & des saint Louis , dont il sera exclus dans nos histoires , & rendez-lui dans le Ciel la Couronne que vous n'avez pas voulu permettre qu'il portât sur la terre.

*Ainsi soit-il.*





# O R A I S O N

## F U N E B R E

D E

*LOUIS LE GRAND ,*  
R O I D E F R A N C E .

*Prononcée dans la Sainte Chapelle  
de Paris.*

Ecce magnus effectus sum , & processi omnes sapien-  
tiâ , qui fuerunt ante me in Jerusaleem . . . . , &  
agnovi quòd in his quoque esset labor , & afflictio  
spiritûs.

*Je suis devenu grand , j'ai surpassé en gloire & en sa-  
gesse , tous ceux qui m'ont précédé dans Jerusaleem ;  
& j'ai reconnu qu'en cela même , il n'y avoit que  
vanité & affliction d'esprit. Eccles. 1. 16, 17.*

**D**IEU seul est grand , mes Freres , & dans  
ces derniers moments sur-tout , où il préside  
à la mort des Rois de la terre : plus leur gloire  
& leur puissance ont éclaté , plus en s'évanouis-  
sant alors , elles rendent hommage à sa grandeur  
suprême ; Dieu paroît tout ce qu'il est , &  
l'homme n'est plus rien de tout ce qu'il croyoit  
être.

Heureux le Prince dont le cœur ne s'est point

élevé au milieu de ses prospérités & de sa gloire ; qui , semblable à Salomon , n'a pas attendu que toute sa grandeur expirât avec lui au lit de la mort , pour avouer qu'elle n'étoit que vanité & affliction d'esprit ; & qui s'est humilié sous la main de Dieu , dans le temps même que l'adulation sembloit le mettre au dessus de l'homme !

Oui , mes Freres , la grandeur & les victoires du Roi que nous pleurons , ont été autrefois assez publiées : la magnificence des éloges a égalé celle des événements ; les hommes ont tout dit , il y a long - temps , en parlant de sa gloire. Que nous reste-t-il ici , que d'en parler pour notre instruction ?

Ce Roi , la terreur de ses voisins , l'étonnement de l'univers , le pere des Rois , plus grand que tous ses Ancêtres , plus magnifique que Salomon dans toute sa gloire , a reconnu comme lui , que tout étoit vanité. Le monde a été ébloui de l'éclat qui l'environnoit ; ses ennemis ont envié sa puissance ; les Etrangers sont venus des Isles les plus éloignées baisser les yeux devant la gloire de sa Majesté ; ses sujets lui ont presque dressé des autels ; & le prestige , qui se formoit autour de lui , n'a pu le séduire lui-même.

Vous l'aviez rempli , ô mon Dieu ! de la crainte de votre nom ; vous l'aviez écrit sur le livre éternel , dans la succession des saints Rois qui devoient gouverner vos peuples ; vous l'aviez revêtu de grandeur & de magnificence. Mais ce n'étoit pas assez , il falloit encore qu'il fût marqué du caractère propre de vos Elus ; vous avez récompensé sa foi par des tribulations & par des disgraces. L'usage chrétien des prospérités peut nous donner droit au royaume des Cieux ; mais il n'y a que l'affliction & la violence qui nous l'assure.

Voyons-nous des mêmes yeux , mes Freres ,  
la

la vicissitude des choses humaines ? Sans remonter aux siècles de nos pères , quelles leçons Dieu n'a-t-il pas données au nôtre ? Nous avons vu toute la Race royale presque éteinte ; les Princes , l'espérance & l'appui du Trône , moissonnés à la fleur de leur âge ; l'époux & l'épouse auguste , au milieu de leurs plus beaux jours , enfermés dans le même cercueil , & les cendres de l'enfant suivre tristement & augmenter l'appareil lugubre de leurs funérailles ; le Roi qui avoit passé d'une minorité orageuse , au regne le plus glorieux dont il soit parlé dans nos histoires , retomber de cette gloire dans des malheurs presque supérieurs à ses anciennes prospérités ; se relever encore plus grand de toutes ses pertes , & survivre à tant d'événements divers pour rendre gloire à Dieu , & s'affermir dans la foi des biens immuables.

Ces grands objets passent devant nos yeux comme des scènes fabuleuses ; le cœur se prête pour un moment au spectacle , l'attendrissement finit avec la représentation ; & il semble que Dieu n'opere ici-bas tant de révolutions , que pour se jouer dans l'univers , & nous amuser plutôt que nous instruire.

Ajoutons donc les paroles de la foi à cette triste cérémonie , qui sans cela nous prêcherait en vain : racontons , non les merveilles d'un regne que les hommes ont déjà tant exalté , mais les merveilles de Dieu sur le Roi qui nous est ôté. Rappelions ici ses vertus plutôt que ses victoires : montrons-le plus grand encore au lit de la mort , qu'il ne l'étoit autrefois sur son Trône , dans les jours de sa gloire. N'ôtions les louanges à la vanité , que pour les rendre à la grace. Et quoiqu'il ait été grand , & par l'éclat inouï de son regne & par les sentiments héroïques de sa piété , deux réflexions sur lesquelles va rouler ce devoir

*Oraison funèbre.*

G

de Religion que nous rendons à la mémoire de TRÈS-HAUT, TRÈS-PUISSANT ET TRÈS-EXCELLENT PRINCE LOUIS XIV. DU NOM, ROI DE FRANCE ET DE NAVABRE ; ne parlons de la gloire & de la grandeur de son regne , que pour en montrer les écueils & le néant qu'il a connu ; & de sa piété , que pour en proposer & immortaliser les exemples.

I. **T**OUT ce qui fait la grandeur des PARTIE. A Rois sur la terre , en fait aussi le danger. Les succès éclatants dans la guerre , la magnificence dans la paix , l'élevation des sentimens , & la majesté dans la personne ; voilà tout ce que la vanité peut faire souhaiter aux Souverains ; & voilà aussi tout ce que la foi doit leur faire craindre.

Le Roi , pour qui nous prions , passa , pour ainsi dire , du berceau sur le trône ; il ne jouit point des avantages de la vie privée , toujours utile au Souverain , parce qu'elle lui apprend à connoître les hommes , & que les hommes lui apprennent à se connoître lui-même.

Mais Dieu qui veille à l'enfance des Rois , & qui en formant leurs premières inclinations , semble former les destinées publiques , versa de bonne heure dans son ame ces grandes qualités qui suppléent aux instructions , & que l'instruction toute seule ne donne pas toujours.

Les troubles d'une longue minorité étant calmés par les soins d'une Regente vertueuse & d'un Ministre habile , LOUIS au sortir de ces nuages , commence à se montrer à ses peuples. La jeunesse , toujours plus aimable , ce semble , dans les Princes : cet air grand & auguste , qui tout seul annonçoit le Souverain ; la tendresse perpétuelle de la nation pour ses Rois , tout le rendit maître des cœurs ; & c'est alors qu'un Prince est

véritablement Roi , quand l'amour des peuples , si j'ose parler ainsi , le proclame.

La France reprenoit alors cet état florissant , qu'un nouveau regne semble toujours promettre aux Empires. Les dissensions civiles l'avoient plus aguerrie & purgée de mauvais citoyens , qu'épuisée. Les Grands réunis au pied du trône , ne pensoient plus qu'à le soutenir. Les guerres étrangères , & qui n'étoient encore que de Nation à Nation , occupoient la valeur de ses sujets , sans accabler ses peuples. Heureuse si elle n'eût pas connu depuis toute sa puissance ; & si en ignorant combien il lui étoit aisé de conquérir , elle n'eût pas senti dans la suite tout ce qu'elle pouvoit perdre !

Le mariage de l'Infante d'Espagne avec Louis , venoit de suspendre les anciennes jalousies , que le voisinage , la valeur , la puissance formoient entre les deux Nations. Les Pyrénées qui les avoient vues tant de fois se disputer la victoire , les virent mener en triomphe sur les mêmes lieux , les gages augustes de la paix. Le lit nuptial fut , pour ainsi dire , dressé sur le champ fameux de tant de batailles. On y célébroit , sans le savoir , la naissance future d'un Souverain , que ce mariage devoit un jour donner à l'Espagne. Mais ce grand jour , qui enfanta depuis la réunion des deux Empires , ne put encore réunir les cœurs.

La Régente ne survécut pas long-temps à la joie d'une cérémonie qui fut le fruit de sa sagesse , l'objet fixe de ses desirs , & qui couronna sa glorieuse administration. Le grand Ministre , qui l'avoit aidée à soutenir le poids des affaires , & qui avoit su sauver la France , malgré la France conjurée contre lui , avoit vu peu auparavant expirer avec lui une autorité que la France ne souffrit jamais sans jalousie entre les mains d'un étranger , mais que les orages avoient affermi

LOUIS se trouva seul , jeune , paisible , absolu , puissant , à la tête d'une Nation belliqueuse ; maître du cœur de ses sujets & du plus florissant Royaume du monde , avide de gloire , environné de vieux Chefs , dont les exploits passés sembloient lui reprocher le repos où il les laissoit encore. Qu'il est difficile , quand on peut tout , de se délier qu'on peut aussi trop entreprendre !

Les succès justifient bientôt nos entreprises. La Flandre est d'abord revendiquée comme le patrimoine de Thérèse ; & tandis que les Manifestes éclaircissent notre droit , nos victoires le décident.

La Hollande , ce boulevard , que nous avons élevé nous-mêmes contre l'Espagne , tombe sous nos coups ; ses villes , devant lesquelles l'intrépidité Espagnole avoit tant de fois échoué , n'ont plus de mur à l'épreuve de la bravoure Française , & LOUIS est sur le point de renverser en une Campagne , l'ouvrage lent & pénible de la valeur & de la politique d'un siècle entier.

Déjà le feu de la guerre s'allume dans toute l'Europe ; le nombre de nos victoires augmente celui de nos ennemis ; & plus nos ennemis augmentent , plus nos victoires se multiplient. L'Escaut , le Rhin , le Pô , le Ther n'opposent qu'une faible digue à la rapidité de nos conquêtes. Toute l'Europe se ligue , & ses forces réunies ne servent qu'à montrer la supériorité des nôtres ; les mauvais succès irritent nos ennemis , sans les désarmer ; leurs défaites , qui doivent finir la guerre , l'éternisent ; tant de sang déjà répandu , nourrit les haines , loin de les éteindre ; les traités de paix ne sont que comme l'appareil d'une nouvelle guerre. Munster , Nimegue , Risvic , où toute la sagesse de l'Europe assemblée promettoit de si beaux jours , ne forment que des éclairs qui annoncent de nouveaux orages ; les situations chan-



gent , & nos prospérités continuent. La Monarchie n'avoit pas encore vu des jours si brillants ; elle s'étoit relevée autrefois de ses malheurs ; elle a pensé périr & écrouler sous le poids de sa propre gloire.

La terre toute seule ne sembloit pas même suffire à nos triomphes. La mer encore gémissoit sous le nombre & sous la grandeur énorme de nos Navires. Nos Flottes , qui suffisoient à peine sous les derniers regnes pour mettre nos côtes à couvert de l'insulte des Pirates , portoient partout au loin la terreur & la victoire. Les ennemis attaqués jusques dans leurs Ports , avoient paru céder à l'étendard de la France , l'empire des deux mers. La Sicile , la Manche , les Isles du Nouveau Monde , avoient vu leurs ondes rougies par les défaites les plus sanglantes. Et l'Afrique même , encore fiere d'avoir vu autrefois échouer sur ses côtes , la valeur de saint Louis & toute la puissance de Charles-Quint , ne trouvant plus d'asyle sous ses remparts foudroyés , avoit été obligée de venir s'humilier , & d'en chercher un aux pieds du Trône de LOUIS.

Nous nous elevions de tant de prospérités , & nous ne savions pas que l'orgueil des Empires est toujours le premier signal de leur décadence.

Telle fut la grandeur de LOUIS dans la guerre. Jamais la France n'avoit mis sur pied des armées si formidables ; jamais l'art militaire , c'est-à-dire , l'art funeste d'apprendre aux hommes à s'exterminer les uns les autres , n'avoit été poussé si loin ; jamais tant de Généraux fameux ; & pour ne parler que de ces premiers temps , un Condé , dont le premier coup d'œil décidoit toujours de la victoire ; un Turenne , qui plus tardif en apparence , n'en étoit que plus sûr du succès ; un Créqui , plus grand le jour de sa défaite , que dans les jours de ses triomphes ; un

Luxembourg , qui sembloit se jouer de la victoire ; & tant d'autres venus depuis , que nos annales mettront un jour parmi les Guefcclins & les Dunois de notre siecle.

Mais hélas ! triste souvenir de nos victoires , que nous rappelez-vous ? Monuments superbes élevés au milieu de nos Places publiques , pour en immortaliser la mémoire , que rappellerez-vous à nos neveux , lorsqu'ils vous demanderont , comme autrefois les Israélites , ce que signifient vos massives pompeuses & énormes ? *Quando interrogaverint vos filii vestri , dicentes : Quid sibi volunt isti lapides ?* (Jof. 4. 6.) Vous leur rappellerez un siecle entier d'horreur & de carnage ; l'élite de la Nobleffe Française précipitée dans le tombeau ; tant de Maisons anciennes éteintes ; tant de meres point consolées , qui pleurent encore sur leurs enfants ; nos campagnes désertes , & au lieu des trésors qu'elles renferment dans leur sein , n'offrant plus que des ronces au petit nombre des Laboureurs forcés de les négliger ; nos villes désolées , nos peuples épuisés , les arts à la fin sans émulation ; le commerce languissant ; vous leur rappellerez nos pertes , plutôt que nos conquêtes : *Quando interrogaverint vos filii vestri , dicentes : Quid sibi volunt isti lapides ?* Vous leur rappellerez tant de lieux saints profanés ; tant de dissolutions capables d'attirer la colere du Ciel sur les plus justes entreprises ; le feu , le sang , le blasphème , l'abomination , & toutes les horreurs qu'enfante la guerre ; vous leur rappellerez nos crimes , plutôt que nos victoires : *Quando interrogaverint vos filii vestri , dicentes : Quid sibi volunt isti lapides ?*

O fleau de Dieu ! ô guerre ! cesserez - vous enfin de ravager l'héritage de Jesus-Christ ? O glaive du Seigneur ! levé depuis long-temps sur les peuples & sur les nations , ne vous repo-

ferez-vous pas encore ? *O mucro Domini ! usquequò non quiesces !* ( Jerem. 47. 6. ) Vos vengeances , ô mon Dieu ! ne sont-elles pas encore accomplies ! N'auriez-vous encore donné qu'une fausse paix à la terre ! L'innocence de l'auguste Enfant que vous venez d'établir sur la Nation , ne désarme-t-elle pas votre bras , plus que nos iniquités ne irritent ! Regardez-le du haut du Ciel , & n'exercez plus sur nous des châtimens qui n'ont servi jusqu'ici qu'à multiplier nos crimes : *O mucro Domini ! usquequò non quiesces ! Ingredere in vaginam tuam , refrigerare , & file.*

Un si long cours de prospérités inouïes , qui devoit un jour nous coûter si cher , eleva bientôt le Royaume à un point de gloire & de magnificence où les siècles passés ne l'avoient pas encore vu. La France devint comme le spectacle pompeux de toute l'Europe. Que de Maisons royales s'élevèrent , demeure superbe de Louis , où toutes les merveilles de l'Asie & de l'Italie rassemblées , sembloient venir rendre hommage à sa grandeur ! Paris , comme Rome triomphante , s'embellissoit des dépouilles des Nations. La Cour , à l'exemple du Souverain , plus brillante & plus magnifique que jamais , se piqua d'effacer l'éclat des Cours étrangères. La ville , l'imitatrice éternelle de la Cour , en copia le faste. Les Provinces à l'envi marcherent de loin sur les traces de la ville. La simplicité des anciennes mœurs changea ; il ne resta plus de vestiges de la modestie de nos peres , que dans leurs vieux & respectables portraits , qui en ornant les murs de nos Palais , nous en reprochoient tout bas la magnificence. Le luxe , toujours le précurseur de l'indigence , en corrompant les mœurs , tarit la source de nos biens ; la misère même , qu'il avoit enfantée , ne put le modérer : la perpé-

tuelle inconstance des ornements fut un des attributs de la Nation ; la bizarrerie devint un goût , nos voisins même à qui notre faste nous rendoit si odieux , ne laisserent pas d'en venir chercher chez nous le modele , & après les avoir épuisés par nos victoires , nous fûmes encore les corrompre par nos exemples.

Cependant chaque jour embellissoit le regne de LOUIS. La navigation plus florissante que sous tous les regnes précédents , étendit notre commerce dans toutes les parties du monde connu. Des hommes habiles furent envoyés vers les côtes les plus éloignées de l'un & de l'autre hémisphère , pour prendre des points fixes & en perfectionner les connoissances. Un édifice célèbre ( 1 ) s'éleva hors de nos murs , où , en observant le cours des astres & toute la magnificence des cieux , on marque au Pilote des routes certaines sur la vaste étendue de l'Océan ; & on apprend au Philosophe à s'humilier sous la majesté immense de l'Auteur de l'univers. Nos flottes , aidées de ses secours , nous apportoit tous les ans , comme celles de Salomon , les richesses du nouveau monde. Hélas ! ces nations insulaires & simples nous envoyoient leur or & leur argent , & nous leur portions peut-être en échange , au lieu de la foi , nos dérèglements & nos vices.

Le commerce , si étendu au dehors , fut facilité au dedans par des ouvrages dignes de la grandeur des Romains. Des rivières , malgré les terres & les collines qui les séparoit , virent réunir leurs eaux , & porter aux pieds des murs de la Capitale , le tribut & les richesses diverses de chaque Province. Les deux mers , qui entourent & qui enrichissent ce vaste Royaume , se donnerent , pour ainsi dire , la main ; & un canal miraculeux , par la hardiesse & les travaux incom-

( 1 ) *L'Observatoire.*

préhenfibles de l'entreprise , rapprocha ce que la nature avoit féparé par des efpaces immenfes.

Il étoit réfervé à LOUIS d'achever ce que les fiecles précédents de la Monarchie n'auroient même ofé fouhaiter ; c'étoit le regne des prodiges ; nos peres ne les avoient pas même imaginés , & nos neveux n'en verront jamais de femblables ; mais plus heureux que nous , ils verront peut-être le regne de la paix , de la frugalité & de l'innocence. Qu'ils n'arrivent jamais au comble frivole de notre gloire , plutôt que de l'acheter au prix des vices & des malheurs où elle nous a précipités !

Il eft vrai que les foins de LOUIS pour augmenter l'éclat & le bon ordre du Royaume , ne fe propofoient point de bornes. La ville régnante, l'abord de toutes les nations , & qui raflembloit le choix , comme le rebut de nos Provinces , vit ce nombre prodigieux d'habitants fi différens de mœurs , d'intérêts , de pays , vivre comme un feul homme. La Police y ôta au crime la fûreté que la confufion & la multitude lui avoient jufques-là donnée. Au milieu de ce chaos régnerent l'ordre & la paix ; & dans ce concours innombrable d'hommes fi inconnus les uns aux autres , nul prefque ne fut inconnu à la vigilance du Magiftrat.

Le Royaume entier changea de face comme la Capitale ; la juftice eut des loix fixes ; & le bon droit ne dépendit plus , ou du caprice du juge , ou du crédit de la partie ; des réglemens utiles , & qui deviendront la Jurifprudence de tous les regnes à venir , furent publiés ; l'étude du Droit François & du Droit Public , fe ranima ; des Sénateurs célèbres , & dont les noms formeront un jour la tradition des grands hommes , qui embelliront l'hiftoire de la Magiftrature , ornerent nos Tribunaux ; l'éloquence &

la science des loix & des maximes , brillèrent dans le Barreau ; & la Tribune du Sénat principal devint aussi célèbre par la majesté des plaidoyers publics , que l'avoit été sous les Hortenses & sous les Cicérons , celle de Rome.

A quel point de perfection les sciences & les arts ne furent-ils pas portés ? Vous en ferez les monuments éternels , Ecoles fameuses rassemblées autour du trône , & qui en assurez plus l'éclat & la majesté , que les soixante Vaillants qui environnoient le trône de Salomon ! (*Cant. 3. 7.*) L'émulation y forma le goût : les récompenses augmentèrent l'émulation ; le mérite qui se multiplioit , multiplia les récompenses.

Quels hommes ; & quels ouvrages vois-je sortir à la fois de ces assemblées savantes ? des Phidias , des Apelles , des Platons , des Sophocles , des Plautes , des Démosthènes , des Horaces ; des hommes & des ouvrages , au goût desquels le goût des âges futurs de la Monarchie se rappellera toujours ? Je vois revivre le siècle d'Auguste , & les temps les plus polis & les plus cultivés de la Grèce. Il falloit que tout fût marqué au coin de l'immortalité sous le regne de Louis ; & que les époques des lettres y fussent aussi célèbres que celles des victoires.

La France a retenti long - temps de ces pompeux éloges ; & nous nous sommes comme rassasiés là - dessus de nos propres louanges. Mais le dirai-je ici ? en ajoutant à la science , nous avons ajouté au travail & à la malice ; les arts en flattant la curiosité , ont enfanté la mollesse : le théâtre plus florissant , mais toujours le triste fruit de l'abondance , de l'oïveté & de la corruption , ou a donné du ridicule au vice , sans corriger les mœurs ; ou a corrompu les mœurs , en rendant le vice plus aimable ; la poésie , en nous rappelant tout le sel & tous les agréments des Anciens ,

nous en a rappelé les séductions & la licence ; la philosophie a paru perdre du côté de la simplicité de la foi , ce qu'elle acquéroit de plus sur les connoissances de la nature ; l'éloquence , toujours flatteuse dans les Monarchies , s'est assadie par des adulations dangereuses aux meilleurs Princes : enfin, la science même de la Religion, plus exacte & plus approfondie , & d'où devoient naître la paix & la vérité , a dégénéré en vaines subtilités , & éternisé les disputes. O siècle si vanté !  *votre ignominie s'est donc multipliée avec votre gloire.* ( Osée , 4. 7. ) Mais la gloire appartenoit à LOUIS , & l'abus qu'on en a fait , a été notre seul ouvrage. Ainsi éclatoit au loin la grandeur & la réputation de la France , tandis qu'au dedans, elle s'affoiblissoit par ses propres avantages.

Je ne rappelle ici qu'une partie des merveilles dont vous avez été témoins. Tout ce qui fait la grandeur des Empires , se trouvoit réuni autour de LOUIS. Des Ministres sages & habiles , ressource des peuples & des Rois : nos frontieres reculées , & qui sembloient éloigner de nous la guerre pour toujours ; des forteresses inaccessibles élevées de toutes parts , & qui paroissoient plus destinées à menacer les Etats voisins , qu'à mettre nos Etats à couvert ; l'Espagne forcée de nous céder , par un acte solennel , la préséance qu'elle nous avoit jusques-là disputée : Rome même défavouer par un monument public , le droit des gens violé , & l'outrage fait à une Couronne , de qui elle tient sa splendeur & la vaste étendue de son patrimoine ; enfin le Souverain lui-même d'une République florissante , descendre de son trône , d'où ses prédécesseurs n'étoient pas encore descendus , quitter ses Citoyens & sa patrie , & venir mettre les marques fastueuses de sa dignité aux pieds de LOUIS , pour fléchir sa clémence.

Grands événements qui nous attiroient la jalousie bien plus que l'admiration de l'Europe ! E des événements , qui font tant de jaloux , peuvent bien embellir l'histoire d'un regne , mais ils n'assurent jamais le bonheur d'un Etat.

Que manquoit-il dans ces temps heureux à la gloire de LOUIS ? Arbitre de la paix & de la guerre , maître de l'Europe , formant presque avec la même autorité les décisions des Cours Etrangères , que celles de ses propres Conseils ; trouvant dans l'amour de ses sujets des ressources , qui en tarissant leurs biens , ne pouvoient épuiser leur zele ; conservant sur les Princes issus de son sang , signalés par mille victoires , un pouvoir aussi absolu que sur le reste de ses sujets ; voyant autour de son trône les enfants de ses enfants , le Pere d'une nombreuse postérité , le Patriarche , pour ainsi dire , de la famille Royale , & élevant tout à la fois , sous ses yeux , les successeurs des trois regnes suivans. Jamais la succession Royale n'avoit paru plus affermie. Nous voyions croître aux pieds du trône , les Rois de nos enfants & de nos neveux. Hélas ! à peine en reste-t-il un pour nous-mêmes ; & il n'est demeuré qu'une étincelle dans Israël. Mais ne hâtons pas ces tristes images , que la constance de LOUIS doit nous ramener dans la suite de ce discours

Que ces jours de deuil paroissent loin de nous en ce jour brillant , où nous donnions des Rois à nos voisins ; & où l'Espagne même , qui avoit ébranlé tant de fois l'Empire François , & qui depuis si long-temps usurpoit une de nos Couronnes , vint mettre toutes les siennes sur la tête d'un des petit-fils de LOUIS !

Ce fut ce grand jour qu'il parut comme un nouveau Charlemagne , établissant ses enfants Souverains dans l'Europe ; voyant son trône environné de Rois sortis de son sang , réunissant en-



core une fois , sous la race auguste des Franks , les peuples & les Nations ; faisant mouvoir du fond de son Palais , les ressorts de tant de Royaumes ; & devenu le centre & le lien de deux vastes Monarchies , dont les intérêts avoient semblé jusques-là aussi incompatibles que les humeurs.

Jour mémorable ! il est vrai , vous ne ferez écrit sur nos fastes qu'avec le sang de tant de François que vous avez fait verser ; les malheurs que vous prépariez , nous ont rendu cette gloire triste & amère ; vos dons éclatants , en flattant notre vanité , ont humilié , & pensé renverser notre puissance. L'Espagne ennemie n'avoit pu nous nuire : l'Espagne alliée nous a accablé ; nos disgrâces seront éternellement gravées autour de la Couronne qu'elle a mise sur la tête d'un de nos Princes. Mais si la Castille a vu notre joie modérée par nos pertes , elle ne verra jamais notre estime pour sa valeur & sa fidélité , & notre reconnaissance pour son choix , affoiblie.

J'avoue , mes Freres , que la gloire des événements , qui embellit un regne , est souvent étrangère au Souverain : les Rois ne sont grands que par les vertus qui leur sont propres ; leurs succès les plus éclatants peuvent ne couvrir que des qualités fort obscures , & prouver qu'ils sont bien servis , plutôt que dignes de commander.

Mais ici nous ne craignons pas de dépouiller Louis de tout cet éclat qui l'environnoit , & de vous le montrer lui-même. Quelle sagesse ! & quel usage des affaires ! l'Europe redoutoit la supériorité de ses conseils , autant que celle de ses armes : ses Ministres étudioient sous lui l'art de gouverner ; sa longue expérience mûrissoit leur jeunesse , & assuroit leurs lumières ; les négociations conduites par l'habileté , réussissoient toujours par le secret. Quel bonheur la réputation seule du gouvernement ne promettoit-elle pas. &

la France , si nous eussions sù nous contenter de la gloire de la sagesse ? Tous les Rois voisins , qui en naissant avoient trouvé LOUIS déjà vieilli sur le trône , se fussent regardés comme les enfants & les pupilles d'un si grand Roi ; il n'eût pas été leur vainqueur , mais il étoit assez grand pour mépriser les triomphes (1), & il eût été leur tuteur & leur pere.

De ce fonds de sagesse sortoit la majesté répandue sur sa personne : la vie la plus privée ne le vit jamais un moment oublier la gravité & les bien-séances de la dignité Royale ; jamais Roi ne fut mieux soutenir que lui le caractère majestueux de la souveraineté. Quelle grandeur , quand les Ministres des Rois venoient aux pieds de son trône ! quelle précision dans ses paroles ! quelle majesté dans ses réponses ! Nous les recueillions comme les maximes de la sagesse ; jaloux que son silence nous dérobat trop souvent des trésors qui étoient à nous ; & , s'il m'est permis de le dire , qu'il ménageât trop ses paroles à des sujets qui lui prodiguoient leur sang & leur tendresse.

Cependant , vous le savez , cette majesté n'avoit rien de farouche : un abord charmant , quand il vouloit se laisser approcher ; un art d'affaibonner les graces , qui touchoit plus que les graces même ; une politesse de discours qui trouvoit toujours à placer ce qu'on aimoit le plus à entendre. Nous en sortions transportés , & nous regrettions des moments que sa solitude & ses occupations rendoient tous les jours plus rares. Nation fidelle , nous aimons de tout temps à voir nos Rois , & les Rois gagnent toujours à se montrer à une Nation qui les aime.

Et quel Roi y auroit plus gagné que LOUIS ? Vous pouvez le dire ici à ma place , anciens &

(1) *Jam Casar tantus erat ; ut posset triumphos committere. Flor.*

illustres fujets occupés autour de sa personne. Au milieu de vous ce n'étoit plus ce grand Roi, la terreur de l'Europe, & dont nos yeux pouvoient à peine soutenir la majesté ; c'étoit un maître humain, facile, bienfaisant, affable ; l'éclat qui l'environnoit, le déroboit à nos regards ; nous ne voyions que sa gloire, & vous voyiez toutes ses vertus.

Un fonds d'honneur, de droiture, de probité, de vérité ; qualités si essentielles aux Rois, & si rares pourtant même parmi les autres hommes ; un ami fidele, un époux, malgré les foiblesses qui partagerent son cœur, toujours respectueux pour la vertu de Thérèse ; condamnant, pour ainsi dire, par ses égards pour elle, l'injustice de ses engagements, & renouant par l'estime, un lien affoibli par les passions ; un pere tendre, plus grand dans cette histoire domestique, qui ne passera peut-être point à nos neveux, que dans les événements éclatants de son regne, que les histoires publiques conserveront à la postérité.

Mais ces vertus humaines, que sont-elles devant Dieu, quand la piété ne les a pas sanctifiées ? hélas ! le vain sujet souvent des louanges des hommes & des vengeances du Seigneur. Mais cette gloire si célébrée, & qui a fait tant de jaloux ou de flatteurs, à quoi mène-t-elle pour l'éternité, si l'on ne l'a pas rendue à celui à qui seul la gloire est due ! à un jugement plus rigoureux, & par l'ambition qui toujours y conduit, & par l'orgueil qu'elle inspire. Destinée terrible, & toujours à craindre pour les plus grands Rois surtout, vous n'augmenterez pas le deuil de nos prières, & vous ne troublez pas la paix des offrandes saintes qui reposent sur l'autel, & qui vont solliciter pour LOUIS, le Pere des miséricordes.

Il connut le néant de la gloire humaine : Et

*agnovit quòd in his quoque esset labor , & afflictio spiritûs ;* & il fut encore plus grand par une foi humble & par une piété sincère , que par l'éclat de sa puissance & de ses victoires.

## II.

PARTIE. **L'**ONCTION sainte répandue sur les Rois consacre leur caractère , & ne sanctifie pas toujours leur personne ; l'étendue de leurs devoirs répond à celle de leur puissance , le sceptre est plutôt le titre de leurs soins & de leur servitude , que de leur autorité ; ils ne sont Rois , que pour être les peres & les pasteurs des peuples : ils ne sont pas nés pour eux seul ; & les vertus privées , qui assurent le salut du sujet toutes seules , se tourneroient en vices pour le Souverain.

C'est à la sublimité de ces idées primitives , que l'Ecriture rappelle l'éloge d'un des plus saints Rois de Juda. Il conserva son cœur fidele à Dieu : *Gubernavit ad Dominum cor ipsius ;* ( Eccli. 49. 3. 4. ) c'est le devoir essentiel de l'homme. Il renversa les abominations de l'impiété & tous les monuments de l'erreur ; *Tulit abominationes impietatis ;* c'est le zele du Souverain. Il affermit la piété dans les jours de péché & de malice , en l'honorant de ses faveurs & de sa confiance : *In diebus peccatorum corroboravit pietatem ;* & c'est l'exemple que doit à ses sujets celui qui en est le pasteur & le pere.

Louis porta en naissant un fonds de Religion & de crainte de Dieu , que les égarements même de l'âge ne purent jamais effacer. Le sang de saint Louis & de tant de Rois chrétiens , qui couloit dans ses veines , le souvenir encore tout récent d'un pere juste , les exemples d'une mere pieuse , les instructions du Prélat irrépréhensible , qui présidoit à son éducation ; d'heureuses inclinations , encore plus sûres que les instructions & les exem-

ples, tout paroissoit le destiner à la vertu comme au trône.

Mais hélas ! qu'est-ce que la jeunesse des Rois ? une saison périlleuse, où les passions commencent à jouir de la même autorité que le Souverain, & à monter avec lui sur le trône. Et que pouvoit attendre Louis, sur-tout dans ce premier âge ? l'homme le mieux fait de sa Cour ; tout brillant d'agréments & de gloire, maître de tout vouloir, & ne voulant rien en vain ; voyant naître tous les jours sous ses pas des plaisirs nouveaux, qui attendoient à peine ses desirs ; ne rencontrant autour de lui que des regards toujours trop instruits à plaire, & qui paroissoient tous réunis & conjuré pour plaire à lui seul ; environné d'apologistes des passions, qui souffloient encore le feu de la volupté, & qui cherchoient à effacer ses premières impressions de vertu, en donnant des titres d'honneur à la licence ; au milieu d'une Cour polie, où la mollesse & les plaisirs ont trouvé de tout temps le secret de s'allier, & même d'aller de pair, avec la valeur & le courage ; & enfin, dans un siècle où le sexe peu content d'oublier sa propre pudeur, semble même défier ce qui peut en rester encore dans ceux à qui il veut plaire.

Et cependant de l'exemple du Prince, quel déluge de maux dans le peuple ! Ses mœurs forment bientôt les mœurs publiques : l'imitation toujours sûre de plaire & d'attirer des graces, réconcilie l'ambition avec la volupté ; les plaisirs, d'ordinaire gênés par les vues de la fortune, en facilitent les avenues, & en deviennent la plus sûre route ; des Ecrivains profanes vendent leur plume à l'iniquité, & chantent des passions que le respect tout seul auroit dû ensevelir dans un éternel silence : de nouveaux spectacles s'élèvent pour

en faire des leçons publiques , tout devient la passion du Souverain.

O Rois des peuples ! dit l'Esprit de Dieu , ( Sap. 6. 3. 4. 5. 10. ) vous , qui assis sur votre trône , voyez avec tant de complaisance à vos pieds la multitude des Nations ! c'est à vous que j'adresse ces paroles : *Ad vos , ô Reges , sunt hi sermones mei*. Souvenez - vous que la puissance vous a été donnée d'en haut ; que l'usage en doit être saint , comme l'origine en est sainte ; qu'un jugement très - dur est préparé à ceux qui sont établis pour commander aux autres , & qu'à l'étendue de l'autorité l'abondance du châtiment est presque toujours réservée.

Mais ici les miséricordes éternelles préparées à Louis , commencent à se manifester. Dieu le prépare de loin à la vertu , en armant les premiers traits de son autorité contre les vices. L'usage barbare des duels , ancien reste de la férocité de nos premiers Conquérants , que la religion & la politesse qu'elle met dans les mœurs , n'avoit pu depuis modérer ; que tant de Rois avoient vainement condamné , & qui avoit coûté tant de sang à la Nation , fut aboli ; & LOUIS consacra le commencement de son regne , par une action qui assure le repos & la tranquillité de tous les regnes à venir.

Oui , mes Freres , dans le temps que LOUIS paroïssoit encore loin du Seigneur , le Seigneur étoit déjà près de lui ; les passions même qui blessent son cœur , respectent sa foi. Quelle horreur pour ce genre d'hommes , qui ne goûtent qu'à demi le plaisir , s'il n'est assaisonné d'impiété , & qui paroissent ne se souvenir de Dieu , que pour le mettre dans leurs affreuses débauches ! L'impie étoit pros crit , dès-là qu'il étoit connu ; la naissance & les services , loin d'assurer l'impunité

à l'irréligion , en rendoient le châtiment plus éclatant : les agréments même de l'esprit , séduction dont on a tant de peine à se défendre , n'en avoient plus pour lui , dès qu'il y voyoit luire une étincelle d'incrédulité. Il ne connoissoit point de mérite dans l'homme qui ne connoît point de Dieu ; & l'impie , qui dit anathème au ciel , devenoit à l'instant pour lui , l'anathème de la terre.

Ainsi se préparoit l'ouvrage de la sanctification de LOUIS. Mais sortons de ces temps de ténèbres , si inévitables aux Rois , & si ordinaires aux autres hommes ; périsse & soient à jamais effacés de notre souvenir , ces jours qu'il a effacés par ses larmes & par sa piété , & que le Seigneur a sans doute oubliés ! les premières années de la jeunesse des Souverains , comme les commencements de leur naissance , se ressemblent presque toutes : *Nemo enim ex regibus habuit aliud natiuitatis initium.* ( Sap. 7. 5. ) Mais si LOUIS les a suivis dans ces premières voies des passions , où sont les Rois qui aient marché depuis avec autant de grandeur & de fidélité que lui , dans les voies de la grace ? où sont même ceux de ses sujets , qui vivoient sous ses yeux , & que leur rang approchoit du trône ? Hélas ! imitateurs la plupart , pour ne pas dire coupables adulateurs de ses faiblesses , ils ont peut-être fini par censurer sa vertu.

Et quelle vertu ! uniforme , tendre , constante. On ne vit point en lui de ces inégalités de piété si inséparables de l'inconstance des hommes , que l'uniformité toute seule lasse ; que l'ennui du vice attire souvent tout seul à la nouveauté de la vertu , pour qui l'usage de la vertu redevient bientôt un nouvel attrait favorable au vice ; & qui en repassant sans cesse du vice à la vertu , cherchent plus à soulager leur inconstance , qu'à fixer leur infidélité.

Dès la premiere démarche que LOUIS eut fait dans la voie de Dieu, il y marcha toujours d'un pas égal & majestueux. Un jour instruisoit l'autre jour, & une nuit donnoit des leçons semblables à l'autre nuit. L'histoire de sa piété est l'histoire d'une de ses journées; & hors les événements inattendus, qui montroient en lui de nouvelles vertus, la vertu du premier jour fut celle du reste de sa vie.

Soins immenses du gouvernement, dont il portoit presque tout seul le poids, vous n'interrompites jamais l'exaëtitude de ses devoirs religieux: jamais la vie de la Cour, toujours inégale, parce qu'elle est oiseuse, ne déranger la respectable uniformité de sa conduite; & dans un lieu où le caprice & le loisir sont si ingénieux à varier les jours & les moments, LOUIS seul étoit le point fixe où tous les jours & tous les moments se trouvoient les mêmes; vertu rare, dans les Princes sur-tout, que rien ne contraint, & en qui l'inconstance de l'imagination est sans cesse réveillée par le choix & la multiplicité des ressources.

La piété & la bonne foi des dispositions répondoit à l'exaëtitude des devoirs. Quelle profonde religion aux pieds des autels! Avec quel respect venoit-il courber devant la gloire du Sanctuaire, cette tête qui portoit, pour ainsi dire, l'univers; & que l'âge, la majesté, les victoires rendoient encore moins auguste que la piété! Quelle terreur en approchant des mysteres saints & de cette viande céleste, qui fait les délices des Rois! Quelle attention à la parole de vie! & malgré les dégoûts & les censures d'une Cour éclairée & difficile, quel respect pour la sainte liberté du ministère & pour les défauts même du Ministre! *Il nous en a dit assez pour nous corriger*, répondoit-il à ceux de sa Cour qui paroissent mécontents de l'instruction. Quelle tendresse de



conscience ! quelle horreur pour les plus légères transgressions ! Tout le bien qui lui fut montré , il l'aima ; & s'il n'accomplit pas toute justice , c'est qu'elle ne lui fut pas toute connue. C'est la destinée des meilleurs Rois , c'est le malheur du rang , plutôt que le vice de la personne.

Mais l'épreuve la moins équivoque d'une vertu solide , c'est l'adversité. Et quels coups , ô mon Dieu ! ne prépariez-vous pas à sa constance ! Ce grand Roi , que la victoire avoit suivi dès le berceau , & qui comptoit ses prospérités par les jours de son regne ; ce Roi , dont les entreprises toutes seules annonçoient toujours le succès , & qui jusques-là n'ayant jamais trouvé d'obstacle , n'avoit eu qu'à se défier de ses propres desirs ; ce Roi dont tant d'éloges & de trophées publics avoient immortalisé les conquêtes , & qui n'avoit jamais eu à craindre que les écueils qui naissent du sein même de la louange & de la gloire ; ce Roi , si long-temps maître des événements , les avoit par une révolution subite , tous tournés contre lui. Les ennemis prennent notre place ; ils n'ont qu'à se montrer , la victoire se montre avec eux ; leurs propres succès les étonnent : la valeur de nos troupes a semblé passer dans leur camp ; le nombre prodigieux de nos armées en facilite la déroute ; la diversité des lieux ne fait que diversifier nos malheurs ; tant de champs fameux de nos victoires sont surpris de servir de théâtre à nos défaites ; le peuple est consterné , la Capitale est menacée , la misère & la mortalité semblent se joindre aux ennemis , tous les maux paroissent réunis sur nous ; & Dieu qui nous en préparoit les ressources , ne nous les montrait pas encore. Denain & Landreci étoient encore cachés dans les conseils éternels. Cependant notre cause étoit juste ; mais l'avoit-elle toujours été ? & que fais-je , si nos dernières défaites n'exploient pas l'équité

douteuse , ou l'orgueil inévitable de nos anciennes victoires ?

LOUIS le reconnut , il le dit : *J'avois autrefois entrepris la guerre légèrement , & Dieu avoit semblé me favoriser ; je la fais pour soutenir les droits légitimes de mon petit-fils à la Couronne d'Espagne , & il m'abandonne : il me préparoit cette punition que j'ai méritée.* Il s'humilia sous la main qui s'appesantissoit sur lui ; sa foi ôta même à ses malheurs la nouvelle amertume que le long usage des prospérités leur donne toujours ; sa grande ame ne parut point émue : au milieu de la tristesse & de l'abattement de la Cour , la sérénité seule de son auguste front rassuroit les frayeurs publiques. Il regarda les châtimens du Ciel , comme la peine de l'abus qu'il avoit fait de ses faveurs passées : il répara , par la plénitude de sa soumission , ce qui pouvoit avoir manqué autrefois à sa reconnoissance. Il s'étoit peut-être attribué la gloire des événemens , Dieu la lui ôte , pour lui donner celle de la soumission & de la constance.

Mais le temps des preuves n'est pas encore fini. Vous l'avez frappé dans son peuple , ô mon Dieu ! comme David , vous le frappez encore comme lui dans ses enfans ; il vous avoit sacrifié sa gloire , & vous voulez encore le sacrifice de sa tendresse.

Que vois-je ici ! & quel spectacle attendrissant même pour nos neveux , quand ils en liront l'histoire ! Dieu répand la désolation & la mort sur toute la Maison royale. Que de têtes augustes frappées ! que d'appuis du trône renversés ! Le jugement commence par le premier né ; sa bonté nous promettoit des jours heureux , & nous répandimes ici nos prières & nos larmes sur ses cendres chères & augustes. Mais il nous restoit encore de quoi nous consoler. Elles n'étoient pas

encore effuyées, nos larmes; & une Princesse aimable (1) qui délassoit L O U I S des soins de la Royauté, est enlevée dans la plus belle saison de son âge aux charmes de la vie, à l'espérance d'une Couronne, & à la tendresse des peuples, qu'elle commençoit à regarder & à aimer comme ses sujets. Vos vengeances, ô mon Dieu! se préparent encore de nouvelles victimes; ses derniers soupirs soufflent la douleur & la mort dans le cœur de son royal Epoux (2). Les cendres du jeune Prince se hâtent de s'unir à celles de son épouse; il ne lui survit que les moments rapides qu'il faut, pour sentir qu'il l'a perdue; & nous perdons avec lui les espérances de sagesse & de piété, qui devoient faire revivre le regne des meilleurs Rois, & les anciens jours de paix & d'innocence.

Arrêtez, grand Dieu! montrerez-vous encore votre colère & votre puissance contre l'Enfant qui vient de naître? voulez-vous tarir la source de la Race royale? & le sang de Charlemagne & de saint Louis, qui ont tant combattu pour la gloire de votre nom, est-il devenu pour vous comme le sang d'Achab, & de tant de Rois impies dont vous exterminiez toute la postérité.

Le glaive est encore levé, mes Freres; Dieu est sourd à nos larmes, à la tendresse & à la piété de L O U I S. Cette fleur naissante, & dont les premiers jours étoient si brillants, est moissonnée (3); & si la cruelle mort se contente de menacer celui qui est encore attaché à la mamelle (4), ce reste précieux que Dieu vouloit nous sauver de tant de pertes, ce n'est que pour finir cette triste

(1) *Mort d'Adelaïde de Savoie.*

(2) *Mort du Duc de Bourgogne.*

(3) *Mort du Duc de Bretagne, frere aîné de Louis XV. arrivée encore peu de jours après.*

(4) *Le Roi Louis XV. fut alors à l'extrémité.*

& sanglante scene , par nous enlever le seul des trois Princes ( 1 ) qui nous restoit encore pour présider à son enfance , & le conduire ou l'affermir sur le trône.

Au milieu des débris lugubres de son auguste Maison , LOUIS demeure ferme dans la foi. Dieu souffle sa nombreuse postérité , & en un instant elle est effacée comme les caractères tracés sur le sable. De tous les Princes qui l'environnoient , & qui formoient comme la gloire & les rayons de sa Couronne , il ne reste qu'une foible étincelle sur le point même alors de s'éteindre. Mais le fonds de sa foi ne peut être épuisé par ses malheurs ; il espere comme Abraham , que le seul enfant de la promesse ne périra point : il adore celui qui dispose des sceptres & des couronnes , & voit peut-être dans ces pertes domestiques , la miséricorde qui expie & qui achève d'effacer du livre des justices du Seigneur , ses anciennes passions étrangères.

LOUIS conserva donc à Dieu un cœur fidele : *Gubernavit ad Dominum cor ipsius* ; & c'est-là le devoir essentiel de l'homme. Mais jusqu'où ne porta-t-il point son zèle pour l'Eglise , cette vertu des Souverains , qui n'ont reçu le glaive & la puissance , que pour être les appuis des autels & les défenseurs de sa doctrine ? *Tulit abominaciones impietatis.*

Ici les événements parlent pour moi ; & les plaintes séditieuses de l'hérésie chassée du Royaume , qui ont si long-temps retenti dans toute l'Europe ; & les clameurs des faux Prophetes dispersés , qui sonnoient par-tout , à l'exemple de leurs pères , le signal de la guerre & de la vengeance contre LOUIS , ont fait avant nous l'éloge de son zèle.

Spécieuse raison d'Etat, en vain vous opposâtes

(1) Mort du Duc de Berry , oncle du Roi Louis XV.

à

à Louis les vues timides de la sagesse humaine : le corps de la Monarchie affoibli par l'évasion de tant de citoyens ; le cours du commerce ralenti ou par la privation de leur industrie , ou par le transport furtif de leurs richesses ; les Nations voisines , protectrices de l'hérésie , prêtes à s'armer pour la défendre. Les périls fortifient son zèle , l'œuvre de Dieu ne craint point les hommes ; il croit même affermir son trône en renversant celui de l'erreur : les Temples profanes sont détruits , les Chaires de séduction abattues , les Prophetes de mensonge arrachés des troupeaux qu'ils séduisoient ; les assemblées étrangères réunies à l'assemblée des Fideles. Le mur de séparation est ôté , nos freres viennent retrouver aux pieds de nos autels , avec les tombeaux de leurs ancêtres , les titres domestiques de la foi dont ils avoient dégénéré ; le temps , la grace , l'instruction achevent peu à peu un changement , dont la force n'obtient jamais que les apparences ; & l'erreur , qui née en France sembloit y avoir jeté des racines éternelles , & cette zizanie qui tant de fois avoit pensé étouffer parmi nous le bon grain ; & l'hérésie , depuis si long-temps redoutable au trône , par la force de ses places , par la foiblesse des regnes précédents forcés à la tolérer ; par un déluge de sang François qu'elle avoit fait verser , par le nombre de ses partisans , & par la science orgueilleuse de ses Docteurs , par l'appui de tant de Nations ; & même par l'ancien souvenir & l'injustice de cette journée sanglante , qui devoit être effacée de nos annales , que la piété & l'humanité désavoueront toujours , & qui en voulant l'écraser sous un de nos derniers Rois , ranima sa force & sa fureur , & fit , si je l'ose dire , de son sang , la semence de nouveaux disciples ; l'hérésie à l'abri de tant de remparts , tombe au premier coup que Louis lui

*Oraison funèbre.*

H

porte , dispaçoit & est réduite , ou à se cacher dans les ténèbres d'où elle étoit sortie , ou à passer les mers , & à porter avec ses faux Dieux , sa rage & son amertume dans les contrées étrangères.

Heureuse si la soumission eût précédé les châtimens ; si au lieu de céder à l'autorité , elle n'eût cédé qu'à la vérité ; & si ses Sectateurs contents la plupart d'obéir en apparence au Souverain , n'eussent tiré d'autre avantage du zele de Louis , que de laisser à leurs enfans & à leurs neveux , le bonheur d'obéir aujourd'hui à l'Eglise. Mais enfin la France , à la gloire éternelle de Louis , est purgée de ce scandale ; la contagion ne se perpétue plus dans les familles , il n'y a plus parmi nous qu'un bercail & un Pasteur , & si la crainte fit alors des hypocrites , l'instruction a fait depuis , de ceux qui sont venus après eux , de véritables Fidéles.

Aussi sous quelque couleur que l'erreur cherchât à reparoitre , elle réveillait également le zele & la piété de Louis. Vaines idées de perfection , qui sous prétexte d'élever l'homme jusques à Dieu , le laissez tout entier à lui-même , & lui faissiez de la pureté sublime de sa vertu , la sûreté de son libertinage ! nouveau système d'oraison , si inconnu à la simplicité de la foi , & qui mettiez l'acquiescement oisieux & le fanatisme de vos prières , à la place des devoirs & des violences de l'Evangile ! doctrine impie & ridicule , qui cherchiez à persuader en secret , que la prière , qui seule nous obtient la grace de surmonter les tentations , nous donne elle-même le droit d'y succomber sans crime ! Louis eut horreur de vos blasphèmes ; il arma le zele de l'Eglise contre les pièges mystérieux que vous tendiez à la piété , & le grand Evêque (1) , qui pour démêler vos illu-

(1) *M. de Fénelon , Archevêque de Cambrai.*

fions , s'en étoit presque laissé éblouir ; plus séduit par son amour pour la priere , que par les fausses maximes qui en abusoient , se joignit à la voix unanime des Pasteurs contre lui-même , laissa un exemple à l'Episcopat , qui sauroit à l'Eglise bien des scandales s'il étoit imité ; & changea , par la candeur & la promptitude de sa soumission , les éclairs & les foudres de l'Eglise qui le menaçoient , en une pluie abondante de graces & de bénédictions pour lui : *Fulgura in pluviam fecit.* ( Ps. 134. 7. )

Mais l'homme ennemi veille toujours pour semer des scandales dans le champ du Seigneur. La vérité a triomphé de l'hérésie & du fanatisme ; mais la paix que nous attendions n'est point encore venue : *Expectavimus pacem , & non erat bonum.* ( Jerem. 3. 7. ) Les mysteres de la grace , où l'orgueil de l'esprit humain a si souvent échoué , échauffent de nouveau les esprits : les Pasteurs de l'Eglise , qui toujours unis entr'eux , ne devroient jamais prendre les armes que contre les ennemis du dehors , se divisent , comme s'ils avoient des intérêts & des espérances différentes ; les esprits s'aigrissent , les disputes s'animent , ce n'est par-tout que trouble & que confusion. Grand Dieu ! à quoi aboutiront ces dissensions funestes ! Un siecle entier de contestations ne devoit-il pas en avoir enfin ralenti la fureur ? Les troupes des Philistins nous environnent ; au lieu de nous réunir pour repousser les Infideles , c'est nous-mêmes qui leur fournissons des prétextes spécieux d'insulter aux armées du Dieu vivant. Mais laissons une matiere dont le seul récit ne peut qu'affliger les enfans de l'Eglise qui ont quelque amour pour cette mere commune des Fideles ; il suffit à mon sujet de dire que Louis n'eut rien tant à cœur , que de voir la concorde & l'union régner parmi les Pasteurs ; la foi

maintenue dans la pureté ; les Fideles point partagés entre Paul, Apollon, ou Céphas ; mais uniquement attachés à Jesus-Christ & à son Eglise ; & que c'étoit-là constamment le but de toutes ses démarches. Dieu ne lui a pas donné la consolation avant de mourir, de voir finir nos tristes dissensions ; mais avec quelle douleur les voyoit-il se perpétuer dans son Royaume ! Les malheurs de l'Etat le trouvoient conitant : les troubles de la Religion flétrissoient son cœur, & effaçoient l'aiguille sérénité de son visage, & dans le lit même de sa douleur & de sa mort, comme un autre Théodose mourant, les maux de l'Eglise l'occupaient plus, le touchoient plus, que les horreurs de la mort dont il étoit environné : *Qui cum jam corpore solveretur, magis de statu Ecclesiarum, quàm de suis periculis angebatur.* (S. Ambr. in orat. fun. Theod.)

Tout ce qui pouvoit avancer les intérêts de la Religion, devenoit un intérêt d'Etat pour lui. Avec quelle magnificence ouvroit-il son Royaume & ses trésors à un Roi (1) & à une Reine pieuse, qui, pour avoir voulu faire remonter la foi sur le trône de leurs Ancêtres, en avoient été eux-mêmes chassés ! une Nation vaillante, mais aussi orageuse que la mer qui l'environne, & accoutumée à donner de semblables spectacles à l'Europe, s'ébranle, s'agite, se souleve, & jette hors de son sein ces sacrés dépôts. Louis seul de tous les Souverains, que cet outrage intéressoit tous, court au devant d'eux, les esuie du naufrage, offre un asyle à la Religion & à la Royauté fugitives ; s'arme pour venger la majesté des Rois & la sainteté de la foi, foulées aux pieds en leurs personnes ; attire sur ses Etats les fureurs d'une ligue redoutable, & les calamités d'une

(1) Le Roi Jacques II. & la Reine sa femme, chassés d'Angleterre, & réfugiés en France.



longue guerre qui n'a pensé finir qu'avec la Monarchie ; & s'il n'a pas eu la gloire de leur rendre leur Couronne , il a eu le mérite d'exposer la sienne.

Mais si son zèle pour la défense de la foi sembloit croître & se ranimer avec son grand âge ; rappelez-vous quels furent ses soins pour le rétablissement de la piété en ces jours de péché & de malice : *Corroboravit pietatem in diebus peccatorum* ; & c'est l'exemple que doit le Pasteur & le pere de ses sujets.

Vous le savez , mes Freres , la source de la régularité & de la pureté des mœurs publiques , est toujours dans le zèle & dans la sainteté des Evêques , établis pour être la forme du troupeau , pour le sanctifier & pour le conduire ; aux soins & aux exemples des premiers Pasteurs , est presque toujours attaché le salut ou la perte des Fidéles. Pénétré de cette vérité , quelles furent les attentions de LOUIS à choisir des Ministres irrépréhensibles ! quelles précautions ! quelle délicatesse de conscience ! Les témoignages les plus sûrs , les plus publics , pouvoient à peine suffire pour le rassurer dans ces choix. Plus effrayé que flatté de ce droit brillant attaché à sa Couronne , il le regarda comme l'écueil des Rois , & le fardeau le plus pénible & le plus dangereux de la Royauté. Les brigues , la faveur , la chair & le sang , n'étoient pas un droit auprès de lui , pour posséder les places de l'Eglise , qui est le Royaume de Jesus-Christ. Les services même , la naissance , la longue suite d'ancêtres ne lui paroissent pas une vocation suffisante au sacerdoce de Melchisedec , qui n'avoit point de généalogie. Il étoit vivement persuadé que l'Episcopat n'étoit pas une faveur temporelle , destinée à gratifier les familles ; mais un don céleste destiné à honorer l'Eglise , en lui donnant des Ministres capables

d'honorer leur ministère ; & l'exactitude de sa religion & de son zèle là dessus , alla peut-être quelquefois plus loin même que celle des rois.

Il vouloit que la puissance de son règne ne servit qu'à établir le règne de Dieu sur ses peuples. Quelle joie quand il voyoit quelqu'un de sa Cour revenir des égarements des passions , & mener une vie conforme à la sagesse & à la piété de sa sienne ; c'étoit pour lui comme une nouvelle conquête ajoutée à ses anciennes victoires. La vertu n'étoit plus un titre de dérision à la Cour ; c'étoit elle qui remplissoit les premières places ; elle qui étoit comblée d'honneur ; elle enfin qui frayoit l'accès au trône & à la confiance du Souverain.

Jours fortunés ! vous deviez ramener parmi nous le règne de la piété & de l'innocence ; & cependant jamais la malice n'a plus abondé ; & les faveurs royales , accordées à la vertu , n'en ont peut-être rendu que les apparences estimables. Siècle pervers ! tout coopère donc à ta perte ! Si le Prince oublie Dieu , il affermit & perpétue les vices ; s'il favorise les Justes , il multiplie les hypocrites.

Mais enfin ; LOUIS contraignit les œuvres de ténèbres à se cacher , & à ne plus insulter à la lumière ; le désordre ne fut plus un bon air ; & s'il n'en arrêta pas le cours , il en ôta du moins l'ostentation & le scandale.

La licence d'un théâtre étranger , où , à la honte des mœurs publiques & de la politesse de la Nation , les plus grossières obscénités assembloient les Grands & le Peuple ; où le vice parloit un langage dont notre langue même rougit ; & où le sexe lui-même venoit publiquement applaudir à des indécences qui étoient comme des insultes solennelles faites à sa pudeur , cette licence fut proscrite ; & les débris de cette scène

impure éleverent à la piété de LOUIS un monument plus immortel , que les murs renversés de tant de villes conquises , n'en avoient élevé à sa gloire.

En renversant les écoles du vice , quels asyles n'érigea-t-il point à la piété ? Vous l'apprendrez à nos neveux , Edifice auguste ( 1 ) , où la valeur réfugiée consacre aux pieds des autels , les restes tronqués & languissants d'une vie tant de fois exposée pour l'Etat ! Vous l'apprendrez encore , Maison sainte ( 2 ) , où la naissance & la pauvreté dotées , sauvent également l'innocence du sexe des périls , & la noblesse de la honte & de l'indigence ?

Que d'établissements pieux vois-je s'élever sous son regne , au milieu de la Capitale & dans les Provinces ! Le regne de Dieu croît & s'étend avec celui de LOUIS. Les jeunes Ministres du Sanctuaire reprennent dans des Maisons saintes , que chaque Pasteur élève à l'envi , ce premier esprit de science , de ferveur , de discipline , si déchu du temps de nos peres. Les forêts même se repeuplent de Solitaires ; & comme au temps des Machabées , plusieurs descendent dans le désert ( 3 ) , pour y chercher le jugement & la justice , parce que les maux & la corruption avoient inondé , & que Dieu n'étoit plus connu au milieu des villes : *Tunc descenderunt multi quærentes judicium & justitiam in desertum , quoniam inundaverunt super eos mala.* ( 1. Mac. 2. 29. 30. ) Des ouvrages infinis remplis de doctrine & de lumière , paroissent pour aider à la piété des Fideles. Nos neveux , qui en remontant , retrouveront dans ce siècle les premiers monuments de la science & de la piété renouvelées , béniront

( 1 ) *L'Hôtel des Invalides.*

( 2 ) *Maison de Saint-Cyr.*

( 3 ) *La Trappe & Sept-Fons.*

le regne de *LOUIS* ; recevront la grace que nous avons rejetée ; & puiseront dans ces secours , dûs à ses soins & transmis d'âge en âge , les regles des mœurs , la justice & le salut que nous n'avons pu trouver même dans ses exemples.

Qu'étoit - il réservé à une piété si fidelle à Dieu , si zélée pour l'Eglise , si utile aux peuples , qu'une Couronne de justice , encore plus éclatante que celle qu'il avoit reçue de ses Ancêtres , & une mort encore plus glorieuse à la grace & plus héroïque que sa vie !

Non , mes Freres , la source du véritable héroïsme & de l'élévation des sentiments , est dans la foi ; le monde n'a jamais fait que de faux héros ; & la mort qui nous montre toujours tels que nous sommes , découvre enfin en eux , ou une foiblesse de timidité qui les déshonore , ou une ostentation de fermeté , encore plus foible , & plus méprisable que leur frayeur , parce qu'elle est plus fausse.

*LOUIS* meurt en Roi , en Héros , en Saint. Un soudain dépérissement ébranle d'abord les fondements , ce semble , inaltérables d'une santé , que l'âge , les afflictions & les soins laborieux d'un long regne avoient jusques là respectée. Il avoit vécu au-delà de l'âge des Rois ; & elle nous promettoit encore une vie au-delà du cours ordinaire de celle des autres hommes ; il avoit vu naître nos peres , & il semble que nous comptions que c'étoit à nos neveux à le voir mourir. Tout ce qui nous flatte , nous paroît toujours devoir être éternel.

Mais Dieu , dont le regne seul ne finit point , & qui avoit déjà empreint au dedans de lui les caracteres ineffaçables de la mort , les cachoit encore aux lumieres de l'art & aux vaines espérances d'une Cour , que l'excellence du tempérament rassuroit encore. Mais enfin le secret de

Dieu se déclare ; la mort cachée au dedans , laisse voir au dehors des signes toujours trop infailibles qui l'annoncent ; on ne peut plus la méconnoître ; la lenteur augmente encore les horreurs de l'appareil. LOUIS seul la voit d'un œil tranquille. Au milieu des sanglots de ses anciens & fideles serviteurs , de la consternation des Princes & des Grands , des larmes de toute sa Cour , LOUIS trouve dans la foi une paix , une fermeté , une grandeur d'ame , que le monde n'a pas encore donnée. *Pourquoi pleurez-vous ?* dit-il à un des siens , que les larmes abondantes d'une douleur moins circonspecte lui font remarquer ; *aviez-vous cru que les Rois étoient immortels ?*

Ce Monarque environné de tant de gloire , & qui voyoit autour de lui tant d'objets si capables de réveiller , ou ses desirs , ou sa tendresse , ne jette pas même un œil de regret sur la vie ; il ne lui reste pas même ces incertitudes qui montrent encore la vie au mourant , & qui mêlent du moins aux tristes saisissements de la crainte , les douceurs de l'espérance. Il sait que son heure est venue , & qu'il n'y a plus de ressource ; & il conserve dans le lit de sa douleur , cette majesté , cette sérénité , qu'on lui avoit vu autrefois aux jours de ses prospérités sur son trône ; il regle les affaires de l'État , qui ne le regardent déjà plus , avec le même soin & la même tranquillité , que s'il commençoit seulement à régner ; & la vue sûre & prochaine de la mort ne lui donne pas ce dégoût , & cette horreur de penser à ce qu'on va quitter , qui est plutôt un désespoir secret de le perdre , qu'une marque que l'on ne l'aime plus. Les Sacrements des mourants n'ont pas autour de lui cet air sombre & lugubre , qui d'ordinaire les accompagne ; ce sont des mystères de paix & de magnificence. Et ce n'est pas ici un de ces moments rapides & uniques , où la vertu

se rappelle toute entiere, & trouve dans la courte durée de l'effroi du spectacle, la ressource de sa fermeté; les jours vuides, & les nuits laborieuses, se prolongent, & l'intrépidité de sa vertu semble croître & s'affermir sur les débris de son corps terrestre. Qu'on est grand, quand on l'est par la foi !

La vue fixe & assurée de la mort, soutenue durant plusieurs jours, sans foiblesse, mais avec religion; sans philosophie, mais avec une majestueuse fermeté; ne voulant exciter, ni l'attendrissement, ni l'admiration des spectateurs; ne cherchant, ni à les intéresser à sa perte par ses regrets, ni à s'attirer leurs éloges par sa constance; plus grand mille fois que s'il eût affecté de le paroître. Accourez à ce spectacle, censeurs frivoles & éternels de sa vertu, & qui aviez traité peut-être sa piété de foiblesse; & voyez si la vanité toute seule ne se feroit pas honneur de tout ce que la grace opere de grand en LOUIS dans ces derniers moments? Mais la vanité n'a jamais eu que le masque de la grandeur; c'est la grace qui en a la vérité.

Il s'assemble autour de son lit comme un autre David mourant, chargé d'années, de victoires & de vertus, les Princes de son auguste Sang & les Grands de l'Etat. Avec quelle dignité soutient-il le spectacle de leur désolation & de leurs larmes? Il leur rappelle, comme David, leurs anciens services; il leur recommande l'union, la bonne intelligence, si rare sous un Prince enfant; les intérêts de la Monarchie, dont ils sont l'ornement & le plus ferme soutien; il leur demande pour son fils Salomon & pour la foiblesse de son âge, le même zele, la même fidélité qui les avoit toujours si fort distingués sous son regne. Jamais il n'a paru plus véritablement Roi; c'est qu'il l'étoit déjà dans le ciel. & que le regne du Juste est encore plus grand & plus glorieux que celui des Rois de la terre.

Enfin le jeune Salomon , l'auguste Enfant , est appelé. LOUIS offre au Dieu de ses Ancêtres ce reste précieux de sa Maison royale , cet Enfant sauvé du débris qui lui rappelle la perte encore récente de tant de Princes , & que ses prières & sa piété ont sans doute conservé à la France. Il demande pour lui à Dieu , comme David pour son fils Salomon , un cœur fidele à sa loi , tendre pour ses peuples , zélé pour ses autels & pour la gloire de son nom : *Salomoni quoque filio meo dā cor perfectum , ut custodiat mandata tua.* ( 1. Par. 29. 19. ) Il lui laisse pour dernières instructions , comme un héritage encore plus cher que sa Couronne , les maximes de la piété & de la sagesse. *Mon fils* , lui dit-il , *vous allez être un grand Roi : mais souvenez-vous que tout votre bonheur dépendra d'être soumis à Dieu , & du soin que vous aurez de soulager vos peuples. Evitez la guerre ; ne suivez pas là-dessus mes exemples ; soyez un Prince pacifique : craignez Dieu & soulagez vos sujets.* Il leve les mains au Ciel , comme les Patriarches au lit de la mort , & répand sur cet enfant , avec ses vœux & ses bénédictions , des larmes qui échappent à sa tendresse , ou à la joie qu'il a d'aller posséder le royaume de l'éternité qui lui est préparé.

Retournez donc dans le sein de Dieu d'où vous étiez sortie , ame héroïque & chrétienne ! votre cœur est déjà où est votre trésor. Brisez ces foibles liens de votre mortalité , qui prolongent vos desirs & qui retardent votre espérance ; le jour de notre deuil est le jour de votre gloire & de vos triomphes. Que les Anges tutélaires de la France viennent au devant de vous , pour vous conduire avec pompe sur le trône qui vous est destiné dans le Ciel à côté des saints Rois vos ancêtres , de Charlemagne & de saint Louis. Allez rejoindre Thérèse , Louis , Adélaïde , qui vous attendent ,

& essuyer auprès d'eux , dans le séjour de l'immortalité , les larmes que vous avez répandues sur leurs cendres ; & si , comme nous l'espérons, la sainteté & la droiture de vos intentions a suppléé devant Dieu ce qui peut avoir manqué , durant le cours d'un si long regne , au mérite de vos œuvres & à l'intégrité de vos justices , veillez du haut de la demeure céleste sur un Royaume que vous laissez dans l'affliction , sur un Roi enfant qui n'a pas eu le loisir de croître & de mûrir sous vos yeux & sous vos exemples ; & obtenez la fin des malheurs qui nous accablent , & des crimes qui semblent se multiplier avec nos malheurs.

Et vous , grand Dieu ! jetez du haut du Ciel des yeux de miséricorde sur cette Monarchie désolée , où la gloire de votre nom est plus connue que parmi les autres Nations ; où la foi est aussi ancienne que la Couronne ; & où elle a toujours été aussi pure sur le Trône , que le Sang même de nos Rois qui l'ont occupé. Défendez-nous des troubles & des dissensions auxquelles vous livrez presque toujours l'enfance des Rois ; laissez-nous du moins la consolation de pleurer paisiblement nos malheurs & nos pertes. Etendez les ailes de votre protection sur l'enfant précieux que vous avez mis à la tête de votre peuple ; cet auguste Rejeton de tant de Rois ; cette Victime innocente échappée toute seule aux traits de votre colere & à l'extinction de toute la Race royale. Donnez-lui un cœur docile à des instructions qui vont être soutenues de grands exemples ; que la piété , la clémence , l'humanité & tant d'autres vertus qui vont présider à son éducation , se répandent sur tout le cours de son regne. Soyez son Dieu & son Pere , pour lui apprendre à être le Pere de ses sujets ; & conduisez-nous tous ensemble à la bienheureuse immortalité.

*Ainsi soit-il.*





O R A I S O N  
F U N E B R E  
D E M A D A M E,  
D U C H E S S E D ' O R L É A N S.

*Surrexerunt filii ejus , & beatissimam prædicaverunt ;  
vir ejus , & laudavit eam ; & laudent eam in por-  
tis opera ejus.*

*Ses enfants l'ont appelée bienheureuse ; son époux l'a  
comblée de louanges ; & ses actions ont fait son  
éloge dans toutes les assemblées publiques. Prov. 31.  
28. 31.*

**A** P R E s ces Eloges publics & domestiques ;  
que nous restoit-il à dire sur les louanges de  
TRES - HAUTE, TRES - PUISSANTE ET TRES-  
EXCELLENTE PRINCESSE, MADAME, DUCHESSE  
D'ORLEANS , si nous ne venions ici que pour la  
louer , plutôt que pour vous instruire ?

Nous venons rendre de tristes & pieux devoirs  
à sa mémoire ; la religion les consacre , la piété  
les justifie , & la douleur publique les exige. Mais  
en vous rappelant ses vertus , qui seules peuvent  
nous consoler de sa perte , que prétendons-nous ,  
que vous rappeler à ce moment fatal & peut-  
être proche , où dégradés devant Dieu de votre  
rang & de vos titres, ce que vous aurez fait pour

le salut , fera seul notre consolation & votre éloge.

Eh ! quelle autre image pourrions - nous vous offrir au milieu de cette cérémonie lugubre , & dans ce Temple (1) auguste sur - tout , où sont exposées de toutes parts les tristes dépouilles de la grandeur humaine ; où les Sceptres & les Couronnes brisées , rappellent à peine le souvenir de ceux qui les ont portées , où toute la magnificence des Souverains est renfermée dans celle de leurs tombeaux , où les cendres de tant de Princes que nos yeux ont vus , & qui faisoient nos plus douces espérances , fument encore ; & où le grand Roi lui - même , que nous avons tant pleuré , n'est plus que poussière ?

Quel spectacle pour les yeux même de la chair ! MADAME depuis long-temps ne le perdoit plus de vue ; elle ne parut survivre à toutes les pertes de la Maison royale , que pour attendre la mort avec plus de courage , & s'y disposer avec plus de foi : elle vit de plus près le néant de tout , & ne crut digne d'elle , que ce qui étoit digne de l'immortalité.

Ne craignons donc pas de mêler aux prières de l'Eglise , & à la solennité des saints mystères , des louanges honorables à l'Eglise , & dont le vice seul doit rougir. Nous les devons à l'amour des peuples , qui les publient ; au deuil de toute la Nation , qui la regrette ; à la douleur amère d'un auguste Fils ( 1 ) , qui la pleure ; aux larmes d'une maison défolée , dont elle fut toujours la mere plutôt que la maîtresse ; nous nous les devons à nous - mêmes ; & de tous ceux qui m'écoutent , en est-il peut-être un seul que la bonté

( 1 ) *L'Eglise de Saint-Denys , où sont les tombeaux de nos Rois.*

( 2 ) *Philippe , Duc d'Orléans , Régent de France.*

de cette Princesse n'ait honoré de quelque marque particuliere de bienveillance ; & qui dans la perte publique , comme le disoit saint Ambroise d'un Empereur , ne pleure encore une perte qui lui est personnelle ! *Omnes enim tanquàm parentem publicum obiisse domestico fletu doloris illacrymant , suaque omnes funera dolent.* ( In obit. Valent. )

Epouse fidelle , mere tendre , maitresse douce & bienfaisante , Princesse chretienne ; c'est-à-dire , devoirs domestiques & publics , toujours remplis durant le cours d'une longue vie , avec decence , avec noblesse , avec humanité , avec religion. Vous la reconnoissez à ces traits simples & peu recherchés ; ils suffisent à la verité , & son caractere est son éloge. C'est par vous seul , ô mon Dieu ! que son éloge peut devenir notre instruction.

I. PARTIE **L**A Cour étoit à peine consolée de la mort d'Henriette d'Angleterre (1) , quand l'Allemagne la remplaça à la France par la Princesse que nous pleurons. Née des anciens Souverains du Rhin , elle vint se mettre à côté du trône , où sa naissance auroit pu la placer ; & les Couronnes étrangères lui parurent moins brillantes , que l'honneur de toucher de près , par un mariage auguste , à celle de Louis.

De quelle gloire & de quelle magnificence se vit-elle environnée dans ces jours fortunés de la Monarchie ! Un Souverain maitre de l'Europe , plus glorieux que tous ses prédécesseurs , plus grand par l'amour de ses peuples , que par le nombre de ses conquêtes ; un époux aimable , & qui , aux charmes de la jeunesse , ajoutoit l'hon-

(1) *Premiere femme de Monsieur , frere unique du Roi Louis le Grand.*

neur des victoires & des triomphes : une Cour , où nos guerres avoient formé tant de Héros , où les largesses du Prince attiroient tous les jours les plus grands talents , où de nouveaux plaisirs se succédoient sans cesse ; où les monuments les plus superbes de la magnificence excitoient la curiosité , & peut-être la jalousie de toutes les Nations ; & où l'excès seul de nos prospérités pouvoit nous préparer de loin des disgrâces.

Rappelions , sans crainte , ces temps heureux. Ils furent effacés , je le fais , par des jours de tribulation & d'amertume , qui leur succéderent. Mais le Seigneur vouloit nous châtier , il ne vouloit pas nous détruire. Le nuage depuis longtemps se dissipe , la lumière reparoit , un nouveau Soleil se leve sur nos têtes (1) ; une Régence paisible & glorieuse lui a préparé les voies. C'est le destin de la France , ou plutôt , c'est de tout temps la conduite de Dieu sur une Nation qu'il chérit. Nos malheurs ont toujours été les précurseurs infaillibles de notre élévation & de notre gloire.

MADAME se montra à la France dans ces temps les plus heureux du dernier regne. La licence est d'ordinaire inséparable des prospérités ; les bienfaits de Dieu nous amolliſſent ; nous tournons contre lui ses propres dons , & les jours de ses faveurs sont presque toujours les jours de nos crimes. Au milieu de tant d'écueils , où l'exemple décide toujours des devoirs , la Princesse , pour qui nous prions , demeura fidelle , & Dieu qui venoit de la retirer du sein de l'hérésie , qu'elle avoit sucée avec le lait , conserva le nouvel ouvrage de sa grace. Livrée à l'erreur par sa naissance & par son éducation , un trait d'élection

(1) Louis XV. venoit d'être sacré , & alloit être déclaré majeur.

singulière avoit été la discerner comme une autre Ruth, dans une terre étrangère, pour l'appeller à l'héritage du Seigneur, & l'associer à son peuple. Vos miséricordes, ô mon Dieu ! sont fidelles, & vous les multipliez sur vos Elus ; les lumières de la foi, en dissipant les ténèbres de l'esprit, ne percent pas toujours les nuages que l'âge & les passions forment autour du cœur ; dociles aux vérités de la doctrine sainte, nous n'en sommes pas moins rebelles aux devoirs qu'elle nous impose. Hélas ! les mœurs ne discernent presque plus le peuple de Dieu des incirconcis ; le Seigneur n'est pas plus servi dans la Judée, que dans Samarie, & la face de la terre partagée par tant de doctrines diverses, ne montre presque partout que des hommes qui se ressemblent.

La fidélité de MADAME à ses devoirs, honora son retour à la foi. Entrée dans la voie de la vérité, elle y marcha d'un pas noble & constant ; & de peur que l'erreur jalouse ne disputât à la grace la gloire de son changement, elle le ratifia tous les jours par sa conduite.

Les liens sacrés du mariage, qui venoient de l'attacher au Prince son époux, lui attachèrent en même temps toute sa tendresse ; son cœur & son devoir ne se séparèrent jamais. La Cour même qui ne pardonne jamais à ses maîtres, & qui outre toujours à leur égard & l'adulation & la censure, en parla comme nous ; il faut que la vertu soit bien pure, quand le courtisan la respecte.

Vous ne tardâtes pas, ô mon Dieu ! de répandre sur cette union sainte, les bénédictions promises à la postérité de saint Louis. Un Prince, l'appui du trône, Philippe (1), le tuteur du Roi & de l'Etat ; le protecteur éclairé des droits du Sacerdoce & de l'Empire, le premier exem-

(1) *Le Duc d'Orléans, Régent de France.*

ple d'une minorité pacifique , le modele des Princes bienfaisants , fut le premier fruit de vos promesses. Vous prévoyiez nos malheurs & nos pertes , & vous nous prépariez une ressource. Une nouvelle fécondité honora encore les chastes amours de cet auguste hymenée. La France en vit naître avec joie une Princesse (1), qui régnoit déjà sur tous les cœurs , & que nous ne devions pas posséder. Heureux les peuples qui la voient ! Au milieu du calme & des plaisirs innocents d'une Cour paisible & chrétienne , elle fait depuis longtemps les délices de ses sujets , & le lien de la Monarchie avec une maison féconde en Héros , & à qui la maison de France seule peut disputer la gloire des siècles & l'antiquité de l'origine.

Les sentiments de la Nation perdent souvent leurs droits dans le cœur des Princes ; élevés au dessus de nous , il leur paroît trop vulgaire de penser & de sentir comme nous ; nés les maîtres des hommes , ils ne veulent pas même leur ressembler par l'humanité , & destinés par leur naissance à être les peres des peuples , ils se font quelquefois une honte de ce titre aimable à l'égard même de leurs enfants. Fausse grandeur que M A D A M E ne connut point : elle crut que les devoirs & les sentiments de la nature étoient les plus nobles , parce qu'ils étoient les plus anciens ; que la simplicité des premières mœurs avoit plus de dignité & de véritable élévation , que tout le faste de nos usages ; & la Princesse la plus majestueuse que la France ait vue , fut en même temps la mere la plus tendre.

Dois-je en attester ici les larmes du Prince affligé qui m'écoute , & ne point ménager sa douleur ? Mais ces cheres cendres parleroient à ma place ; & c'est le consoler , que de rappeler un souvenir même qui l'afflige.

(1) *La Duchesse de Lorraine.*

Quelle tendresse ressembloit jamais à celle de MADAME pour ce Prince auguste ! ses yeux pouvoient à peine suffire à le voir, & son cœur à l'aimer. Quelle joie, quand elle vit briller dans son enfance presque, les espérances de ces grands talents & de cette supériorité de lumières que la variété & l'immensité des connoissances cultiverent depuis ; que les victoires ennoblirent, & qu'une Régence mémorable éternisera dans nos annales ! Elle le vit, sans l'avoir désiré, comme la mere des enfants de Zébédée, assis par le droit de sa naissance à la première place du Royaume ; dépositaire du Sceptre, & maître de nos destinées & de celles de l'Etat ; & plus touchée de sa gloire que de son élévation, elle vit alors avec des larmes de tendresse, dans le cœur de tous les François, les mêmes sentiments d'amour que ceux qu'elle avoit pour son fils ; & toute la Nation l'adopter, si je l'ose dire, comme son enfant, dans le temps qu'elle le choisissoit pour son maître. Mais nous pouvons l'ajouter ici ; son salut l'intéressoit encore plus que sa grandeur. Comme une autre Monique, elle l'enfantoit tous les jours par ses prières & par ses larmes ; elle n'offroit jamais à Dieu le sacrifice de son cœur & de ses levres, sans lui demander qu'il jetât enfin des regards de miséricorde sur ce cher Enfant. Et que lui restoit-il, en effet, à désirer pour lui, que la gloire des Saints ?

Une Princesse vertueuse l'avoit déjà rendu pere d'une nombreuse famille ; elle voyoit les enfants de ses enfants : un jeune Prince (1) dont les destinées rassurent l'Etat & affermissent le Trône ; des Princes (2) régner dans les plus brillantes

(1) Le Duc de Chartres.

(2) La Princesse de Modene, la Reine d'Espagne, femme de Louis I. mort depuis.

Cours de l'Europe ; l'Espagne nous (1) envoyer & recevoir de nous , les gages précieux d'une union éternelle : le feu qui avoit paru s'allumer , éteint par des alliances sacrées ; le Sang royal réuni à sa source , & par l'habileté d'un Ministre , pour qui les difficultés même semblent devenir des ressources , le fruit de nos victoires & de nos pertes , conservé à l'Etat ; & une Couronne qui nous avoit tant coûté , & que la valeur du Prince , que nous consolons , avoit assurée au petit-fils de Louis le Grand , mise sur la tête de la Princesse sa fille. C'est ainsi , ô mon Dieu ! que les profondeurs de votre sagesse disposent les événements ; & qu'en paroissant ébranler les Empires que vous protégez , vous ne voulez qu'en affermir le trône , & en accroître la domination & la puissance.

Peuples déjà si rapprochés par la valeur & par les guerres même qui vous avoient toujours divisés , & aujourd'hui si unis par le Sang même de nos maîtres ; puissiez-vous transmettre , avec la succession de vos Rois , cette alliance sainte aux races futures ! que les deux peuples ne forment jamais qu'un peuple ! que les campagnes ne voient jamais nos étendards opposés , & les lis déployés contre les lis ! que cette alliance resserrée par tant de nouveaux liens , devienne la loi fondamentale des deux Monarchies ! que l'ame de Louis le Grand , qui en a été le principe , en soit le nœud éternel ! & puissent les deux Nations , pour se soutenir , se prêter jusqu'à la fin des âges , les mêmes armes qu'elles avoient employées pour se détruire !

Mais faisons – nous ici honneur à M A D A M E d'une tendresse maternelle , où la nature a , ce semble , plus de part que la vertu ! Oui , mes

(1) *L'Infante d'Espagne , destinée à être Reine de France , & retournée depuis à Madrid.*



Freres , & nous devons cette consolation à la douleur du Prince qui la pleure. Un cœur qui aime ce qu'il doit aimer , est toujours digne d'éloge ; & ce n'est que par vertu , qu'on satisfait aux devoirs de la nature. Mais d'ailleurs , MADAME aimait les Princes ses enfants , en mere , en Princesse , en Chrétienne. Ce n'étoit pas ici une de ces sensibilités vulgaires que les foiblesses déshonorent , & où à force de donner tout à la tendresse , on ne donne rien à la raison & au devoir. Quelles leçons de grandeur , de dignité , de bienfaisance , de sagesse , furent les fruits de son amour maternel ! mais quels exemples encore plus puissants que les leçons ! Vous en conserverez un tendre & éternel souvenir , famille désolée ; & vous honorerez sa mémoire en imitant ses vertus. Et vous , pieuse Adélaïde ( 1 ) , qui , cachée dès vos plus jeunes ans dans le secret du Sanctuaire , avez préféré l'opprobre de Jesus - Christ à tout ce que le siècle peut laisser espérer de plus éclatant , vous ne cesserez de demander aux pieds des autels , que vos vœux & les nôtres , sur les destinées de votre auguste Maison , s'accomplissent.

Rien en effet n'est plus rare pour les Grands , que les vertus domestiques ; la vie privée est presque toujours le point de vue le moins favorable à leur gloire. Au dehors , le rang , les hommages , les regards publics qui les environnent , les gardent , pour ainsi dire , contre eux-mêmes ; toujours en spectacle , ils représentent , ils ne se montrent pas tels qu'ils sont. Dans l'enceinte de leurs Palais , renfermés avec leurs humeurs & leurs caprices , au milieu d'un petit nombre de témoins domestiques & accoutumés , le personnage cesse , & l'homme prend sa place & se développe.

( 1 ) Louise Adélaïde d'Orléans , Abbessé de Chelles.

Ici nous pouvons tirer le voile, & entrer sans crainte dans ce secret domestique, où la plupart des Grands cessent d'être ce qu'ils paroissent. Ce qu'il y a eu de privé & d'intérieur dans la vie de MADAME, est aussi grand & aussi respectable, que ce qui en a paru aux yeux du public.

Dites - le ici à ma place, témoins affligés & fideles, de l'humanité, de la douceur & de l'égalité d'une si bonne Maîtresse ! Aviez-vous à souffrir de son rang ou de ses caprices ? votre zele n'étoit-il compté pour rien ? vous croyoit - elle trop honorés de lui sacrifier vos soins & vos peines ? vous regardoit - elle comme des victimes vouées à la bizarrerie & à l'humeur d'un maître ? sentiez-vous votre dépendance que par ses égards & ses attentions à vous l'adoucir ? en satisfaisant à vos services, pouviez - vous satisfaire à toute votre tendresse pour elle ? votre cœur n'alloit - il pas toujours plus loin que votre devoir ? & quel chagrin avez-vous jamais senti en la servant, que la crainte de la perdre & la douleur de l'avoir perdue ? L'abondance de vos larmes répond pour vous ; & plus vivement que mes foibles expressions, elle fait son éloge & le vôtre.

Oui, mes Freres, au milieu de sa nombreuse maison, MADAME n'étoit plus une maîtresse ; c'étoit une mere affable & bienfaisante ; dépouillée de sa grandeur, sans l'être jamais de sa dignité, elle descendoit avec bonté dans le détail des peines & des besoins des siens. L'élévation est d'ordinaire, ou dure ou inattentive, & il suffit, ce semble, d'être né heureux, pour n'être pas né sensible. MADAME, avec un cœur élevé & digne de l'Empire, avoit un cœur plus humain & plus compatissant, que ceux même qui naissent pour obéir.

L'enceinte de sa maison ne borna pas, vous le savez, son inclination bienfaisante ; son crédit fut

toujours une ressource publique ; nous trouvions tous en elle une protectrice assurée : l'accès n'étoit pas même refusé aux plus inconnus ; & le besoin , ou la misère seule , devenoit le titre qui donnoit droit de l'approcher. Si les regrets de la reconnoissance sont les plus sincères & les plus sûrs , quel deuil a jamais dû être plus universel ?

L'autorité de la Régence ne lui parut même souhaitable pour le Prince son fils , que par la possession où ce nouveau rang alloit le mettre de faire des graces. L'événement a été encore plus loin que vos desirs , Princesse si digne de nos regrets ! Les faveurs du Prince sont aujourd'hui écrites dans les titres de nos plus illustres Maisons , & en perpétueront les honneurs & les prééminences ; chaque jour de son administration a été le jour de ses bienfaits , & la reconnoissance s'est plutôt épuisée que ses largesses.

Il n'est pas étonnant que le cœur de MADAME , si sensible aux besoins & aux intérêts des personnes les plus indifférentes , fut si tendre & si fidèle pour ses amis. L'amitié est le seul plaisir presque que la plupart des Grands font gloire de s'interdire. Prévenus que les hommes leur doivent tout , ils croient ne leur rien devoir eux-mêmes , & que c'est assez payer leurs empressements , que de les souffrir. L'amitié plus sincère , & dès-là moins rampante & moins emprêtée que l'adulation , leur paroît un hommage sec & aride ; leur attachement même & leur confiance , n'est qu'un goût passager qui les gêne & les ennuye bientôt , & dont ils se débarrassent comme d'une crainte. Ainsi , vivant seuls , dès qu'ils vivent sans amis au milieu de la multitude qui les environne , leurs vices font des adulateurs ; leurs bienfaits , des ingrats ; leurs vertus même , des censures injustes ; MADAME eut pour ses amis , cette confiance & cette fidélité dont on

cherche depuis long-temps des exemples , même parmi les hommes du commun. Un ami lui parut toujours le bien le plus précieux de la terre , & qui honore même les Princes & les Rois. Tous les autres biens , nous les devons , ou à la fortune ou à la naissance ; celui-là nous ne le devons qu'à nous-mêmes.

Tel fut le caractère de MADAME dans sa vie privée ; caractère connu , respecté , non seulement de la Nation , mais de toute l'Europe ; une épouse fidelle , une mere tendre , une amie constante ; une maîtresse douce & bienfaisante. Nos voisins l'ont toujours caractérisée par ces traits comme nous ; c'étoit l'éloge public que toutes les Cours ont toujours fait d'elle ; & si ces traits paroissent vulgaires , ce ne sera jamais qu'à ces hommes frivoles , qui ne voient rien de grand dans les devoirs , qui croient que les vertus domestiques ne sont faites que pour le peuple ; que les Princes ne sont dignes de nos éloges , que lorsqu'ils leur font & leur fierté les rend indignes de notre amour ; qu'un cœur tendre & compatissant , déshonore le rang & la naissance , que l'humanité dégrade l'homme , & qu'il faut être né dur & bizarre , pour être né Grand. Quel fléau pour le genre humain , si celui qui donne les Princes à la terre , punissoit l'erreur de ces images , en nous donnant des maîtres qui leur fussent semblables ?

Et qu'y a-t-il de plus honorable à la grandeur , que l'humanité ? Les Princes ne sont puissants que pour être bons ; ils doivent , si je l'ose dire , leur puissance & leur grandeur à nos besoins ; & s'il n'y avoit pas des foibles & des malheureux , le Ciel n'auroit pas donné des maîtres à la terre.

C'est par là que MADAME remplit toute la destinée de son rang ; comblée des louanges de son époux ,

époux , appelée bienheureuse par ses enfants , & par ceux qui attachés à son service , l'avoient toujours aimée comme leur mere : *Surrexerunt filii ejus , & beatissimam prædicaverunt ; vir ejus & laudavit eam ; & domestici ejus vestiti sunt duplicibus*. Il nous reste encore la voix des peuples à écouter. Son histoire publique pourroit fournir des traits plus brillants que sa vie privée ; mais elle n'offrira pas de plus grandes vertus ; & si la fidélité d'une épouse , la tendresse d'une mere , la bonté d'une maîtresse ont fait son éloge domestique , la majesté , la bienséance , la piété solide & toujours soutenue d'une Princesse , son amour pour le Roi & pour l'Etat , vont remettre devant nos yeux un spectacle qui a long-temps honoré notre siecle , & qui a toujours fait son éloge public : *Et laudent eam in portis opera ejus*.

## II.

**PARTIE.** **L**ES Princes ont plus de devoirs à remplir que le reste des hommes : plus ils sont Grands , plus ils doivent de grands exemples ; ils sont en spectacle aux regards , comme aux hommages de la multitude. Les premieres obligations de leur rang sont le zele pour l'Etat , dont ils sont les premiers sujets , & dont ils peuvent devenir les maîtres ; la bienséance dans les mœurs publiques , dont ils sont toujours les modeles ; la fidélité aux devoirs de la Religion , que leurs ancêtres placèrent sur le trône.

A ces traits , nous croyons voir revivre la Princesse que nous avons perdue. Les mêmes liens qui l'attachèrent au Prince son époux , l'attachèrent à la France ; elle parut avoir épousé la Nation. Le sang Germanique , qui couloit dans ses veines , retrouva pour le sang François , les penchans & les affections de la même origine ; & descendue de ces anciens Conquéranrs qui

*Oraison funebre.*

I

des bords du Rhin , vinrent fonder dans les Gaules une Monarchie , qui a vu depuis commencer toutes celles de l'Europe , elle parut , en arrivant parmi nous , s'être rendu à sa Patrie , plutôt qu'en être sortie. Notre culte étoit devenu son culte , & notre peuple fut le sien ; nos Dieux furent ses Dieux ; nos usages , ses usages ; notre gloire ou nos malheurs , ses malheurs ou sa gloire ; & oubliant ses premières destinées , elle n'en connut plus d'autres que celles de la Monarchie. Liée par le sang , ou par des commerces d'amitié & de bienfaisance , à la plupart des Souverains de l'Europe , elle ne le fut jamais , par le cœur , qu'à la Nation ; & au milieu des guerres qui les avoient armés contre nous , les liaisons avec les Cours étrangères , ne furent jamais que des témoignages éclatants de son amour pour la France. Nos histoires lui en feront honneur ; & parmi les Princesses étrangères , que les liens du mariage unirent au Sang de nos Rois , & qui vécurent au milieu de nous , elles lui opposeront des exemples qu'il honoreront encore davantage.

Louis le Grand connut son zèle , & le paya d'une amitié & d'une confiance , qui ne finirent qu'avec lui. Nul de vous ne l'ignore , quelle fut la constance de l'estime & de la tendresse de ce grand Roi pour MADAME. Les Cours sont orageuses , les intérêts y décident toujours des affections ; & comme les intérêts y changent sans cesse , les affections n'y connoissent presque pas de durée ; tout y forme des nuages ; les jours ne s'y ressemblent jamais ; les mêmes flots qui vous élèvent , vous ouvrent le gouffre à l'instant ; & la vicissitude éternelle des événements , est comme le seul événement & le seul point qu'on y voit de fixe.

MADAME n'éprouva point ces révolutions.

Une noble franchise , si ignorée dans les Cours , & qui sied si bien aux Grands , la rendit toujours respectable au Roi ; il trouvoit en elle , ce que les Rois ne trouvent guere ailleurs , la vérité. Plus éloignée encore par l'élévation de son caractère , que par celle de sa naissance , d'une basse adulation , elle n'employa jamais pour plaire que sa droiture & sa candeur. Les souplesses & les artifices de la dissimulation , qui font toute la science & tout le mérite des Cours , lui parurent toujours le sort des ames vulgaires. C'est se mépriser soi-même , que de n'oser paroître ce qu'on est. L'art de se contrefaire & de se cacher , n'est souvent que l'aveu tacite de nos vices ; & elle crut qu'on n'étoit grand , qu'autant qu'on étoit vrai.

Aussi Louis , plus touché du simple & du naturel , que du faste des hommages , venoit se délasser des adulations auprès de MADAME. C'étoit là que sa Cour prenoit une nouvelle face ; le faux en étoit banni , la vérité y préfidait , & reprenoit ses droits ; la confiance & la noble simplicité environnoient le trône , & la tendresse en faisoit le plus superbe hommage.

Ce Prince , qui avoit élevé plus haut que tous ses Ancêtres , la gloire de la Monarchie , & qui vit un si long cours de prospérités finir par des disgraces , vit aussi l'amour & le courage de MADAME , croître avec nos malheurs. Quelles larmes ne donna-t-elle point alors à nos pertes ! La vie même de son cher Fils tant de fois exposée , ne l'occupoit pas plus vivement que le danger de l'Etat. Les plaies de la Nation étoient aussi douloureuses pour elle , que celles dont ce Prince belliqueux sortoit souvent couvert des combats : & sa gloire même ne pouvoit la consoler de nos disgraces.

Rappellerai-je ici ces jours de deuil tant de fois déjà rappelés , où toute la Famille Royale pres-

que éteinte ; où le trône environné de tant d'appuis , demeuré seul en un instant ; où tant de têtes que la Couronne attendoit , abattues , il ne nous restoit de toutes nos espérances , que la caducité d'un grand Roi , que nous allions perdre , & l'enfance d'un Successeur , que nous craignons de ne pouvoir conserver. Louis inébranlable , au milieu des débris de sa Maison , ne vit dans ces lugubres funérailles , que l'appareil & les préparatifs des siennes ; il avoit assez vécu pour sa gloire ; mais il n'avoit pas encore vécu assez pour nous. Cependant ce regne long & glorieux devoit avoir le destin des choses humaines ; ses jours , comme les nôtres , étoient comptés ; le terme fatal arriva , les desseins du Ciel sur sa grande ame étoient accomplis ; & la France perdit un Roi , qui sera toujours encore plus grand dans nos cœurs , que dans nos annales. Mais MADAME perdoit un ami ; & s'ils sont rares sur la terre , ils le sont encore plus sur le trône. Sa douleur égala sa perte , & lui cacha même des espérances flatteuses qu'auroit pu entrevoir un cœur moins touché. La Cour , que Louis seul remplissoit de sa gloire & de sa majesté , ne lui parut plus qu'une solitude affreuse ; elle crut vivre dans une terre déserte & abandonnée ; & ce Monarque si glorieux , qui laissoit en mourant un si grand vuide sur la terre , en laissa un dans son cœur que rien depuis ne put jamais remplacer.

Son zèle seul pour nos Rois survécut à Louis ; & s'attendrissant sur le bas âge du Prince que tant de morts venoient d'élever sur le trône , en le reconnoissant pour son maître , elle l'aima comme son enfant. De quels yeux voyoit-elle croître tous les jours avec lui ses heureuses inclinations & nos espérances ! avec quels transports de tendresse y voyoit-elle se développer



chaque jour les traits , la majesté , les manieres , tout le grand du caractère de son auguste Bis-aïeul ! avec quelle circonspection respectueuse approchoit-elle de ce trône naissant ! L'enfance des Souverains , qui rend toujours autour d'eux les bienfaisances du respect & des hommages moins attentives , redoubloit la bienfaisance & l'attention de son respect & de ses hommages ; & si une Nation si tendre , si fidelle , si respectueuse envers ses Rois , avoient eu besoin là-dessus de ces grands exemples , elle nous avoit appris à aimer nos maîtres , elle nous apprenoit alors à les respecter.

C'étoit la louange publique que la France donnoit à MADAME. Et ce zele pour nos Rois , qui fait ici son éloge , n'a-t-il pas lui-même hâté notre deuil ! Ses yeux , qui voyoient déjà de loin la terre des vivants , avant de se fermer à la lumiere , voulurent voir le Roi , dans la splendeur & dans toute la gloire de son Sacre ( 1 ) : *Regem in decore suo videbunt oculi ejus , cernent terram de longè.* ( Is. 33. 17. ) Ses forces parurent se ranimer ; son courage n'écouta point nos frayeurs. Munie des saints Mystères & de cette Viande qui fait la force des voyageurs , nous la vîmes partir en triomphe pour la cérémonie auguste , comme si elle alloit elle-même prendre possession de l'Empire , ou , pour mieux dire , de l'immortalité. Elle vit , avec des yeux déjà mourants , l'Onction sainte couler sur l'Enfant de tant de Rois ; cette Onction , qui est le titre le plus ancien & le plus vénérable de la foi de nos Monarques , & des prérogatives de la Monarchie ; cette Onction qui consacra les Clovis , les Charlemagnes , les saints Louis , & qui a

( 1 ) *Voyage de MADAME à Rheims , pour voir le Sacre de Louis XV. Elle y alla malade , & mourut peu de jours après son retour.*

donné tant de Saints & tant de Héros au trône des François. Elle porta aux pieds des autels , avec ses derniers vœux , les vœux de toute la Nation , pour le salut & la gloire d'un Prince , que le Dieu de ses peres venoit de marquer du caractère sacré de la Royauté. Elle parut , comme le saint Vieillard de Jérusalem , si respectable par ses années & par sa piété , n'avoir plus de regret à la vie , depuis que ses yeux avoient vu cet enfant précieux , qui devoit être la gloire & l'espérance de son peuple , faire dans le Temple , au Maître des Rois , le premier hommage public de la souveraineté.

Jour trop heureux , que vous nous prépariez de larmes ! elles couleront long-temps pour vous sur-tout , Princesse affligée ( 1 ) , que la présence d'une Mere si chérie avoit attirée d'une Cour étrangere , à cette superbe solemnité ! Vous couriez recevoir ses tendres embrassements , hélas ! & vous veniez recevoir ses derniers soupirs ; vous redoubliez pour elle vos soins , vos empressements , vos tendresses : hélas ! & vous lui rendiez vos derniers devoirs. Ainsi , ô mon Dieu ! vous menez toujours à l'affliction par des jours de sérénité & d'alégresse.

Mais cachons-nous encore pour un moment ce triste spectacle. L'amour de MADAME pour le Roi & pour l'Etat , prenoit sa source dans un cœur , pour qui les devoirs étoient devenus des penchans ; plus son rang l'approchoit de la Majesté royale , plus elle fut attentive à n'en pas laisser avilir la dignité ; elle le rendit plus respectable , en le respectant toujours elle-même. Quelle bienfaisance & quelle majesté dans les mœurs publiques ! Les Grands regardent souvent leur naissance comme une prérogative qui en autorise les avilissements , & se font de nos hom-

( 1 ) *La Duchesse de Lorraine , fille de MADAME.*

mages même un titre d'indécence. Persuadés qu'ils ne doivent rien au reste des hommes , ils croient aussi ne se devoir rien à eux-mêmes.

La France a-t-elle jamais vu de Princesse soutenir avec plus de décence & de dignité , l'élévation de son rang ? Les mœurs avoient beau changer ; en vain le siècle ne connoissoit plus l'ancienne gravité de nos peres ; en vain la licence avoit pris la place des regles & des bienséances ; en vain la modestie & la pudeur n'étoient plus pour le sexe que des usages surannés ; en vain la Cour elle-même , loin de s'opposer à ces nouvelles mœurs , en fournissoit souvent le modele : MADAME se ressembla toujours à elle-même. Nous l'avons vue seule presque , conserver aux regnes à venir , les bienséances & la tradition des premiers usages ; que l'amour de la paresse & de la commodité abolissoient peu à peu ; faire passer aux âges suivans , ce qui nous reste de grand & d'honorable des anciennes Cours ; & sauver l'uniformité à une Nation , que la lassitude seule des changements pourra fixer un jour.

Majestueuse , sans faste , elle ne regarda pas la fierté comme une bienséance de son rang ; la majesté qui l'environnoit , étoit affable & accessible ; en lui offrant nos hommages , nous ne pouvions lui refuser nos cœurs ; on ne trouvoit point autour d'elle cette barriere d'orgueil , de silence , ou de dédain , qui fait souvent toute la majesté des Grands ; on n'y voyoit pas une Cour tremblante , n'oser presque lever les regards jusques au maître ; & craindre de manquer au respect dans l'excès même de ses hommages. L'adulation en étoit encore plus bannie que la crainte ; assurée de nos cœurs , elle ne cherchoit pas nos louanges ; vraie , franche , naturelle , la fadeur des éloges lui étoit à charge ; le langage des Cours qu'elle n'avoit jamais parlé , elle

ne l'écouta aussi jamais qu'avec dégoût. Cependant jamais de ces moments fâcheux , où il est si dangereux d'aborder nos maîtres ; une douce affabilité nous rassuroit toujours contre son rang ; tous les moments étoient ceux que nous aurions choisis en nous-mêmes ; en sortant d'auprès d'elle , chacun se trouvoit marqué par quelque trait singulier de bonté ; & nous ne comptons les devoirs que nous lui rendions , que par les marques de bienveillance que nous en avions reçues. Qu'il est rare de savoir être Grand , & de ne pas faire souffrir de notre grandeur ceux qui nous approchent !

Enfant auguste ( 1 ) que l'Espagne vient de nous rendre , élevée au milieu de nous pour régner un jour sur nous , & destinée à partager avec le jeune Louis le trône de vos Ancêtres , pourquoi vos jeunes ans ont-ils été si tôt privés d'un si grand exemple ? Puissiez-vous l'avoir assez connue pour l'imiter ! que ces vertus douces & bienfaisantes brillent en vous , autant que la couronne qui vous attend ! Tout ce que la France peut desirer , c'est une maîtresse qui lui ressemble.

Mais, mes Freres, ce qui nous rend aimables devant les hommes, ne nous rend pas toujours agréables aux yeux de Dieu. Les vertus humaines peuvent nous attirer des éloges humains ; les siècles peuvent louer des actions qui honorent les siècles , & qui s'effaceront avec eux : la piété seule survit aux siècles & aux temps , & va écrire nos louanges , ou plutôt les louanges de la grace , dans les Livres éternels. Ce seroit peu d'avoir mis le monde dans les intérêts de notre gloire : hélas ! la gloire que le monde donne n'a pas plus de durée ni plus de réalité que lui ; la vie la plus éclatante sans la foi , n'est qu'un songe & un fantôme ; & on n'a pas vécu , quand on n'a pas vécu pour

( 1 ) *L'Infante d'Espagne, encore alors à Versailles.*

Dieu. Vérités saintes , que le monde ne connoît pas , une foi vive vous avoit gravées dans le cœur de notre pieuse Princesse !

Quels exemples de piété n'a-t-elle pas données à la France , & d'une piété qui portoit tous les traits de son caractère ; simple & soumise , exacte & régulière , noble & héroïque.

Les préjugés de l'erreur qui avoit présidé à son éducation , ne paroissent plus en elle , que par une docilité plus religieuse aux mystères de la foi. Ses lumières se bornoient à ses devoirs ; elle respectoit le nuage qui couvre toujours le Sanctuaire. Les saintes ténèbres de la religion fixoient elles-mêmes sa foi , & affermissoient sa soumission ; elle croyoit qu'il étoit insensé à l'homme de vouloir connoître ce que Dieu a voulu nous cacher. *Il y a trop à hasarder* , disoit-elle souvent ; *& c'est une folie de vouloir chercher dans le doute , une sûreté que la Religion seule promet.* Jamais de ces ostentations , si indécentes au sexe sur-tout ; de ces étalages vulgaires d'incrédulité , qui croit tout savoir quand elle doute de tout , qui ne se glorifie du naufrage de la foi , que pour se calmer souvent sur celui de la pudeur ; & qui ne connoît pas même assez ce qu'il faut croire pour en douter.

Désabusée des erreurs étrangères , elle ne voyoit qu'avec une vive douleur , les tristes dissensions qui dans ces jours de trouble & de confusion , se sont élevées dans le sein même de l'Eglise ; elle adressoit au Ciel les vœux les plus ardents , afin qu'il bénît les soins que le Prince son fils prenoit de les calmer. Mais instruite qu'il est nécessaire qu'il y ait des scandales , les troubles de l'Eglise affligèrent son cœur , sans ébranler jamais sa foi & sa soumission ; jamais de retour sur ce qu'elle avoit quitté , parce qu'elle l'avoit

quitté volontairement; jamais de doute sur le parti qu'elle avoit pris, parce qu'elle l'avoit pris avec lumiere & par conviction. L'Eglise, quoique battue des flots, agitée par les tempêtes, n'en étoit pas moins à ses yeux la colonne & la base de la vérité, & l'Arche sainte dans laquelle seule se trouve la paix & le salut. Vous avez marqué, ô mon Dieu ! des bornes aux maux de cette Eglise, l'objet éternel de votre amour ; de cette épouse chérie, que vous avez acquise au prix de tout le Sang de votre Fils. C'est de ces temps de trouble & d'obscurité, que sort toujours le calme & la lumiere ; toujours dans votre colere, vous vous souvenez de faire miséricorde. Quand viendront des jours paisibles & sereins, succéder à ces jours malheureux ? Puissent nos soupirs & nos larmes les hâter ! puissions-nous en être les heureux témoins ; & ne transmettre à nos neveux que l'histoire déplorable de nos dissensions ?

Piété de MADAME, simple & soumise, mais exacte & régulière. La foi veut des œuvres ; & l'on croit en vain, quand on vit mal. Avec quelle profonde religion approchoit-elle régulièrement des saints Mysteres ? abymée devant la majesté de Dieu, toutes les grandeurs de la terre ne lui paroissent plus qu'un atôme & un néant. Les livres saints étoient sa consolation de tous les jours ; elle y sentoit ce touchant, ce sublime, ce divin, qui ne peut être l'ouvrage de l'esprit de l'homme. Ces vérités saintes dans nos bouches, ne lui paroissent pas moins dignes de son amour & de ses empressements, & nous la voyions avec joie dans nos temples, au milieu de la multitude des Fideles, venir soutenir par la majesté de sa présence, & la dignité de notre ministère, & le respect dû à la parole dont nous sommes les Ministres.

Ses sentiments ne démentoient pas ces œuvres

publiques. Vous le savez , Vierges saintes ( 1 ) , pieuses dépositaires des plus secrets mouvements de son cœur ! que de prières ferventes , que de pratiques de piété , que d'entretiens édifiants vos murs sacrés ont cachés au public ! L'austérité de votre retraite déjà si adoucie par la ferveur , ne l'étoit-elle pas encore par ces grands exemples ? permettoit-elle seulement à votre tendresse des vœux pour la prolongation de ses jours ? *Bornez vos vœux à mon salut* , vous disoit-elle souvent : *il importe peu de vivre ; mais il importe de s'assurer de l'éternité.*

Elle se l'assuroit en effet tous les jours par le mérite de ses œuvres. Les pauvres soulagés avec profusion , les serviteurs de Dieu honorés de sa familiarité & de sa confiance ; les offenses oubliées , & cachées aux pieds de la Croix ; une constance chrétienne & une tranquillité même héroïque dans la durée de ses maux , une humilité que l'élevation de son caractère & de son cœur rehaussoit encore , une attention scrupuleuse sur tous les devoirs de la religion , où tout lui paroissoit grand ; une sainte avidité pour le froment des Elus , une confiance sans réserve pour le Ministre qui la conduisoit dans les voies du Ciel , un goût pour le bien , un dégoût pour tout ce qui ne mène pas à Dieu ; c'est l'histoire nue & simple de sa vie , & tout ce que l'art pourroit y ajouter , déshonoreroit son éloge.

Ne nous abusons pas , mes Freres ; ainsi vécut cette pieuse Princesse , & ce ne sont que les mêmes routes qui peuvent nous conduire à la paix , au calme , au courage , qui accompagnerent sa mort. On ne la voit approcher avec confiance , que lorsqu'on l'a attendue avec frayeur. Dieu , qui se préparoit sa victime pour l'autel

( 1 ) *Les Religieuses Carmélites de la rue de Grenelle, où MADAME se retiroit souvent.*

éternel , la purifioit depuis long-temps par l'épreuve des infirmités & des souffrances. Nous voyions de loin approcher notre deuil ; les remèdes prolongeoient ses jours , & ne calmoient pas nos craintes ; son courage sembloit donner une nouvelle force aux remèdes , & ne donnoit pas une nouvelle sûreté à nos espérances ; le Ciel touché des vœux & des larmes d'une Maison désolée , sembloit suspendre quelquefois le cours de ses maux , mais ne suspendoit pas l'ordre des desseins éternels , & le cours destiné aux jours de sa vie mortelle. Nous avions beau la rassurer par nos souhaits , l'Eternité s'ouvroit de jour en jour à ses yeux : plus le Seigneur sembloit différer , plus elle le voyoit près , elle le hâtoit même par ses desirs ; en cela seul peu attentive à nos vœux , elle craignoit d'avoir trop vécu , & souhaitoit de ne plus vivre. *Je ne crois pas que de vivre plus long-temps me rende meilleure* : c'étoit son langage ordinaire. Nous nous flattons tous par des espérances de conversion : elle nous apprenoit , que le temps qu'on destine au repentir , ne fait qu'accumuler de nouveaux crimes , & qu'un vain espoir de changer , est plutôt un écueil , qu'une ressource de salut.

Enfin , sourd à nos gémissements , le Ciel se rend à ses desirs. De retour du voyage où sa tendresse avoit eu plus de part que la pompe du spectacle , l'accablement augmente ; nos frayeurs redoublent , nos espérances s'évanouissent ; la mort , qu'elle portoit depuis long-temps dans son sein , se montre à découvert & se déclare. Et de quels yeux MADAME la voyoit-elle approcher ? Faut-il recourir , pour lui annoncer le jour du Seigneur , à ces précautions étudiées , qui ne le montrent qu'en le cachant ? C'est elle qui le publie , qui l'annonce à des spectateurs désolés , & qui voudroient se le cacher à eux-



mêmes. A-t-on besoin , pour la calmer sur les frayeurs de la mort , de lui montrer de fausses espérances de vie ! Au milieu du trouble , de la consternation , des cris , des sanglots , qui environnent le lit de sa mort : *Nous nous retrouverons dans le ciel* , dit-elle , avec une sérénité que ses maux & ses souffrances ne peuvent altérer. Elle console notre douleur ; elle sourit à nos clameurs ; c'est le jour de son triomphe , & elle ne veut pas qu'on le déshonore par des larmes. Les larmes même du Prince son fils , ce fils , l'objet le plus cher de sa tendresse ; ce fils , qu'elle voit à ses pieds , accablé , pénétré d'une profonde douleur , & pour qui elle avoit sollicité si longtemps aux pieds des autels , les miséricordes éternelles ; les larmes de ce cher fils touchent son cœur maternel , mais n'ébranlent point sa foi. Ses vœux mourants le présentent encore au Dieu qui vient au devant d'elle ; en le comblant de ses bénédictions , elle ne lui souhaite pas , comme autrefois un Patriarche au lit de la mort , à son fils : *Que les peuples lui obeissent , que les Tribus l'adorent comme leur Chef , qu'il soit le maître de ses freres , que les enfants de sa mere se prosternent devant lui.* (Gen. 27. 29.) Elle l'avoit vu jouir presque de toutes ces vaines prospérités ; ses desirs sont plus hauts & plus dignes de la foi ; elle ne lui souhaite que le don de Dieu , & ne compte pour rien de se séparer de lui dans le temps , pourvu qu'elle ne le perde pas dans l'éternité. *Servez Dieu & le Roi* , lui dit-elle , & ne m'oubliez jamais

Non , vous ne ferez jamais effacée de son souvenir , Princesse si digne de ses regrets & de sa tendresse. La grandeur de sa perte ne nous répond que trop de la durée de sa douleur ; nous mêlerons toujours nos larmes aux siennes. Et si les vœux des Justes mourants sont toujours exaucés , grand Dieu ! puissent ceux de la Princesse

qui expire , être écoutés ! puissent les derniers desirs de sa foi & de sa tendresse pour son fils , être montés avec elle aux pieds de votre trône , attirer sur lui les regards de votre miséricorde ; le rendre aussi agréable à vos yeux , qu'il est grand devant les hommes , & écrire son nom dans le livre de l'immortalité , en caracteres aussi glorieux qu'il le fera dans nos histoires.

Pour nous , mes Freres , n'attendons pas à la dernière heure ; ceux qui attendent toujours , ne changent jamais. Comptons avec nous - mêmes avant que Dieu compte avec nous. Vivons comme nous voudrions alors avoir vécu. Assurons-nous ce que nous espérons. Ne faisons pas du salut un vain projet , mais faisons de tous nos projets la voie de notre salut. Et quelque éclatante qu'ait été notre vie , souvenons - nous que nous n'y trouvons de réel , que ce que nous aurons fait pour l'éternité.

*Ainsi soit-il.*





# PREMIER SERMON

*Pour une Profession Religieuse.*

Misit de summo , & accepit me , & assumpsit me de  
aquis multis ; . . . . & eduxit me in latitudinem ,  
quoniam voluit me.

*Le Seigneur a tendu sa main du haut du ciel , il m'a  
choisi & m'a retiré du milieu des grandes eaux ; &  
il m'a conduit dans un lieu spacieux & assuré , parce  
qu'il m'a aimé. Ps. 17. 17. 20.*

C'EST ainsi qu'un Roi selon le cœur de Dieu ,  
délivré de tous ses ennemis , échappé à tous  
les périls qui avoient tant de fois menacé sa vie ,  
tranquille enfin sur un trône où la main du Sei-  
gneur l'avoit placé , & jouissant au milieu de  
Jérusalem du fruit de ses victoires passées , de  
l'amour de ses peuples , de l'estime de ses sujets ,  
& de toutes les douceurs d'un rogne heureux &  
florissant ; c'est ainsi que rappelant tant de bien-  
faits à leur source , & sentant croître sa recon-  
noissance avec sa prospérité , il repassoit sans  
cesse dans son esprit les merveilles du Seigneur ,  
& ne se laissoit point de publier les miséricordes  
dont il l'avoit prévenu dès le sein de sa mere.

Il m'a tendu la main du haut du ciel , se disoit  
tous les jours à lui-même ce Prince religieux ; il

m'a choisi sur tous mes freres ; il m'a préféré à tous ceux de ma Tribu , il a rejeté la postérité de Saül ; il a dédaigné les Grands & les Puissants , & il m'est venu chercher dans ma plus tendre jeunesse , moi qui n'offrois encore à ses yeux que la simplicité de mon cœur , & l'obscurité de mes premières années : *Misit de summo , & accepit me.*

Comment pourrois-je assez publier la magnificence de ses graces , continuoit ce Roi fidele ? Il ne s'est pas contenté de jeter sur moi les regards d'une élection éternelle ; sa main toute-puissante m'a délivré de tous les périls qui m'environnoient , de l'insolence de Goliath , des persécutions de Saül , des embûches des Philistins , de la perfidie d'Absalom , & des pièges même de ma prospérité & de ma gloire : *Et assumpsit me de aquis multis.*

Enfin , pour couronner ses miséricordes , il m'a conduit dans la sainte Jérusalem , & par un pur effet de sa bonne volonté , il a établi pour toujours ma demeure dans ce lieu de paix , de sûreté & d'abondance : *Eduxit me in latitudinem , quoniam voluit me.*

Voilà , ma chere Sœur , l'histoire des miséricordes du Seigneur sur votre ame , & les trois points de vue par où vous devez envisager , le reste de vos jours , le bienfait signalé qui vous consacre aujourd'hui à Jesus - Christ Sans cesse désormais ranimant aux pieds des autels votre reconnoissance , par le souvenir des miséricordes de Dieu sur vous , vous devez vous dire à vous-même comme David :

Il m'a tendu la main du haut du ciel , il a daigné me choisir seule dans la maison de mon pere ; il m'a préférée à tant d'ames qu'il laisse périr dans le monde , sans jeter sur elles ce regard puissant de miséricorde qui m'en a retirée : *Misit de summo , & accepit me.*

Aussi ce n'a pas été assez pour son amour , de me choisir dans ses conseils éternels ; combien d'ames appelées sont infidelles à l'attrait de leur vocation ? Il a brisé tous les liens qui auroient pu me retenir encore sous l'empire de ce monde corrompu , & m'a aidé à me sauver d'un lieu où les naufrages sont si communs , & où le salut est si rare ; *Et assumpsit me de aquis multis.*

Que lui rendrai-je pour tant de bienfaits ? il a comblé tous ses dons en me conduisant dans le lieu saint ; il m'a ouvert les portes de la sainte Sion , & m'a placée au milieu des Vierges fidelles qui le servent ; & ce qui enchérit encore le prix de ses faveurs , c'est qu'il n'en a trouvé les motifs que dans les richesses de sa miséricorde & de sa bonne volonté pour moi : *Et eduxit me in latitudinem , quoniam voluit me.*

Et voilà, ma chere Sœur, les trois consolations de la vie religieuse que vous allez embrasser. Première consolation tirée du choix que Dieu fait d'une ame qui le prend pour son partage : *Misit de summo , & accepit me.* Seconde consolation prise des périls infinis & de la corruption générale du monde , d'où il la retire : *Et assumpsit me de aquis multis.* Enfin, dernière consolation produite par les sûretés & les avantages de la religion , où il l'appelle : *Et eduxit me in latitudinem , quoniam voluit me.* Une consolation d'élection ; une consolation de préservation ; une consolation de consécration. Implorons , &c. *Ave , Maria.*

I. **PARTIE.** **L**E premier choix que Dieu fait d'une ame qu'il veut rendre à jamais heureuse avec lui , est cette bonne volonté éternelle par laquelle , comme dit l'Apôtre , avant que nous fussions nés , & sans aucun égard à ce que nous devions un jour être , sa miséricorde nous a mar-

qués du sceau du salut ; nous a séparés de cette masse de perdition , où depuis le premier péché , toute chair étoit enveloppée , & nous a élus avant la naissance des siècles , afin que nous fussions purs & irrépréhensibles à ses yeux ; & que devenus citoyens de la céleste Jérusalem , nous puissions rendre avec tous les Saints , des louanges éternelles à la gloire de sa grace.

Mais outre cette élection invisible , dont nulle créature n'est jamais ici-bas assurée , & qui renferme le mystère profond des conseils éternels de Dieu sur nous ; il est des élections visibles & extérieures , qu'on peut regarder comme les moyens & les préjugés consolants de la première. Or telle est , ma chère Sœur , la vie Religieuse , où la miséricorde de Jésus-Christ vous appelle.

Ainsi lorsque Moïse , sur le point d'entrer dans cette terre heureuse que le Seigneur avoit promise à ses peres , voulut consoler & soutenir les Israélites contre toutes les difficultés qu'offroit cette entreprise , il se contenta de leur rappeler toutes les circonstances du choix que Dieu avoit fait d'eux au milieu de l'Egypte , pour les conduire à la terre des promesses. Souvenez-vous , leur disoit-il , que Dieu vous a choisis sur tous les autres peuples de la terre , quoiqu'ils fussent plus nombreux & plus puissants que vous : *Te elegit Dominus de cunctis populis qui sunt super terram ;* ( Deut. 7. 6. ) & voilà les préférences de cette élection. Il vous a fait sortir de l'Egypte , continuoit-il , malgré tous les efforts de Pharaon , & en opérant en votre faveur des signes & des prodiges : *Eduxitque vos in manū forti, de manu Pharaonis ;* ( Ibid. ψ. 8. ) en voilà les moyens. Enfin il vous aimera & vous protégera ; il bénira vos terres & vos troupeaux ; il éloignera de vous tous les malheurs & toutes les plaies dont il avoit frappé l'Egypte , & vous ne pourrez plus douter

que le Seigneur , grand & miséricordieux , ne vous conduise , puisqu'il établira sa demeure au milieu de vous : *Diliget te ac multiplicabit. .... auferet à te omnem languorem , & infirmitates Ægypti pessimas. Non timebis , quia Dominus Deus tuus in medio tui est ;* ( Ibid. v. 13. 15. 21. ) en voilà les secours & les sûretés.

Or sur le point où vous êtes , ma chere Sœur , de sortir de l'Égypte pour entrer dans ce lieu des promesses , souffrez que pour soutenir votre foi contre toutes les difficultés que vous pourriez trouver un jour dans la suite de cette sainte entreprisa , je vous tienne ici le même langage.

Souvenez-vous que le Seigneur vous a choisie au milieu d'une infinité d'ames qu'il abandonne : *Te elegit Dominus de cunctis populis qui sunt super terram ;* voilà la préférence de ce choix.

Préférence de pure bonté. Lorsque les hommes nous préfèrent dans la distribution de leurs graces , c'est qu'ils nous trouvent , ou plus utiles à leurs desseins , ou plus dignes de leurs bienfaits ; ils prennent en nous les motifs de leur préférence. Mais le Seigneur , dans ses choix , ne consulte que ses miséricordes ; nous sommes tous à ses yeux également indignes de ses premiers bienfaits , & nous n'y apportons point d'autre mérite , que celui de son choix & de son amour.

Non , ma chere Sœur , ce ne sont , ni ces inclinations heureuses que vous avez portées en naissant , ni ce premier âge passé avec tant d'innocence dans le secret du Sanctuaire , ni cet éloignement naturel du monde , qu'on a toujours remarqué en vous , qui ont attiré la grace de préférence qui vous consacre aujourd'hui à Jésus-Christ ; ce sont - là les suites heureuses , & non les causes de votre élection. Hélas ! combien d'ames dans le monde nées avec les mêmes incli-

nations que vous ; élevées comme vous dans l'innocence & dans le secret d'un saint asyle , ornées de toutes ces vertus naturelles , qui semblent destiner de bonne heure un cœur à la piété ; touchées d'adord , comme vous , de la beauté de la maison du Seigneur , souhaitant dans un premier âge , de renoncer au siècle , & de s'ensevelir avec Jésus - Christ dans l'obscurité de ces retraites sacrées , ont senti peu à peu ce desir s'affoiblir , ces premières vœux changer , le monde , vu de plus près , devenir plus aimable ; & séduites par leur propre cœur , ont étouffé ces premiers attrait de la grace & de vocation , pour suivre les vaines lueurs de fortune & de plaisir , que le siècle faisoit briller à leurs yeux ! Qui vous a discernée , ma chere Sœur , de ces ames infidèles dont le monde est si plein ? Vous dites sans doute ici dans le secret de votre cœur ; c'est votre miséricorde toute seule , ô mon Dieu ! qui m'a prévenu de ses bénédictions ; vous m'avez choisie , parce que vous l'avez voulu : ce sont - là les secrets adorables de votre amour , qu'il n'est pas permis à la créature de sonder , & qui doivent faire le sujet éternel de mes louanges & de mes actions de grâces.

Préférence consolante encore par la singularité. Car , ma chere Sœur , jetez les yeux , comme dit le Prophete , sur toutes les Nations de la terre : *Respicite nationes hominum* : (Eccli. 2. 21.) considérez ce qui se passe dans l'univers. Que de peuples encore ensevelis dans les ténèbres ! que de nations barbares & à peine connues , qui vivent encore sans Dieu dans ce monde ! que de terres & de contrées où la lumière de l'Evangile n'a pas encore paru ! que de Royaumes & de Provinces séparées de l'unité , livrées à un esprit d'erreur & de mensonge , & qui connoissant Jésus - Christ , ne l'adorent pas comme il



faut ! & dans l'enceinte même de la véritable Eglise , que d'impies ! que d'incrédules ! que de pécheurs voluptueux ! que d'ames mondaines & corrompues , qui adorant Jesus-Christ , l'outragent & le déshonorent ! Comparez , si vous le pouvez , le petit nombre d'ames justes & fidelles , qui au milieu de nous vivent de la foi , à cette multitude effroyable d'infidèles , d'errants , de pécheurs , de mondains de tous les pays & de toutes les nations , qui suivent les voies de la perdition & de la colere ; c'est un atôme au milieu d'un espace immense. Et cependant , ma chere Sœur , c'est parmi un petit nombre même , que le Seigneur vous a choisie : *Te elegit Dominus de cunctis populis qui sunt super terram*. Il vous a encore distinguée d'elles par un bienfait singulier ; il vous a élue même parmi ses Elus , comme dit l'Epouse , il ne s'est pas contenté de vous faire croître dans son champ , comme un froment pur au milieu de l'ivraie , il vous a coupée avant la moisson , pour ainsi dire , il vous a dérobée aux embûches de l'homme ennemi ; il vous a mise de bonne heure à convert dans ses greniers , c'est-à-dire , dans le secret de son Sanctuaire : *Te elegit Dominus de cunctis populis qui sunt super terram*. Que de graces dans une seule grace ! que de bienfaits rassemblés dans le bienfait seul de votre vocation ! séparée de toutes ces nations innombrables qui ne le connoissent pas encore , séparée de tant de peuples , qui le connoissant , suivent des voies d'erreur , & ne l'adorent pas comme il faut ; discernée de tant de fideles mondains , qui en l'adorant , violent sa loi sainte ; privilégiée encore par-dessus ce petit nombre d'ames justes , qui au milieu des périls du monde , le servent , mais sont obligées de se partager entre le monde & lui : sentez - vous , ma chere Sœur , tout le prix de cette préférence ? voyez-

vous de ce point de vue toute la grandeur de ce bienfait ! & frappée de ce nouveau mystère de grace , qui se développe à vos yeux , ne vous écriez-vous pas , avec un saint Roi , dont je vous ai déjà appliqué les paroles : Venez , vous qui craignez le Seigneur , & qui vous contentez peut-être d'admirer ici en secret le courage de mon sacrifice , & les vains avantages d'un grand nom & d'une fortune éclatante , auxquels je renonce ; admirez plutôt les bienfaits & les miséricordes de Dieu sur mon ame ; & voyez par combien de faveurs signalées il me choisit & me préfère aujourd'hui , pour me consacrer toute entière à son nom & à sa gloire ! *Venite , audite , & narrabo , omnes qui timetis Deum , quanta fecit animæ meæ.* ( Ps. 65. 16. )

Mais si des préférences que renferme votre élection , nous venons aux moyens dont le Seigneur s'est servi pour vous y conduire , que de nouveaux sujets de consolation , ma chère Sœur , vont s'offrir à votre ame ! C'est le second motif dont Moïse se servoit pour soutenir les Israélites contre les difficultés que leur offroit l'entrée dans la terre de promesse. Le Seigneur , leur disoit-il , vous a fait sortir de l'Egypte malgré tous les efforts de Pharaon , & en opérant en votre faveur des signes & des prodiges : *Eduxitque vos in manu forti , de manu Pharaonis.* Oui , ma chère Sœur , quels prodiges le bras du Seigneur n'a-t-il pas opérés ! & quels moyens sa sagesse n'a-t-elle pas employés pour vous retirer du monde , & vous conduire dans ce lieu saint ! Que de secrètes invitations ! que de sollicitations réitérées ! que de nuages dissipés ! que de dégoûts vaincus ! Ce n'est pas assez , que d'obstacles écartés ! que de facilités ménagées ! que d'événements inattendus ! que de révolutions & de changements , pour vous frayer le chemin où il vouloit vous

conduire ! Il bouleverse tout ; il frappe de mort les premiers nés ; remplit les Palais de Pharaon & des Grands de l'Egypte , de deuil & de tristesse , pour amollir leur cœur , & afin qu'ils ne s'opposent plus à la sortie de son peuple de l'Egypte , c'est - à - dire , au dessein d'une amie choisie , de sortir du monde , & de se retirer dans le lieu saint. Ainsi , ma chere Sœur , dès le sein de votre mere toutes les opérations de la grace sur votre ame étoient comme autant de démarches qui vous avançoient vers la maison du Seigneur. Dès-lors , tout ce qui vous arrivoit , avoit quelque rapport secret avec le sacrifice que vous allez faire. La sagesse de Dieu faisoit tout servir dès - lors à la destinée qu'elle vous préparoit ; l'ordre de votre naissance , la piété de vos proches , les soins de votre éducation , les événements domestiques , l'élévation ou la décadence de ceux qui vous appartenoient ; la faveur ou le refroidissement des Princes de la terre ; tout cela ménagé par une Providence attentive , vous frayoit déjà les voies à cette sainte retraite. De sorte que le Seigneur ne vous a jamais perdue de vue ; & que vous pouvez lui dire avec le Prophete : C'est vous , Seigneur , qui avez préparé toutes mes voies ; & qui dès le sein de ma mere , avez mis votre main sur moi , comme sur une victime qui vous appartenoit déjà , & que vous vous réserviez toute entiere : *Tu formasti me , & posuisti super me manum tuam ; suscepisti me de utero matris meæ.* ( P. 138. 5. 13. )

Telles sont , mes Freres , les grandes miséricordes du Seigneur sur les siens. Vous-même qui m'écoutez , mon cher Auditeur ; vous que la grace a rappelé de l'égarement du monde & des passions , à une vie réguliere & chrétienne , ce qui diminue peut-être en vous le sentiment de ce bienfait inestimable de Dieu , c'est que vous n'en-

trez pas assez dans les routes adorables & secretes par lesquelles sa sagesse vous a conduit au moment heureux qui a changé votre cœur ; vous n'étudiez pas assez quelles ont été les voies de la grace sur votre ame ; vous ne voyez qu'à demi & comme superficiellement , tout le mystere des miséricordes de Dieu sur vous. Mais si vos yeux pouvoient s'ouvrir , mais si vous pouviez parcourir toute l'histoire secrete de ses graces & de sa providence sur votre ame , ah ! vous verriez que tous les événements de votre vie passée se rapportoient tous de loin à ce moment unique qui vous a converti au Seigneur ; vous verriez que ces afflictions , ces contre-temps , que vous regardiez comme l'ouvrage de la malignité ou de l'injustice des hommes , n'étoient que des dispositions éloignées que le Seigneur vous ménageoit , pour vous préparer à sa grace ; vous verriez que ces établissemens , ces alliances , ces situations qui vous paroissent , ou les suites du hazard , ou les fruits de vos ménagemens & des vos mesures , n'étoient que des facilités que la bonté de Dieu assembloit de loin , pour vous frayer les voies à un changement de vie ; vous verriez que ces égaremens même de passion , ces sociétés de crime & de débauche , qui auroient dû fermer pour toujours à la grace l'entrée de votre cœur , par les secrets adorables de la miséricorde de celui qui fait tirer le bien du mal , avançaient votre conversion , & devoient avoir leur utilité pour votre salut. Que dirai-je ! vous verriez que votre naissance , votre fortune , vos dignités , vos biens , vos talents , entroient tous pour quelque chose dans ce mystere de grace & de miséricorde , qui commençoit dès - lors à se former ; que tout vous conduisoit au moment fortuné de votre pénitence ; que tout ce que vous faisiez servir à vos passions , la bonté de Dieu le faisoit servir

fervir à votre repentir. Vous verriez que tous les moments de votre vie criminelle, étoient, pour ainsi dire, des moments de miséricorde; que le Seigneur délioit peu à peu les chaînes qui devoient enfin tomber tout d'un coup; que tantôt il éloignoit un obstacle par une perte, tantôt il affoiblissoit une passion par une perfidie, tantôt il refroidissoit un desir par un contre-temps, tantôt il inspiroit un dégoût par la durée même de l'habitude criminelle, tantôt il ménageoit des réflexions par un bon exemple, tantôt il réveilloit la conscience par la fin soudaine des complices de vos crimes; tantôt il rompoit une société de plaisir par des dissensions & des concurrences; enfin, que sa miséricorde commençoit de son côté l'ouvrage de votre salut, le même moment que vous commenciez du vôtre celui de votre perte.

Oui, mes Freres, nous ne voyons ici - bas qu'avec des yeux humains, toute la suite de notre destinée. Nous ne jugeons des événements, qui ont composé le cours de notre vie, que par les occasions fortuites qui les ont produits; nous ne nous connoissons que par les rapports extérieurs que nous avons avec les créatures qui nous environnent; nous ne nous considérons pas comme faisant une portion de cette cité invisible, que le souverain Architecte forme depuis la naissance des siècles, qui est la fin de tous les desseins de Dieu, & à la formation de laquelle il fait servir par une sagesse adorable & profonde, toutes les diverses révolutions & tout l'arrangement de ce monde visible. Mais un jour, quand l'ordre de la Providence sur nos destinées nous sera manifesté, ah! nous verrons que l'ordre de notre naissance, la suite de nos ancêtres, les diverses fortunes de nos aïeux, leur prospérité ou leur décadence, que tout cela ne se rapportoit peut-être qu'à nous seuls; que peut-être au

*Oraison funèbre.*

K

milieu de tant de révolutions, la miséricorde de Dieu n'étoit occupée que de nous seuls, ne vouloit que se former un Elu; qu'elle rassemblât de loin tous les événements qui pouvoient nous placer dans les circonstances où sa grace, quoiqu'indépendante des temps & des lieux, devoit changer notre cœur, & que peut-être dans ce long enchaînement des temps & des siècles, qui ont composé l'histoire de nos ancêtres, nous sommes entrés tout seuls dans les vues éternelles de Dieu; nous avons été la fin de tous ses desseins sur nos pères, & que toutes les circonstances extérieures de la vie n'ont été peut-être que les moyens secrets de notre élection. Grand Dieu! que les voies de votre miséricorde sont profondes & adorables! vous les cachez aux insensés & aux mondains; ils vous font agir comme l'homme, & ne découvrent pas votre sagesse invisible dans la conduite de l'univers, & dans vos desseins de grace sur les Justes. Mais que les âmes qui sont à vous trouvent de consolation à méditer ces merveilles secrètes de votre puissance, & les conseils éternels de vos miséricordes sur elles! *Nimis profundæ factæ sunt cogitationes tuæ. Vir insipiens non cognoscet, & stultus non intelliget hæc.* (Ps. 91. 6. 7.)

Voilà, ma chère Sœur, les moyens dont le Seigneur se sert pour assurer le choix qu'il fait d'une âme; il faut y ajouter les secours & la protection qu'il promet, & qui sont toujours les suites ordinaires de cette élection. Il vous aimera, disoit Moïse aux Israélites, & il vous protégera; ils éloignera de vous tous les malheurs & toutes les plaies dont il avoit frappé l'Égypte, & vous ne pourrez plus douter que le Seigneur, grand & miséricordieux, ne vous conduise, puisqu'il établira sa demeure au milieu de vous: *Diliget te, &c multiplicabit. Auferet à te omnem languorem, &*

*infirmities Ægypti pessimas. Non timebis, quia Dominus Deus tuus in medio tui est. (Deut. 7. 13. 15. 21.)*

Nouvelle consolation pour vous, ma chere Sœur. En effet, c'est une vérité du salut, que les secours particuliers de la grace suivent d'ordinaire le choix qu'elle fait de nous, & que la même miséricorde qui nous appelle à un état de vie, nous prépare en même temps les graces propres & spéciales, pour en remplir les devoirs, pour en soutenir les difficultés, pour en éviter les périls, pour en surmonter les obstacles. Je vous ai choisis, disoit Jesus-Christ à ses Disciples, & c'est assez : que votre cœur ne se trouble & ne se décourage point des difficultés & des persécutions que je vous prédis, & qui vous attendent ; je vous soutiendrai dans cette carrière pénible où vous allez entrer ; vous y recueillerez même des fruits durables & abondants : *Ego elegi vos ut eatis, & fructum afferatis. (Joan. 15. 19.)*

Tel est l'avantage d'une ame, ma chere Sœur, qui entre dans une voie que la main même du Seigneur lui a frayée ; elle ne doit plus se regarder elle-même ; ni s'arrêter à la disposition qu'elle trouve entre sa foiblesse & les difficultés de la voie où Dieu l'appelle : elle ne doit plus s'alarmer, ni de la répugnance de ses penchants, ni de la médiocrité de ses forces ; ni de l'instabilité de son goût, ni des obstacles qu'elle prévoit dans la sainte carrière où la grace la fait entrer. C'est vous-même qui l'y conduisez, ô mon Dieu ! & c'est assez ; elle peut vous dire avec le Prophete : *Le Seigneur est mon guide ; rien ne me manquera. Quand je devrois marcher au milieu des ombres de la mort, je ne craindrois point, parce qu'il est avec moi. (Ps. 22. 1. 4.)*

Mais il s'en faut bien, ma chere Sœur, que les ames mondaines puissent se flatter de cette

espérance ; entrées la plupart dans des engagements de place , de mariage , d'affaires , de dignité , sans vocation du Ciel , & sans avoir consulté les desseins de Dieu sur elles , il les livre à leur propre foiblesse ; il ne les soutient pas dans les voies que lui-même ne leur a point choisies ; il laisse élever les vents & les orages sur une mer où les Jonas infideles se sont embarqués contre son ordre ; & voilà pourquoi nous voyons tous les jours tant d'ames dans le monde , qui , remplies d'ailleurs de bons desirs , se plaignent sans cesse de leur foiblesse ; des ames qui , nées avec d'heureuses inclinations , ne trouvent en elles aucune force pour rompre les chaînes qui les lient à leur propre misere ; des ames pour qui tout devient un écueil , que les premieres occasions entraînent , & en qui les plus fermes résolutions ne vont jamais plus loin que jusqu'au premier péril. Ah ! c'est qu'appellées peut-être à suivre l'Epoux dans le secret du Sanctuaire , & s'étant frayées d'autres routes , le Seigneur les laisse errer au gré de leurs passions dans un monde où sa main ne les a pas placées ; c'est que n'ayant pas eu le Seigneur pour guide dans des périls où elles se sont témérairement engagées , elles ne l'ont pas aussi pour soutien ; c'est que leur destinée étant l'ouvrage de leurs passions , elle en est aussi l'attrait & le principe ; c'est , en un mot , que n'ayant compté Dieu pour rien dans le choix qu'elles ont fait , Dieu ne les compte plus pour rien elles-mêmes.

Que d'ames de ce caractère dans le monde ! & après cela nous les entendons s'excuser sur les dangers de leur état ; se plaindre presque de Dieu même , nous dire qu'elles se trouvent dans des occasions inévitables , où la vertu la plus austere ne sauroit se soutenir ; qu'elles se voient tous les jours exposées à des périls où les Saints eux-



mêmes auroient succombé ; qu'elles sont placées dans des situations funestes , où l'innocence ne peut être achetée qu'au prix de la réputation , & où il faut faire éclater leurs crimes pour les finir. Mais elles ne disent pas que ces occasions , ce sont leurs passions , & non l'ordre de Dieu , qui les leur a ménagées ; elles ne disent pas que ces périls , c'est leur imprudence , & non la voix du Ciel , qui les y a engagées. Quelle injustice de vouloir rendre la Religion responsable du précipice qu'on s'est soi-même creusé , & de regarder comme des transgressions innocentes , celles que notre témérité nous a rendu comme inévitables ! Nous accusons tous les jours la Religion , mes Frères , de nous prescrire des devoirs impraticables en certaines situations ; mais un jour nous apprendrons que les graces n'ont été si rares pour nous , les périls si inévitables , & notre foiblesse si extrême , que parce que nous n'étions pas à la place que la sagesse de Dieu nous avoit marquée dès le commencement ; semblables à des membres qui sont hors de leur situation naturelle , & qui ne recevant plus cette vertu secrète qui se répand sur tout le corps , languissent sans force & presque sans mouvement , & se trouvent inhabiles à tous les autres ministeres.

Pour vous , ma chère Sœur , que la main du Seigneur conduit dans le lieu saint , vous pouvez avec confiance vous répondre de sa protection & de ses graces. Ainsi ne craignez pas les peines & les difficultés que la vie Religieuse semble d'abord offrir à la nature ; ses austérités se changeront pour vous en de douces consolations , ses devoirs les plus pénibles soutiendront votre foi , loin de l'abattre ; ses assujettissemens consoleront votre cœur , loin de le révolter ; ses sacrifices répandront la joie sur toutes vos démarches , loin d'y mêler une tristesse dangereuse ; vous ferez

surprise vous-même de votre force & de votre courage, de vous trouver le goût changé sur mille choses, qui autrefois vous paroissent incompatibles avec vos penchans; de sentir de l'attrait pour des pratiques sur lesquelles vous ne croyiez jamais pouvoir vous vaincre, & que vous regardiez comme les tentations les plus dangereuses de l'état que vous embrassez. Ce n'est pas, ma chere Sœur, que l'élection de Dieu vous assure tellement de sa protection, que persuadée que le secours du Ciel ne sauroit plus vous manquer, vous deviez vous livrer sur cette assurance, à une sorte de sécurité, qui ôtant toute crainte, vous jetteroit d'abord dans le relâchement, & aboutiroit enfin à quelque chute déplorable. L'effet propre de la grace, est de nous rendre fideles à nos devoirs; mais c'est ensuite la fidélité à nos devoirs qui nous attire & nous mérite de nouvelles graces. Ne laissez donc point affoiblir en vous, ma chere Sœur, cette premiere ferveur de l'esprit; car si vous venez à vous relâcher, en vain étiez-vous appelée aux noces de l'Epoux, vous serez rejetée comme les Vierges imprudentes: leur vocation étoit certaine, mais leur infidélité la rendit inutile.

C'est donc cette certitude que vous êtes à la place où Dieu vous veut, qui me paroît la plus continuelle & la plus sensible consolation de votre état. En effet, le supplice continuel d'un grand nombre d'ames mondaines, c'est de vivre incertaines de leur condition. Comme elles se sont engagées la plupart dans leur état, sans précaution, sans conseil, sans prieres, elles ont raison de douter si c'est la grace ou la cupidité, le Seigneur ou le monde qui les y a placées. Sans cesse on se dit à soi-même, qu'on est malheureux dans sa situation, parce que peut-être Dieu ne nous y vouloit pas; qu'on n'y sauroit faire son

salut , que parce que peut - être ce n'est pas le Seigneur qui nous y a placé : on rappelle mille desirs de retraite , qu'on avoit formés dans un âge tendre , qui avoient été comme les prémices de notre foi , & la première voix que le Seigneur avoit fait entendre dans notre cœur , encore innocent ; & l'on croit que c'est la voie qu'il nous montrait de loin , & la seule que nous aurions dû suivre. Il n'est pas un seul chagrin dans notre état , qui ne réveille ces tristes idées : sans cesse on se redit à soi-même : Je ne suis pas à la place où Dieu me demandoit ; j'aurois fait mon salut dans un autre état , je n'y aurois pas trouvé les contre-temps , les répugnances , les embarras , qui m'empêchent de penser à l'Eternité. Et là-dessus , on s'abat , on se dévore soi-même , on renonce presque à l'espérance de son salut , & l'on fait de cet état affreux de découragement & de désespoir , ou le supplice continuél de son propre cœur , ou peut - être un motif impie de tranquillité & d'indolence dans ses crimes.

Et voilà , mes Freres , quel est quelquefois le triste état d'une Vierge infortunée , que les intérêts de votre cupidité , & non le choix du Seigneur , ont conduite dans le lieu saint. Accablée sous le poids des chaînes qu'elle - même ne s'est point imposées , trouvant des occasions de chute dans les mêmes devoirs qui pour les autres sont des motifs de vertu , changeant les secours de la piété , dont elle est environnée , en des attraites de vice ; nourrissant la corruption de son cœur , de tout ce qui devoit en soutenir la foi ; ne retirant point d'autre fruit de tous ces spectacles de religion qui s'offrent sans cesse à ses yeux , que de nouveaux sujets de dégoût de la Religion même ; se faisant une tentation de la tranquillité de sa retraite , & de l'éloignement même du monde , un nouvel attrait qui le lui fait paroître

plus aimable ; elle se dit sans cesse à elle-même , qu'une vertu moins nécessaire & moins contrainte , ne lui eût pas paru si odieuse ; qu'il est terrible de porter un joug auquel on ne s'est pas soi-même condamné ; & que Dieu est trop juste , pour exiger qu'on soit fidele aux devoirs d'un état que des passions étrangères nous ont choisi. Et de-là , ô mon Dieu ! que de retours affreux sur soi-même ! que de regards d'envie & de complaisance sur un monde auquel on n'a renoncé que malgré soi ! quelle tristesse répandue sur toutes les pratiques saintes de son état ! quelles imprécations secretes peut-être contre les auteurs de son infortune ! quelles réflexions ameres sur l'impossibilité prétendue de salut dans la situation forcée & involontaire où l'on se trouve.

Et ici , mes Freres , n'aurois-je pas raison de vous dire en gémissant : Sacrifiez , à la bonne heure , au monde ces enfants infortunés que vous y destinez ; inspirez-leur de bonne-heure l'ambition , l'orgueil , le faste , la vengeance , l'amour des plaisirs , & toutes les passions qui peuvent flatter votre vanité , & les faire réussir dans ce lieu de dépravation & de dérèglement ; ce sont - là les enfants de perdition & de colere , que Dieu accorde à la corruption de votre cœur ; mais du moins sauvez ceux que vous lui destinez pour le servir dans ces saints asyles ; ne soyez pas les meurtriers barbares des enfants même que vous consacrez à la Religion ; ne sacrifiez pas ceux qui deviennent inutiles à vos passions , & qui seuls auroient pu obtenir du Seigneur que vous ne périssiez pas vous-mêmes ; & ne perdez pas tout , ou par les plaisirs du monde , ou par les contraintes & les amertumes du Sanctuaire.

Ce ne sont pas-là , ma chere Sœur , les voies qui vous ont conduite à l'Autel ; les mains qui vous offrent au Seigneur , sont les mains de la

foi & de la piété ; la chair & le sang n'ont ici de part que par le mépris que vous en faites : le feu du ciel tout seul allume votre sacrifice ; vous ne tenez de vos parents que la piété , qui vous fait renoncer à tous les grands avantages que vous pouviez attendre d'eux ; & s'ils ont quelque part à la démarche que vous allez faire , c'est que leurs exemples vous ont appris de bonne heure à craindre le Seigneur ; & que le Seigneur vous a ensuite appris lui-même à renoncer à tout pour lui plaire.

Aussi quelle consolation pour vous le reste de vos jours , lorsque rappelant devant Dieu les desseins de sa miséricorde sur votre ame , vous pourrez lui dire avec le Prophete : C'est vous-même, Seigneur , qui m'avez conduite par la main , & placée dans le lieu saint ; j'ai du moins la consolation de pouvoir me dire à moi-même , que je suis dans la voie que votre bonté me destinoit avant la naissance des siècles , & que je n'y courrai point en vain : *Tenuisti manum dexteram meam, & in voluntate tuâ deduxisti me. (Ps. 72. 24.)* Qu'on est bien payé , ô mon Dieu ! de laisser faire votre volonté toute seule , & de ne pas mêler les erreurs de nos passions avec les conseils éternels de vos miséricordes sur nos destinées ! Nous ne réussissons jamais qu'à nous rendre nous-mêmes malheureux : nous ne savons que nous former des chaînes accablantes ; & comme nous ignorons tout ce qui nous convient , tout ce que nous croyons faire pour nous assurer ici-bas une vaine félicité , se trouve toujours la source de nos malheurs & de nos peines. Première consolation de la vie Religieuse , tirée du choix que Dieu fait d'une ame qu'il y appelle : *Misit de summo, & accepit me.* La seconde se prend du côté de la dépravation générale du monde , d'où il la retire : *Et assumpsit me de aquis multis.*

## II.

PARTIE. CE fut sans doute une grande consolation pour les enfants d'Israël, lorsqu'échappés de la mer Rouge, & tournant les yeux vers ces abîmes d'eau d'où le Seigneur venoit de les délivrer, ils virent, du lieu de sûreté où ils étoient enfin arrivés, les Egyptiens tristement aux prises avec les flots, finissant tous leurs vains efforts par un déplorable naufrage. Ce fut alors que leur cœur ne pouvant plus suffire aux transports de leur joie & de leur reconnoissance : Qui est semblable à vous, Seigneur, s'écrierent-ils ? Que vous êtes terrible dans vos vengeances ! & que les merveilles de votre puissance & de votre miséricorde sont dignes de nos actions de grâces & de nos hommages ! *Quis similis tui in fortibus, Domine ! magnificus in sanctitate, terribilis atque laudabilis.* (Exod. 15. 11.)

Voilà, ma chère Sœur, le point de vue où vous devez vous placer aujourd'hui. Echappée aux périls & aux orages du siècle, arrivée au port du salut, vous n'avez plus, pour soutenir tout le prix du bienfait inestimable qui vous en a délivrée, qu'à tourner la tête, voir un instant le monde, d'où vous venez de sortir, tel qu'il est ; cette mer orageuse, ce gouffre immense qui engloutit presque tous les enfants d'Adam ; & quelles sont les tempêtes & les naufrages d'où la main miséricordieuse du Seigneur vient de vous retirer ! Sans doute un premier âge passé loin des périls dans la sûreté d'un saint asyle, vous a caché jusqu'ici toute la dépravation d'un monde corrompu ; vous ne le connoissez que par les préjugés heureux qu'une sainte éducation vous a donnés contre lui. Mais souffrez qu'avant que vous tiriez un voile éternel entre lui & vous, je vous le montre tel qu'il est, & que je vous le fasse connoître

dans un discours où je ne devrois , ce semble , vous exhorter qu'à l'oublier. Hélas ! je ne risquerais rien en vous le rapprochant ; pourvu qu'il paroisse tel qu'il est ; il n'est pas assez aimable pour se faire regretter ; ceux même qui le voient de plus près , sont ceux qui en sentent plus vivement le vuide & la misere : il n'a de beau que la surface & le premier coup d'œil ; & semblable à ces cadavres qu'un esprit étranger & imposteur anime & fait paroître revêtus d'éclat & d'agréments , il n'y a qu'à les approcher pour faire évanouir le prestige , & en voir toute l'horreur & toute la difformité.

Qu'est-ce donc , ma chere Sœur , que ce monde misérable , duquel la miséricorde de Jésus-Christ va vous séparer à jamais ? Ce monde , c'est une région de ténèbres , une voie toute semée d'écueils & de précipices ; c'est le lieu des tourments & des tristes inquiétudes. Dans ces trois traits , vous en voyez l'affreuse image.

Une région de ténèbres ; hélas ! ma chere Sœur , la vérité n'y trouve , ou que des aveugles qui ne la connoissent pas , ou que des ennemis qui la combattent. Je ne parle pas même de ces ames désespérées , qui ne pouvant plus porter le poids de leurs crimes , le secouent enfin avec la foi , & cherchent dans l'incrédulité , cette paix affreuse qu'elles n'avoient pu trouver dans le crime même ; je ne parle pas de ces ames flottantes & incertaines sur la Religion , qui voudroient bien que la foi fût une fable , pour jouir plus paisiblement de leurs passions , mais qui n'osent encore se le persuader ; qui se défient de la vérité de ses promesses , mais qui craignent encore tout bas la terreur de ses menaces ; qui doutent de tout , & qui n'osent franchir le pas sur rien ; qui flottant entre leurs passions & leurs

doutes, & qui semblent souhaiter, ou d'avoir une foi plus vive pour finir leurs égarements, ou de n'en avoir point du tout, pour s'y livrer sans remords & sans scrupule. Je laisse tous ces divers genres d'aveuglement, si répandus cependant dans le monde, & qui attaquent le fondement de la foi & de la doctrine sainte; je ne parle que des erreurs qui en altèrent les regles & les maximes.

Nous les annonçons tous les jours, ma chère Sœur, ces maximes saintes; depuis les premiers âges de l'Eglise, les Chaires chrétiennes ne les ont pas publiées avec plus de force, plus d'exactitude, plus de lumière; & cependant il n'en est aucune sur laquelle le monde ne répande encore des adoucissements, de fausses couleurs qui les défigurent; ou des nuages qui les cachent. La pénitence, sans laquelle l'homme pécheur ne doit rien prétendre au salut, on la regarde comme le partage des cloîtres & des déserts; la retraite, si nécessaire à la fragilité du cœur humain, elle n'y paroît plus qu'une singularité, ou d'humeur, ou de vertu, qui ne sauroit servir d'exemple: la prière, cette ressource unique de toutes nos misères, on en laisse l'usage aux âmes oiseuses & inutiles; les afflictions, que les Saints ont toujours reçues comme des graces, on les craint comme des malheurs; les prospérités, que les Justes ont toujours craint comme des malheurs, on les souhaite comme des graces; l'ambition démesurée, si opposée à l'esprit & au fonds de la Religion, n'est plus qu'un sentiment noble & légitime de ce qu'on est & de ce qu'on doit prétendre; la haine, qui attaque la Religion dans le cœur, & qui anéantit tout l'Evangile, on en fait un juste ressentiment, ou une bienfaisance de son rang, qui ne permet pas d'aller se réconcilier avec son frère; la vie somp-



tueuse & magnifique ; si souvent frappée d'anathème dans les Livres saints , n'est qu'un usage noble de nos biens , & une loi qu'impose la condition & la naissance ; les plaisirs les plus dangereux , on les appelle des délassements nécessaires ; les passions les plus honteuses , des foiblesses inévitables ; les médisances les plus cruelles , des vérités publiques & innocentes ; que dirai-je ? la vertu même , la piété véritable , y a perdu son nom ; ce n'est plus un don de Dieu & le seul parti nécessaire ; c'est une bizarrerie d'humeur , un goût de singularité , une pusillanimité d'esprit ? que fais-je , un parti bon à quelque chose , quand on n'est plus soi-même bon à rien. O Dieu ! est-ce donc là le langage d'un peuple éclairé des lumières de l'Evangile , ou les discours de ces nations barbares & infidèles à qui vous n'avez pas encore daigné révéler la science du salut & les vérités éternelles ?

Et ce qu'il y a ici de plus déplorable , c'est que ce ne sont pas là les erreurs de quelques particuliers ; ce sont les erreurs de presque tous les hommes ; c'est la doctrine du monde entier ; ce sont des maximes universellement reçues , approuvées , autorisées , & contre lesquelles il n'est plus temps de vouloir s'élever. Nous seuls dans ces Chaires chrétiennes , osons parler un langage différent ; un petit nombre de Justes tiennent encore pour nous au milieu du monde , & osent encore parler comme nous. Mais ce n'est là qu'une foible voix absorbée , pour ainsi dire , par le bruit formidable de la multitude. Ce qui domine , ce qu'on entend , ce qui règle tout le monde , ce qui décide de tout , ce qui est le grand ressort des Royaumes , des Empires , des familles , ce sont les erreurs que je viens d'exposer. C'est une tradition d'aveuglement qui s'est

perpétuée depuis le commencement dans le monde , & qui a passé des peres aux enfans. Les Grands , le peuple , les savans , les ignorans , les sages , les insensés , les jeunes , les vieillards , se conduisent par-tout sur ces fausses regles ; ceux même à qui la lumiere de la vérité luit encore en secret , croient se tromper , en voyant que l'exemple commun dément l'évidence secreete de leur conscience ; & regardent leurs doutes comme de vains scrupules que l'erreur publique calme & dissipe à l'instant.

Ainsi marchent , sans le savoir , tous les hommes presque dans les ténèbres ; ainsi ils courent avec une profonde sécurité vers le précipice éternel qui doit enfin terminer leur course : ainsi auriez-vous vécu , ma chere Sœur , si la miséricorde de Jesus-Christ ne vous avoit retirée de cette région de ténèbres , pour vous faire passer à un Royaume de lumiere. Vous auriez regardé comme des vérités , les erreurs reçues de la multitude ; vous auriez suivi les voies que tout le monde regarde comme sûres ; vous seriez devenue même la protectrice des maximes que l'usage de tous les temps & de tous les pays a consacrées ; vous vous seriez révoltée contre la vérité qui les condamne ; vous auriez écouté , comme le monde écoute aujourd'hui , les regles de la foi que nous leur opposons , comme des discours dont il faut rabattre , & où le zele va toujours plus loin que la vérité. Car qu'il est difficile de démêler la lumiere à travers ce nuage universel d'usages , de fausses maximes , de préjugés , d'erreurs , répandu sur le monde entier ! qu'il est difficile de discerner la voie de la vérité , étroite , écartée , imperceptible , presque inconnue , & où si peu de gens entrent , au milieu de tant de fausses voies , larges , spacieuses , battues , autorisées , & que tous les hommes presque suivent !

Vous le voyez vous-même , ma chere Sœur , si le nombre des ames fidelles , & qui marchent dans la voie de la vérité , est fort grand dans le monde. Il en est encore sans doute ; car le Seigneur a les siens dans tous les états ; mais ce sont quelques étoiles rares , comme dit l'Apôtre , qui percent par hazard les nuages , & qu'on peut compter aisément au milieu d'une nuit obscure & ténébreuse : *Sicut luminaria in mundo.* (Philipp. 2. 15.) Et encore dans ce petit nombre , combien d'ames molles & indolentes qui ne paroissent vertueuses , que parce que le monde , à qui on les compare , est extrêmement corrompu ? combien d'ames immortifiées & impénitentes , qui après les égarements des premières mœurs , bornent toute leur pénitence à la seule cessation de leurs crimes ; & ne s'attirent les éloges dûs à la vertu , que parce que le monde n'a plus à blâmer en elles les mêmes vices ? combien d'autres , qui après avoir fini les passions d'éclat , conservent encore toutes les autres , font entrer toutes leurs foiblesses dans leur vertu , & offrent aux yeux de Dieu un cœur encore vain , jaloux , ambitieux , vindicatif , tandis que le monde les canonise ? Car le monde , toujours plein de contradictions , & jamais d'accord avec lui-même , tantôt dégrade la vertu véritable , & la confond avec le vice ; tantôt il se hâte d'exalter le vice à peine éteint , & de lui rendre les mêmes honneurs qu'à la vertu consommée.

Que les miséricordes du Seigneur sur vous , ma chere Sœur , sont dignes d'une reconnoissance qui ne doit plus finir qu'avec votre vie ! Voyez , comme disoit autrefois un Prophete à la sainte Sion ; & je puis vous le dire ici avec plus de justice : voyez , tandis que des ténèbres épaisses couvrent toute la terre , qu'une nuit obscure est répandue sur tous les peuples ; que le mensonge

& l'erreur ont pris la place de la vérité parmi les hommes : *Ecce tenebræ operient terram , & caligo populos* : ( Is. 60. 2. ) voyez comme la lumière du Seigneur s'est levée sur vous seule , comme il vous a conduite dans un lieu où tout vous montrera la vérité , ces murs sacrés , ces autels saints , ces Vierges fidelles ; ce voile religieux lui-même , qui va vous cacher le monde & la vanité ; tout vous montrera ici vos devoirs , tout dissipera les nuages légers qui pourroient s'élever du fond de votre cœur. Une nuée resplendissante vous précédera , comme autrefois les Israélites dans le désert , pour vous marquer les routes que vous devez suivre ; & tandis que le monde , frappé d'aveuglement , ne discernera pas même les vérités les plus communes & les plus palpables du salut , la lumière du Ciel se levera ici sur vous , & vous montrera la perfection même des devoirs & des secrets inconnus aux Sages du siècle : *Super te autem orietur Dominus , & gloria ejus in te videbitur.*

Rien n'est donc plus consolant , pour une ame que la miséricorde du Seigneur a séparée du monde , que ce premier coup d'œil , qui lui en découvre les erreurs & les fausses maximes. Mais quand même on pourroit se flatter d'y avoir toujours suivi la voie de la vérité , au milieu de tant de voies fausses & dangereuses qui la font perdre de vue , comment auroit-on pu se promettre , en second lieu , d'y conserver l'innocence au milieu de sa dépravation & de ses dangers innombrables ? Et quand je parle de ses dangers , ma chère Sœur , n'attendez pas que j'en fasse ici un juste dénombrement. Hélas ! tout y est danger ; dangers dans la naissance , elle est une espèce d'engagement à toutes les passions ; dangers dans l'élévation , elle vous fait une loi de tout ce que l'Evangile condamne ; dangers dans les soins

publics ; il faut prendre sur soi les passions des Grands & la misère des peuples , allier les maximes de la Religion avec celles de la prudence de la chair , & opter entre sa conscience & sa fortune : dangers dans l'usage des grands biens ; vous avez sans cesse à vous défendre , ou des profusions qu'inspire la vanité , ou de la dureté que produit l'avarice : dangers dans les exemples ; le vice perd son horreur par l'autorité de ceux qui nous le montrent , & nous sommes rassurés en trouvant dans les foiblesses d'autrui , une excuse à nos foiblesses propres : dangers dans les entretiens ; on veut plaire , & l'on ne plaît que par les passions , ou qu'on reçoit , ou qu'on inspire : dangers dans les amitiés ; le venin s'insinue par la conformité des humeurs & par les douceurs de la société ; on ne peut se passer de délassement , & le monde n'en fournit que de funestes à l'innocence : dangers dans les concurrences ; on veut s'élever , & il est mal aisé d'aimer ceux qui nous supplantent , & qu'on nous préfère ; dès que les intérêts sont divisés , les cœurs aussi ne tardent pas de l'être : dangers dans le mariage ; la durée du lien refroidit presque toujours celle de la tendresse ; il est rare que la conformité des humeurs ratifie un nœud que la conformité seule des intérêts forme presque toujours ; une société sainte devient une tentation domestique ; & dès que le devoir devient un joug , le cœur s'est bientôt formé d'autres chaînes : dangers dans l'état de la liberté ; les passions qui n'ont point de frein , s'échappent malgré nous-mêmes , & l'éloignement d'un lien sacré n'est souvent que l'amour d'une servitude plus universelle : dangers dans la probité mondaine ; dès que le monde est content de nous , on se persuade aussi que le Seigneur doit l'être ; on confond la réputation de la vertu , avec la vertu même ; &

parce qu'on n'a pas de ces vices que le monde condamne , on croit avoir toutes les vertus que l'Evangile exige : enfin, dangers dans la piété même ; comme elle est rare dans le monde , les louanges qu'elle s'attire en corrompent souvent le principe ; on avoit d'abord cherché Dieu dans la vertu , on s'y cherche bientôt soi-même.

Voilà le monde , ma chere Sœur. Si vous échappez d'un péril , vous venez bientôt échouer à un autre ; si l'exemple vous trouve inébranlable , l'amitié vous séduit ; si l'intérêt ne vous touche pas , la gloire & la réputation vous entraînent ; si vous vous défendez des grands excès , des passions plus douces & plus dangereuses ne vous trouvent pas insensible ; si l'inclination vous éloigne du dérèglement & de la débauche , la complaisance vous y jette ; si vous êtes libre d'ambition pour vous-même , vous la sentez revivre pour vos enfants ; si vous êtes fidelle à ne pas chercher les occasions , vous ne sauriez répondre de celles qui vous cherchent.

Et ne croyez pas , ma chere Sœur , que tous ces dangers eussent été moindres pour vous que pour une autre. Des exemples domestiques de vertu , & la piété comme héréditaire à votre sang , y auroient peut-être quelque temps défendu votre innocence. Mais que les exemples touchent peu dans cette premiere saison de la vie , qu'on destine à l'oubli de Dieu ! on les regarde comme des bienséances de l'âge ; & on renvoie à des temps plus mûrs , des vertus qu'on croit que le temps tout seul a formées dans ceux qu'on nous propose pour modeles. Ainsi , environnée de prospérité & d'abondance , trouvant plus d'occasions de chute qu'une autre par les avantages de la naissance , par le rang & le crédit de vos proches , par l'espérance d'un grand établissement , que de pièges n'auriez-vous pas trouvé sous vos

pas ! Vous auriez suivi cette route de tous les siècles , dont parle Job , que les âmes mondaines ont toujours suivie : *Semitam sæculorum , quam calcaverunt viri iniqui* ; ( Job. 22. 15. ) c'est-à-dire , vous auriez formé peut-être mille bons desirs , mais votre foiblesse l'auroit toujours emporté sur toutes vos résolutions. Vous auriez envié le bonheur des âmes qui servent Dieu , & qui sont à lui sans réserve ; mais entraînée à l'instant par le torrent fatal des exemples , la vertu n'auroit jamais eu que vos foibles desirs , & le monde toujours votre cœur & vos affections véritables : vous auriez peut-être quelquefois soupiré en secret sur les périls infinis & inévitables de votre état ; mais ces périls seroient devenus eux-mêmes une raison secrète , qui vous auroit justifié à vos yeux vos propres foiblesse.

Et qu'entendons-nous tous les jours , ma chère Sœur , que des prétextes de la part des mondains , sur les obstacles infinis que le monde met à leur salut ! Ils se plaignent qu'il est comme impossible de s'y sauver ; ils forment mille bons desirs , mais ils prétendent que c'est en vain qu'on les forme , & qu'il n'est pas en eux de les mettre à exécution au milieu des périls où des embarras où ils vivent ; ils font même quelques efforts , mais à peine se font-ils surmontés sur un point , qu'une nouvelle difficulté les lasse & les abat ; ils voudroient être au fond des déserts , mais ils n'ont pas la force de se faire un désert du monde lui-même ; nous leur disions qu'il est aisé de rompre à tout quand on le veut , & ils soutiennent qu'en le voulant , ils n'en sauroient être les maîtres.

Ce n'est pas qu'en convenant des périls innombrables du monde , & de la difficulté d'y faire son salut , je veuille ici justifier vos vaines excuses , mes Freres. Il est difficile de vivre chrétiennement dans le monde ; cela est vrai : mais combien

d'ames fidelles la grace y forme & y conserve-t-elle tous les jours à vos yeux ? Le plus sûr , dites-vous , seroit de tout quitter , & de s'aller cacher au fond d'une retraite. Ah ! je l'avoue avec vous ; que n'avez-vous été du petit nombre de ces ames heureuses que le Seigneur a de bonne heure séparées de la corruption du siecle , & conduites dans le secret du Sanctuaire ! que ne vous a-t-il d'abord tendu , comme à elles , cette main miséricordieuse qui les a retirées du milieu des périls , pour les faire entrer dans le lieu de la paix & de la sûreté ! que ne vous a-t-il fermé dès le commencement toutes les voies de l'élévation & de la vanité , pour vous ouvrir celles de l'humilité , du dépouillement & du silence ! Vos mœurs auroient été innocentes : hélas ! & tous vos jours ont été de nouveaux crimes ! vos premieres années eussent été les prémices pures d'une vie sainte : hélas ! & vous n'osez tourner les yeux derriere vous , de peur d'y voir les horreurs & le trésor d'iniquité que vous y avez accumulé ! vos inclinations seroient encore celles qu'une heureuse éducation vous avoit données : hélas ! & le monde a corrompu en vous les dons de la grace & de la nature , & il ne vous reste plus de ces premieres espérances de vertu , que le regret inutile de les voir tout-à-fait éteintes ! votre mort finiroit des jours pleins , des œuvres précieuses , & une vie digne de l'immortalité : hélas ! & elle ne finira qu'un grand vuide , des passions infinies , des agitations sans nombre , des chagrins amers , des plaisirs souvent dégoûtants , toujours tristes par le reproche secret de la conscience , & une vie digne d'une mort éternelle , si elle n'est purifiée par de dignes fruits de pénitence , avant que vous alliez en rendre compte au Tribunal redoutable du souverain Juge.

Mais il ne faut pas que les desirs d'un état de-



venu impossible, vous calment sur les dangers de votre état présent. C'étoit l'erreur de cet ami de saint Augustin, lequel encore Païen, auroit bien voulu l'imiter dans sa conversion & dans sa retraite ; mais engagé dans le mariage, il regardoit ce lien sacré comme incompatible avec la foi & la sainteté du Baptême, & auroit souhaité pouvoir le rompre pour entrer dans l'Eglise de Jesus-Christ. Il ne vouloit être Chrétien, dit saint Augustin, que d'une manière dont il étoit impossible qu'il le fût : *Nolebat esse Christianus, nisi eo modo quo non poterat.* (S. Aug.) On voudroit tout quitter si l'on se donnoit à Dieu ; on voudroit se retirer du monde, & se cacher pour toujours aux yeux de l'univers ; on ne croit pas le salut possible autrement ; on nourrit son imagination de ces projets chimériques, qui ne sauroient jamais s'exécuter ; & parce que l'état où la Providence nous a placés, ne nous permet plus de tout quitter, & de nous aller jeter au fond d'une solitude, on ne se donne point à Dieu ; on ne fait pas ce qu'on doit faire, parce qu'on voudroit faire ce qu'on ne peut pas, & on veut être Chrétien qu'aux seules conditions auxquelles il est impossible qu'on le soit : *Nolebat esse Christianus, nisi eo modo quo non poterat.* C'est-à-dire, qu'on ne le veut pas ; car il ne s'agit point de soupirer après une situation qui ne sauroit plus nous convenir, mais de trouver des moyens de sanctification dans les périls même qui sont attachés à la nôtre.

Pour vous, ma chere Sœur, la destinée des âmes mondaines ne vous paroît pas sans doute digne d'envie ; mais que sera-ce, si au récit des erreurs & des dangers du monde, nous ajoutons ici celui de ses soucis, de ses peines & de ses chagrins dévorants ?

Oui, ma chere Sœur, on croiroit d'abord que

la joie & les plaisirs sont le partage de ce monde réprouvé ; & que n'ayant pas de son côté le bonheur de l'innocence & de la vertu , il a du moins les douceurs & les réjouissances du vice. Mais il s'en faut bien Hélas ! si l'on pouvoit y être heureux du moins en oubliant Dieu , & en ne refusant rien aux passions insensées , ce seroit toujours sans doute une ivresse & une frénésie digne de pitié , d'acheter , par un instant rapide de plaisir , des peines & des horreurs éternelles ; mais du moins on ne perdrait pas tout ; on auroit du moins quelques moments de bon , du moins on jouiroit du présent ; mais ce présent même , cet instant rapide est refusé au pécheur. L'Être souverain & miséricordieux , qui nous a faits pour lui , ne veut pas que nous puissions être un instant même heureux sans lui ; il se sert de nos passions pour nous punir de nos passions même. Toutes les créatures que nous voulons faire servir à nos plaisirs , il en fait en secret les instruments de nos peines ; tous nos desirs les plus flatteurs , & que nous ne formons que pour soulager notre cœur , en deviennent les tyrans & le supplice ; tous nos projets les plus spécieux , que l'imagination n'enfante & n'embellit que pour endormir nos peines , les réveillent & les aigrirent ; tous les plaisirs les plus vifs , & qui auroient dû , ce semble , satisfaire notre cœur , n'y portent que la satiété , & en augmentent le dégoût , le vuide & l'inquiétude. Dieu , pour nous faire sentir que l'ordre est le seul bonheur de l'homme , permet que tout ce qui le trouble nous rend malheureux. En vain nous formons nous un plan de félicité dans le crime , notre cœur dément bientôt cette espérance , & il ne nous reste rien de plus réel de cette vaine idée de bonheur , que le chagrin de nous l'être en vain formée : en vain par une vaine philosophie , détachons-nous des passions tout ce qu'elles

sont d'extrême & de fatigant , pour nous ménager des plaisirs modérés & tranquilles ; les plaisirs réglés par la raison , ne sont pas loin de l'ennui ; & ceux qu'elle ne conduit plus , ne sont plus que des fureurs & des gouffres ; & d'ailleurs tout ce qui souille notre ame , quelque modéré qu'il soit aux yeux des hommes , est tout ce qu'il y a de plus extrême & de plus malheureux pour notre repos. *Vous l'avez voulu , ô mon Dieu , & il étoit juste que vous le voulussiez ainsi , que toute ame défordonnée fût à elle-même son supplice.* ( S. Aug. )

Non , ma chere Sœur , Jesus-Christ n'a pas laissé sa paix au monde , il ne l'a laissée qu'à ses Disciples ; ainsi en le lui sacrifiant aujourd'hui , vous ne lui sacrifiez rien de trop aimable ; & ce qui fait le prix & le mérite de votre sacrifice , est bien plutôt le plaisir saint avec lequel vous le consommez , que les plaisirs frivoles auxquels vous renoncez. Hélas ! si vous connoissiez le fond & l'intérieur de ce monde misérable ; si vous pouviez entrer dans le détail secret de ses soucis & de ses noires inquiétudes ; si vous pouviez percer cette première écorce , qui n'offre aux yeux que joie , que plaisirs , que pompe & magnificence , que vous le trouveriez différent de ce qu'il paroît ! Vous n'y verriez que des malheureux ; le pere divisé d'avec l'enfant , l'époux d'avec l'épouse , le frere dresser des embûches au frere , l'ami se défier de son ami , le secret des familles ne cacher aux yeux du public , que des antipathies , des jalousies , des murmures , des dissensions éternelles , les amitiés troublées par les soupçons , par les intérêts , par les caprices ; les liaisons les plus étroites refroidies par l'inconstance ; les engagements les plus tendres finir par la haine & par la perfidie , les liens les plus sacrés devenus des supplices par l'incompatibilité ; les fortunes

les plus brillantes perdre tout leur agrément par les assujettissemens qu'elles exigent ; les places les plus honorables ne faire sentir que le chagrin de ne pouvoir monter plus haut ; chacun s'y plaint de sa destinée , les plus élevés n'y sont pas les plus heureux. Ils montent , dit le Prophete , par leur rang & par leur fortune , jusques au dessus des nuées ; on les perd de vue , si haut ils sont placés ; ils paroissent au dessus du reste des hommes par les hommages qu'on leur rend , par l'éclat qui les environne , par les grâces qu'ils distribuent , par les adulations éternelles dont la prospérité & la puissance sont toujours accompagnées : *Ascendant usque ad caelos.* (Pf. 106. 26.) Et par le ver secret & dévorant de leur conscience corrompue , & par la satiété même des plaisirs , & par la gêne des assujettissemens & des bienséances , & par la bizarrerie de leurs desirs , & par l'amertume de leurs jalousies , & par les bassesses qu'ils emploient pour plaire au maître ; & par les dégoûts qu'ils en essuient , ils sont plus bas que le peuple , & plus malheureux que lui : *Descendant usque ad abyssos.* (Ibid.) O fille de Sion ! réjouissez-vous , dit le Seigneur , publiez les merveilles de ma miséricorde , parce que je viens pour vous posséder , pour vous delivrer de la tyrannie d'un monde qui ne fait que des malheureux ; pour faire ma demeure au milieu de votre cœur , & y établir une paix & une sérénité éternelle : *Quia ecce ego venio , & habitabo in medio tui.* (Zachar. 2. 11.)

Regardez maintenant , ma chere Sœur ; voilà le monde avec toutes ses erreurs , ses périls & ses inquiétudes. C'est une terre dont on vante les fruits & la beauté , & où il semble que coulent le lait & le miel ; mais c'est une terre qui dévore ses habitants par les passions infinies qui l'agitent , & où les plus grands plaisirs sont  
 toujours

toujours la source des inquiétudes les plus dévorantes : *Terra devorat habitatores suos.* ( Num. 13. 33. ) Regardez encore une fois ; je ne vous le montre pas en éloignement comme le tentateur le montra autrefois à Jesus-Christ ; de loin , il en impose , on ne voit que la gloire , les plaisirs & la pompe qui l'environnent , ce point de vue lui est favorable ; je vous le rapproche , je vous le mets sous l'œil. Voyez si vous le trouvez digne d'être regretté , si sur le point de l'abandonner vous verserez sur lui des larmes de joie ou de tristesse ; voyez si cette grande action que vous allez faire , & que le monde appelle un sacrifice héroïque , un renoncement généreux , n'est pas au fond une sage préférence de la paix au trouble , de la joie aux chagrins dévorants , de la liberté à la servitude , d'une douce & sainte société , à l'ennui , à la fausseté & à la perfidie des sociétés mondaines.

Et que ne pouvez - vous , ma chere Sœur , consulter le monde lui-même ! Interrogez vos proches , que cette cérémonie assemble en ce lieu saint , & ils vous répondront : *Interroga majores tuos , & dicent tibi.* ( 7. ) Peut-être une tendresse naturelle les attriste & les attendrit ici sur votre sacrifice ; mais au fond ils envient votre destinée , ils soupirent en secret sur la multitude & la pesanteur des liens qui les attachent au monde ; & sentent , après avoir essayé longtemps des plaisirs , des vanités & des espérances humaines , qu'il n'est rien de plus heureux ici-bas que la crainte du Seigneur & l'observance de sa Loi sainte : *Interroga majores tuos , & dicent tibi.* Ils accordent peut-être des larmes à ce spectacle de Religion ; votre foi , votre innocence , votre joie sainte , le courage avec lequel vous allez dire au monde un adieu éternel , tout cela tire peut-être de leurs yeux des marques d'un amour

Oraison funèbre. L

rendre & sensible ; mais que fais-je s'ils ne pleurent pas bien moins sur vous que sur eux-mêmes ! que fais-je si dans ce moment , les vus de la foi plus vives , ne réveillent pas en eux mille desirs de séparation & de retraite ; & ne les font pas gémir de l'impuissance où ils se trouvent de consacrer à Jesus-Christ les restes d'une vie que le monde & les passions ont peut-être jusqu'ici toute occupée ! *Interroga majores tuos , & dicent tibi.* Que fais-je si vous voyant mourir à tout , ils ne se rappellent pas à ce terrible moment où tout mourra pour eux ; & où séparés par la justice de Dieu des mêmes objets dont sa miséricorde aujourd'hui vous sépare , ils verront que par votre sacrifice vous n'avez fait que prévenir d'un instant le dépouillement de toutes les créatures , inévitable à la mort , & vous épargner le crime d'en avoir joui , & le chagrin de les perdre : *Interroga majores tuos , & dicent tibi.* Que dirai-je encore , ma chere Sœur , puisqu'il faut parler ici pour la dernière fois , de tout ce que vous êtes de grand selon le monde , afin que vous l'oubliiez à jamais ! Que ne pouvez-vous consulter vos illustres Ancêtres si célèbres dans nos histoires par les services rendus à l'Etat , par les premières dignités de la Couronne perpétuées dans leurs descendants ; & par tant de monuments de leur gloire élevés au milieu de nous ! que ne pouvez-vous les consulter ! & du fond de ces pompeux mausolées , où toute leur grandeur n'est plus qu'un peu de poussière , ils vous répondroient que la gloire du monde n'est rien ; que la naissance n'est qu'un orgueil qui se transmet avec le sang ; que les titres & les dignités ne nous accompagnent pas devant Dieu , & ne demeurent écrites que sur nos cendres & sur la vanité de nos tombeaux ; qu'il n'y a d'éternel & de durable , que ce que nous avons fait pour le

Ciel ; qu'il ne sert de rien à l'homme de gagner le monde entier , s'il vient à perdre son ame : *Interroga majores tuos , & dicent tibi.*

Heureuse , ma chere Sœur , ( puisque les bornes d'un discours ne me permettent pas de vous exposer ici tout ce que je m'étois proposé , & d'ajouter aux deux autres motifs de consolation , tirés du côté de Dieu qui vous choisit , & du côté du monde d'où il vous retire , le dernier tiré de la solitude sainte où il vous met à couvert des périls , ) heureuse de renoncer pour toujours au monde , qui ne paie que d'ingratitude l'esclavage de ses adorateurs , & qui jusqu'ici n'a fait que des malheureux & des mécontents ! heureuse encore plus de ne l'avoir jamais connu , & de mettre de bonne heure entre vous & lui , un mur de séparation éternelle ! heureuse de sacrifier tout ce qu'il ne vous étoit pas permis d'aimer ! heureuse de diminuer vos peines , en diminuant vos attachements ! heureuse de mourir à tout , avant que tout meure pour vous ! heureuse enfin de mettre à profit le temps court & rapide de la vie présente , pour vous assurer une meilleure condition pendant les années éternelles !

Que nous reste-t-il présentement , ma chere Sœur , sinon de faire pour vous les mêmes souhaits que les Prêtres & les Citoyens de Béthulie firent pour Judith , lorsqu'elle parut au milieu de l'assemblée sainte , sur le point d'aller exécuter le grand dessein que Dieu lui avoit inspiré ? Que le Dieu de vos peres , qui vous a protégée depuis votre enfance , répande abondamment sur vous les secours de sa grace ; qu'il bénisse la pureté de vos intentions ; qu'il soutienne par sa force toute-puissante , la grandeur de votre entreprise , & qu'il ne permette pas que vous succombiez dans un dessein généreux , où vous ne vous proposiez que de lui plaire : *Deus patrum nostrorum det tibi*

*gratiam, & omne consilium tui cordis suâ virtute corroboret.* (Judith. 10. 8.) Que la sainte Jérusalem, que cette maison de bénédiction qui vous ouvre aujourd'hui ses portes ; qui a cultivé en vous depuis un âge tendre , les dons de la grace & de la piété, & qui recueille , en vous associant aujourd'hui à ces Vierges fidelles , le fruit de ses soins & de ses peines , qu'elle puisse à jamais se glorifier en vous ; que vous soyez pour elle jusqu'à la fin un sujet de joie , de consolation , de gloire ; non par l'éclat de votre nom & de votre naissance , mais par celui de vos vertus religieuses : *Ut gloriatur super te Jerusalem.* ( Ibid. ) Qu'elle soit également édifiée & illustrée , par la sainteté de vos exemples , & par la ferveur & la perfection de toutes vos voies ; qu'elle puisse mettre un jour votre nom au nombre de ces Vierges illustres , de ces saintes Meres , de ces premières Fondatrices , dont la mémoire vit encore dans ce lieu saint , & dont les noms , déjà écrits dans le Ciel , se conserveront jusqu'aux derniers âges dans les annales sacrées de ce fervent Institut : *Et sit nomen tuum in numero sanctorum & justorum.* ( Ibid. )

Dites donc , ma chère Sœur , sur le point de sacrifier le monde , & d'abattre à vos pieds cet autre Holopherne ; dites , comme cette Héroïne d'Israël , sur le point de lui donner le dernier coup : Frappez-le, Seigneur, par les paroles qui vont sortir de ma bouche , afin qu'il ne revive jamais dans un cœur que je vous ai consacré tout entier : *Et percuties eum ex labiis charitatis meæ.* ( Judith. 9. 13. ) Donnez-moi cette foi vive & généreuse , cette insensibilité chrétienne , cette élévation de cœur & de piété dont j'ai besoin pour mépriser jusqu'à la fin ses vanités & sa gloire , pour voir toujours d'un œil indifférent ses plaisirs & sa vaine félicité ; pour ne regretter de tout l'éclat qui l'environne , que le malheur &



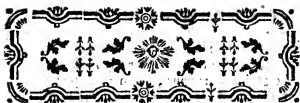
l'aveuglement de ceux qui s'en laissent éblouir ; & ne jamais introduire dans le lieu saint, son esprit & ses maximes : *Da mihi in animo constantiam , ut contemnam illum.* ( Ibid. *ψ.* 14. )  
Quelle gloire pour vous , Seigneur ! quel monument éternel de la puissance de votre bras ! quel opprobre & quelle confusion pour les âmes mondaines , quand elles verront que vous ne vous servez que de la foiblesse de mon sexe , d'une fille de Sion , foible & timide , pour fouler aux pieds sa gloire & ses plaisirs ; & qu'il n'est pas si difficile à vaincre qu'ils le publient , pour excuser la honte de leurs attachements & de leur servitude ! *Erit enim hoc memoriale nominis tui , cum manus faminæ dejecerit eum.* ( Ibid. *ψ.* 15. )

Recevez , grand Dieu , le sacrifice de cette hostie innocente , comme vous reçûtes autrefois celui d'Abel ; & que ce grand exemple de foi & de religion apprenne à ceux qui m'écoutent , que c'est tout gagner que de tout perdre pour s'assurer un bonheur éternel.

*Ainsi soit-il.*



L



## S E C O N D S E R M O N

*Pour une Profession Religieuse.*

Quàm dilecta tabernacula tua , Domine virtutum !  
concupiscit , & deficit anima mea in atria Do-  
mini.

*Seigneur des armées , que vos tabernacles sont aimables ! mon ame desire ardemment d'être dans la maison du Seigneur ; & elle est presque dans la défaillance , par l'ardeur de ce desir. Ps. 83. 1. 2.*

**V**OILA , ma chere Sœur , à quoi se bernoient tous les desirs d'un saint Roi , que le Seigneur avoit comblé de gloire , de prospérité & d'abondance. Ce n'étoit ni l'éclat du Trône où la main du Seigneur l'avoit placé , ni le nombre de ses victoires , ni la magnificence de son regne , qui le touchoient d'une joie vive & continuelle. L'arche sainte , le tabernacle du Dieu vivant , d'où il se voyoit éloigné par la révolte de son fils ; la consolation d'aller dans ce lieu saint se décharger , pour ainsi dire , aux pieds des autels , du poids de la Royauté , d'y répandre son ame devant le Seigneur ; de chanter en sa présence des cantiques d'action de grâces , d'y mêler ses larmes au sang des victimes , d'y célébrer au milieu des enfants d'Aaron , la mémoire des bienfaits dont le

Seigneur avoit autrefois favorisé son peuple ; d'y méditer les merveilles de sa loi & les promesses faites à ses peres : voilà tout ce qui lui paroissoit digne d'être regretté dans l'élévation & la puissance dont un fils rébelle venoit de le dépouiller.

Et voilà, ma chere Sœur, les saintes dispositions que la grace met dans votre cœur. Ce ne sont ni les avantages au milieu desquels la Providence vous a fait naître, ni un nom respecté dans le monde, ni tout ce qu'il sembloit vous promettre de plus flatteur & de plus séduisant, qui ont dû toucher votre cœur. La maison du Seigneur, les saintes consolations d'une retraite religieuse, la joie de venir vous cacher dans le secret du tabernacle, & dans ce Temple nouveau (1), où vous allez être la premiere Victime qui s'offre sur l'autel, & auquel votre sacrifice va servir comme de consécration & de dédicace solennelle ; voilà ce qui vous a paru plus digne de vos souhaits, que toute la gloire du monde & la vanité de ses promesses : *Concupiscit, & deficit anima mea in atria Domini.*

Heureux, ô mon Dieu ! lui avez-vous dit mille fois avec le Prophete, heureux ceux qui habitent dans votre maison, & qui, à l'abri des périls & des séductions du monde, ne sont nuit & jour occupés qu'à chanter vos louanges & publier vos miséricordes éternelles ! *Beati qui habitant in domo tuâ, Domine !* (Ps. 83. 5.) Le monde n'éblouit que ceux qui le voient de loin, & qui n'en connoissent point le vuide & l'amertume. Heureuse l'ame, ô mon Dieu ! qui a pu enfin secouer le joug de toutes les espérances humaines, & qui voyant que tout est vanité & affliction d'esprit dans cette vallée de larmes, forme en son cœur la résolution généreuse de s'attacher

(1) C'étoit la premiere cérémonie qui se fit dans la nouvelle Eglise de la Visitation de Chaillot.

à vous seul , & de monter de degré en degré , jusqu'à cet état sublime de dépouillement entier , jusqu'à cette perfection religieuse , d'où les vrais biens se faisant voir de plus près , le monde & toute sa gloire ne paroissent plus qu'un vain atôme ! *Beatus cujus est auxilium abs te ; ascensiones in corde suo disposuit , in valle lacrymarum in loco quem posuit !* ( Ibid. *ψ.* 6. 7. )

Ce n'est pas , ma chere Sœur , que la maison du Seigneur , où vous entrez aujourd'hui avec tant de foi , n'ait ses tentations comme ses consolations & ses avantages. Il y a des pieges sur le Thabor , selon l'expression d'un Prophete , comme dans les plaines de Samarie : *Rete expansum super Thabor.* ( *Osée.* 5. 1. ) Le lieu saint peut avoir ses consolations & ses périls comme le siecle. Ce ne seroit donc pas assez de vous entretenir ici seulement des avantages de la vie Religieuse ; il faut encore vous en exposer les tentations. Il est important qu'à l'entrée de cette sainte carrière , où les ressources & les consolations s'offrent en foule , on vous montre aussi de loin quelques écueils , que vous pourriez y trouver sur vos pas. Il faut , il est vrai , encourager votre foi , en vous étalant toutes les consolations que Jesus - Christ vous prépare dans cette retraite sainte ; nos foibles discours ne vous exposeront jamais qu'à demi l'abondance de ses dons & les richesses de sa miséricorde ; mais d'un autre côté , il n'est pas moins essentiel d'armer d'abord votre vigilance , en vous découvrant les pieges qui pourroient s'y rencontrer. Et voilà tout ce que je me propose dans cette instruction , de vous exposer les tentations & les consolations de la vie Religieuse ; c'est-à-dire , de vous prémunir contre ses tentations , pour vous mieux disposer à en goûter toutes les consolations. Implorons , &c. *Ave , Maria.*

I. PARTIE. **M**ON fils, dit le Sage, lorsque vous entrez dans le service de Dieu, préparez votre ame à la tentation; & souvenez-vous que les voies même de la sagesse & de la vertu, cachent des écueils d'autant plus dangereux, qu'on s'y croit plus en sûreté; & qu'on y marche sans précaution & sans défense: *Fili, accedens ad servitutum Dei, præpara animam tuam ad tentationem.* (Eccli. 2. 1.)

Cet avis est d'autant plus essentiel pour les ames qui se consacrent à Jesus-Christ dans la vie Religieuse, qu'on se persuade que tout est fait, quand on a une fois renoncé au monde; & embrassé un état saint; & que les difficultés de cette premiere démarche surmontées, on n'en doit plus attendre dans le reste de la carrière.

Cependant, ma chere Sœur, la vie Religieuse elle-même, où la grace aujourd'hui vous appelle, cet état divin, & qui nous fait être par avance sur la terre ce que les Anges de Dieu sont dans le ciel; cet état à ses écueils & ses tentations, où viennent tous les jours échouer plusieurs vierges infidelles.

Tous les Israélites, dit l'Apôtre, étoient sortis du milieu des abominations de l'Egypte; ils avoient tous suivis la nuée lumineuse qui les conduisoit dans le désert. Cependant, continue l'Apôtre, malgré cette premiere démarche, qui sembloit les mettre en sûreté, il s'en faut bien qu'ils ne fussent tous agréables à Dieu: *Sed non in pluribus eorum beneplacitum est Deo.* (1. Cor. 10. 5.) D'où vient cela? c'est que cette premiere ferveur passée, ils commencent à regarder derriere eux, & à jeter des yeux de complaisance sur l'Egypte, qu'ils venoient d'abandonner avec tant de joie; & c'est ce que j'appelle la tentation du

temps. C'est, en second lieu, que lassés des fatigues du désert, & ennuyés même du pain céleste, dont le Seigneur les nourrissoit, ils commencèrent à se dégoûter; & leurs dégoûts furent bientôt suivis de murmures; & voilà la tentation du dégoût. C'est enfin que se laissant entraîner aux exemples de quelques-uns d'entr'eux, ils négligèrent de venir porter leurs vœux & leurs prières devant le Tabernacle saint, & ne furent plus occupés que de danses & de festins autour du Veau d'or; & c'est ici la tentation des exemples. Or ce n'étoit-là, dit l'Apôtre, qu'une figure pour nous instruire. *Hæc autem in figurâ facta sunt nostri.* (Ibid. v. 6.) Et voilà en effet, ma chère Sœur, les trois tentations à craindre dans ce désert religieux où vous êtes entrée, en sortant du monde, & de toute la corruption de l'Egypte.

En premier lieu, la tentation du temps. Oui, ma chère Sœur, les commencements sont d'ordinaire fervents & fideles; on jette les premiers fondements de l'édifice saint avec un zèle & une vivacité qui semble ne devoir plus se démentir: on se dispute les adoucissements les plus permis; on a horreur des infidélités les plus légères; on marche à pas de géant dans les voies du Seigneur, rien ne coûte, rien n'arrête; on dévore toutes les amertumes de l'obéissance; on ne sent point l'assujettissement des règles; on vole partout où le devoir & l'exemple nous appelle: on ajoute même aux œuvres prescrites, des œuvres de surcroît; enfin, rien ne paroît de trop au zèle & à la ferveur qui commence.

Mais, ces premières années passées dans la ferveur, on croit être en droit de se reposer; on laisse à celles qui commencent, cette exactitude trop rigoureuse; on regarde tous les adoucissements & les infidélités, comme le privilège du temps & des années; on se rabat à un genre de

vie plus à portée des sens & de l'amour propre : on se permet tranquillement des omissions, dont on se faisoit autrefois un grand scrupule ; enfin on se persuade que le temps de la ferveur est passé, & qu'il ne convient qu'à des commençantes d'observer les regles & les saints usages dans toute leur perfection & leur étendue. Première tentation.

Or, pour vous armer contre un écueil où la grâce de la vocation vient souvent échouer & faire un triste naufrage, souvenez-vous, ma chere Sœur, que l'esprit de la vie Religieuse que vous embrassez, est le même pour tous les âges ; que les regles sages & pieuses que votre saint Fondateur, dont la solennité concourt si heureusement aujourd'hui à votre consécration, & semble vous promettre d'avance la grâce de son esprit, l'abondance de sa charité, & la grandeur de sa foi ; que les regles saintes, dis-je, que votre bienheureux Pere a laissées à cet institut fervent, sont les mêmes pour tous les temps, toujours égales pour toutes les épouses de Jesus-Christ ici assemblées ; toujours uniformes, & pour celles qui commencent & pour celles qui portent déjà depuis long-temps le joug du Seigneur ; & qu'ainsi dans un âge plus avancé, comme dans une première jeunesse ; dans les ferveurs du noviciat, comme dans la suite de votre carrière, puisque la sainteté de votre état sera toujours égale, votre fidélité doit toujours être la même, votre zele jamais se démentir ; vos dispositions de foi, d'amour, de sacrifice, toujours persévérer ; & qu'en un mot, le dernier jour, qui finira cette carrière heureuse, doit ressembler, du côté de la ferveur & du zele, au premier qui aujourd'hui vous l'ouvre & la commence.

Mais que dis-je, ma chere Sœur ? ce ne seroit

pas même assez que le dernier jour ressemblât au premier. Plus vous avancerez dans la Profession Religieuse, plus vous devez croître dans la grâce de votre état, dans le desir de votre perfection, dans l'amour de vos devoirs & de vos regles; plus vous avancerez, plus celles qui commencent auront les yeux sur vous, se régleront sur votre conduite, expliqueront l'étendue de leurs devoirs par votre fidélité ou par votre négligence; plus vos foiblesses ou vos vertus deviendront leurs vertus ou leurs foiblesses, & qu'ainsi plus le Seigneur demandera de vous de fidélité dans vos devoirs & de perfection dans vos exemples. Qui n'avance pas dans les voies de Dieu, recule; aussi l'Esprit saint maudit ceux qui font l'œuvre du Seigneur négligemment. Mais s'il étoit un temps où il fût permis de le servir avec une sorte de tiédeur & de paresse, il semble que ce devrait être plutôt dans le commencement de la carrière, où la grace encore foible, toutes les vertus religieuses, encore, pour ainsi dire, dans leur naissance, semblent rendre le relâchement moins criminel, & les imperfections plus pardonnables; au lieu que dans la suite, la grace ayant dû croître en nous, l'esprit de notre vocation se fortifier, la tiédeur devient un crime, les inobservances, une manière d'apostasie, qui ne sauroit plus trouver d'excuse que dans un cœur ingrat & infidele.

Celui qui commence, dit Jesus-Christ, & qui après cela se relâche & regarde derrière lui, n'est pas propre au Royaume de Dieu: *Non est aptus Regno Dei* (Luc. 9. 62.) Cette parole est terrible, ma chere Sœur; il n'est point propre au Royaume de Dieu: c'est-à-dire, c'est une ame foible & paresseuse, qui ne doit rien prétendre au salut destiné à ceux qui ont perseveré jusqu'à la fin; une ame infructueuse & stérile, laquelle,



après avoir poussé d'abord des feuilles spécieuses, en demeure-là, ne donne point de fruit, & ne doit point attendre d'autre sort que celui de l'arbre infortuné de l'Evangile : *Non est aptus Regno Dei*. Hélas ! ma chère Sœur, si, selon l'Apôtre, tous ceux même qui courent n'arrivent pas au but ; si parmi les âmes même qui paroissent les plus ferventes & les plus fidelles, il s'en trouve encore qui seront un jour rejetées des noces de l'Epoux, parce qu'un orgueil secret aura corrompu toutes leurs voies & infecté toutes leurs œuvres ; quelle destinée pourroient se promettre celles, qui après les premières démarches, se reposent lâchement, & croient être quittes du reste de la carrière !

Non, ma chère Sœur, il n'en est pas de la milice de Jésus-Christ, comme de celle des Princes de la terre ; dans celle-ci, après un certain temps de travail & de service, on acquiert le droit de chercher dans le repos, le délassement, & comme la récompense de ses fatigues passées ; mais dans la milice de Jésus-Christ, c'est en être déserteur que de cesser un moment de combattre. Tout le temps de la vie présente est une milice continuelle, dit Job, est le temps des peines & des combats ; le repos ne nous est montré qu'au bout de la carrière ; plus même nos années avancent, plus nous touchons de près à ce terme heureux ; hélas ! plus nos desirs pour le Ciel doivent s'enflammer, plus la vue de la patrie, à laquelle nous touchons, doit nous transporter ; plus toutes les créatures, qui vont bientôt nous manquer, doivent nous paroître indignes de nos attachements, plus notre redemption, qui approche, doit ranimer notre amour, exciter notre foi, reveiller notre espérance ; plus nous devons lever la tête avec une sainte joie, dit Jésus-Christ, c'est-à-dire, avoir l'œil déjà fixé dans le ciel,

perdre de vue la terre, & n'attendre plus que le moment qui va nous réunir à Jesus-Christ : *Respicite, & levate capita vestra ; quoniam appropinquat redemptio vestra.* ( Luc. 21. 28. )

Et certes, ma chere Sœur, voudriez-vous, en vous relâchant après quelques années de ferveur, perdre tout le fruit de votre fidélité passée ? voudriez-vous dissiper ce que vous auriez si heureusement amassé, & vous laisser ravir la gloire de mille victoires que vous auriez remportées sur l'ennemi ? Ah ! c'est alors que vous devriez être plus sur vos gardes ; & que vous étant enrichie des biens spirituels, le Demon fera plus d'efforts pour vous les enlever : il vous laissera plus paisible dans ces commencements : semblable à un Pirate qui laisse passer tranquillement les Navires qui partent pour fournir une longue carriere, & aller chercher au loin des marchandises précieuses, & ne les attaque qu'au retour, & presque sur la fin de leur course, parce qu'il les trouve alors chargés de richesses, qu'il s'efforce de leur ravir, & de leur rendre inutiles les travaux & les périls au prix desquels ils les avoient acquises.

Mais après tout, ma chere Sœur, croiriez-vous en avoir assez fait pour Jesus-Christ, quand vous auriez consacré quelques années de zele à son service ? La vie, cet instant rapide, est-elle trop longue pour remercier le Seigneur de la grace inestimable qu'il nous a faite, en nous séparant du monde & de sa corruption ? L'éternité elle-même ne suffira pas aux Saints, pour rendre grâces à celui qui les aura retirés de la voie de la perdition & de la colere ; & une vierge infidelle, après les premières années de zele & de ferveur, croiroit être en droit de se reposer, comme si le temps des combats étoit fini, & qu'elle n'eût plus, ou d'ennemis à craindre, ou d'actions de

graces à rendre au Seigneur miséricordieux, qui l'a mise à couvert de la dépravation générale dans le secret de son Sanctuaire ! que dis - je ? & elle regarderoit même cette exactitude rigoureuse, dont elle avoit d'abord fait profession, comme des excès puériles du premier âge, & qu'une raison plus mûre doit modérer ! C'est - à - dire, que ce seroit comme si elle disoit à Dieu : Seigneur, tandis que je suivois encore les mouvements d'un âge peu avancé, & les foibles lumières d'une raison peu formée, je vous servois avec ferveur ; je me disputois tout, je me faisois un scrupule de tout, je faisois consister la piété à ne donner rien à ma propre satisfaction, à remplir jusques aux moindres devoirs, avec une exactitude où il entroit plus de petitesse que de vertu ; à suivre tout ce qui me paroissoit le plus parfait dans vos voies, & le plus conforme à l'esprit de ma vocation. Mais à mesure qu'un âge plus mûr a mûri la raison, & que ces premiers transports ont passé, j'ai compris qu'on pouvoit vous servir à moins ; que vous ne demandiez pas des empressements si vifs, & une fidélité si scrupuleuse ; que vous étiez un Maître aisé à contenter, & qui se payoit de tout ; que c'étoit bien assez de ne pas rompre avec vous par des transgressions manifestes ; & qu'on pouvoit être à vous, sans se faire une guerre si importune à soi - même. Si ce n'est pas-là le langage que la bouche d'une Vierge tient à Dieu, c'est du moins réellement le langage de son cœur, & l'outrage qu'elle ajoute à ses infidélités, & au dégoût où elle est tombée de son état.

Et voilà, ma chere Sœur, ce que j'ai appelé la seconde tentation de la vie Religieuse ; la tentation du dégoût.

Comme nous sommes pleins d'amour propre, il nous arrive presque toujours de nous recher-

cher nous-mêmes dans la vertu ; c'est - à - dire , de consulter plus un certain goût sensible , qui nous rappelle à Dieu , que la justice de sa loi & les vérités de la vie éternelle. Les commencements sur-tout de la vie chrétienne & religieuse , sont toujours accompagnés d'un certain attendrissement de cœur , qui nous en adoucit d'abord tous les exercices ; la nouveauté , le tempérament quelquefois , la grace même alors plus vive , tout cela fait sur le cœur certaines impressions sensibles , qui nous soutiennent dans la pratique des devoirs & des regles saintes ; tout s'applanit alors , tout paroît aisé. Or on se persuade aisément que les suites répondront à de si heureux commencements ; que les devoirs auront toujours pour nous le même attrait , & que rien n'affoiblira ce goût sensible , qui nous rend d'abord si heureux & si pénétrés de notre bonheur dans la voie de Dieu.

Cependant ce premier goût s'use d'ordinaire , ce trait passe , rien d'humain , ni de sensible , ne soutient plus dans la pratique des regles saintes : on en sent le poids ; & les consolations qui l'adoucissoient , sont refusées. Les penchants d'abord si dociles , se soulèvent contre le joug ; notre cœur d'abord touché , ne trouve plus rien presqu'e dans le detail des devoirs , qui le pique & l'intéresse : les mortifications coûtent ; les observances deviennent pénibles : la priere , loin de consoler , gêne & captive ; les Mysteres saints n'excitent plus que médiocrement la ferveur ; enfin , on marche encore , à la vérité , mais chaque pas est un nouvel effort , mais on marche sans goût & sans consolation ; de-là vient qu'on se décourage , on se traîne dans la voie sainte , on cherche dans les relâchements de l'amour propre , les consolations sensibles qui manquent à la vertu , & l'on se dedomme avec soi-même ,

pour ainſi dire, des dégoûts qu'on éprouve avec Dieu.

Or pour prévenir une tentation ſi ordinaire dans ces retraites Religieufes, écoutez, ma chere Sœur, les avis ſuivants, & ne les oubliez pas.

Le premier avis eſt que la ſource de nos dégoûts dans les voies de Dieu, eſt d'ordinaire dans nos infidélités. Ce n'eſt que lorsque nous commençons à mêler des adouciffeſſements aux devoirs, que les devoirs commencent à devenir triftes & pénibles : on ſe figure qu'en ſe permettant mille relâchements, on rendra le joug plus ſupportable ; & on le rend plus ennuyeux & plus peſant. Auffi c'eſt dans les maifons Religieufes où la première ferveur regne encore, où l'on vit dans une entière ſéparation du monde, où l'eſprit de ſilence, de priere, de dépouillement, de mortification, n'eſt point affoibli ; c'eſt dans ces maifons heureuſes, qu'on voit une joie ſainte répandue ſur les vilages, toutes les Epouſes de Jeſus-Chriſt porter ſon joug avec un goût & une allégreſſe qui ſurprend ; & qu'on les voit ſurpriſes elles-mêmes de ce que le monde eſt étonné de les trouver ſi contentes & ſi heureuſes dans cet état de retraite, de privation & d'aſtérité ; au lieu que les dégoûts & les murmures ne regnent que dans ces maifons infortunées, où le premier eſprit eſt tombé, où la régularité primitive ne s'obſerve plus, où toutes les obſervances Religieufes ſont altérées, & où l'on ne connoît plus les anciennes regles que par les adouciffeſſements qui les ont anéanties ; c'eſt-là où ſe trouvent en grand nombre des Vierges infidelles, mécontentes & malheureuſes dans leur état, portant ce reſte du joug avec une triſteſſe & une repugnance qui les accable. Plus elles conſervent de liaiſon & de conformité avec le monde, plus la Religion

leur paroît triste & affreuse ; & les adoucissements même que l'usage a introduits parmi elles , deviennent la source funeste de leurs dégoûts & de leurs peines.

Non , ma chere Sœur , telle est toujours la destinée d'une Vierge tiede & infidelle ; loin d'adoucir les observances de la vie Religieuse , en ne les accomplissant qu'à demi , elle se les rend plus insupportables : plus elle se relâche , plus les dégoûts augmentent ; parce que plus l'amour , qui rend tout léger , s'affoiblit ; tout lui pèse dans le service de Jesus - Christ , parce que les graces abondantes , qui sont la récompense de la ferveur , n'y sont plus données. La priere n'étant plus pour elle un saint commerce de tendresse & de confiance avec le Seigneur , n'est plus qu'une contrainte qui la fatigue ; la retraite , ne lui faisant plus goûter la présence de son Dieu , & le bonheur de jouir de lui à l'écart , loin de la vue des hommes , n'est plus qu'une triste solitude , où elle est à charge à elle-même : les exercices journaliers ne sont plus qu'un train de vie accoutumé , qui ne lui font plus sentir que le dégoût de faire toujours la même chose ; tout le détail de la vie Religieuse n'est qu'une suite d'occupations dégoûtantes , qui ne font que diversifier son ennui. Le monde , qui ne lui offroit autrefois que des miseres & des chagrins , qui lui adoucissoient les peines de son état , ne lui offre plus que des joies spécieuses , qui lui rendent les peines de son état plus insoutenables. Privée des plaisirs frivoles des mondains , elle participe à leurs ennuis & à leurs inquiétudes ; elle trouve dans le lieu saint toutes les amertumes dont le monde abreuve ses partisans , & c'est à elle que le Seigneur fait ce reproche dans son Prophete , en la personne de Jérusalem infidelle : Vous avez marché dans la voie de Samarie votre sœur ; vous avez imité dans

le lieu saint, les manieres, les relâchements, le culte tiede & imparfait d'un monde que j'ai réprouvé, vous que j'avois choisie & prévenue de tant de graces : *In viâ sororis tuæ Samariæ ambulasti.* (Ezech. 23. 31.) Aussi voici ce que dit le Seigneur : Vous participerez au calice de Samarie, puisque vous participez encore à son esprit & à ses infidélités, à ce calice d'ennui & de tristesse ; je changerai les consolations que je vous préparois dans ce lieu que j'ai choisi, en des dégoûts & des amertumes secretes ; ma maison ne sera plus pour vous qu'une maison de deuil & de contrainte : vos jours, qui doivent être des jours de paix, de consolation & de lumiere, seront des jours de trouble, d'inquiétude & de ténèbres ; vos voies, qui devoient être si douces & si tranquilles, seront semées de ronces & d'épines ; & Samarie, au milieu de ses abominations, ne sera pas plus malheureuse que vous le ferez dans une maison de paix & d'innocence : *Repleberis calice mæroris & tristitiæ, calice sororis tuæ Samariæ ; & bibes illum, & epotabis usque ad facies.* (Ibid. 33. 34.)

Ainsi, ma chere Sœur, si vous éprouvez jamais ces dégoûts dans la voie sainte où vous entrez, examinez-vous d'abord vous-même ; voyez s'il n'y a pas dans votre cœur quelque principe secret d'infidélité qui infecte tout le détail de vos exercices, & qui éloigne Dieu de vous : voyez si vos dégoûts ne sont pas la punition de vos relâchements, si vous n'avez pas dégénéré de votre premiere ferveur, si vous ne tenez pas trop à vous-même, si vous ne nourrissez pas des antipathies secretes & des prédilections trop humaines ; si vous ne refusez pas à la grace mille sacrifices secrets qu'elle vous inspire ; si vous n'accordez pas trop à l'humeur, à l'indolence, à mille attachements légers, qui vous occupent toute

entiere. Rappelez-vous à votre cœur, remontez à l'origine de vos dégoûts ; & sans doute , loin de la retrouver dans les devoirs , vous la trouverez en vous-même.

Ce n'est pas, ma chere Sœur, & c'est ici un second avis ; ce n'est pas que les dégoûts ne se trouvent quelquefois dans la vie même la plus fervente & la plus fidelle, & qu'en vous consacrant aujourd'hui à Jesus-Christ, vous ne deviez vous attendre à des amertumes dans son service. Ce sont des épreuves dont il se sert pour purifier notre cœur, & pour perfectionner toutes nos démarches. Au commencement de la carrière, il nous soutient par des consolations sensibles ; c'est un lait dont il nourrit notre foiblesse : comme nous sommes encore des enfants de la grace & peu affermis dans la foi, il faut qu'il nous mene par des sentiers doux & faciles. Mais à mesure que nous avançons, il nous traite comme des hommes forts ; il ne nous nourrit plus que du pain de la Vérité, qui est la nourriture des parfaits, & un pain souvent de tribulation & d'amertume : il ne nous laisse plus d'autre ressource que la foi, que les épines de la Croix, que les rigueurs & la sainte tristesse de sa doctrine ; il est pour nous un Epoux de sang, comme Moysé à l'égard de Séphora : *Sponsus sanguinum tu mihi es.* ( Exod. 4. 25. ) Quand il a fallu nous arracher de la terre de Madian, & nous faire oublier notre peuple & la maison de notre pere, oh ! il a pour nous des manieres tendres & consolantes, qui nous ont engagé à renoncer à tout pour le suivre : mais dès que nous avons eu marché quelque temps avec lui, & qu'il nous a vu avancés dans la voie, il a pris le glaive douloureux ; il n'a plus eu d'égard à ces consolations humaines qui nous soutenoient, & a laissé notre cœur dans une espece d'abattement & de sécheresse : *Sponsus sanguinum tu mihi*



es. Mais, ma chere Sœur, ce qui doit alors vous consoler, c'est que le Seigneur ne demande pas de nous le goût, mais la fidélité; c'est que la vie Religieuse est une vie de mort & de sacrifice, & que cet état de peine & de tristesse paroît l'état le plus naturel d'une ame qui a pris la Croix de Jesus-Christ pour son partage; c'est que moins le Seigneur paroît nous soutenir par des attraites sensibles, plus il nous soutient, en affermissant notre foi & augmentant notre courage; c'est qu'il ne permet pas que ce temps de nuage & d'obscurcissement dure, & que les lumieres & les consolations plus abondantes lui succèdent toujours; c'est enfin que s'il le prolonge quelquefois, c'est qu'il est jaloux de tout notre cœur, & qu'il ne veut plus qu'il tienne à ces appuis sensibles; c'est qu'il veut que nous le servions uniquement pour lui, & que nous n'ayions point d'autre dédommagement dans la fidélité que nous lui devons, que le plaisir de lui être fideles.

Mais une réflexion encore plus consolante, ma chere Sœur, c'est que les dégoûts que vous éprouverez quelquefois dans la vie Religieuse, sont bien différents de ceux que vous auriez trouvés dans le monde; je dis dans le monde, au milieu de ce chaos, qui paroît le centre des plaisirs & des félicités humaines; hélas! & cependant c'est la patrie des malheureux: ceux qui l'habitent sont des cœurs rongés, dévorés, ou par leurs propres iniquités, ou par les objets même de leurs passions qui les environnent; chacun y cherche la paix & le bonheur; & nul ne peut le trouver ni au dehors ni au dedans de lui-même; les ressources des chagrins y deviennent des chagrins nouveaux, les plaisirs lassent, les passions fatiguent, les richesses inquietent, les honneurs gênent, les sociétés ennuyent, le crime porte son poison avec lui dans le cœur, les événements trompent

toujours notre attente , & au milieu d'une vie si triste , si vuide , si agitée , nulle ressource au dedans , la foi éteinte , Dieu retiré , & un cœur toujours en proie à lui-même. O mon Dieu ! que les rigueurs qu'offrent aux sens ces retraites sacrées , paroissent douces & souhaitables , rapprochées des inquiétudes cruelles des pécheurs ! & que votre grace change aisément ce qui paroît de plus triste & de plus rebutant dans votre maison , en un joug doux & agréable , qui va faire toute la joie & tout le bonheur de ma vie : *Convertisti planctum meum in gaudium mihi , & circumdediti me lætitiâ.* ( Ps. 29. 12. ) Seconde tentation de la vie Religieuse ; la tentation du dégoût.

Enfin , la dernière est celle que j'ai appelée la tentation des exemples ; & c'est encore un des plus dangereux écueils de la vie Religieuse. Oui , ma chere Sœur , quelque sainte que soit la maison où la Providence aujourd'hui vous attache ; quoique Dieu y soit servi avec tant de bénédiction , & qu'elle conserve encore le premier esprit de zèle , de charité , de fidélité qu'elle reçut des mains de son bienheureux Fondateur ; néanmoins parmi tant de Vierges fidelles & serventes , il est difficile qu'il ne s'en trouve encore quelqu'une qui se traîne dans la voie de Dieu ; en qui la foi paroisse plus foible , la piété plus languissante , la grace de la vocation plus douteuse , les dispositions plus terrestres , en un mot , toute la conduite plus humaine.

Or rien n'est plus à craindre que la tentation de cet exemple. Car , ma chere Sœur , si c'étoient des exemples d'un dérèglement ouvert & déclaré , jusques ici inouis dans cette Maison sainte , on seroit en garde , & ils ne trouveroient en vous que l'indignation & l'horreur qu'ils méritent ; mais ce sont des exemples qui s'offrent à nous sous une couleur spécieuse d'innocence , qui ne

nous présentent que des adoucissements légers & presque nécessaires à la foiblesse humaine , qui s'insinuent même à la faveur de nos penchans ; qui , pour toute apologie , n'ont besoin que d'une seule de nos Sœurs , qui ose nous les montrer ; & qui trouvant au dedans de nous une secrète conformité qui les autorise , paroissent plus innocents , parce que c'est notre cœur même qui les justifie. D'ailleurs , comme ces Vierges infidèles sont celles d'ordinaire , dont la société est plus douce & plus commode , le caractère plus liant , les manieres plus prévenantes , on a d'autant plus de peine à se défendre de leur exemple , que leur société nous gagne & nous attire ; on forme des liaisons fatales à la régularité , les penchans qui nous unissent , forment bientôt des mœurs semblables ; & le relâchement ne tarde pas de nous paroître innocent pour nous ; dès qu'il nous a paru innocent dans les autres. Combien d'Epouses de Jesus-Christ , d'abord fidelles & ferventes , ont vu échouer contre cet écueil leur première fidélité , & toute l'édification que promettoient à ces saints asyles , la ferveur & l'exacte régularité de leur commencement ?

Mais quel remede , ma chere Sœur , contre une contagion si à craindre , même dans le lieu saint ? C'est , premièrement , de se dire à soi-même que Dieu permet ces exemples de relâchement dans les maisons même les plus ferventes , pour éprouver les ames qui lui sont fidelles : il faut qu'il y ait des tentations dans les voies de Dieu ; & si tout ce qui nous environne contenoit la piété , nous aurions bien le mérite de la fidélité , mais nous n'aurions pas celui de la force & de la résistance. C'est , en second lieu , de rappeler souvent l'exemple de ces premières Meres , de ces pieuses Fondatrices ; qui vous ont frayé les premières voies de ce fervent Institut , qui répandi-

rent dans l'Eglise une si grande odeur de sainteté ; dont la piété étoit si tendre , si simple & en même temps si sublime , & qui forcèrent le monde même à les respecter & à admirer les dons de Dieu en elles : c'est de jeter quelquefois les yeux sur leurs portraits qu'étaient de toutes parts les murs de ces maisons saintes ; & où elles semblent encore vivantes , pour nous reprocher nos infidélités , & nous inspirer le même esprit dont elles furent animées ; & par l'extrême différence que vous trouverez entr'elles & vous , vous exciter du moins à marcher de loin sur leurs traces. C'est, en troisième lieu , sans chercher des exemples dans les temps qui nous ont précédés , de vous proposer sans cesse celui des Vierges ferventes , qui marchent ici à vos yeux avec tant de fidélité dans la voie du Seigneur c'est de ne point perdre de vue celles de vos Sœurs , qui travaillent avec plus de courage pour atteindre à la perfection de leur état ; c'est d'étudier leur conduite , aimer leur société , rechercher leur confiance. Les exemples doivent faire d'autant plus d'impression sur vous , qu'ils sont ici plus communs ; & que de quelque côté que vous regardiez , vous les trouverez partout sous vos yeux. Mais encore plus que tout cela , c'est , en dernier lieu , de jeter vos regards sur cette grande & pieuse Reine ( 1 ) , dont la présence honore ici votre sacrifice ; qui , renfermée dans l'enceinte de ces murs sacrés , vient puiser tous les jours aux pieds des autels les seules consolations capables de soutenir une ame fidelle ; anime par son exemple les Vierges saintes au milieu desquelles elle vit ; les devance même dans les voies de la grace , & dans la pratique des saintes observances ; leur montre plutôt ses vertus , que sa grandeur & ses titres ; & vous apprend

( 1 ) La Reine d'Angleterre.

que plus on est élevé, plus on voit de près le néant de toutes les choses humaines.

Ainsi, ma chere Sœur, souffrez que je finisse cette premiere partie de mon discours, en vous adressant les mêmes paroles que saint Cyprien adressoit autrefois aux saints Confesseurs de la foi; lesquels, après s'être généreusement exposés pour Jesus-Christ dans le temps de la persécution, commençoient durant la paix à se relâcher de cette premiere ferveur qu'ils avoit fait renoncer à tout & courir au martyre. Souffrez, dis-je, que je vous adresse les mêmes paroles, puisque la démarche que vous allez faire est une confession publique & généreuse de la foi de Jesus-Christ, & un martyre de foi & de pénitence auquel vous courez. Il est inutile, leur disoit ce grand Evêque, & je vous le dis ici de même, il est inutile d'avoir renoncé à tout pour confesser une fois publiquement Jesus-Christ, si en mourant tous les jours au monde & à vous-même, votre vie n'est pas une confession continuelle de son nom, & comme un martyre perpétuel de foi & d'abnégation. Vous devez, après de si beaux commencements, ne trouver plus rien qui vous attache, & qui vous empêche d'avancer: *Danda opera est, ut post hæc initia, ad incrementa quoque veniatur.* (Cypr. Epist. 15. ad Conf.) Il faut que la grace, qui vous a fait faire, avec tant de générosité, cette premiere démarche aille toujours en croissant: *Et consumetur in vobis quod jam rudimentis felicibus esse cœpistis.* Il est beau d'avoir acquis un titre saint & glorieux de Confesseur, d'Epouse de Jesus-Christ, en renonçant à tout pour lui; mais ce n'est rien, si la suite de votre vie ne soutient pas la sainteté & l'excellence de ce titre sublime: *Parùm est adipisci aliquid potuisse; plus est quod adeptus es posse servare.*

Mais c'est assez, ma chere Sœur, vous préve-

Oraison funèbre.

M

nir contre les tentations de l'état saint que vous embrassez. Vous portez dans la grace d'une vocation singulière, & dans la ferveur avec laquelle vous y répondez, toutes les précautions & tous les remèdes marqués dans ce discours. On ne vous a montré les pièges, que pour animer votre charité envers celles de vos Sœurs qui pourroient s'y laisser surprendre. Il est temps de tirer le voile qui cache toutes les beautés & toutes les richesses du Sanctuaire où vous allez entrer; de vous y promettre, & d'exposer à vos yeux tout ce que vous y attendez, & de vous entretenir des avantages & des consolations de la vie Religieuse, où la miséricorde de Jesus-Christ vous appelle.

## II.

PARTIE. **L**A terre où vous allez entrer, & qui doit être votre possession éternelle, disoit autrefois le Seigneur à son peuple, est bien différente de l'Egypte d'où vous venez de sortir : *Terra quam ingrederis possidendam, non est sicut terra Egypti de qua existi.* (Deut. 11. 10.) Cette terre heureuse est environnée de montagnes & de forêts. *Montuosa & campestris* : le Seigneur l'habite & la visite sans cesse, & ses yeux ne se détournent pas de dessus elle depuis le commencement de l'année jusqu'à la fin : *Quam Dominus Deus tuus semper invisit, & oculi illius in eâ sunt, à principio anni usque ad finem ejus.* (Ibid. v. 12.) enfin, elle n'attend & ne reçoit que du ciel les rosées & les pluies, qui l'enrichissent & la rendent féconde : *De cælo expectans pluvias.* (Ibid. v. 11.)

Et voilà, ma chère Sœur, ce que je puis vous dire aujourd'hui de la terre heureuse où le Seigneur vous a choisi votre demeure, & les trois avantages de la vie Religieuse. Il n'en est pas d'elle comme de l'Egypte, c'est-à-dire; du monde

misérable & corrompu, d'où vous sortez. Le monde, semblable à l'Egypte, est comme une plaine infortunée, où de toutes parts, on est en proie aux traits enflammés de Satan; c'est le lieu des tentations & des chûtes: ici c'est une terre environnée de montagnes & de forêts, inaccessible à l'ennemi, & qui n'offre de tous côtés que des remparts impénétrables à ses séductions ou à ses attaques: *Montuosa & campestris*, c'est-à-dire, que les tentations y sont moindres; premier avantage. En second lieu, le Seigneur la visite sans cesse, ses yeux ne s'en détournent jamais, & il y est toujours présent pour protéger les âmes qui le servent: *Quam Dominus Deus tuus semper invisit*: c'est-à-dire, que les secours y sont plus grands; second avantage. Enfin, elle ne reçoit & n'attend que du ciel les rosées & les pluies qui tempèrent sa sécheresse, elle en reçoit même abondamment; & tandis que l'Egypte n'est arrosée que par les eaux bourbeuses du Nil, les eaux du ciel sont ici toute la douceur & toute la richesse de cette terre heureuse: *De caelo expectans pluvias*: c'est-à-dire, que les consolations y sont plus pures & plus abondantes; dernier avantage.

Je dis donc, en premier lieu, que les tentations y sont moindres; parce que les trois grands écueils de l'innocence des hommes, les trois grandes plaies qui infectent presque le monde entier, n'exercent ici qu'à demi leur malignité & leur empire.

Et premièrement, le dépouillement religieux y met à couvert de la tentation des richesses; premier écueil de la vie humaine. Et quand je dis la tentation des richesses, ma chère Sœur, que de tentations renfermées dans celle-là seule! c'est-à-dire, en premier lieu, cette complaisance criminelle, qui fait qu'on y met son repos, sa consolation, sa confiance & toute sa ressource; qui

fait que l'on goûte, comme l'insensé de l'Evangile, le plaisir de jouir & de ne dépendre de personne, qui fait que le cœur s'attache & se fixe à la terre, qu'on la regarde comme sa patrie & son héritage; que l'or & l'argent deviennent nos idoles, comme dit l'Apôtre, & notre seule divinité; qu'on ne desire plus les biens éternels, qui fait, en un mot, qu'on n'est plus, pour ainsi dire, Chrétien, qu'on a perdu la foi, j'entends la foi vive & opérante par la charité, & qu'on n'a plus de part aux promesses. Où sont les riches du siècle, ma chère Sœur, à couvert de cette malédiction? Jésus-Christ semble les y envelopper tous. Qu'il est difficile en effet que notre cœur ne soit pas où est notre trésor! A l'attachement aux biens de la terre, ajoutez l'usage injuste qu'on en fait; nouvelle tentation. Où sont ceux qui en usent selon les règles de la foi; qui ne les font pas servir à la sensualité, au luxe, à l'orgueil, au crime, & qui ne croient pas qu'ils ne nous sont donnés que pour ménager à nos sens tout ce que la vie chrétienne devoit nous interdire? Je ne parle pas même des voies illicites par où on les acquiert. Hélas! ma chère Sœur, où sont ceux qui ont les mains pures & innocentes? où sont ceux, qui ayant succédé aux grands biens de leurs pères, n'ont pas recueilli une succession d'injustice & d'iniquité; où sont ceux qui ne doivent ni à des moyens douteux, ni à une industrie suspecte, ni à des usages équivoques, ni à des emplois odieux, ni à des services injustes, l'accroissement de leur fortune? Combien peu de prospérités innocentes: que de maximes dangereuses ne se forme-t-on pas pour se dispenser, ou d'approfondir ses injustices, ou de les réparer; que de règles de bienséance & d'usage, pour ne pas se dépouiller de ce qu'on possède injustement; que de prétextes pour ne pas payer des dettes.



qu'on accumule , & ne pas se retrancher sur mille profusions , ou inutiles , ou criminelles ; tandis qu'on refuse à des créanciers malheureux leur pain & leur propre substance ! A tout cela , ma chere Sœur , ajoutez encore les soucis inséparables des richesses , les accidents imprévus , les fortunes menacées ou renversées , les affaires en décadence , les embarras à démêler , les révolutions à soutenir , les soins même pour conserver ce qu'on possède , toujours plus pénibles que les soins même qu'on a employés pour l'acquérir ; autant de tentations & de pièges répandus sur les voies des enfants d'Adam.

Quel bonheur , ma chere Sœur , que celui d'une épouse de Jesus-Christ , qui , en se dépouillant de tout , ôte à l'ennemi toutes les prises qu'il pouvoit avoir sur elle ; quel bonheur de ne posséder , pour tout trésor , que Jesus-Christ , & de renoncer à des biens inutiles pour la paix du cœur , & dont l'usage , qui paroît le plus innocent , est rarement exempt de péché ! quel bonheur de n'être riche que des biens de la grace , que personne ne peut nous ravir , & qui seuls nous accompagneront dans le ciel ! quel bonheur de ne pas voir multiplier nos besoins , nos soucis , notre dépendance , en voyant multiplier nos richesses , & de nous débarrasser de bonne heure d'un poids qui entraîne presque toujours avec lui dans le précipice ! enfin , quel bonheur de ne posséder rien qui nous attache , d'être riche en ne desirant rien , & de posséder tout en se contentant de Dieu seul ! O mon Dieu ! mon unique héritage fera désormais l'observance de votre loi sainte : *Portio mea , Domine , dixi custodire legem tuam.* (Ps. 118. v. 57.) Trop heureuse , Seigneur , que vous vouliez bien vous donner à moi , à la place d'un monde misérable & frivole , que je vous sacrifie ! Les insensés

regarderont peut-être comme une folie le choix que je fais aujourd'hui ; ils viendront m'étaler les vains avantages que le monde sembloit me promettre. Mais, ô mon Dieu ! que ces discours puériles , que ces fables sont peu propres à toucher une ame pénétrée du bonheur qu'elle a de vous posséder , & de l'espérance des biens inestimables que vous préparez à ceux qui font toutes leurs délices de votre loi sainte : *Narraverunt mihi iniqui fabulationes , sed non ut lex tua.* (Ibid. v. 85.)

Mais non seulement le dépouillement religieux vous met à couvert de la tentation des richesses , & de tous les périls attachés à leur possession & à leur usage ; le sacrifice que vous allez faire à Jesus-Christ de votre corps , en le consacrant à une continence perpétuelle , vous rend supérieure à la tentation de la chair ; second écueil où le monde entier semble s'empresse & se glorifier de faire naufrage. Je dis le monde entier : oui, ma chere Sœur , je n'entends pas seulement parler de ces passions d'ignominie , dont on a tant de peine à se défendre dans le monde ; dont les premières mœurs ne sont presque jamais exemptes , qui souillent souvent tout le cours de la vie , & que la justice de Dieu permet quelquefois qu'on pousse jusqu'à une vieille honteuse & débordée ; j'entends les desirs de plaire , si naturels , contre lesquels on n'est point en garde , dont on fait gloire même , & qui forment comme le crime continuel des commerces & des conversations mondaines ; ces desirs qui se glissent jusques dans les démarches les plus innocentes ; qui souillent tant d'ames à leur insu , & celles même qu'une exacte régularité rend d'ailleurs irrépréhensibles devant les hommes. J'entends encore les assemblées , les plaisirs publics , où l'usage & la bienséance nous forcent de nous trouver ,

& d'où l'innocence ne sort jamais entière ; tant de pièges pour les yeux , tant de scandales pour la pudeur , tant de discours de licence & de libertinage pour les oreilles. Et cependant voilà la vie du monde la plus innocente ; au lieu que dans les asyles saints , tout inspire la pudeur , tout soutient l'innocence ; tout ce qu'on voit , tout ce qu'on entend , ne porte que l'amour de la vertu , & l'horreur du vice dans le cœur. Que dirai-je ? j'entends enfin les liaisons dangereuses que la société rend inevitables , ces liaisons qu'on forme sans le croire & sans le vouloir , auxquelles on se livre sans scrupule , parce que les commencements en sont toujours innocents ; mais qui , venues à un certain point , deviennent des passions , des engagements honteux , des liens indissolubles , dont on ne peut plus se déprendre ; & cependant c'est la destinée de celles même qui vivent avec plus de réserve , & qui ne cherchent pas comme tant d'autres , avec empressement , les occasions de plaire & de périr. Mais dans ces lieux saints , on ne forme des liaisons que pour s'animer à la vertu ; c'est l'uniformité seule des regles , des devoirs , des exercices de piété , qui nous lie ; & tout ce qui nous lie , nous instruit , nous soutient , nous perfectionne. En un mot , j'entends les périls même du mariage , les abus qu'on en fait , les dégoûts & les antipathies qui le suivent ; les passions souvent qu'il allume & qu'il réveille , loin de les calmer & de les éteindre ; tel est le malheur du monde , les remèdes même de ce vice en deviennent les aiguillons. Hélas ! combien peu d'unions chastes & fidelles ! que de divorces scandaleux ! que de mariages infortunés , ou par les débauches d'un époux emporté , ou par les entêtements & les passions étrangères d'une épouse mondaine & dérangée. O mon Dieu ! tendez-moi donc cette main de

miséricorde , pour m'aider à sortir d'une région souillée , où regnent la mort , la corruption & le péché , & conduisez-moi dans un lieu de paix & d'innocence , où je puisse bénir à jamais votre saint nom , & publier les merveilles de votre grace sur mon ame : *Educ de custodiâ animam meam ad confitendum nomini tuo.* ( Pf. 141. 8. )

Que d'inquiétudes ! que de périls ! que de tentations vous épargnez-vous donc , ma chere Sœur , par le sacrifice de votre corps , que vous faites à Jesus-Christ , en le prenant aujourd'hui pour votre Epoux ! Mais le sacrifice de votre esprit & de votre volonté que vous allez lui faire par le vœu solennel d'obéissance , ne vous sauve pas de moins de chûtes & d'embarras , qui suivent toujours l'usage capricieux de notre liberté. Car , ma chere Sœur , ce que le monde nous fait tant valoir comme sa souveraine félicité ; cette liberté , cette indépendance qu'il nous vante tant , c'est précisément la source de cet ennui qui empoisonne tous ses plaisirs ; c'est là le supplice continuel des ames mondaines , de vivre sans regle & au hazard , de ne consulter que le goût & les inégalités de l'imagination , d'être incapables de suite & d'uniformité , de mener une vie qui ne se ressemble jamais à elle-même , où chaque jour amene de nouveaux goûts & de nouvelles occupations ; où presque jamais rien n'est à sa place ; où l'on se porte soi-même par-tout , & où par-tout on est à charge à soi-même ; une vie incertaine , inégale , oiseuse dans son agitation ; une vie qu'on nomme libre , mais d'une liberté qui nous pèse , qui nous embarrasse , dont nous ne savons souvent quel usage faire , où l'on essaie de tout , & où l'on s'ennuie de tout. Non , ma chere Sœur , les hommes sont trop légers , trop inconstants , trop foibles , pour se conduire tout seuls ; il leur a fallu des loix pour les fixer dans

la société ; il leur en faudroit pour les fixer avec eux-mêmes.

Mais dans la vie Religieuse tout est réglé ; on n'est point ici livré à soi-même ; chaque moment a son emploi marqué , chaque heure , son œuvre prescrite ; chaque journée , son usage déterminé. L'inconstance naturelle est ici fixée par l'uniformité des règles ; on ne donne rien à la bizarrerie du goût , qui nous laisse toujours inquiets & pleins de nouveaux desirs ; on donne tout à la foi , à l'ordre , à l'obéissance , qui nous laisse toujours tranquilles & contents. La tentation de l'ennui , de l'inutilité , de cette inaction éternelle , où l'on vit dans le monde , n'est point ici à craindre ; tous les jours sont pleins , tous les moments occupés , toute la vie arrangée ; on n'y vit point au hasard , & sous la conduite si incertaine & toujours dangereuse de soi-même ; on y vit sous la main des règles , pour ainsi dire , toujours sûres , toujours égales ? que dis-je , sous la main de Dieu même , qui se charge de nous , dès que nous nous sommes dépouillés de nous-mêmes ; on n'y traîne pas son ennui de lieu en lieu ; on y porte par-tout la joie , parce qu'on porte par-tout l'ordre de Dieu qui nous y amène ; & quand même le goût se refuseroit quelquefois à la règle , l'ordre de Dieu nous y soutient , & nous paie à l'instant par une joie & une consolation secrète de la légère violence que nous venons de nous faire. O fille de Sion ! s'écrie un Prophète , hâtez-vous donc de fuir de Babylone ; dérobez-vous aux ennuis de cette triste captivité , & venez respirer dans le lieu saint cet air d'innocence & de liberté , dont le monde n'a que le nom , & dont vous aurez ici le plaisir & l'usage : *O Sion, fuge, quæ habitas apud filiam Babylonis !* (Zachar. 2. 7.)

Mais , ma chere Sœur , quoique les tentations

soient moindres dans la vie Religieuse , les secours en second lieu , y sont cependant plus grands. Je dis les secours ; les secours de la retraite. Hélas ! ma chere Sœur , quand il n'y auroit ici que ce seul avantage d'y être à couvert des périls dont le monde est plein , de n'y être plus à portée de ses prétentions , exposée à ses agitations & à ces vicissitudes , assujettie à ses usages & à ses bienséances , de n'y voir que de loin ses dégoûts , ses chagrins & ses caprices , de ne tenir plus à lui par des ménagements quelquefois justes , mais toujours funestes à la piété ; quand il n'y auroit que ce seul avantage , hélas ! les miséricordes du Seigneur sur vous ne feroient - elles pas dignes d'une reconnoissance éternelle ?

Les secours des exercices religieux , qui mortifient les passions , qui reglent les sens , qui nourrissent la ferveur , qui anéantissent peu à peu l'amour propre , qui perfectionnent toutes les vertus. Dans le monde , toutes les occupations sont des périls ou des crimes , tous les devoirs sont des écueils , toutes les bienséances sont des inutilités ou des pieges. Ici , ma chere Sœur , toutes les occupations sont des vertus , ou des secours qui y conduisent ; tous les pas tendent vers le ciel ; les œuvres même les plus indifférentes ont leur mérite par l'obéissance qui les regle ; tout soutient au dehors , & l'on n'y peut trouver d'écueil que dans soi-même.

Les secours des exemples. Quel bonheur de vivre parmi des Vierges fidelles , qui nous inspirent l'amour du devoir ; qui nous le rendent aimable , qui nous soutiennent dans nos découragements ; qui nous animent dans nos dégoûts ; & qui , portant le joug avec nous , en adoucissent la pesanteur ! Dans le monde , il faut sans cesse se défendre de tout ce qui nous environne. Ici , tout ce qui est autour de nous , nous instruit :

quelque vite que nous marchions dans la voie de Dieu, nous en voyons toujours qui nous devancent; & dans ces moments de dégoût, où les forces semblent nous manquer, nous sommes comme portées par le mouvement unanime de nos Sœurs, qui fournissent la même carrière.

Les secours de la charité, des attentions & des prévenances de nos Sœurs. Quelle douceur d'avoir à passer le reste de ses jours au milieu des personnes qui nous aiment, qui ne veulent que notre salut; qui sont touchées de nos malheurs, sensibles à nos afflictions, attentives à nos besoins, secourables dans nos foiblesses; toujours prêtes à nous ouvrir leur cœur, ou à recevoir les effusions du nôtre, & de nous faire trouver dans la sincérité de leur tendresse & de leur charité, toute la ressource & la plus grande consolation de notre vie! Il s'en faut bien, ma chere Sœur, qu'on ne puisse se flatter d'un semblable bonheur dans le monde: hélas! on y vit au milieu de ses ennemis; ceux même que l'amitié nous lie, ne tiennent d'ordinaire à nous que par des liens d'intérêt, de bienséance, ou de caprice: on s'y plaint sans cesse qu'il n'y a point d'ami véritable, parce que ce n'est point la charité & la vérité qui lie les cœurs. Ici, tous les cœurs sont à nous, parce qu'ils sont tous au même maître que nous: c'est le même intérêt qui nous lie, la même espérance qui nous unit; & nous trouvons dans chacune de nos Sœurs, tout ce qu'elles trouvent à leur tour en nous-mêmes.

Le secours des avis & des sages conseils, qui nous redressent sans nous aigrir; qui nous guérissent sans nous faire une nouvelle plaie; qui préviennent nos fautes, ou qui en deviennent aussi-tôt le remède. Dans le monde, on ne trouve, ou que des flatteurs qui nourrissent nos foiblesses, ou que des censeurs qui les exagèrent. Ici;

votre ame de mille morts que le monde vous pré-  
 paroît : *Qui redimit de interitu animam tuam* ;  
 ( Ps. 102. 4. & seq. ) lui qui vous comble & vous  
 couronne de ses dons & de ses graces : *Qui coro-*  
*nat te in misericordiâ & miserationibus* ; lui qui  
 vient au devant même de vos desirs , qui vous  
 accorde toutes les demandes de votre cœur , en  
 vous ouvrant ces portes sacrées , & qui semble  
 prodiguer en votre faveur ses biens & tous les  
 trésors de ses richesses : *Qui replet in bonis deside-*  
*rium tuum* ; lui enfin qui renouvellera ici sans cesse  
 votre force , & qui prolongera jusqu'à la vieil-  
 lesse la plus avancée , toute la ferveur & toute la  
 sainte vivacité de votre premier âge : *Renovabitur*  
*ut aquilæ juvenus tua.*

Revêtez-vous donc , ma chere Sœur , avec un  
 cœur pénétré de reconnoissance , de ce voile reli-  
 gieux qui va vous mettre désormais à couvert des  
 séductions du monde & des attaques de l'ennemi :  
 regardez les vêtements sacrés dont la Religion  
 vous revêt aujourd'hui , & qui vont succéder aux  
 dépouilles du siècle ; regardez - les comme les  
 signes éclatants de votre délivrance , & les témoi-  
 gnages éternels de la bonté de Dieu pour vous ;  
 & si l'on vous demande un jour , comme autre-  
 fois aux Juifs , ce que signifient ces marques exté-  
 rieures de consécration & de sacrifice dont vous  
 allez être revêtue : *Quid sibi volunt testimonia hæc ?*  
 ( Deut. 6. 20. ) répondez hardiment comme eux :  
 nous étions esclaves en Egypte , & nous gémissi-  
 ons sous le joug de Pharaon ; & le Seigneur a  
 opéré un prodige éclatant en notre faveur pour  
 nous en délivrer , & nous conduire dans une terre  
 sainte , où nous célébrons sans cesse le souvenir  
 de ses merveilles : *Servi eramus Pharaonis in*  
*Ægypto , & eduxit nos Dominus in manu forti.*  
 ( Ibid. v. 21. )

Et voilà , ma chere Sœur , les consolations que



la miséricorde de Dieu rassemble dans la vie Religieuse ; dernier avantage dont je devois vous entretenir ; mais il faut finir. Oui, ma chere Sœur, que ne puis-je vous exposer toutes les douceurs que vous allez goûter dans la retraite sainte où la grace aujourd'hui vous appelle ! cette paix du cœur que le monde ne connoît pas, & que le monde ne sauroit donner ; cette joie qui sort du fond d'une conscience pure : ce calme heureux dont jouit une ame morte à tout ce qui agite les enfants d'Adam ; ne goûtant que Dieu seul, ne desirant que Dieu seul, & ne s'étant réservée que Dieu seul. Quel repos, ma chere Sœur ! quelle innocence de vie ! les passions tranquilles, les penchans réglés, tous les desirs éteints, hors celui d'aller jouir de Jesus-Christ ; l'imagination pure, les goûts innocents, l'esprit soumis & paisible, l'ame toute entiere dans la paix & dans la joie du Seigneur.

Tels sont les trois avantages de la vie Religieuse, & l'accomplissement des promesses que le Seigneur dans son Prophete fait à cette portion pure de son troupeau, à ces épouses fidelles & ferventes, à ce peuple nouveau & choisi. Il habitera dans un séjour de paix : *Et sedebit in pulchritudine pacis* ; ( Is. 32. 18. ) premier avantage, les tentations y sont moindres. Il habitera sous des tentes de sûreté & de confiance : *Et in tabernaculis fiducia* ; second avantage, les secours y sont plus grands. Enfin, il habitera au milieu des richesses & des douceurs de l'abondance : *Et in requie opulentâ* ; dernier avantage, les consolations y sont plus abondantes.

Que pourrois-je vous dire ici à vous, mes Freres, qui avez le malheur de vivre dans le monde ? ( car ces cérémonies Religieuses ne doivent pas être pour vous un simple spectacle, mais une instruction ; ) que pourrois-je vous dire ici ?

de sortir du monde , où l'ordre de Dieu & les devoirs de votre état vous retiennent ? Non , mes Freres , mais de tâcher de vous faire des périls même , des embarras & des amertumes du monde , une voie de salut ; vous y trouverez , je l'avoue , plus de difficultés ; mais tout est possible à la grace. Vous enviez le calme & l'heureuse tranquillité où vivent ces épouses de Jesus-Christ ; vous la comparez aux agitations éternelles , aux craintes , aux chagrins , aux perplexités , à ce tumulte d'affaires , de passions , de devoirs , de bienféances , qui ne vous laissent pas un moment tranquilles. Mais , mes Freres , ce n'est pas la retraite précisément qui donne la paix du cœur , c'est l'innocence de la vie ; ce sont des mœurs conformes à la loi de Dieu : vivez bien , & vous serez heureux. Vous ne trouverez point le repos , parce que vous le cherchez où il n'est pas ; dans la faveur , dans l'élévation , dans les plaisirs , souvent même dans le crime ; tout cela trouble , lasse , ronge , remplit le cœur de poison & d'amertume , vous le savez ; cherchez - le en Dieu seul , & vous le trouverez : lui seul est un Dieu de paix & de consolation. Le crime n'a point fait jusqu'ici d'heureux ; ne vous y promettez pas une destinée plus favorable que celle de tous les pécheurs qui ont marché avant vous dans les voies tristes & ameres de l'iniquité. Notre cœur n'est fait que pour la vertu & pour l'innocence ; tout ce qui le tire de là , le tire de sa situation naturelle & primitive , & le rend malheureux. Quel bonheur pour nous , mes Freres , de ne pouvoir abandonner Dieu sans qu'il nous en coûte , sans que notre cœur se révolte contre nous - mêmes ! Et ne sommes-nous pas bien criminels , d'acheter au prix de tout notre repos , notre infortune éternelle ?

Grand Dieu ! que tardai - je donc en effet de

vous rendre un cœur, convaincu tous les jours par son inquiétude dans le crime, qu'il n'est fait que pour vous ! pourquoi m'obstinai - je à chercher dans les créatures cette paix & cette félicité chimérique que je n'ai pu y trouver jusqu'ici ? pourquoi soutenir plus long - temps des dégoûts & des remords affreux, qui empoisonnent toute la douceur de ma vie ; moi qui n'ai qu'à revenir à vous, ô mon Dieu ! pour voir commencer mon bonheur & finir ma misère ? Des Vierges simples & innocentes ravissent le ciel à mes yeux, & sans balancer renoncent à tout dès l'entrée même de la vie, pour s'assurer vos promesses éternelles ; & depuis tant d'années que je gémiss sous le joug du monde & des passions, & moi déjà bien avancé dans ma carrière, je n'ai pas la force de me dégager des chaînes fatales qui m'accablent, & vous consacrer les restes d'une vie infortunée, que le monde & les passions ont jusqu'ici toute occupée ! O mon Dieu ! laissez - vous toucher à mes malheurs & à ma foiblesse ; répandez toujours des amertumes sur mes passions insensées, & ne vous laissez pas de me poursuivre & de me rendre malheureux, jusqu'à ce que je me sois lassé moi-même de vous fuir, & d'aimer mon infortune ; afin que revenu à vous, ô mon Dieu ! je puisse enfin posséder mon cœur dans la paix & dans la joie, & attendre cette paix éternelle que vous avez préparée à ceux qui vous aiment.

*Ainsi soit-il.*



# TROISIEME S E R M O N

*Pour une Profession Religieuse.*

*Hæc est voluntas Dei , sanctificatio vestra.*

*La volonté de Dieu est que vous soyēz saints.*  
( 1. Theſſ. 4. 3. )

**L**A sainteté est la vocation générale de tous les Fideles: il faut être saint pour être Chrétien ; & la vie éternelle que nous attendons tous , n'est promise qu'à la sainteté à laquelle nous sommes tous appelés.

Il n'est là-dessus aucune exception ; le libre & l'esclave , le puissant & le pauvre , la Vierge consacrée au Seigneur & la femme partagée entre Jésus-Christ & les sollicitudes du siècle , tous ont la même espérance & la même vocation ; la règle est ici commune , & nul ne peut prétendre au salut , s'il n'est saint.

Il ne s'agit donc , ma chere Sœur , que d'examiner en quoi consiste cette sainteté , sans laquelle nous ne jouirons jamais de Dieu , & ce que la sainteté de la vie Religieuse , que vous embrassez , ajoute à la sainteté de la vie chrétienne.

La sainteté de l'homme consiste à rentrer dans

l'ordre & dans la beauté de sa premiere institution , & à réparer , autant qu'il est possible , tous les dommages que le péché avoit d'abord fait en lui , à l'ouvrage de Dieu ; car afin que l'homme soit saint , il faut , pour ainsi dire , qu'il rede-vienne tel que le Seigneur l'avoit d'abord fait. Or le péché , qui a fait décheoir l'homme de la sainteté , a été en lui la source de trois désordres , que saint Jean appelle trois concupiscences.

Premièrement , il a révolté la chair & les sens contre l'esprit ; l'ame , supérieure au corps & maîtresse de ses mouvements , en est devenue comme l'esclave , de sorte que nous ne faisons pas toujours le bien que nous voulons ; mais souvent même , comme dit l'Apôtre , nous faisons le mal que nous ne voudrions pas ; & c'est ce que saint Jean appelle la concupiscence de la chair.

Secondement , en chassant Dieu de notre cœur , qui le remplissoit tout entier , le péché y a laissé un vuide affreux & une indigence extrême ; de sorte que l'homme depuis , pour remplacer ce vuide , a appelé toutes les créatures dans son cœur ; en a fait ses divinités & ses idoles ; s'est attaché successivement à tous les faux biens qui étoient autour de lui & qui l'éblouissoient , & a cru soulager ainsi la privation du bien souverain & l'indigence intérieure où le péché l'avoit d'abord laissé , & voilà ce que le même Apôtre appelle la concupiscence des yeux.

Enfin , sa propre misere a rendu l'homme vain & orgueilleux ; plus il a senti sa bassesse , sa corruption & son impuissance , plus , pour s'étourdir sur un sentiment si humiliant , il a affecté au dehors de force , de grandeur , d'indépendance ; plus il a voulu exhauser sa bassesse par tout ce qui étoit hors de lui ; au défaut de l'innocence , qui faisoit sa véritable & sa premiere grandeur , il a appelé à son secours les titres , les dignités , la gloire ,

la naissance : de tous ces biens qui sont hors de lui , il s'est formé une grandeur imaginaire, qu'il a prise pour lui-même ; & comme les ténèbres sont toujours la juste peine de l'orgueil , il a voulu être admiré & applaudi ; & a cru que l'homme pouvoit être grand par d'autres titres , que par ceux que la main de Dieu avoit gravés dans son ame ; troisieme désordre , que saint Jean appelle l'orgueil de la vie.

La sainteté de l'homme consiste donc à remédier à ces trois désordres ; parce que plus nous les réparons , plus nous nous rapprochons de ce premier état de justice & d'innocence où nous avons été créés. Les Philosophes , qui n'avoient pas connu ces trois plaies , n'avoient garde d'en prescrire les remèdes aux hommes ; & leurs préceptes n'étoient que comme des vêtements pompeux & inutiles , qui couvrent un malade tout gangrené. Jesus-Christ tout seul , le souverain médecin des ames ; pouvoit les guérir ; sa doctrine seule nous en montre les remèdes spécifiques ; & comme les trois vœux de notre Baptême ne sont qu'un précis de ses préceptes & de toute sa doctrine , ils renferment aussi tous les remèdes , qui seuls peuvent guérir les trois désordres du péché , & rétablir les hommes dans leur premier état de sainteté & de justice.

Car , premièrement , en renonçant à la chair , premier vœu de notre Baptême , nous nous engageons à ne plus suivre ses desirs , qu'autant qu'ils seront conformes à la loi de Dieu , & à la tenir sans cesse soumise à l'esprit ; & voilà dans le premier engagement de notre Baptême , le remède qui répare le premier désordre du péché.

Secondement , quand nous renonçons au monde & à ses pompes , second vœu de notre Baptême , nous promettons que le monde & tout ce qu'il renferme , ne partagera plus notre cœur

avec Dieu ; & que nous userons de tous les biens qui nous environnent , comme des étrangers qui passent & qui n'y mettent pas leur affection ; second remede du second désordre du péché dans la seconde promesse de notre Baptême.

Enfin , en disant anathème à Satan , qui est le premier modele de l'orgueil & de l'indépendance , dernier vœu de notre Baptême , nous nous reconnoissons pécheurs & misérables : nous confessons à la face des autels , que loin d'être semblables aux Dieux , comme cet ennemi du genre humain l'avoit promis à nos premiers peres , nous sommes même déchus de l'excellence de la nature humaine , & que nous avons besoin d'un Libérateur qui nous délivre de tous nos maux : par cet aveu nous nous soumettons à Jesus-Christ comme à notre réparateur & notre maître ; & nous promettons de ne plus chercher notre grandeur & notre délivrance que dans l'humble aveu de nos miseres ; troisieme désordre du péché réparé par le troisieme engagement de notre Baptême.

Voilà , ma chere Sœur , dans ces trois vœux , tous les engagements de la vie chrétienne , & l'unique voie de sanctification marqué à tous les hommes. La vie Religieuse , que vous embrassez , n'ajoute de nouveau à ces trois obligations essentielles à tous les Chrétiens , que des moyens qui en facilitent l'observance. Aussi les saints Instituteurs ont renfermé tous les engagements de votre état , dans les trois vœux de Religion , qui répondent aux trois vœux de votre Baptême , qui n'en font , pour ainsi dire , qu'un renouvellement , & une nouvelle profession , & qui renferment seulement de nouvelles facilités pour s'en acquitter. Car , premièrement , en consacrant votre corps à Jesus - Christ par l'engagement d'une virginité perpétuelle , ils ont voulu vous faciliter l'observance de la premiere obligation de votre Bap-

tême, par laquelle vous avez renoncez à la chair & à ses œuvres. Secondement, la pauvreté & le dépouillement Religieux, n'est prescrite que pour vous aider à renoncer facilement au monde & à ses pompes; seconde promesse de votre Baptême. Enfin, le sacrifice de la soumission & de l'obéissance, n'est exigé que pour anéantir l'orgueil dans sa source, & détruire tout ce que ce vice laissoit encore de commun entre vous & Satan, qui en est le pere; troisième engagement de votre Baptême.

Or, comme souvent les personnes du monde croient que les devoirs de leur état sont bien moins rigoureux, & plus aisés à remplir que ceux de l'état Religieux; & que dans la Religion souvent on se croit en sûreté dans une vie de tiédeur & de relâchement, parce qu'on se compare en secret aux personnes du monde, & qu'on se trouve encore plus de régularité, plus de privations, plus d'austérité qu'en elles; il est bon, pour instruire les uns & les autres, de marquer ici ce que les engagements de la vie Religieuse ont de commun avec ceux de la vie chrétienne, ce qu'ils y ajoutent de plus; & s'il est vrai, comme on le prétend dans le monde, qu'il en coûte bien moins pour y faire son salut, qu'il y a moins de devoirs pénibles à remplir que dans la vie Religieuse. Quelques réflexions sur les trois engagements solennels que vous allez contracter, ma chere Sœur, vont nous développer cette importante vérité.

I. **P**AR le premier engagement de la vie Religieuse, ma chere Sœur, qui est un engagement de continence perpétuelle, vous prenez Jesus-Christ pour votre Epoux; vous lui consacrez votre corps, vos sens, votre imagination:



vous renoncez à tout lien qui pourroit vous partager entre lui & la créature ; vous vous engagez à ne jamais chercher d'autre frein & d'autre remède à la foiblesse de la chair , que dans la mortification & dans la priere ; vous renoncez à tout ce qui peut fortifier l'empire des sens ; de sorte que cet engagement renferme deux devoirs. Le premier , c'est l'entiere soumission de la chair à l'esprit ; devoir qui vous est commun avec tous les Fideles. Le second , les moyens pour parvenir à cette soumission , dont le principal vous est particulier & propre de votre état , & les autres regardent également tous les Chrétiens.

Je dis, premièrement, la soumission de la chair à l'esprit ; devoir qui vous est commun avec tous les Fideles. Oui , ma chere Sœur , la pureté que la sainteté de la vocation chrétienne exige de tous les Fideles , ne se borne pas à leur interdire certains désordres grossiers & honteux , que saint Paul défendoit même autrefois aux Chrétiens de nommer. Elle va bien plus loin ; comme tout Chrétien a renoncé à la chair dans son Baptême , & que par-là il est devenu saint , spirituel , membre de Jesus-Christ , & temple de l'Esprit saint , il faut , pour remplir cette haute obligation , qu'il se regarde comme un homme céleste , consacré par l'onction de la divinité qui réside en lui , & par l'union étroite & spirituelle , qui de sa chair ne fait plus qu'une même chair avec celle de Jesus-Christ. Il ne doit donc plus vivre que selon l'esprit ; non seulement il ne doit plus faire servir les membres de Jesus-Christ à l'ignominie ; non seulement il est obligé d'éviter les profanations publiques du temple de Dieu en lui ; non seulement tout ce qui souille sa chair est un sacrilege & un outrage fait au corps de Jesus-Christ ; mais tout ce qui flatte encore ses sens , tous les plaisirs sensuels qu'il recherche & qu'il se per-

met , tous les goûts & tous les desirs de la chair qu'il écoute trop , tous les plaisirs même légitimes , où il ne recherche que la satisfaction des sens , souillent & profanent sa consécration : car il n'est plus redevable à la chair , pour vivre selon la chair ; il faut qu'il sacrifie à tout moment ses sens , ses penchants , son imagination à la foi , & que tout soit soumis en lui à la loi de Dieu. Voilà le premier devoir que la sainteté de votre Baptême vous rend commun avec tous les Fideles ; la parfaite soumission de la chair à l'esprit.

Mais pour y parvenir , les saints Fondateurs vous ont prescrit deux moyens. Le premier , qui est propre de l'état Religieux , est la consécration entière de votre corps à Jesus-Christ , par le vœu de continence perpétuelle. Le second , la mortification & la priere ; moyen prescrit & nécessaire à tous les Chrétiens comme à vous , pour affoiblir l'empire de la chair , & la tenir assujettie à l'esprit.

Quand jedis que le premier moyen est l'entière consécration de votre corps à Jesus-Christ , qui est propre de l'état Religieux , ce n'est pas , ma chere Sœur , comme je l'ai déjà remarqué , que le corps de tout Chrétien ne soit le temple de Dieu , consacré par l'onction de l'Esprit saint répandu sur nous dans le Baptême , & séparé de tout usage profane par le sceau ineffaçable qui nous a marqué du signe du salut. Aussi l'Eglise regarde les corps des Fideles , après leur mort , comme des restes saints & précieux ; comme des temples encore animés par l'Esprit invisible qui réside en eux , & qui est le gage de leur immortalité : elle les place dans un lieu saint ; elle les environne de lumière , elle leur rend des honneurs publics , & fait brûler devant eux des parfums précieux , & la fumée des encensements. De-là vient que le Chrétien est obligé de respecter son

propre corps , & de le posséder avec honneur ; que le lien même d'un Sacrement honorable établi pour la consommation des Elus , est un lien de pudeur & de sainteté ; que l'union mutuelle , qui le rend indissoluble , est une union pure & sainte , puisqu'elle est l'image de l'union de Jesus - Christ avec son Eglise ; & que le Chrétien qui déshonore son propre corps , est , comme nous l'avons dit , un profanateur & un sacrilège.

A cette obligation générale , ma chere Sœur , vous ajoutez l'engagement particulier de la sainte virginité , qui consacre votre corps , vos sens , votre cœur à Jesus-Christ , d'une maniere encore plus spéciale ; c'est-à-dire , que pour tenir la chair soumise à l'esprit , comme vous l'avez promis dans votre Baptême , les saints Fondateurs ont cru qu'il étoit plus sûr & plus facile de lui interdire tous les plaisirs , que d'en régler l'usage. Aussi ne croyez pas que le renoncement à la société sainte du mariage , renferme tous les devoirs de la continence universelle que vous allez promettre à Jesus - Christ : tout doit être pur & chaste dans une Vierge consacrée à la chasteté Religieuse ; vos yeux ne doivent plus s'ouvrir que pour le ciel ; votre bouche , que pour chanter des cantiques célestes ; vos oreilles , que pour entendre les merveilles du Seigneur & les vérités de la vie éternelle ; votre imagination ne doit plus vous retracer que des images pures & saintes , & les spectacles du siecle à venir ; votre esprit ne doit plus s'occuper que de l'espérance des biens futurs & des miséricordes du Seigneur sur votre ame. Voilà , ma chere Sœur , toute l'étendue de l'engagement de la sainte virginité que vous allez contracter. Les objets du monde & de la vanité , quelque innocents qu'ils puissent être , blessent désormais la pureté de vos regards : les discours mondains que vous vous permettez , quand ils  
ne

ne feroient qu'oiseux & inutiles , souillent la sainteté de vos lèvres ; les récits des affaires & des amusements du siècle que vous écouterez, deshonnorent la pudeur & l'innocence de vos oreilles ; les soins sur votre propre corps , s'il y entre la plus légère complaisance , ou la recherche la plus imperceptible de vous-même , violent la pureté de la consécration ; l'attachement charnel à vos proches , ou les liaisons trop humaines avec vos Sœurs , profanent la sainteté de votre cœur. L'épouse fidelle dans le monde est occupée des soins de plaire à son époux ; on lui souffre ce partage que le devoir & la tranquillité d'un lien sacré rendent nécessaire. Mais l'épouse de Jesus-Christ ne doit plus plaire qu'à lui seul ; tout ce qui partage son cœur , la rend infidelle ; tous les soins qui ne tendent pas à s'attirer la tendresse de cet Époux céleste , & à lui donner des marques de la nôtre , blessent sa jalousie , & donnent atteinte à la fidélité que nous lui avons jurée ; en un mot , ma chère Sœur , tout ce qui n'est pas saint , éternel , céleste , vous souille , vous dégrade , vous avilit.

Telle est l'excellence de la sainte virginité qui va vous consacrer à Jesus-Christ ; & voilà pourquoi les premiers Instituteurs de la vie Religieuse ont joint à ce premier engagement les jeûnes , les veilles , les macérations , la priere. Ils ont regardé la mortification & l'oraison , comme des devoirs inséparables de la sainte virginité ; ils ont compris qu'il étoit impossible de conserver le corps pur au Seigneur , si la mortification n'en réprimoit les révoltes ; si la priere n'en purifioit les desirs. L'état de la sainte virginité est donc un état de mortification perpétuelle , de priere tendre & fervente , de vigilance infatigable sur les sens ; ce n'est que par ces sacrifices journaliers , que vous pouvez assurer la possession de votre corps à l'Époux céleste ; l'immortification , le re-

lâchement , la recherche des commodités , des superfluités & des aises , sont comme des transgressions essentielles de ce premier vœu de chasteté ; parce qu'ils en violent l'étendue , & que tôt ou tard ils en attaquent le fonds.

Et voilà , ma chere Sœur , l'avantage que vous avez sur les personnes engagées dans le monde. Comme vous , elles sont obligées de conserver leur corps pur au Seigneur ; de faire un pacte avec leurs yeux , pour ne pas même penser à des objets défendus , dont ils sont sans cesse environnés ; de s'interdire tous les desirs qui pourroient fouiller l'ame ; quoique tout ce qu'ils voient , & tout ce qu'ils entendent , les réveille & les allume dans leur cœur. Mais pour en venir là , ils sont obligés , comme vous , & encore plus que vous , de se mortifier sans cesse ; de veiller continuellement sur les séductions des sens ; de ne point cesser de prier & de gémir , pour appeler le Seigneur au secours de leur foiblesse , & afin qu'il ne les laisse pas à eux-mêmes au milieu des tentations & des périls innombrables qu'ils trouvent par-tout sur leurs pas. Mais ces devoirs si essentiels à cette vertu , qui nous conservent purs & sans tache , & sans lesquels nous ne saurions répondre un moment de la fragilité de nos penchans ; ces devoirs , dis-je , deviennent comme impraticables au milieu du monde. Hélas ! ma chere Sœur , la priere n'y est même , pour les plus réguliers , qu'un moment de bienfiance & d'ennui , accordé le matin & le soir à ce saint exercice ; & loin de le regarder comme un devoir , à peine en connoit-on le nom & l'usage ; & je n'en suis pas surpris. Le moyen , en effet , d'apporter à la priere cet esprit tranquille & recueilli qu'elle demande , lorsque toute la vie est une dissipation continuelle , que les affaires inquietent , que les bienfiances occupent , que les plaisirs dis-

sipent, que les inutilités amusent, que tout cela ensemble forme un tumulte, une agitation au dedans de nous, un éloignement éternel de soi-même, incompatible avec l'esprit de la priere ? Le moyen d'y apporter un cœur sensible à la voix de Dieu, & capable de goûter les vérités du salut ; un cœur que mille passions remplissent, que mille attachements humains partagent, que mille desirs terrestres appesantissent, que des espérances, des projets, des jalousies, des haines, de fausses joies, des chagrins amers, des pertes, des bonheurs frivoles, occupent tout entier ; un cœur à qui il ne reste de goût, de mouvement, de sensibilité, que pour les choses d'ici-bas ? La priere suppose un esprit tranquille & recueilli, un cœur pur & libre ; & pour prier utilement, il faut vivre ou désirer de vivre saintement.

La mortification n'y est pas moins inconnue & impraticable que la priere. Hélas ! ma chere Sœur, comment se mortifier au milieu d'un monde, où l'on donne presque tout aux sens ; où la sensualité des tables, la magnificence des édifices, l'oïveté & le danger des plaisirs publics, le luxe, la mollesse, la recherche de tout ce qui peut flatter & nourrir l'amour propre, les amusements éternels sont devenus des usages & des bienfaisances dont la sagesse & la régularité même n'oseroit se dispenser ! Cependant sans la mortification, le corps ne peut être soumis à l'esprit ; sans cette soumission, la priere n'est pas possible ; & sans la priere, il n'est point de vertu sûre & qui soit de durée. Aussi, ma chere Sœur, que de naufrages la pudeur y fait-elle tous les jours ! la bienfaisance même n'est plus un frein à l'indignité & à la fureur d'un vice honteux ; & l'usage a presque rendu innocent, & est sur le point de rendre même honorable, ce que la dépravation a rendu commun.

Mais dans ces asyles saints , ma chere Sœur , la priere & la mortification deviennent comme le fond & l'occupation nécessaire de votre état ; & il en coûteroit plus de s'y refuser , que de s'y livrer avec une constante fidélité. Ces deux devoirs si ennuyeux & si impraticables au milieu du monde , font ici toute la consolation d'une Vierge fidelle. Tout y facilite la priere , parce que tout inspire le recueillement ; l'esprit éloigné des objets de la vanité , n'en porte pas les dangereuses impressions jusqu'aux pieds de l'autel ; le cœur , séparé de toutes les créatures , se trouve libre devant le Seigneur , & en état de goûter combien il est doux ; les sens régles & recueillis par les spectacles Religieux qui les occupent ici sans cesse , n'ont plus de peine à se recueillir dans le temps de la priere , & à se taire respectueusement devant la majesté du Très-haut. Tout y conduit à la mortification , tout l'inspire , tout la rend comme nécessaire ; les saints usages établis , les exercices Religieux , l'austérité de la vie commune , les privations volontaires qu'on y ajoute ; tout mortifie ici la nature , tout conduit à la violence & au renoncement , & tout l'adoucit ; & l'immortification deviendroit une singularité plus difficile à soutenir , par le mépris & la confusion où elle nous laisseroit , que les austérités elles-mêmes. Ainsi , ma chere Sœur , le seul privilege que les personnes du monde ont ici par-dessus vous , c'est qu'ayant au fond les mêmes obligations que vous , elles n'ont pas les mêmes facilités pour les remplir ; c'est que le salut coûte bien plus dans le monde , que dans la Religion ; c'est que dans ces asyles saints , il y a plus de secours ; dans le monde , plus de périls & plus d'obstacles , & cependant presque par-tout les mêmes devoirs à remplir.

Que vous rendrons-nous donc , ô mon Dieu !

pour le bienfait inestimable qui nous a consacrées à votre service : *Quæ reddam laudationes tibi ?* (Ps. 55. 12.) Vous avez adouci notre joug , en nous imposant le vôtre , que le monde , toujours dans l'erreur , regarde comme un joug accablant & insupportable ; vous avez abrégé nos combats , en nous associant à cette milice céleste , où il semble que nous nous déclarons une guerre cruelle à nous-mêmes ; vous avez soulagé nos peines en augmentant nos privations , & tari la source de nos inquiétudes , en nous délivrant de tous les attachemens qui les causent.

II. **A**USSI, ma chere Sœur , le second engagement de la vie Religieuse est un engagement de pauvreté & de dépouillement universel. Comme toutes les créatures & tous les biens périssables sont devenus des peines pour l'homme , qui ne sauroit presque plus jouir des bienfaits de l'Auteur de la nature sans en abuser , les saints Fondateurs ont cru qu'il étoit plus sûr & plus facile de s'en dépouiller tout-à-fait , que de se contenir dans les bornes d'un usage saint & légitime. Ils ont donc ordonné à celui qui vouloit être disciple de Jesus-Christ , & le suivre dans les voies de la perfection Religieuse , de renoncer à tout , de peur que la possession la plus permise des biens de la terre , ou n'attachât trop son cœur , ou ne partageât trop ses soins , ou ne ralentît son ardeur & son progrès dans cette sainte carrière.

Cet engagement de pauvreté Religieuse renferme donc trois devoirs essentiels : premièrement , un détachement de cœur de toutes les choses de la terre : secondement , une privation actuelle de toutes les superfluités ; enfin , une soumission & une dépendance entière des Supé-



rieurs dans l'usage même des choses les plus nécessaires.

A l'égard du détachement de cœur de toutes les choses de la terre, ma chere Sœur, c'est une obligation qui vous est commune avec tous les Fideles, puisque c'est une suite du second vœu de votre Baptême, par lequel vous avez renoncé au monde & à ses pompes. Quand vous n'auriez pas embrassé un état de pauvreté, & que vous auriez vécu dans le monde au milieu de l'opulence que la naissance sembloit vous destiner, vous auriez toujours vécu au milieu des biens qui ne vous appartenoient pas, auxquels il vous étoit défendu de vous attacher, & dont il ne vous étoit permis d'user qu'en passant, & pour la gloire du grand Maître qui vous les avoit confiés.

Nous sommes tous ici-bas des étrangers, ma chere Sœur; voilà pourquoi entrant dans le monde, nous commençons par y renoncer dans notre Baptême; c'est-à-dire, nous confessons publiquement à la face des autels, que ce n'est pas ici notre patrie, que nous n'y prétendons rien, que nous ne pensons pas à y établir une demeure permanente, que nous ne voulons que passer par ses faux biens, que nous les regardons comme les embarras & les périls de notre voyage, que nous sommes citoyens du ciel, héritiers de Dieu & des biens éternels; & que tout ce qui est au dessous de cette espérance, n'est pas digne de nous.

Le Chrétien doit donc vivre détaché de tout ce qui l'environne; dès qu'il s'y attache, il cesse d'être étranger sur la terre, il en fait sa patrie, il renonce au titre sublime de citoyen du ciel, & n'a plus de droit au Royaume, qui n'est promis qu'aux pauvres de cœur; c'est-à-dire, à ceux qui ont vécu comme ne possédant rien sur la terre.

J'avoue , ma chere Sœur , que ce détachement de cœur est bien rare dans le monde , où l'on tient si vivement à ce que l'on possède , où l'on souhaite toujours ce qu'on n'a pas , où l'on envie sans cesse ce qu'on ne peut avoir , où l'on s'agite si fort pour parvenir à ce qu'on n'aura jamais ; ou les pertes sont si sensibles , parce que les attachements sont toujours extrêmes ; où les desirs croissent toujours , parce que le monde entier est trop au dessous de nous pour pouvoir les satisfaire ; où l'on n'estime heureux que ceux qui sont chargés de plus de liens , & qui tiennent à plus d'embarras que les autres , où l'on n'a de joie & de chagrin , que par rapport aux choses d'ici-bas ; enfin , où l'on ne vit que comme si nous n'étions faits que pour ce que nous voyons , & que la terre dût être notre patrie éternelle. J'avoue , dis-je , que ce détachement est rare & presque inconnu dans le monde ; mais c'est que les véritables Chrétiens n'y sont pas en grand nombre ; & qu'à peine le Fils de l'homme , quand il paroîtra , trouvera-t-il un reste de foi sur la terre.

Et c'est en quoi , ma chere Sœur , l'opprobre de Jesus-Christ que vous embrassez , doit vous paroître préférable à toutes les Couronnes de la terre ; ce détachement si indispensable pour le salut , & si difficile dans le monde , devient comme naturel dans la Religion. Et certes , ma chere Sœur , il est aisé de se détacher de tout , quand on s'est dépouillé de tout ; de ne tenir à rien sur la terre , quand on n'y possède rien ; d'y vivre comme étranger , quand tout ce qui nous environne n'est point à nous ; & d'être pauvre de cœur , quand on est pauvre réellement & en effet.

Ce n'est pas que la misere du cœur humain est telle , que souvent après avoir renoncé d'une

maniere héroïque aux grands biens & aux grandes espérances du monde, on s'attache dans la retraite aux choses les plus frivoles & les plus légères. Souvent, ma chere Sœur, une ame que toute la gloire du monde n'avoit pu toucher, & qui n'avoit trouvé dans tous les établissemens les plus brillans, & dans toute la magnificence qui l'y attendoit, rien de digne de son cœur, trouve dans la retraite mille liens vains & puériles qui l'attachent. Semblable à Rachel, après avoir généreusement abandonné la maison de ses proches, après avoir renoncé à tout, à sa famille, à ses prétentions, à tous les liens de la chair & du sang, pour suivre son époux Jacob, figure de l'Époux celeste, dans une terre sainte, & la demeure du peuple de Dieu; on déshonore la grandeur & la magnanimité de ce sacrifice, en se réservant de vaines Idoles, en portant les Dieux de Laban, c'est-à-dire, les passions du monde, & mille attachemens humains, jusques dans le tabernacle mystérieux de Jacob, figure du Sanctuaire véritable, & de ces retraites Religieuses où une ame qui a renoncé au monde, vient habiter avec Jesus-Christ l'Époux des Vierges chastes & fidelles.

Il semble que le cœur, après avoir tout sacrifié, s'ennuie de sa liberté, & qu'il ne puisse être heureux sans se former à lui-même quelques chaînes; il semble qu'éloigné des objets qui forment les grands attachemens & qui remuent les passions violentes, il se fasse une grande passion des objets petits & frivoles qui l'environnent; & que ne trouvant plus, pour ainsi dire, où se prendre, il se pienne à tout; il semble même que les attachemens deviennent plus violents, occupent le cœur plus sérieusement, plus vivement, à mesure qu'on est éloigné des grandes tentations, & que les objets qui nous ressent

sont bas & indignes de notre cœur. Ainsi on tient à tout, quoiqu'on soit séparé de tout ; on n'est point pauvre de cœur, & on est encore attaché à la terre, quoiqu'on ait renoncé à tout ce qu'elle pouvoit avoir de grand & d'aimable. Car ce qui fait devant Dieu le crime de nos attachements, n'est pas la grandeur & l'éclat des objets auxquels nous tenons, c'est la vivacité de la passion qui nous y attache ; plus même ces objets sont vils & méprisables, plus l'attachement est insensé & criminel, parce que moins la passion a d'excuse, & que la préférence que nous leur donnons sur la sainteté de notre état, & sur les promesses que nous y avons faites au Seigneur, est injuste.

Tel est l'écueil à craindre dans le dépouillement Religieux. Souvent encore, détachés de tout pour nous-mêmes, nous tenons encore à tout pour nos proches ; nous devenons, pour ainsi dire, riches de leurs richesses, fiers de leur élévation, glorieux de leur gloire, heureux de leur prospérité ; leurs malheurs nous accablent, leurs disgraces nous humilient ; nous faisons des vœux insensés pour leur avancement ; nous sentons plus vivement qu'eux les événements qui les élèvent ou qui les abaissent ; & après avoir refusé de partager avec eux leur grandeur & leurs richesses, en embrassant un état de pauvreté & de dépouillement, nous partageons avec eux leurs passions & leurs crimes.

Voilà le premier devoir de la pauvreté Religieuse, qui vous est commun avec tous les Fidéles ; conserver le cœur détaché de tout ce qui nous environne, nous dire sans cesse à nous-mêmes, que notre cœur n'est fait que pour aimer son Dieu ; son bien unique & souverain, & que tout amour de la créature le déshonore & le dégrade ; qu'il est insensé de s'attacher à ce qui va nous échapper en un instant, & qui ne

peut nous rendre heureux pour l'instant même qu'on le possédé ; plus insensé encore de lui sacrifier ce qui doit demeurer éternellement ; que nos attachements , outre qu'ils souillent notre cœur , sont encore la source de tous nos malheurs & de toutes nos peines ; que nous sommes toujours punis de nos passions par les objets même qui les causent , & que pour vivre heureux , même ici-bas , il faut ne tenir à rien qu'on puisse nous ravir malgré nous-mêmes.

Le second devoir de la pauvreté Religieuse , c'est le retranchement actuel de toutes les superfluités ; c'est-à-dire , de tout ce qu'on appelle dans le monde , les aises & les commodités de la vie. Mais ne croyez pas , ma chere Sœur , que cette obligation vous soit propre ; elle est encore une suite des engagements du Baptême , & dès-là indispensable à tout Fidele. Les créatures ne sont pas faites pour fournir à de vains plaisirs , puisque l'Evangile les interdit tous au Chrétien , & qu'il y a renoncé lui-même dans son Baptême. Bien plus , comme pécheurs , nous avons perdu le droit d'user des créatures , & de les faire servir même à nos besoins , loin de les employer à nos plaisirs. Comme nous en avons abusé , la peine naturelle de l'abus que nous en avons fait , étoit ce nous en interdire tout usage ; & comme le pécheur abuse de tout , tout devoit lui être à l'instant refusé , & la mort devenir la peine subite & inséparable du péché. Nous devenons donc indignes d'user des créatures , dès que nous avons été assez ingrats que de les faire servir contre le Seigneur même à qui elles appartiennent ; c'est donc une grace qu'il nous fait , de nous en permettre encore l'usage ; mais nous devons nous souvenir que nous en usons comme pécheurs , que nous n'y avons plus aucun droit ; que si les usages même les plus nécessaires nous sont inter-

dits , à plus forte raison les superfluités & les délices ; que ce seroit une injustice de faire servir les créatures aux plaisirs d'un pécheur qui en a abusé , & qui ne doit plus vivre que pour souffrir , & expier cet abus ; que si on lui en permet encore l'usage, c'est à condition qu'elles deviendront la matière de sa pénitence, comme elles ont été la source de tous ses crimes ; & que par les privations continuelles & douloureuses , dont il se punira , il expiera l'abus injuste qu'il avoit été capable d'en faire. Voilà le fonds de la vie chrétienne , & les grandes maximes que l'Evangile propose à tous les Fideles.

Ainsi , selon ces regles capitales de la foi , on doit vivre pauvre au milieu même de l'opulence , se retrancher tout ce qui ne tend qu'à flatter les sens , s'interdire tout ce qui n'est inventé que pour nourrir l'orgueil & l'amour propre , tout ce qui sert d'aiguillon aux passions , & s'en tenir là-dessus à tout ce que la nécessité , la charité & une rigoureuse bienséance nous obligent encore de nous permettre. Tout l'avantage que les personnes du monde ont donc ici au dessus de vous , ma chere Sœur , c'est que sans renoncer à leurs grands biens , elles ne peuvent pourtant les faire servir à leurs plaisirs ; c'est qu'à portée de se ménager toutes les superfluités , elles sont obligées de se les interdire ; c'est que sans se séparer de tout ce qui flatte les sens , elles doivent les mortifier sans cesse , sans se dépouiller de tout , vivre dans le dépouillement ; c'est , en un mot , qu'elles ont plus d'embarras que vous , & n'en ont pas pour cela plus de privilege.

Il est vrai qu'une épouse de Jesus-Christ , qui a joint à cette obligation commune une promesse particuliere de vivre dans le dépouillement Religieux , doit se disputer avec bien plus de rigueur les plus légères superfluités : non seulement tout

ce qui flatte encore les sens & les passions lui est interdit, mais même ce qui amuse encore, pour ainsi dire, l'amour propre: non seulement tout ce qui sent les ponipes du monde est criminel pour elle, mais même tout ce qui n'est pas marqué par un caractère particulier de pauvreté & de pénitence. Ce n'est pas assez que ce qui l'environne n'augmente pas ses passions, il faut qu'il les combatte & qu'il les affoiblisse; ce n'est pas assez d'éviter les profusions de la vanité, il faut y joindre les privations d'une humble pauvreté; ce n'est pas assez de n'avoir plus rien de commun avec le luxe des personnes du monde, il faut n'avoir rien même de particulier qui nous distingue de la modestie & de la simplicité de nos Sœurs; rien qui paroisse nous élever au dessus d'elles; rien qui puisse les faire souvenir des vains avantages du nom, de la naissance, de la fortune, auxquels nous avons renoncé en nous consacrant à Jesus-Christ; rien qui puisse blesser l'uniformité Religieuse qui les a égalées à nous; rien enfin qui tende à introduire les distinctions du siècle dans un lieu qui n'est établi que pour les effacer & les anéantir.

Dieu seul, dit le Prophete, doit être grand dans la maison de Sion: *Dominus in Sion magnus.* (Ps. 98. 2.) Toute grandeur de la terre, tout éclat humain est ici éteint & éclipsé; tous les noms & tous les titres, que l'orgueil des hommes a inventés, sont ici effacés par le titre glorieux d'Épouse de Jesus-Christ: tout doit paroître ici petit devant la majesté du Très-haut, qui remplit ce lieu saint de sa gloire & de sa présence. Et comme après le dernier jour, Dieu seul regnera dans l'Univers, & que le monde entier étant détruit, tous les sceptres & toutes les couronnes brisées, tous les Royaumes & tous les Empires retombés dans le néant, & en un

mot, toute puissance & toute domination finie, Dieu seul, dit l'Ecriture, remplira de sa majesté les nouveaux cieux & la nouvelle terre; Dieu seul paroîtra grand, parce que sa gloire seule s'élèvera sur les débris de toutes les grandeurs humaines. On peut dire que ces Maisons Religieuses sont d'avance ce ciel nouveau & cette nouvelle terre purifiés par un feu céleste, où toute grandeur est anéantie; où tous les noms & tous les titres sont confondus; où le monde, avec toute sa gloire, est déjà détruit; où Dieu seul est grand, parce que Dieu seul y regne & y est adoré: *Dominus in Sion magnus.*

Voilà, ma chère Sœur, à quoi vous engage le dépouillement auquel vous allez vous soumettre; & vous voyez que ce qu'il exige de plus de vous que des personnes du monde, est plutôt une facilité pour remplir l'engagement contracté là-dessus dans votre Baptême, qu'une nouvelle rigueur que vous y ajoutez.

Enfin, le dernier devoir de ce dépouillement Religieux, est la soumission & la dépendance entière des supérieurs, dans l'usage même des choses les plus nécessaires; c'est-à-dire, regarder tout ce qu'on nous laisse comme n'étant point à nous; n'en user que selon l'ordre & la volonté de ceux qui nous gouvernent; le voir changer, augmenter, diminuer avec la même indifférence; ne nous approprier de tout ce qui nous sert, que la disposition d'en être privé, dès que l'ordre le demandera; & n'avoir à foi que le saint desir d'être libre & dépouillé de tout.

Ne vous figurez pas cependant, ma chère Sœur, qu'en ceci même votre condition soit plus dure que celle des personnes du monde. A la vérité, la foi n'exige pas d'eux, qu'ils dépendent des hommes dans l'usage de leurs biens, & qu'ils n'en usent, ou ne s'abstiennent que selon les or-



dres & la volonté d'autrui. Mais sans vous faire remarquer qu'il est mille situations dans le monde, & pour celles de votre sexe sur-tout, où l'on ne peut disposer de rien; où tout ce qui est à nous, est comme s'il n'étoit point; où l'on dépend de la volonté, & souvent du caprice d'autrui dans l'usage même des choses les plus nécessaires; où les grands biens qu'on a portés à un mari, ne servent souvent qu'à augmenter ses passions insensées envers les objets criminels de ses passions, & sa dureté à notre égard; enfin, où l'on n'achète par des richesses immenses, que le droit de ne pouvoir plus s'en servir, & de les voir engloutir, sans oser presque se plaindre: sans m'arrêter à cette réflexion, ma chere Sœur, & en vous permettant d'imaginer une situation où l'on ne dépend de personne dans l'usage des biens que nous avons reçus de nos ancêtres; nous dépendons toujours des maximes de la foi qui doivent régler cet usage: nous dépendons sans cesse de Dieu, qui peut nous enlever ces biens à chaque instant; qui peut d'un souffle renverser notre fortune, & par mille événements imprévus, changer notre opulence en une extrême misère. Nous devons donc toujours être prêts, comme Job, de trouver bon tout ce qu'il plaira au souverain Maître d'en ordonner; nous devons en user comme pouvant en être dépouillés l'instant qui suit; nous regarder toujours comme des esclaves, à qui le maître peut redemander les biens qu'il leur a confiés, sans qu'ils puissent y trouver à redire; ne les posséder que comme ne les possédant point; nous souvenir qu'étant entrés nus dans ce monde, comme dit l'Apôtre, nous n'y possédons rien qui soit à nous; & que devant en sortir dans la même nudité & dans la même indigence, tout ce que nous aurions voulu nous approprier, n'auroit été, pour ainsi dire, qu'un vol fait au pere de famille;

un vol que nous aurions été forcés de restituer à la mort , qui nous ravira tout ; & de montrer ainsi à tous les hommes , que nous avions été des usurpateurs ; que ces grands biens , dont nous nous étions parés avec tant d'ostentation , ne nous appartenoient pas ; & que nous n'avions à nous que le droit d'en user & de les faire valoir au profit & pour la gloire du Maître souverain qui nous en avoit confié l'administration.

Ainsi , ma chere Sœur , la pauvreté Religieuse ne diminue pas vos droits sur les biens & les plaisirs de la terre , puisque le Chrétien n'y a point de droit ; elle diminue seulement vos embarras & vos inquiétudes ; elle ne vous dépouille de rien , puisque rien n'est à vous ; elle vous met seulement hors d'état de vous attacher à ce qui ne vous appartenoit pas ; elle ne retranche pas même les profusions & les superfluités , puisque l'Evangile les interdit à tout Fidele ; elle ne retranche que les occasions qui auroient pu vous porter à les rechercher : en un mot , elle n'éloigne que les périls ; & loin de vous imposer un nouveau joug , elle vous met dans une liberté parfaite.

Je fais que le monde ne regarde pas des mêmes yeux cet état de pauvreté Religieuse , & qu'on se croit plus libre & plus heureux , quand on peut jouir à son gré des biens que l'on possède. Mais quel est ce bonheur , ma chere Sœur , que font la plupart des hommes , que les esclaves infortunés de leurs biens & de leur fortune ? Ils ne les possèdent pas ; ils en sont possédés : que de craintes ? que de desirs ! que de jalousies ! que de bassesses ! que de soins pour les conserver ! que de précautions de peur de les perdre ! que de passions à contenter ! que d'accidents à craindre ! que de contre-temps à souffrir ! que de courtes joies ! que de chagrins durables ! quels chagrins amers suivent le dérangement des profusions &

des excès ! de quels foudris honteux & dévorants est punie & toujours accompagnée l'avarice ! quels desirs insatiables d'amasser sans cesse ! quel dégoût cependant , & quelle satiété même dans la possession ! A combien de maîtres & de tyrans , s'écrie saint Ambroise , se livre celui qui ne veut pas prendre le Seigneur pour son seul maître & pour son unique héritage ! *Quam multos dominos habet , qui unum refugerit !* ( S. Ambr. )

Heureuses donc les âmes , ô mon Dieu ! que vous avez appelées à un état de dépouillement entier ! Sans inquiétude , sans souci pour le lendemain , sans toutes les tristes précautions pour l'avenir , sans embarras pour le présent , débarrassées de tout ce qui agite & qui tourmente les enfants du siècle , leur unique soin est de vous plaire : toujours dans l'abondance , parce qu'elles n'ont besoin de rien ; toujours tranquilles , parce qu'elles ne desireront rien ; leur vie est une fête continuelle , un calme que rien ne peut altérer , une joie pure & innocente : *Et justî epulentur & exultent in conspectu Dei.* ( Ps. 67 4. ) Au lieu que les enfants du siècle , toujours dans l'abondance & jamais rassasiés ; toujours dans les plaisirs , & jamais heureux , passent leur triste vie à désirer , à s'agiter , à changer sans cesse de situation & de mesure. Loin de se faire une félicité de ce qu'ils ont , ils se font un supplice de ce qu'ils desireront : chaque instant les jette dans de nouveaux mouvements : ils ne connoissent le repos que pour le fuir ; & toute leur vie est une agitation éternelle que rien ne peut fixer , & qui ne leur laisse pas plus de constance ici-bas , qu'à la poussière , qui devient le jouet des vents sur la terre : *Non sic impii , non sic , sed tanquam pulvis quem projicit ventus à facie terræ.* ( Ps. 1. 4. )

## III.

REFLEX. **R**ESTEROIT à vous parler ici , ma chere Sœur , du troisieme engagement de l'état saint que vous embrassez ; c'est l'obéissance Religieuse. Le monde , qui ne connoît pas la vertu de la foi & l'esprit de la vie chrétienne , regarde cet engagement comme un joug affreux , insupportable à la raison , & incompatible avec le repos & la douceur de la vie. Il est vrai qu'il paroît d'abord fort triste , & fort dur à la nature , de se faire toujours une loi des volontés d'autrui ; d'être forcé de sacrifier sans cesse ses propres lumieres , aux lumieres & souvent aux caprices de ceux qui nous gouvernent ; de ne se servir de sa raison que pour l'aveugler , & la soumettre à des ordres qui nous paroissent bizarres & injustes ; de n'avoir à foi , ni sentiment , ni volonté propre ; & malgré la bonne opinion que nous avons de notre propre sens , que nous préférons toujours en secret à celui des autres ; malgré les défauts & les lumieres bornées , que l'orgueil nous découvre toujours en ceux de qui nous dépendons ; malgré même la vivacité des goûts & des inclinations , qui nous dominent , & qui mettent en nous mille répugnances pour les choses ordonnées ; malgré tout cela , n'agir que comme si l'on ne voyoit rien , si l'on ne sentoît rien , & comme un instrument aveugle & insensible , qui n'auroit d'autre mouvement que la volonté de celui qui l'emploie & qui le dirige. J'avoue , ma chere Sœur , que cette situation paroît révolter d'abord tous les penchans les plus raisonnables de la nature , & ôter aux hommes la seule consolation innocente , que les situations les plus tristes leur laissent encore , qui est l'indépendance , & la liberté de disposer de leurs actions & d'eux-mêmes.

Mais , ma chere Sœur , ce n'est - là qu'un langage dont le monde se fait honneur : car trouvez-moi dans le monde un état d'indépendance entière ; imaginez , si vous le pouvez , une situation , où libre de tout joug , de toute servitude , de tout égard , de toute subordination , de tout ménagement , on n'ait à répondre qu'à soi-même , de soi-même. Quels sont les assujettissemens du mariage ? & cette liberté si vantée , qu'est - elle qu'une servitude qui nous lie aux volontés & souvent aux caprices d'un époux souvent injuste , jaloux , bizarre , qui change une société sainte en une affreuse captivité ? Quelle est la servitude de la Cour , de la fortune , des places , des emplois ? quel est ce fantôme de liberté , qui fait dépendre les personnes du monde de tant de maîtres ; qui les assujettit à tout , à leurs supérieurs , à leurs sujets , à leurs amis , à leurs ennemis , à leurs envieux , à leurs partisans , à tout ce qui les environne ? qu'est - ce qu'une ame livrée au monde & à la fortune , que l'esclave de l'Univers entier ; que le jouet éternel des passions & des bizarreries d'autrui , parce qu'elle l'est des siennes propres ? Qu'est-ce que la vie du monde & de la Cour elle-même , qu'une servitude éternelle , où nul ne vit pour soi ; où il faut sans cesse sacrifier les plaisirs à la fortune ; le repos , au devoir ; les aises & les commodités , aux bienfécances ; nos propres goûts , aux goûts d'autrui ; nos lumières , aux préventions de ceux de qui nous dépendons ; & enfin notre conscience souvent à leurs passions injustes !

Et voilà , ma chere Sœur , ce qu'il y a ici de triste pour les personnes du monde ; c'est que leurs assujettissemens , qui font tout leur malheur , font souvent aussi tous leurs crimes. Ils trouvent en même temps dans leur servitude ,

l'écueil de leur repos & de leur salut ; ils font à leurs maîtres des sacrifices continuels de leur liberté, des sacrifices qui leur coûtent cher, & qui cependant les rendent plus coupables. Leur complaisance est pénible, & elle est criminelle ; au lieu que dans ces asyles saints, elle coûte moins au cœur, & a toujours un nouveau mérite : les sacrifices de la propre volonté y sont moins pénibles, parce qu'outre que la grace les adoucit, on est sûr qu'on ne sacrifie sa volonté, qu'à la volonté de Dieu, dont les supérieurs ne sont que les interpretes & les organes ; & cependant ces sacrifices nous sont toujours comptés pour de nouvelles vertus ; en un mot, on ne perd ici qu'une liberté d'humeur & de caprice, dont on est souvent soi-même embarrassé ; on y conserve celle du cœur, qui est la source des vrais plaisirs & l'image de la liberté éternelle : dans le monde on perd toutes les deux, & on a le malheur de ne pouvoir, ni vivre pour son plaisir, ni vivre du moins pour son salut.

Mais une autre réflexion avec laquelle je finis, ma chere Sœur, quand même vous auriez pu vous flatter de trouver dans le monde une situation d'indépendance & de liberté entière ; situation après laquelle depuis long-temps les hommes soupirent, & qu'ils n'ont pu encore trouver ; quand même, dis-je, vous auriez été assez heureuse que de l'avoir enfin rencontrée, il ne vous auroit pas été permis pour cela de suivre aveuglement vos goûts & vos caprices ; il ne vous eût pas été permis de vivre d'humeur, de tempérament, & de ne prendre que ce qui vous plaît pour la règle de ce que vous devez faire. Tout Chrétien a une règle éternelle & supérieure, qu'il doit consulter sans cesse sur chaque action ; tout ce qu'il fait doit se trouver à la place & dans

l'ordre où la regle , c'est-à-dire , la loi de Dieu , veut qu'il se trouve ; par conséquent dans tout ce qu'il fait , il ne lui est pas permis de ne chercher qu'à se satisfaire lui-même ; autrement il se mettroit lui-même à la place de Dieu , pour lequel & par l'ordre duquel il doit toujours agir. Tout ce qui n'a que l'humeur , que le caprice , que l'amour de nous-mêmes pour principe , n'est plus dans l'ordre , n'est plus une action du Chrétien ; car toutes les actions du Chrétien & dignes de la vie éternelle , doivent , dit l'Apôtre , avoir pour principe la charité. Or l'humeur , l'amour propre & la charité , ne peuvent être le principe de la même action , puisque l'une nous fait toujours agir pour Dieu , & l'autre pour nous-mêmes.

Que fait donc , ma chere Sœur , l'obéissance Religieuse ? Elle nous manifeste par l'organe de nos supérieurs , cette regle éternelle que nous aurions été obligés de consulter sans cesse dans nos démarches ; elle nous épargne l'embarras de chercher sur chaque action , quelle est la volonté de Dieu , selon laquelle le Chrétien doit agir dans tous les temps & dans tous les lieux ; elle abrége les incertitudes & les perplexités qui auroient toujours suivi nos déterminations propres ; elle va au devant des méprises qui auroient pu nous faire prendre de mauvais partis ; en un mot , elle nous décharge de nous-mêmes , pour ainsi dire , pour nous mettre entre les mains & sous la conduite de Dieu. Ainsi les personnes du monde ne se croient plus libres , que parce qu'elles ne connoissent pas le fond de la Religion & les devoirs de la vie chrétienne ; elles ne comptent être maîtresses de leurs actions , que parce qu'elles croient n'en être comptables à personne ; elles ne font tant valoir cet avantage , que parce qu'elles igno-

rent que toutes nos actions sont dirigées par une règle sévère, dont nous ne devons jamais nous départir ; que la liberté de la foi est une sainte servitude ; que nous sommes esclaves de la justice & soumis à la loi de Dieu ; que nous ne sommes point à nous, comme parle l'Apôtre, mais à celui qui nous a rachetés d'un grand prix ; que toutes nos actions lui appartiennent, puisqu'il en doit être la fin & le principe ; qu'ainsi il n'est pas plus permis à l'homme du monde d'user de sa liberté selon son humeur & son caprice, qu'au Solitaire qui s'en est dépouillé entre les mains de ses supérieurs ; que l'un & l'autre doit toujours agir conformément à la règle ; & que toute la différence que j'y trouve, c'est qu'il est encore facile à l'un de la violer, au lieu que l'autre s'est mis dans l'heureuse nécessité de la suivre.

Non, Seigneur, le monde a beau nous faire valoir ses avantages sur ces asyles saints ; funestes avantages, qui deviennent la source de tous ses crimes, & qui le rendent l'objet éternel de votre indignation ! tristes avantages, empoisonnés par tant de chagrins, & qui lui deviennent à charge à lui-même ! il se fait honneur d'un fantôme & d'une apparence de bonheur, dont il sent lui-même le vuide, & où jusques-ici il n'a pu trouver le secret de devenir heureux. Mais votre calice, ô mon Dieu ! n'offre de l'amertume qu'à l'illusion des sens ; le cœur y boit à longs traits les consolations de la paix & de la justice. Que les chaînes qui nous attachent à vous, Seigneur, sont douces & aimables ! que l'on gagne en perdant tout, en renonçant à tout pour vous ! Acceptez donc, ô mon Dieu ! le sacrifice que je vous fais aujourd'hui de moi-même : ne regardez pas les imperfections de l'hostie qui s'offre, ne regardez que le plaisir & l'empressement avec lequel elle court



s'immoler aux pieds de vos autels ; c'est à vous-même à la rendre digne de vous ; c'est votre grace qui me conduit en ce lieu saint , c'est à elle à m'y soutenir ; & après m'avoir mise au nombre de vos Epouses sur la terre , me recevoir parmi celles qui doivent être admises aux noces éternelles de l'Agneau.

*Ainsi soit-il.*





# QUATRIEME SERMON

*Pour une Profession Religieuse.*

Sponsabo te mihi in sempiternum, & sponsabo te mihi in justitiâ & judicio, & in misericordiâ, & sponsabo te mihi in fide; & scies, quia ego Dominus.

*Je vais vous rendre mon épouse pour jamais par une alliance de justice, de jugement, de miséricorde & par une inviolable fidélité; & vous saurez que je suis le Seigneur. Osée, 2. 19. 20.*

C'EST ce qui se passe entre Jesus-Christ & une ame que les passions avoient entraînée, lorsque revenue de ses égarements, elle s'unit à lui par les liens de la foi & de la justice, & ne veut plus vivre que pour réparer par une constante fidélité les transgressions de sa vie passée. On peut dire qu'alors elle renouvelle avec le Seigneur l'alliance autrefois jurée dans son Baptême: sans renoncer à tout, elle le prend pour son partage; sans se cacher dans un saint asyle, & se dérober à la vue des hommes, elle ne vit plus que pour lui seul; sans se dépouiller des biens périssables, elle les méprise, & ne connoît plus d'autre bien que celui de le posséder; sans se séparer d'un époux terrestre, elle ne perd plus

de vue l'époux immortel qu'elle a dans le Ciel ; enfin, sans changer d'état , elle change de cœur , & elle éloigne d'elle tout ce qui pourroit encore rompre le nouvel engagement qu'elle contracte avec son Seigneur.

Cependant , ma chere Sœur , quelque puissante que soit la grace dans une ame encore engagée dans le monde ; quelque fervents que soient ses desirs , quelque sincere que paroisse sa pénitence & son retour à Dieu , il est vrai de dire que l'alliance qu'elle fait avec lui au milieu du monde , par une conversion véritable , est toujours suivie de mille imperfections que la vie du monde rend inévitables. Les sollicitudes temporelles ; les devoirs & les bienséances , qui se multiplient à proportion du rang & de la naissance ; les égards que le monde exige , & qui ne nous laissent pas toujours les maîtres de disposer de nous-mêmes ; les usages dont la piété la plus austere n'oseroit se dispenser ; les liens de la chair & du sang auxquels il faut encore tenir ; les soins pour se concilier l'amitié de ceux qui dispensent les graces , les prévoyances pour ménager à des enfants des établissemens dignes de leur naissance ; les contre-temps qui dérangent toutes nos mesures , tout cela partage le cœur malgré nous - mêmes , occupe nos affections , s'empare de nos pensées , ralentit notre foi , émousse notre goût pour les choses du Ciel , rend la pratique de la priere & des autres œuvres du salut , plus seche & plus languissante ; répand mille nuages sur notre esprit , laisse encore au monde trop de crédit sur notre cœur , & fait que la piété sert plutôt à nous faire déplorer en secret les embarras qui l'affoiblissent , qu'à nous faire goûter les consolations qui l'accompagnent.

C'est donc à vous proprement , ma chere Sœur , que s'adressent aujourd'hui ces paroles de mon  
texte ;

texte ; c'est avec vous que le Seigneur va faire une alliance sainte & éternelle , & telle que son amour peut la desirer. Ce n'est pas assez pour lui de vous posséder à demi comme il possède encore tant d'âmes qui le servent au milieu du monde : il vous veut toute à lui ; il est jaloux de tout votre cœur , & ne peut souffrir que les affections même les plus légitimes puissent le partager encore. Heureuse , si après avoir surmonté tous les obstacles qui s'opposoient à votre sacrifice ; si après avoir résisté à toutes les sollicitations qui nous avoient presque fait craindre pour votre persévérance ; si après vous être arrachée d'un monde , qui a mis tout en œuvre pour vous retenir , vous ne commencez pas à moins estimer un bonheur que personne ne vous disputera plus ! heureuse , si les suites ne ralentissent rien de la ferveur de ces commencements ; & si après avoir fui le monde , lorsqu'il couroit après vous , vous ne le regrettez pas lorsqu'il vous aura tout - à - fait oubliée !

Mais , non , ma chère Sœur , nous avons de vous de meilleures espérances , & des pressentiments plus heureux pour votre salut : *Confidimus meliora & viciniora saluti.* ( Hebr. 6. 9. ) Ce n'est pas ici un parti pris dans un âge encore tendre , où une longue éducation dans ces saints asyles décide toujours presque de nos choix ; & où le monde encore inconnu n'offre encore rien aussi qui puisse nous séduire ; c'est une sainte résolution formée , soutenue long-temps au milieu du monde même , & d'un monde où tout vous rioit , où tous les suffrages étoient pour vous , où vous n'aviez que trop de ces talents dangereux qu'il faut pour lui plaire ; où vous étiez devenue la seule consolation d'une mère défolée ; en un mot , où tout sembloit devoir vous attacher , & où cependant , quoique mille obstacles aient retardé

*Oraison funèbre.*

O

le dessein où vous étiez de le quitter, rien n'a été capable de vous en détourner. Ainsi, ma chère Sœur, les applaudissements d'un monde profane, auquel le cœur est si sensible, si généreusement méprisés; le seul lien même qui vous attachoit encore au monde, en vous attachant à une mere tendre & chrétienne, si généreusement rompu; ce lien que vous respecterez toujours, & dont le souvenir plus vif sans doute, sur le point d'en rompre les nœuds pour jamais, arrache peut-être encore à votre cœur des restes de regret & de tendresse; les routes singulieres par où la Providence vous a conduite en ce lieu saint; le soin spécial qu'elle a paru prendre jusques ici de votre destinée, tout cela, ma chère Sœur, nous rassure sur les suites: les difficultés que le monde a formées à votre entreprise, nous répondent qu'elle ne peut être que l'ouvrage de Dieu. Oui, Seigneur, vous ne rejetterez pas une victime que votre main elle-même a conduite à travers tant d'obstacles au pied de l'autel. Abandonnez à la bonne heure ces vierges imprudentes, qui ne se donnent à vous qu'à regret; & auxquelles l'orgueil tout seul & le chagrin de ne pouvoir trouver dans le monde d'établissement qui soutienne la vanité de leur nom & de leur naissance, ouvre les portes de ce lieu saint: ne jetez que des regards d'indignation & de mépris sur ces sacrifices forcés qu'on offre au monde plutôt qu'à vous-même, & où l'on ne vous donne que ce qu'il a rejeté. Mais pour cette Vierge fidelle, qui entre de bonne foi dans vos voies; qui méprise avec une sainte fierté, tout ce que le monde lui offroit de charmes; qui renonce à tout pour vous suivre; qui vous confie le dépôt de sa foi & de son innocence, & vous prend pour sa portion & son seul héritage; vous êtes, Seigneur, fidele dans vos promesses; vous la garderez comme la

prunelle de votre œil , & la mettez à l'abri sous les ailes de votre grace.

En effet , ma chere Sœur , il ne faut qu'examiner les caracteres de l'alliance que vous allez contracter avec Jesus-Christ , pour conclure que de tous les préjugés de salut , il n'en est pas de plus certain , ni de plus consolant pour vous.

I. **E**N premier lieu , le Seigneur va vous rendre son Épouse par une alliance de justice : *Sponsabo te in justitiâ* ; premier caractère. C'est-à-dire , qu'il étoit juste que vous lui donnassiez cette marque de votre amour ; que votre reconnoissance envers lui ne pouvoit s'acquitter à moins , & qu'un sacrifice moins entier n'eût pas répondu à ce qu'il étoit en droit d'attendre de vous. Oui , ma chere Sœur , la mesure de ce que nous devons à Dieu est ce que nous avons reçu de lui ; il n'exige pas également de toutes les ames , parce qu'il ne leur donne plus à toutes également. Plus il se communique à nous , plus il veut que nous soyons à lui ; plus il veut dans notre cœur de desirs de perfection & de fidélité , plus il veut que nous avancions , & que nous lui soyons fideles ; plus il nous pousse , plus il faut marcher ; en un mot , ses dons doivent régler nos efforts & notre zele.

Or , rappelez en ce moment , ma chere Sœur , toutes les graces dont il vous a jusques ici comblées ; des sentimens de salut inspirés dans une premiere jeunesse , tant de périls éloignés , tant d'obstacles , qui sembloient rendre la démarche que vous faites aujourd'hui impossible , surmontés ; tous les talens qui paroissent devoir vous destiner au monde & à la vanité , réservés pour lui seul ; tant de suggestions pour vous dégoûter de l'état que vous embrassez , méprisées ; tant de

pieges qu'une tendresse trop humaine vous tendoit chaque jour , heureusement évités ; les larmes même & les menaces de ceux qui avoient autorité sur vous , également inutiles ; le monde entier conjuré pour vous perdre , ou par les embûches qu'il assembloit autour de vous , ou par les sentiments qu'il réveillait dans votre cœur , & que vous ne pouviez refuser au sang & à la nature ; le monde entier , dis-je , conjuré pour vous perdre , terrassé & soulé aux pieds. Rappelez , ma chere Sœur , toute la suite des miséricordes du Seigneur sur vous , & que le souvenir de cet enchainement de graces ne s'efface jamais de votre cœur.

Dans ces jours qui ont précédé ce jour heureux , lorsque lassée , ce semble ; de vous soutenir toute seule contre toutes les attaques que le monde , que la nature , que votre propre cœur vous livroit , vous paroissiez sur le point de succomber & de vous y rendre ; dans ces moments tant de fois éprouvés , où votre piété sembloit s'affoiblir , votre fermeté s'ébranler , votre foi s'obscurcir ; & où le monde vous paroissant plus aimable , la retraite Religieuse sembloit ne vous offrir plus que des dégoûts & des horreurs secrètes ; que se passoit-il alors dans votre cœur ? Jesus-Christ n'y étoit-il pas lui-même pour vous fortifier ? D'où vous venoient ces inspirations soudaines , ces retours de foi & de Religion ? quelle étoit la voix secrète qui vous parloit alors au fond du cœur ? N'étoit-ce pas l'Epoux céleste , qui vous disoit tout bas : Insensée , tout ce que tu vois , & que le monde te fait espérer , passera ; mais les biens que je te promets , ne passeront point ; que te serviroit le gain du monde entier , si tu venois à perdre ton ame ? attache ton cœur , si tu es sage , à ce qui ne peut t'échapper , & qui doit demeurer toujours : les

créatures qui semblent te promettre des plaisirs si doux & une félicité si riante , ne cherchent qu'à te séduire ; elles sont toutes vaines , inconstantes , fausses , perfides ; elles ne te préparent que des dégoûts & des amertumes cruelles ; le monde est plein de malheureux , & s'il s'y trouve quelque consolation , elle n'est que pour les âmes qui n'y sont fidelles.

Lorsqu'il vous parloit de la sorte , ma chère Sœur , votre cœur , comme celui des Disciples d'Emmaüs , ne redevenoit-il pas tout de feu pour lui ? ne sentiez-vous pas votre foi s'affermir , votre langueur se ranimer , vos irrésolutions se fixer , vos ténèbres se dissiper , & la sérénité succéder à l'orage ? Quelles étoient les suites de ces temps de tentation , sinon une résolution plus vive , plus décidée , plus inébranlable de vous consacrer à Jésus-Christ ? Je ne fais que raconter ici l'histoire des miséricordes du Seigneur sur votre âme , que vous nous avez confiée avec un attendrissement de reconnaissance , afin qu'elle fût publiée sur les toits.

Voyez en effet , s'il en use de même envers tant d'autres que le torrent entraîne ; il ne les trouble pas dans leurs voies insensées ; il ne daigne pas disputer leur cœur au monde qui le possède tout entier , il les laisse jouir paisiblement du fruit de leurs infidélités , il semble leur en ménager lui-même les occasions , & par des jugements secrets & terribles , éloigner ou rendre inutile tout ce qui pourroit les ramener aux voies de la vérité. Qu'avez-vous fait , ma chère Sœur , qui ait pu vous attirer ces égards & ces préférences ? où en seriez-vous , s'il se fût contenté de vous solliciter faiblement , de vous inspirer quelques desirs de vous consacrer à lui , sans vous les faire exécuter , comme il en inspire tous les jours à tant d'âmes en qui le monde étouffe ces



commencements de grace , & qui demeurent infideles à leur vocation ? où en seriez-vous s'il eût borné toutes les opérations de sa grace à votre égard , à ces demi-volontés dont le monde est plein ; à ces réflexions stériles sur les abus des plaisirs , de la fortune , & de toutes les choses présentes qui ne convertissent personne ; à ces projets éloignés de conversion qu'on ne forme tous les jours , que pour se dire à soi-même qu'on n'est pas encore endurci ; qu'enfin on changera , & se calmer en attendant sur ses désordres ! Il le pouvoit ; & vous n'avez rien à ses yeux de plus que tant d'autres qu'il traite de la sorte. Mais il vous a prévenue de ses bénédictions ; il vous a toujours environnée de son bouclier. Plus le monde a fait d'efforts pour vous séduire , plus il a été attentif à vous protéger ; il a toujours sur vous un œil jaloux , appliqué à étudier les affoiblissements de votre cœur , & prompt à vous les reprocher. Ah ! tant de soins ne devoient pas aboutir à vous laisser exposée au milieu des périls d'un monde corrompu ; il travailloit à se former une épouse , à orner la victime qu'il destinoit à ses autels. En vous donnant aujourd'hui à lui , vous ne faites donc que lui offrir son propre ouvrage , vous lui présentez le fruit de ses soins, vous parez l'autel de ses propres dons , vous lui rendez ce que vous en avez reçu , vous vous acquittez envers votre Bienfaiteur ; vous ne pouviez , sans injustice & sans ingratitude , moins faire pour lui. Il avoit déjà sur vous , par ses bienfaits , tous les droits que vous allez lui donner par ce nouvel engagement , & la sainte alliance que vous faites aujourd'hui avec lui , est une alliance de reconnoissance & de justice : *Sponsabo te in justitiâ.*

II. REFLEX. **M**AIS quand la justice & la reconnaissance n'exigeroient pas de vous le sacrifice que vous allez faire, la prudence chrétienne ne vous permettroit pas de balancer, & cette alliance sainte n'en seroit pas moins une alliance de jugement & de sagesse: *Sponsabo te in judicio*; second caractère.

Pesez en effet, ma chere Sœur, sur quoi roule ce que vous allez sacrifier, & de quel prix est ce que Jesus-Christ vous prépare. D'un côté, une fumée, dont un instant décide; des plaisirs qui durent peu, qui lassent dans leur courte durée, & qui doivent être punis éternellement; des jalousies, des chagrins, des passions que tout allume, & que rien ne satisfait; des dégoûts qu'il faut dévorer, & dont on n'oseroit même se plaindre; des remords secrets que rien ne calme; des assujettissements & des ennuis mortels dont il faut même se faire un empressement & un mérite; des bizarreries, des rebuts de la part des Grands, qu'il faut essuyer & dissimuler; un oubli cependant & un éloignement de Dieu inévitable; mille périls dont l'innocence ne sort jamais entiere; des adoucissements dangereux sur les regles & sur les devoirs, des agitations éternelles, où il n'entre rien de plus solide, que d'en connoître le néant; une vie toute d'inutilités, de mouvements, d'erreurs, de desirs, de craintes, d'espérances; & enfin, une mort accompagnée souvent d'un repentir inutile, souvent d'un calme funeste, toujours terrible pour le salut, puisqu'elle finit toujours une vie, ou inutile, ou criminelle; voilà ce que vous sacrifiez en renonçant au monde.

Mais de l'autre côté, que vous prépare Jesus-Christ pour remplacer ce sacrifice? L'innocence & la paix du cœur, que le monde ne connoit

pas ; la joie de la bonne conscience , qui est la seule source des vrais plaisirs , des devoirs où l'on est toujours payé comptant de la peine , par la consolation qui en facilite l'accomplissement ; une société sainte dont la charité est le lien , dont la paix fait toute la douceur ; où l'on n'envie rien , parce que tout est à nous comme à nos Sœurs ; où l'on ne se défie de rien , parce qu'on n'a chacun que les mêmes biens à espérer , & les mêmes maux à craindre ; où la diversité des intérêts ne divise pas les cœurs , parce que c'est le même intérêt qui nous lie ; où tous les chagrins qui empoisonnent la vie humaine , sont inconnus , parce que les passions qui les causent en sont bannies ; où nous trouvons des ressources à toutes nos peines , des précautions contre toutes nos faiblesses , des appuis dans tous nos découragements , des attraites pour tous nos devoirs , une vie tranquille , innocente , pleine de bonnes œuvres ; où les actions les plus indifférentes deviennent des vertus , & nous sont comptées pour le ciel ; & enfin une mort semblable à celle des Justes , pleine de consolation , sans regret à ce qu'on laisse dans le monde , parce que n'y possédant plus rien , on n'y laisse rien ; sans inquiétude de conscience sur les affaires dont on s'étoit mêlé , parce que le salut avoit été l'unique affaire qui nous avoit occupés ; sans remords sur des biens mal acquis , parce que nous avions renoncé à ceux même que nous pouvions légitimement posséder ; sans scrupule sur les places où l'ambition nous avoit élevés , qui n'étoient pas peut-être celles que Dieu nous avoit destinées , parce que nous mourons dans une situation où la grace seule pouvoit nous placer ; en un mot , une mort douce , paisible , & d'un présage consolant pour l'éternité , puisque le monde n'ayant pas été notre patrie , nous devons , selon les promesses , la

trouver dans le ciel : voilà ce que Jesus-Christ vous prépare :

Or, sur le point de vous déclarer aux pieds de l'autel, ne sentez-vous pas plus que jamais, ma chere Sœur, la sagesse de votre choix ? Examinez, vous dit encore Jesus-Christ pour la dernière fois ; jetez les yeux sur tout ce qui vous environne, & voyez si le monde, avec tout ce qu'il pouvoit vous promettre de plus pompeux, peut être comparé à l'innocence & à la sûreté de l'asyle saint où je vous appelle ; je vous permets d'en faire le parallele dans votre cœur ; voilà la montagne sainte où je me communique à l'ame comme un ami à son ami, & la plaine où une foule insensée adore le Veau d'or, le repos du Sanctuaire, & le tumulte du siecle ; choisissez, il est encore temps, votre sort est encore entre vos mains ; il faut vous attendre à des croix & à des amertumes dans mon service ; ma grace vous adoucira mon joug, il est vrai ; vous le trouverez léger, & son poids même vous consolera ; mais en certains moments, pour éprouver votre fidélité, je paroîtrai vous laisser à vous-même ; je ne suspendrai pas mes secours, mais je suspendrai mes consolations ; je serai toujours avec vous, mais je ne me ferai pas toujours sentir à votre cœur ; je laisserai à mon calice toute son amertume, & il ne vous offrira, comme le calice de mon Pere ne m'offrit à moi-même qu'un dégoût & une répugnance secrete ; je vous avertis, & vous devez vous préparer à ces temps d'épreuve ; je ne veux pas surprendre votre consentement, ni me prévaloir des premiers transports d'un zele, qui souvent mene plus loin qu'on ne voudroit ; je ne prétends pas amuser la victime pour la divertir de la pensée du glaive & du bûcher, ni vous mener à l'autel les yeux fermés, pour épargner à votre foiblesse la vue de l'ap-

pareil & des rigueurs du sacrifice ; je demande une offrande raisonnable & éclairée ; je veux bien que l'amour seul soit le feu qui l'allume , mais je veux un amour sage & prudent , & où la précipitation n'ôte rien au mérite du choix & de la préférence ; en un mot , je ne veux vous rendre mon Epouse , que par une alliance de jugement & de sagesse : *Sponsabo te in judicio.*

Mais ce n'est pas , ma chere Sœur , ce qui va manquer à votre sacrifice. Les épreuves qui l'ont précédé , les obstacles qui l'ont retardé ; les contradictions que vous avez eu à essuyer durant si long-temps du côté du monde , du sang & de la nature , la persévérance inébranlable qui vous les a fait surmonter ; tout cela ne laisse rien à craindre sur l'imprudence & sur la précipitation de votre choix. Le monde n'a exigé que trop de temps pour les réflexions & les épreuves , & vous étiez mûre pour la vie Religieuse dès le premier jour que la grace vous inspira la résolution de vous y consacrer. Ainsi , prosternée aux pieds de l'autel , votre amour ne se plaint plus que des retards que les intérêts & les raisons humaines avoient apportés à votre sacrifice. Vous dites à Jesus-Christ , dans l'impatience de vous consacrer enfin à lui pour toujours : Eh ! qu'abandonnerai-je , Seigneur , pour vous , qui ait pu demander tant de délais & tant d'épreuves ! La liberté que je vais perdre , n'est au fond qu'une véritable servitude dont je m'affranchis ; je ne serai libre à mes yeux , que lorsque je serai attachée à vous seul par des liens indissolubles : ah ! jusques ici le monde me paroît avoir encore quelque droit sur mon cœur , il me semble que je tiens encore à lui par tous les endroits qui ne me lient pas à vous sans retour ; ce reste de liberté me blesse , & me paroît indigne d'un cœur qui vous a choisi depuis long-temps pour son unique partage : fu-

nefte liberté, dont je ne pourrois me servir que pour devenir l'esclave du monde & des passions insensées ! aimables chaînes qui vont m'attacher à mon Libérateur par des liens éternels, & me mettre dans la liberté des enfants ! Ainsi, Seigneur, le monde que je vous sacrifie, vaut-il la peine d'être tant regretté ? Si je me sens troublée sur le point du sacrifice, c'est de confusion & de regret, de ne pouvoir rien vous offrir qui réponde à la faveur signalée que vous m'allez accorder. Je souhaiterois, Seigneur, que le monde, avec toute sa gloire, fût plus solide, que ses espérances fussent plus réelles, ses plaisirs plus durables, ses biens plus vrais, ses promesses plus sincères : ah ! c'est alors que je voudrois le mettre à vos pieds avec complaisance, & vous faire hardiment un trophée de ses dépouilles ; mais tel qu'il est, il n'est pas assez aimable pour m'en faire honneur auprès de vous. Ce qui me console, c'est que vous lisez dans mon cœur ; ce n'est pas parce que le monde ne sauroit faire des heureux que je vous le sacrifie, c'est parce qu'il est votre ennemi, & que l'aimer c'est vous haïr & vous perdre : trompeur ou solide, favorable ou ingrat, fidèle ou perfide, il ne m'auroit jamais plu ; avec plus d'attraits réels, il auroit peut-être mieux paré mon sacrifice, mais il ne l'auroit pas retardé d'un seul moment.

III. **E**T c'est pour cela, ma chere Sœur, que l'alliance que vous allez faire avec Jesus-Christ, est en troisieme lieu, une alliance de miséricorde : *Sponsabo te in misericordiâ* ; troisieme caractère. C'est-à-dire, qu'il ne regarde pas au peu que vous lui offrez, & qu'il vous donne plus qu'il ne reçoit de vous. Je fais que vous lui donnez beaucoup selon le langage & les idées

frivoles du monde , un grand nom , les talents que le monde estime , de grandes espérances , les titres de vos ancêtres. Mais , ma chere Sœur , quand vous mettriez aujourd'hui aux pieds de Jesus-Christ des Sceptres & des Couronnes , les Royaumes du monde & toute leur gloire , ne seriez-vous pas trop récompensée de pouvoir être , en échange , la dernière dans sa maison ? Ainsi plus vous lui sacrifiez , plus vous lui devez ; plus le monde sembloit vous offrir d'attraits , plus il a fallu de grace pour vous en dégoûter ; plus vous paroissiez née pour la vanité , & avec tous les talents propres à vous perdre , plus il a fallu que le Seigneur préservât de bonne heure votre cœur , pour vous sauver , & vous établir solidement dans la vérité.

Voilà pourquoi il n'est pas de vanité moins pardonnable dans ces asyles saints , que celle de ces vierges insensées , qui , rappelant avec complaisance le souvenir du nom de leurs ancêtres , & du rang que la naissance leur auroit donné dans le monde , & grossissant dans leur esprit le mérite de leur sacrifice , prétendent s'attirer dans le lieu de l'humilité , des honneurs & des distinctions , par cela même qu'elles y ont renoncé ; traitent avec une sorte de hauteur & de mépris , celles qui nées dans des circonstances plus obscures & plus ordinaires , n'ont eu à offrir au Seigneur , comme la Veuve de l'Evangile , qu'une foi vive , un cœur désintéressé , & toute la médiocrité de leur fortune , comme si plus on avoit eu d'engagements pour aimer le monde , plus la grace n'avoit pas dû être puissante pour nous en retirer , comme si un souvenir qui devoit exciter notre reconnaissance , pouvoit aider à notre vanité , & que nous voulussions trouver des titres de gloire & d'orgueil dans les périls même dont le Seigneur nous a délivrés par sa grande miséricorde.

C'est donc ici , ma chere Sœur , une alliance

toute de miséricorde pour vous ; c'est une distinction dont la bonté de Dieu vous a favorisée, depuis le commencement des siècles. Il prévoyoit que , née avec tant d'avantages , vous ne lui seriez pas plus fidelle dans le monde , avec la mesure de graces qu'il vous destinoit , que tant d'autres qui y périssent ; il lisoit dans le caractère de votre cœur , & de vos penchans , que vous n'y seriez pas à l'épreuve des périls qui y sont si fréquents ; & comme il vous a aimée d'un amour éternel , il vous a attirée à lui , selon l'expression d'un Prophete , par une abondance de miséricorde : *Ideo attraxi te miserans.* ( Jerem. 31. 3. ) Il pouvoit , sans doute , vous laisser errer quelque temps dans le monde au gré des passions insensées , & vous rappeler ensuite par le dégoût qui les suit toujours ; mais il a mieux aimé les prémices de votre cœur. Ces temples qui ont servi à Baal , ces cœurs qui ont été au monde , peuvent bien , à la vérité , lui être consacrés ; mais il y reste toujours je ne sais quelle odeur & quelles flétrissures , qui blessent sa délicatesse , & il n'y descend pas avec tant de complaisance que dans les cœurs innocents & dans les temples de Sion , qui n'ont jamais servi qu'à lui seul.

IV.

REFLEX. **I**L ne s'agit donc plus , ma chere Sœur , que de répondre par une fidelité inviolable , à toutes les miséricordes de l'Epoux céleste : *Sponsabo te in fide* ; & c'est ici le dernier caractère de cette sainte alliance. Oui , ma chere Sœur , vous ne serez heureuse , dans le parti que vous prenez , qu'autant que vous serez fidelle ; il ne faut plus vous promettre d'autre consolation ; que dans la pratique exacte de vos devoirs. Le monde , qui jusques ici vous a ri , vous aura bientôt oubliée ; vous allez tirer un voile éternel entre



lui & vous , n'attendez plus rien de ce côté-là ; vous allez désormais lui être indifférente , parce que vous allez lui devenir inutile ; vous n'avez pas voulu de lui quand il paroissoit courir après vous , quel malheur si votre cœur alloit retourner vers lui , lorsqu'il ne voudra plus de vous , & qu'un engagement éternel vous en aura pour toujours séparée ! vous ne le retrouveriez plus le même ; il est moqueur , il est méprisant , il est cruel même envers celles qui après l'avoir abandonné , & embrassé un état saint , regardent derrière elles , lui tendent encore les mains , & jettent encore sur lui des regards de complaisance ; il insulte à leur inconstance & à leur retour , il leur fait lui-même une loi de le haïr ; plus même leur sacrifice avoit été éclatant , plus il donne du ridicule à la légèreté honteuse qui semble le désavouer , & il se venge de leur mépris passé , par des dérisions piquantes.

Et alors , ma chere Sœur , quelles sont les armertumes d'une vierge infidelle que le monde a séduite , & qui voit ses penchants mondains renfermés pour toujours dans le lieu saint ? Elle traîne par -tout ses dégoûts & son inquiétude ; les rigueurs d'une sainte discipline deviennent pour elle un fardeau qu'elle ne peut plus porter ; elle ne trouve plus dans le secret du Sanctuaire d'autre plaisir que dans les fantômes qu'une imagination déréglée lui retrace ; la prière n'est plus pour elle qu'une contrainte , ou un tumulte d'images profanes & mondaines qui s'offrent en foule à son esprit ; les louanges du Seigneur , une occupation oiseuse & désagréable ; les exemples de ses Sœurs , un spectacle qui la fatigue , parce qu'il lui reproche tout bas ses infidélités ; les devoirs les plus légers de l'obéissance la révoltent ; les pratiques les plus aisées de la régularité la gênent ; les mortifications les plus douces l'accablent : ce qui console les autres Epouses de Jesus - Christ ,

fait tout son supplice ; & comme son dérangement lui attire tôt ou tard des murmures & des remontrances , de la part de celles qui sont établies pour veiller sur sa conduite , elle nourrit des antipathies & des ressentiments , qu'il lui faut dévorer toute seule ; que la présence & les occasions réveillent & aigrissent à tout moment ; & que la retraite rend souvent plus vives , plus amères & plus irrémédiables , que celles que les enfants du siècle nourrissent les uns envers les autres.

Or , ma chere Sœur , est-il d'état plus malheureux sur la terre ? Sentir des penchans infortunés qui nous entraînent sans cesse vers le monde & vers les plaisirs , & se retrouver sans cesse environné des horreurs de la pénitence & de la retraite : laisser sans cesse échapper le cœur hors de ces barrières sacrées , & ne le rappeler que pour lui faire mieux sentir toute la rigueur de sa prison & de ses chaînes ; ne vivre que pour souffrir sous un extérieur pénitent , & souffrir sans consolation & sans mérite ; vous fuir sans cesse , ô mon Dieu ! & vous retrouver toujours sur ses pas : courir avec une folle avidité après un monde qui nous fuit , & qu'on ne voit que de loin ; & se faire une félicité de désirer ce qui rend malheureux ceux même qui le possèdent ! Mais que prétendez-vous , ame infidelle ? ( si parmi tant de Vierges ferventes qui m'écoutent , il s'en trouvoit quelqu'une de ce caractère. ) Renouvelez aux pieds de Jesus - Christ tous les saints engagements de l'alliance que vous avez contractée avec lui , & cherchez - y les consolations & les seuls plaisirs solides & véritables qu'il vous y préparoit : tous les autres ne sont pas dignes du cœur ; ils vous sont doublement interdits ; perdez - en le desir , puisqu'aussi bien il en faut perdre l'espérance. Que vous êtes à plaindre , & que votre état laisse

peu de ressource à espérer ! Lorsqu'une ame mondaine s'égare , elle trouve le remede dans le mal même : le dégoût suit bientôt les plaisirs ; le monde , vû de près , ne se soutient pas longtemps contre lui-même : mais en éloignement il en impose , c'est-là son point de vue le plus séduisant ; c'est une figure qui ne brille & ne trompe que de loin ; l'idée qu'on se forme de lui , est toujours infiniment plus aimable que lui-même ; & on l'aime long - temps , quand on peut l'aimer sans le voir & sans le connoître.

Mais d'un autre côté , ma chere Sœur , rien ne peut être comparé aux consolations que Jésus-Christ prépare à votre fidélité. Le monde que vous avez toujours méprisé , parce que vous l'avez connu , ne vous offrira jamais rien qui puisse venir troubler ici l'heureuse tranquillité de votre retraite. Si vous jetez encore quelques regards sur lui , ce seront des regards de compassion & de douleur ; vous gémirez aux pieds du Sanctuaire , de l'aveuglement & de la destinée déplorable de tant d'ames qui y périssent tous les jours , & de celles sur-tout que les liens de la chair & du sang doivent vous rendre plus cheres , & dont le salut doit vous intéresser davantage : vous y déplorerez l'égarement & la folie de presque tous les hommes ; & vous les verrez , avec une sainte tristesse , courir comme des insensés , après une fumée qui s'évanouit , & négliger les seuls biens véritables qui seuls peuvent leur assurer un bonheur éternel. Tantôt pénétrée du zele de la gloire du Seigneur , si publiquement outragée par les scandales & la licence des pécheurs , vous lui direz avec le Prophete : Qu'attendez-vous , Seigneur ; votre patience semble autoriser les crimes ; il est temps que vous vengiez votre gloire offensée , & votre saint nom blasphémé ; pour peu que vous différerez encore , votre loi sainte va être anéantie ;

*Tempus faciendi, Domine : dissipaverunt legem tuam.* (Ps. 118. 126.) Tantôt touchée du malheur de ceux de vos freres qui , malgré tous leurs bons desirs , se laissent entraîner au torrent du monde & des passions , & dont la foiblesse est le plus grand crime : O mon Dieu ! lui direz-vous avec Job , souvenez-vous que vous nous avez formés d'une boue fragile ; fortifiez les cœurs foibles , & ôtez , ou aux séductions & aux plaisirs du monde , le funeste ascendant qu'ils ont sur eux , ou à eux-mêmes la foiblesse , qui malgré eux , les en rend toujours les jouets & les esclaves. Tantôt enfin dépositaire des plus secrets sentimens de ceux même qui passent pour les heureux du siècle , & qui viendront vous confier leurs chagrins & se consoler auprès de vous de leurs peines , des perfidies & des injustices du monde : vous vous applaudirez au sortir de-là de votre choix ; vous irez renouveler mille fois aux pieds de l'autel votre sacrifice , vous y remercerez , avec des transports d'amour & de joie , Jesus-Christ de vous avoir conduit au port , & retirée d'un lieu où les apparences sont si trompeuses , les chagrins si réels , les plaisirs si tristes , & la perte du salut cependant si inévitable. Ainsi tous les jours plus attentive à resserrer les liens heureux qui vous attachent à Jesus-Christ , tantôt vous lui sacrifierez un desir naissant ; tantôt une impatience qui déjà s'élevoit ; tantôt une animosité qui commençoit à aigrir & troubler votre cœur ; tantôt une satisfaction humaine que vous aurez trop souhaitée ; tantôt une répugnance & un chagrin que vous aurez trop craint ; & vous étoufferez les passions , avant même qu'elles aient eu le loisir de se former & de naître.

Il vous tarde , sans doute , de l'éprouver , ma chere Sœur , & il est temps. Une joie sainte se répand déjà sur votre visage ; vous ne pâlissez

point à l'aspect du bûcher, comme ces victimes infortunées, que la crainte ou l'intérêt seul, traînent à l'autel. Le sacrifice que vous allez faire avec tant de courage touche déjà peut-être les spectateurs : vous seule paroissez ici ferme & tranquille ; & comme Jesus-Christ, sur le point de consommer son ouvrage, vous dites aux témoins qui vous environnent, & que cette cérémonie attendrit : *Ne pleurez pas sur moi ; pleurez plutôt sur vous-mêmes* : ( Luc. 23. 28. ) c'est ici le plus beau jour de ma vie, l'accomplissement de tous mes souhaits, & le plus haut point de mes espérances. Eh ! qu'y a-t-il dans mon sort qui ne doive vous paroître digne d'envie ! je vais entrer dans le port, & je vous laisse encore à la merci des flots, & sur le point à tout moment d'un triste naufrage : je vais appaiser mon juge ; travailler, tandis qu'il est temps, à me le rendre favorable, & le conjurer de ne pas me rejeter éternellement de sa face ; & vous allez enrichir le trésor de colere pour le jour terrible de ses vengeances ; je vais mourir au monde, il est vrai ; mais à un monde qui ne fait que des malheureux ; à un monde qui est déjà condamné ; à un monde qui va périr demain, & dont je n'aurois pu jouir que pendant la courte durée d'une vie rapide : *Ne pleurez donc pas sur moi ; pleurez plutôt sur vous-mêmes.*

Quelle injustice en effet, ô mon Dieu ! & quel aveuglement déplorable, de plaindre une âme qui se donne entièrement à vous, & que vous mettez ici à couvert des pièges infinis, répandus sur toutes les voies des enfants des hommes ; je mets à vos pieds les dépouilles du monde, & vous allez me revêtir d'un vêtement de salut & de justice : je me sépare du commerce & de la société de ceux qui ne vous connoissent pas ; & vous m'allez donner une place parmi vos Epouses.

fidelles & ferventes : j'abandonne le lieu des peines & des tentations ; & vous m'allez introduire dans le lieu des consolations & des graces. Monde profane , je ne vous ai jamais vu avec plaisir , & je vous quitte sans regret ; je laisse encore , il est vrai , au milieu de vous des gages qui me seront toujours chers , & dont je ne me sépare qu'avec peine ; mais ne faut-il pas qu'il y ait de la douleur & du sang dans mon sacrifice ? ah ! si je n'avois eu qu'à renoncer à vos pompes & à vos plaisirs frivoles , il m'en auroit trop peu coûté ; & ce n'eût pas été donner à Jésus - Christ une grande marque d'amour , que de lui sacrifier ce que je n'aimois pas. Que vous rendrai - je donc , ô mon Dieu ! pour toutes les faveurs dont vous m'avez comblée ! je boirai votre calice , j'invoquerai votre saint nom ; & je vous rendrai mes vœux en présence de tout ce peuple , dans l'enceinte de votre maison , pour faire avec vous une alliance éternelle ; parce que vous êtes le Seigneur & le Roi de l'immortalité.

*Ainsi soit-il.*





# ANALYSES DES SERMONS

*Contenus dans ce Volume.*

---

## I. SERMON POUR UNE PROFESSION RELIGIEUSE.

**D**IVISION. *Trois consolations de la vie Religieuse. I. Une consolation d'élection. II. Une consolation de préservation. III. Une consolation de consécration.*

**I. PARTIE.** *Une consolation d'élection.* Outre cette élection invisible par laquelle la miséricorde de Dieu nous a marqués du sceau du salut, & nous a séparés de la masse de perdition, il est des élections visibles qu'on peut regarder comme les moyens & les préjugés consolants de la première. Or, telle est la vie Religieuse en effet, dans les âmes que Dieu appelle à cet état.

1°. On y voit une préférence marquée au milieu

d'une infinité d'ames que Dieu abandonne. Premièrement, préférence de pure bonté; car au lieu que les hommes ne nous préfèrent dans la distribution de leurs graces, que parce qu'ils nous trouvent ou plus utiles à leurs desseins, ou plus dignes de leurs bienfaits; Dieu, dans ses choix, ne consulte que sa miséricorde, parce que nous en sommes tous également indignes. Ainsi les heureuses inclinations, le premier âge passé dans l'innocence, l'éloignement naturel du monde, sont les suites heureuses, & non les causes de votre élection. Car combien d'autres, avec les mêmes secours, n'ont pas persévéré dans les desseins qu'elles avoient de s'ensevelir avec Jesus-Christ dans ces saintes retraites? Secondement, préférence consolante par singularité. Considérez ce qui se passe dans l'Univers; comparez, si vous le pouvez, le petit nombre d'ames justes & fidelles, qui au milieu de nous vivent de la foi, à cette multitude effroyables d'infideles, d'errants, de pécheurs, de mondains, de tous les pays, & de toutes les nations, qui suivent les voies de la perdition & de la colere; c'est un atôme au milieu d'un espace immense; & cependant c'est parmi ce petit nombre même que le Seigneur vous a choisie; il vous a élue même parmi ses élus. Que de graces renfermées dans une seule grace: il vous a séparée de tant de peuples qui ne le connoissent pas, ou qui le connoissant ne l'adorent pas comme il faut; de tant de Fideles qui en l'adorant, violent sa loi sainte; il vous a privilégiée encore par-dessus ce petit nombre d'ames justes, qui au milieu des périls du monde le servent, mais sont obligées de se partager entre le monde & lui; sentez-vous tout le prix de cette préférence?

2°. Nouveau sujet de consolation dans votre élection: les moyens dont Dieu s'est servi pour



vous y conduire. Quels prodiges le bras du Seigneur n'a-t-il pas opérés, & quels moyens sa sagesse n'a-t-elle pas employés pour vous retirer du monde ! que de secretes invitations ! que de nuages dissipés ! que de dégoûts vaincus ! que d'obstacles écartés ! que de facilités ménagées ! que d'événements inattendus ! que de révolutions & de changements pour vous frayer le chemin où il vouloit vous conduire ! de sorte que le Seigneur ne vous a jamais perdue de vue, & que vous pouvez lui dire avec le Prophete : C'est vous, Seigneur, qui avez préparé toutes mes voies, & qui dès le sein de ma mere avez mis votre main sur moi. Telles sont les grandes miséricordes du Seigneur sur les siens.

3°. Autre sujet de consolation dans votre élection ; les secours & la protection que Dieu promet, & qui sont toujours les suites de cette élection. C'est une vérité du salut que les secours particuliers de la grace suivent d'ordinaire le choix qu'elle fait de nous. Tel est l'avantage d'une ame qui entre dans une voie que la main même du Seigneur lui a frayée ; elle ne doit plus se regarder elle-même, ni s'arrêter à la disproportion qu'elle trouve entre sa foiblesse, & les difficultés de la voie où Dieu l'appelle, c'est Dieu même qui l'y conduit, & c'est assez, elle peut dire avec le Prophete : *Le Seigneur est mon guide ; rien ne me manquera.* Au lieu que les ames mondaines entrées la plupart dans l'état où elles se trouvent, sans vocation du Ciel, sont livrées à leur propre foiblesse, & Dieu ne les soutient point dans des voies que lui-même ne leur a point choisies. De là vient que nous voyons tous les jours tant d'ames dans le monde, qui remplies d'ailleurs de bons desirs, & nées avec d'heureuses inclinations, se plaignent sans cesse de leur foiblesse ; des ames pour qui tout est un écueil, & en qui

les plus fermes résolutions ne vont jamais plus loin que jusqu'au premier péril : c'est que le Seigneur les laisse errer au gré de leurs passions dans un monde où sa main ne les a pas placées. Pour vous, que la main du Seigneur conduit dans le lieu saint, vous pouvez avec confiance vous répondre de sa protection & de ses graces. Ne craignez donc pas les peines & les difficultés que la vie Religieuse semble d'abord offrir à la nature : les austérités se changeront pour vous en de douces consolations ; ses devoirs les plus pénibles soutiendront votre foi, loin de l'abattre ; & vous ferez vous-même surprise de votre force & de votre courage. Mais ne comptez pas tellement sur la grace de votre élection ; que vous laissiez affoiblir en vous cette première ferveur de l'esprit ; si vous vous relâchez, en vain étiez-vous appelée aux noces de l'Epoux ; vous serez rejetée, comme les Vierges imprudentes, quoique leur vocation fût certaine.

II. *PARTIE. Consolation de préservation.* En effet, vous quittez le monde ; mais qu'est-ce que ce monde misérable duquel la miséricorde de Jesus-Christ va vous séparer à jamais ? Premièrement, c'est une région de ténèbres ; secondement, une voie toute semée d'écueils & de précipices ; troisièmement, c'est le lieu des tourments & des tristes inquiétudes.

1<sup>o</sup>. Une région de ténèbres ; la vérité n'y trouve ou que des aveugles qui ne la connoissent pas, ou que des ennemis qui la combattent ; & sans parler des divers genres d'aveuglements si répandus dans le monde, qui attaquent le fondement de la foi & de la Doctrine sainte, arrêtons-nous aux erreurs qui en altèrent les regles & les maximes. On annonce tous les jours ces maximes saintes avec autant de force, d'exaélitude & de lumière, que dans les premiers âges de l'Eglise ;

cependant il n'en est aucune sur laquelle le monde ne répande encore des adoucissements , de fausses couleurs qui les défigurent , ou des nuages qui les cachent ; & ce ne sont pas là les erreurs de quelques particuliers , ce sont les erreurs de presque tous les hommes , c'est la doctrine du monde entier , contre laquelle il n'est plus temps de s'élever. C'est ainsi que tous les hommes presque marchent , sans le savoir , dans les ténèbres ; & c'est ainsi que vous auriez vécu , si la miséricorde de Jésus - Christ ne vous avoit retirée de cette région de ténèbres , pour vous faire passer à un royaume de lumière ; vous auriez regardé comme des vérités , les erreurs reçues de la multitude ; vous auriez suivi les voies que tout le monde regarde comme sûres. Les miséricordes du Seigneur sur vous sont donc dignes d'une reconnaissance qui ne doit plus finir qu'avec votre vie. Voyez , tandis que des ténèbres épaisses couvrent toute la terre , comme la lumière du Seigneur s'est levée sur vous seule , comme il vous a conduite dans un lieu où tout vous montrera la vérité. Rien , en effet , n'est plus consolant pour une ame que la miséricorde du Seigneur a séparée du monde , que ce premier coup d'œil qui lui en découvre les erreurs & les fausses maximes.

2<sup>o</sup>. Le monde est une voie toute semée d'écueils & de précipices. Tout est danger dans le monde ; danger dans la naissance , dans l'élévation , dans les soins publics , dans l'usage des grands biens , dans les entretiens , dans les amitiés , dans le mariage , dans l'état de liberté , &c. voilà le monde ; si vous échappez d'un péril , vous venez bientôt échouer à un autre ; & ne croyez pas que tous ces dangers eussent été moindres pour vous que pour un autre. Quand même des exemples domestiques de vertu auroient quelque temps défendu votre innocence ; ah ! que les exemples touchent

touchent peu dans cette première saison de la vie qu'on destine à l'oubli de Dieu ! Vous auriez peut-être envié le bonheur des âmes qui servent Dieu, & qui sont à lui sans réserve ; mais entraînée à l'instant par le torrent fatal des exemples , la vertu n'auroit jamais eu que vos foibles desirs ; & le monde toujours votre cœur & vos affections véritables. Ce n'est pas qu'en convenant des périls innombrables du monde, & de la difficulté d'y faire son salut , je veuille justifier les vaines excuses des mondains. Il est difficile , disent-ils , de vivre chrétiennement dans le monde , cela est vrai. Mais combien d'âmes fidèles la grace y forme & y conserve-t-elle tous les jours à vos yeux ! Le plus sûr , dites-vous , seroit de tout quitter , & de s'aller cacher au fond d'une retraite. Ah ! je l'avoue avec vous ; mais il ne faut pas que les desirs d'un état devenu impossible , vous calment sur les dangers de votre état présent ; c'est une illusion de ne pas faire ce qu'on doit , parce qu'on voudroit faire ce qu'on ne peut pas.

3<sup>e</sup>. Le monde est le lieu des tourments & des tristes inquiétudes. On croiroit d'abord que la joie & les plaisirs sont le partage de ce monde réprouvé ; mais il s'en faut bien. Hélas ! si l'on pouvoit y être heureux du moins en oubliant Dieu , & en ne refusant rien aux passions insensées ; si on n'évitoit pas les supplices éternels destinés aux pécheurs ; du moins on jouiroit du présent : mais ce présent même , cet instant rapide , est refusé au pécheur. Dieu qui nous a faits pour lui , ne veut pas que nous puissions être un instant même heureux sans lui ; il se sert de nos passions pour nous punir de nos passions même. En vain nous formons - nous un plan de félicité dans le crime , notre cœur dément bientôt cette espérance ; & il ne nous reste rien de

*Oraison funèbre.*

P

plus réel de cette vaine idée de bonheur , que le chagrin de nous l'être en vain formée. Jésus-Christ n'a pas laissé sa paix au monde , il ne l'a laissée qu'à ses disciples : ainsi en le lui sacrifiant aujourd'hui , vous ne lui sacrifiez rien de trop aimable ; & ce qui fait le prix & le mérite de votre sacrifice , est bien plutôt le plaisir saint avec lequel vous le consommez , que les plaisirs frivoles auxquels vous renoncez. Oui , si vous connoissiez le fond & l'intérieur de ce monde misérable , vous n'y verriez que des malheureux. Voilà le monde avec toutes ses erreurs , ses périls & ses inquiétudes. Réjouissez - vous donc de ce que Dieu vous a délivrée de la tyrannie de ce monde , pour faire sa demeure au milieu de votre cœur , & y établir une paix & une sérénité éternelle.

## I I. S E R M O N

### *P O U R U N E P R O F E S S I O N*

#### R E L I G I E U S E .

**D**I V I S I O N . I. *Les tentations.* II. *Les consolations de la vie Religieuse.*

I. PARTIE. *Les tentations de la vie Religieuse.*  
Il y a trois tentations à craindre dans cet état : premièrement , la tentation du temps ; secondement , la tentation du dégoût ; troisièmement , la tentation des exemples.

1<sup>o</sup>. La tentation du temps. Les commencements sont d'ordinaire fervents & fideles ; mais ces premières années passées dans la ferveur , on croit être en droit de se reposer , première tentation. Or pour vous armer contre un écueil où la

grace de la vocation vient souvent échouer, souvenez-vous que l'esprit de la vie Religieuse que vous embrassez, est le même pour tous les âges; que les regles saintes de cet institut sont les mêmes pour tous les temps; & qu'ainsi dans un âge plus avancé, comme dans une première jeunesse, puisque la sainteté de votre état sera toujours égale, votre fidélité doit toujours être la même. Ce ne seroit pas même assez; plus vous avancerez dans la profession Religieuse, plus vous devez croître dans la grace de votre état. Qui n'avance pas dans les voies de Dieu, recule. Mais s'il étoit un temps où il fût permis de servir Dieu avec une sorte de tiédeur, il semble que ce devroit être dans le commencement de la carrière, où la grace est encore foible; au lieu que dans la suite, la grace ayant dû croître en nous, & l'esprit de notre vocation se fortifier, la tiédeur devient un crime. Car il n'en est pas de la milice de Jesus-Christ, comme de celle des Princes de la terre: dans celle-ci, après un certain temps de travail & de service, on acquiert le droit de chercher dans le repos & le délassement comme la récompense de ses fatigues passées; mais dans la milice de Jesus-Christ, c'est en être déserteur que de cesser un moment de combattre; & se relâcher après quelques années de ferveur, c'est perdre tout le fruit de sa fidélité passée.

2<sup>e</sup>. La tentation du dégoût. Les commencements sur-tout de la vie chrétienne & religieuse sont toujours accompagnés d'un certain attendrissement de cœur qui nous en adoucit d'abord tous les exercices. Alors tout s'applanit, tout devient aisé: mais ce premier goût s'use d'ordinaire; alors nos penchans, d'abord si dociles, se soulèvent contre le joug; de-là vient qu'on se décourage, & qu'on ne fait plus que se traîner

dans la voie sainte. Pour prévenir une tentation si ordinaire dans ces retraites religieuses, écoutez les avis suivants : le premier est que la source de nos dégoûts dans les voies de Dieu, est d'ordinaire dans nos infidélités : ce n'est que lorsque nous commençons à mêler des adoucissements aux devoirs, que les devoirs commencent à devenir tristes & pénibles. Ainsi si vous éprouvez jamais ces dégoûts dans la vie sainte où vous entrez, examinez-vous d'abord vous-même, & voyez s'il n'y a pas dans votre cœur quelque principe secret d'infidélité, qui infecte tout le détail de vos exercices, & qui éloigne Dieu de vous. Un second avis, c'est que les dégoûts peuvent se trouver quelquefois dans la voie la plus fervente & la plus fidelle ; & en vous consacrant aujourd'hui à Jésus - Christ, vous devez vous attendre à des amertumes dans son service. Au commencement de la carrière, il nous soutient par des consolations sensibles ; c'est un lait dont il nourrit notre faiblesse ; mais à mesure que nous avançons, il nous traite comme des hommes forts ; il ne nous nourrit plus que du pain de la vérité, qui est la nourriture des parfaits ; & un pain souvent de tribulation & d'amertume. Mais ce qui doit alors vous consoler, c'est que le Seigneur ne demande pas de nous le goût, mais la fidélité ; c'est que la vie religieuse est une vie de mort & de sacrifice, & que cet état de peine & de tristesse paroît l'état le plus naturel d'une âme qui a pris la croix de Jésus - Christ pour son partage.

3<sup>e</sup>. La tentation des exemples. C'est encore un des plus dangereux écueils de la vie religieuse. Oui, quoique la maison où vous entrez conserve encore le premier esprit de zèle, de charité & de fidélité, qu'elle reçoit des mains de son bienheu-

reux Fondateur, néanmoins parmi tant de Vierges fidelles & ferventes, il est difficile qu'il ne s'en trouve quelqu'une en qui la foi paroisse plus foible, la piété plus languissante; en un mot, toute la conduite plus humaine: or rien n'est plus à craindre que la tentation de cet exemple. Si c'étoient des exemples d'un dérèglement ouvert & déclaré, ils ne trouveroient en vous que l'indignation & l'horreur qu'ils méritent; mais ce sont des exemples qui s'offrent à nous sous une couleur spécieuse d'innocence, qui ne nous présentent que des adoucissements légers & presque nécessaires à la foiblesse humaine. Le remède contre une contagion si à craindre même dans le lieu saint, c'est premièrement de se dire à soi-même, que Dieu permet les exemples de relâchement dans les maisons même les plus ferventes, pour éprouver les âmes qui lui sont fidelles; secondement, c'est de rappeler souvent l'exemple de ces pieuses Fondatrices qui vous ont frayé les premières voies de ce fervent Institut: troisièmement, sans chercher des exemples dans les temps qui nous ont précédés, c'est de vous proposer sans cesse celui des Vierges ferventes, qui marchent ici à vos yeux avec tant de fidélité dans la voie du Seigneur; c'est d'étudier leur conduite, aimer leur société, rechercher leur confiance.

II. P A R T I E. *Les consolations de la vie Religieuse.* Elles consistent dans trois avantages: Premièrement, les tentations y sont moindres; secondement, les secours y sont plus grands; troisièmement, les consolations y sont plus pures & plus abondantes.

1<sup>re</sup>. Les tentations y sont moindres; parce que les trois grands écueils de l'innocence des hommes, n'exercent ici qu'à demi leur malignité & leur empire. La première tentation de la vie hu-



maine, ce sont les richesses : or le dépouillement religieux y met à couvert de cette tentation ; c'est-à-dire, de l'attachement aux richesses, de l'usage injuste qu'on en fait, & des soucis inséparables, soit de l'acquisition, soit de la conservation des richesses. Le sacrifice que vous allez faire à Jesus-Christ de votre corps, en le consacrant à une continence perpétuelle, vous rend supérieure à la tentation de la chair, qui est la seconde tentation de la vie humaine ; car au lieu que le monde entier semble s'empresse & se glorifier de faire naufrage contre cet écueil, dans ces asyles saints tout inspire la pudeur, tout soutient l'innocence. Le troisième écueil de la vie humaine, c'est l'usage capricieux de notre liberté ; or le sacrifice de votre esprit & de votre volonté que vous allez faire à Jesus-Christ, vous met à couvert de cette tentation, & des chûtes & des embarras qu'elle entraîne. Car au lieu que dans le monde cette liberté que les hommes font tant valoir comme leur souveraine félicité, est pourtant la source de cet ennui qui empoisonne tous leurs plaisirs, & la cause du peu d'ordre qui se trouve dans leur vie ; au contraire dans la vie religieuse tout est réglé ; chaque moment a son emploi marqué ; la tentation de l'ennui, de l'inutilité où l'on vit dans le monde, n'y est point à craindre : on n'y vit point au hasard & sous la conduite si incertaine & toujours dangereuse de soi-même ; on y vit sous la main des règles, pour ainsi dire, toujours sûres & toujours égales.

2°. Les secours y sont plus grands. Premièrement, le secours de la retraite, qui vous met à couvert des périls dont le monde est plein ; secondement, le secours des exercices religieux, qui mortifient les passions, qui reglent les sens, qui nourrissent la ferveur, qui anéantissent peu à peu

l'amour propre , qui perfectionnent toutes les vertus ; troisièmement, le secours des exemples ; quel bonheur de vivre parmi des Vierges fidelles , qui nous inspirent l'amour du devoir , & nous soutiennent dans nos découragements ! Quatrièmement, le secours de la charité , des attentions & des prévenances de nos Sœurs ; quelle douceur d'avoir à passer sa vie au milieu des personnes qui nous aiment , qui ne veulent que notre salut , qui sont touchées de nos malheurs ; sensibles à nos afflictions , attentives à nos besoins , secourables à nos foiblesses ! &c. Cinquièmement, le secours des avis & des sages conseils , qui nous redressent sans nous aigrir , qui préviennent nos fautes , ou en font aussi-tôt le remede. Sixièmement, le secours des prieres & des gémissements de nos Sœurs , qui s'intéressent pour nous auprès de Dieu ; attirent sur nous ses miséricordes. Septièmement, les graces intérieures que le Seigneur verse ici avec abondance , & que non seulement adoucissent son joug , mais nous le rendent aimable.

3°. Les consolations plus pures & plus abondantes. On y goûte cette paix du cœur que le monde ne connoît pas , & qu'il ne sauroit donner ; cette joie qui sort du fond d'une conscience pure ; ce calme heureux dont jouit une ame morte à tout ce qui agite les enfants d'Adam ; ne goûtant que Dieu seul , ne desirant que Dieu seul , & ne s'étant réservée que Dieu seul.



### III. SERMON

#### POUR UNE PROFESSION

#### RELIGIEUSE.

**D**IVISION. *Trois Réflexions sur les trois vœux de l'état Religieux, dans lesquelles on examine ce que ces vœux ont de commun avec la vie chrétienne, & ce qu'ils y ajoutent de plus.*

**I** REFLEXION, *sur le vœu de virginité perpétuelle.* Ce vœu vous engage à deux devoirs : le premier, c'est l'entière soumission de la chair à l'esprit ; devoir qui vous est commun avec tous les Fideles ; le second, les moyens pour parvenir à cette soumission, dont le principal vous est particulier & propre de votre état, & les autres regardent également tous les Chrétiens.

Premier devoir ; l'entière soumission de la chair à l'esprit : devoir qui vous est commun avec tous les Fideles. Car la pureté que la sainteté de la vocation chrétienne exige de tous les Fideles, ne se borne pas à leur interdire certains désordres grossiers & honteux ; elle va bien plus loin. Comme tout Chrétien a renoncé à la chair dans son Baptême, & que par-là il est devenu saint, spirituel, membre de Jesus-Christ, temple du Saint-Esprit, il faut pour remplir cette haute obligation, qu'il se regarde comme un homme céleste, consacré par l'onction de la divinité qui réside en lui. Dès-lors pour un Chrétien, non seulement tout ce qui souille la chair est un sacrilège, mais tous les plaisirs même légitimes, où il ne cherche que la satisfaction des sens, souillent & profanent sa consécration. Or, pour par-

venir à cette parfaite soumission de la chair à l'esprit, les saints Fondateurs vous ont prescrit deux moyens. Le premier, qui est propre de l'état Religieux, est l'entière consécration de votre corps à Jesus - Christ, laquelle ne consiste pas seulement dans le renoncement à la société sainte du mariage : tout doit être pur & chaste dans une Vierge consacrée à la chasteté Religieuse, tout ce qui n'est pas saint, éternel, céleste, la souille, la dégrade, l'avilit : telle est l'excellence de la sainte virginité qui va vous consacrer à Jesus-Christ. Pour faciliter la pratique de ce premier moyen, les premiers Instituteurs y en ont joint un second ; savoir, les jeûnes, les veilles, les macérations, la priere, parce qu'ils ont compris qu'il étoit impossible de conserver le cœur pur au Seigneur, si la mortification n'en réprimoit les révoltes, & si la priere n'en purifioit les desirs.

Or, voilà l'avantage que vous avez dans votre état sur les personnes engagées dans le monde ; comme vous, elles sont obligées de conserver leur corps pur au Seigneur, & de s'interdire tous les desirs qui pourroient souiller l'ame ; mais pour en venir - là, ils sont obligés comme vous, & encore plus que vous, de se mortifier sans cesse, de veiller, de ne point cesser de prier & de gémir pour appeller le Seigneur au secours de leur foiblesse. Mais ces devoirs si essentiels à cette vertu, qui vous conserve pure & sans tache, deviennent comme impraticables au milieu du monde ; la priere n'y est même pour les plus réguliers, qu'un moment de bienfiance & d'ennui, accordé le matin & le soir à ce saint exercice : la mortification n'y est pas moins inconnue & impraticable que la priere ; en effet, comment se mortifier au milieu d'un monde où l'on donne tout aux sens ? Mais dans ces asyles saints, la priere & la morti-

fication deviennent comme le fonds & l'occupation nécessaire de votre état, & il en coûteroit plus de s'y refuser, que de s'y livrer avec une constante fidélité; tout y facilite la priere, parce que tout y inspire le recueillement: tout y conduit à la mortification; les saints usages établis, les exercices Religieux, l'austérité de la vie commune, &c. Ainsi le seul privilege que les personnes du monde ont ici par-dessus vous, c'est qu'ayant au fond les mêmes obligations que vous, elles n'ont pas les mêmes facilités pour les remplir.

II. REFLEXION, *sur le vœu de pauvreté.*  
Comme nous ne saurions presque plus jouir des bienfaits de l'Auteur de la nature sans en abuser, les saints Fondateurs ont cru qu'il étoit plus sûr & plus facile de s'en dépouiller tout-à-fait, que de se contenir dans les bornes d'un usage saint & légitime. Or, cet engagement de pauvreté Religieuse renferme trois devoirs essentiels; premièrement, un détachement de cœur de toutes les choses de la terre; secondement, une privation actuelle de toutes les superfluités; troisièmement, une soumission & une dépendance entière des supérieurs, dans l'usage même des choses les plus nécessaires.

Le premier devoir, qui consiste dans le détachement de cœur de toutes les choses de la terre, est une obligation qui vous est commune avec tous les Fideles, puisque c'est une suite du second vœu de votre Baptême, par lequel vous avez renoncé au monde & à ses pompes. Tout Chrétien doit vivre détaché de tout ce qui l'environne ici-bas; parce que tout Chrétien doit se regarder comme étranger sur la terre; mais rien de plus rare que ce détachement de cœur dans le monde, où l'on ne vit que comme si nous n'étions

faits que pour ce que nous voyons , & que la terre dût être notre patrie éternelle. Or , c'est en quoi l'opprobre de Jesus-Christ , que vous embrassez , doit vous paroître préférable à toutes les Couronnes de la terre ; ce détachement si indispensable pour le salut , & si difficile dans le monde , devient comme naturel dans la Religion ; parce qu'il est aisé de se détacher de tout , quand on s'est dépouillé de tout ; de ne tenir à rien sur la terre , quand on n'y possède rien ; & d'être pauvre de cœur , quand on est pauvre réellement & en effet.

Le second devoir de la pauvreté Religieuse , c'est le retranchement actuel de toutes les superfluités ; c'est - à - dire , de tout ce qu'on appelle dans le monde les aises & les commodités de la vie ; devoir indispensable à tout Fidele , puisqu'il est encore une suite des engagements du Baptême. Les créatures ne sont pas faites pour fournir de vains plaisirs au Chrétien , puisque l'Evangile les lui interdit tous , & qu'il y a renoncé lui-même dans son Baptême. Bien plus , comme pécheurs , nous avons perdu le droit d'user des créatures , & de les faire servir à nos besoins , & ce n'est que par grace que Dieu nous en accorde l'usage. Selon ces regles capitales de la foi , on doit vivre pauvre au milieu de l'opulence , & se retrancher tout ce qui ne tend qu'à flatter les sens , tout ce qui sert d'aiguillon aux passions. L'avantage que les personnes du monde ont donc ici au dessus de vous , c'est que sans renoncer à leurs grands biens , elles ne peuvent pourtant les faire servir à leurs plaisirs ; c'est qu'à portée de se ménager toutes les superfluités , elles sont obligées de se les interdire ; c'est , en un mot , qu'elles ont plus d'embarras que vous , & n'en ont pas pour cela plus de privilege. Une Epouse de Jesus-

Christ, à la vérité, qui a joint à cette obligation commune, une promesse particulière de vivre dans le dépouillement Religieux, doit se disputer avec plus de rigueur les plus légères superfluités ; & non seulement éviter les profusions de la vanité, mais y joindre les privations d'une humble pauvreté. Mais vous voyez que ce que votre engagement exige de plus de vous, que des personnes du monde, est plutôt une facilité pour remplir le vœu de votre Baptême, qu'une nouvelle rigueur que vous y ajoutez.

Le troisième devoir de ce dépouillement Religieux, est la soumission, & la dépendance entière des Supérieurs dans l'usage même des choses les plus nécessaires ; c'est-à-dire, regarder tout ce qu'on nous laisse comme n'étant point à nous, n'en user que selon l'ordre & la volonté de ceux qui nous gouvernent, & n'avoir à soi que le saint plaisir d'être libre & dépouillé de tout. Ne vous figurez pas cependant qu'en ceci même votre condition soit plus dure que celle des personnes du monde. A la vérité, la foi n'exige pas d'eux qu'ils dépendent des hommes dans l'usage de leurs biens ; mais ils dépendent toujours des maximes de la foi qui doivent régler cet usage ; ils dépendent sans cesse de Dieu, qui peut leur enlever ces biens à chaque instant ; ils doivent donc se regarder toujours comme des esclaves à qui le maître peut redemander les biens qu'il leur a confiés, sans qu'ils puissent y trouver à redire ; en user comme pouvant en être dépouillés l'instant qui suit ; ne les posséder que comme ne les possédant point ; songer, en un mot, que tout ce qui leur appartient, c'est le droit de faire valoir leurs biens au profit & pour la gloire du Maître souverain qui leur en a confié l'administration. La pauvreté Religieuse ne diminue donc pas vos

droits sur les biens & sur les plaisirs de la terre , puisque le Chrétien n'y a point de droit , elle diminue seulement vos embarras & vos inquiétudes ; & loin de vous imposer un nouveau joug , elle vous met dans une liberté parfaite.

III. REFLEXION , *sur le vœu d'obéissance.*

Le monde , qui ne connoît pas la vertu de la foi & l'esprit de la vie chrétienne , regarde cet engagement comme un joug affreux & insupportable à la raison ; il est vrai qu'il paroît d'abord fort triste & fort dur à la nature , d'être forcé de sacrifier sans cesse ses propres lumières , aux lumières & souvent aux caprices de ceux qui nous gouvernent ; cette situation paroît révolter d'abord tous les penchans les plus raisonnables de la nature ; & ôter aux hommes la seule consolation que les maux leur laissent , qui est l'indépendance & la liberté de disposer de leurs actions & d'eux-mêmes. Mais ce n'est-là qu'un langage dont le monde se fait honneur ; car trouver dans le monde un état d'indépendance entière , cela n'est pas possible. La vie du monde n'est qu'une servitude éternelle ; mais ce qu'il y a de triste pour les personnes du monde , c'est que leurs assujettissemens , qui font tous leurs malheurs , font souvent aussi tous leurs crimes ; leur complaisance est pénible , & elle est criminelle ; au lieu que dans ces asyles saints , elle coûte moins au cœur , parce qu'on est sûr qu'on ne sacrifie sa volonté , qu'à la volonté de Dieu , dont les supérieurs ne sont que les interprètes , & elle a toujours un nouveau mérite.

D'ailleurs , quand vous auriez pu vous flatter de trouver dans le monde une situation d'indépendance & de liberté entière , il ne vous auroit pas été permis pour cela de suivre aveuglement vos goûts & vos caprices. Tout Chrétien a une



regle éternelle & supérieure, qu'il doit consulter sans cesse sur chaque action ; par conséquent dans tout ce qu'il fait, il ne lui est pas permis de ne chercher qu'à se satisfaire lui-même ; autrement il se mettroit lui-même à la place de Dieu, auteur de l'ordre qu'il doit suivre. Que fait donc l'obéissance Religieuse ? elle nous manifeste par l'organe de nos supérieurs, cette regle éternelle que nous aurions été obligés de consulter sans cesse dans nos démarches ; en un mot, elle nous décharge de nous-mêmes, pour ainsi dire, pour nous mettre entre les mains & sous la conduite de Dieu. Ainsi les personnes du monde ne se croient plus libres, que parce qu'elles ne connoissent pas le fonds de la Religion, & les devoirs de la vie chrétienne ; elles ne font tant valoir leur liberté & leur indépendance, que parce qu'elles ignorent qu'il n'est pas plus permis à l'homme du monde d'user de sa liberté, selon son humeur & son caprice, qu'au solitaire qui s'en est dépouillé entre les mains de ses supérieurs.

## IV. SERMON

### POUR UNE PROFESSION

#### RELIGIEUSE.

**P**ROPOSITION. *Les caracteres de l'alliance qu'une Vierge chrétienne contracte avec Jesus-Christ, en embrassant l'état Religieux, prouvent que de tous les préjugés du salut, il n'en est pas de plus certain & de plus consolant pour elle.*

**I. REFLEXION.** Premier caractère de cette alliance, *une alliance de justice : Sponsabo te in*

*justitia* ; c'est - à - dire , qu'il étoit juste que vous donnassiez à Dieu cette marque de votre amour , & que votre reconnoissance envers lui ne pouvoit s'acquitter à moins : car la mesure de ce que nous devons à Dieu , est ce que nous avons reçu de lui ; plus il se communique à nous , plus il veut que nous soyions à lui. Or rappelez en ce moment toutes les graces dont il vous a jusques-ici comblée : des sentiments de salut inspirés dans une premiere jeunesse ; tant de périls éloignés ; tant d'obstacles qui sembloient rendre la démarche que vous faites aujourd'hui , impossible , surmontés ; rappelez , en un mot , toute la suite des miséricordes du Seigneur sur vous , dans ces jours qui ont précédé ce jour heureux , lorsque lassée , ce semble , de vous soutenir toute seule contre toutes les attaques que le monde , que la nature , que votre propre cœur vous livroit , vous paroissiez sur le point de succomber & de vous y rendre ; que se passoit-il alors dans votre ame ? quelle étoit la voix secrete qui vous parloit alors au fond du cœur ? n'étoit-ce pas l'Époux céleste qui vous parloit tout bas , pour vous faire entendre que vous auriez grand tort de prêter l'oreille aux discours du monde , & à ses sollicitations ; qu'il est plein de malheureux , & que s'il s'y trouve quelque consolation , elle n'est que pour les ames qui sont fidelles à leur Dieu ! & alors ne sentiez-vous pas votre foi se raffermir , votre langue se ranimer , vos irrésolutions se fixer , vos ténèbres se dissiper , & la sérénité succéder à l'orage ? Voilà l'histoire des miséricordes du Seigneur sur votre ame. Voyez s'il en use de même envers tant d'autres que le torrent entraîne : il ne daigne pas disputer leur cœur au monde , qui le possède tout entier. Qu'avez - vous fait qui ait pu vous attirer ces regards & ces préférences ? où en seriez-

vous , s'il eût borné toutes les opérations de la grace à votre égard , à ces demi-volontés dont le monde est plein , & à ces reflexions stériles sur les abus des plaisirs , de la fortune , & de toutes les choses présentes qui ne convertissent personne ? Il le pouvoit , & vous n'avez rien à ses yeux de plus que tant d'autres qu'il traite de la sorte ; mais il vous a prévenue de ses bénédictions ; plus le monde a fait d'efforts pour vous séduire , plus il a été attentif à vous protéger. En vous donnant aujourd'hui à lui , vous ne faites donc que lui offrir son propre ouvrage ; & la sainte alliance que vous faites aujourd'hui avec lui , est une alliance de reconnaissance & de justice : *Sponsabo te in justitiâ.*

II. REFLEXION. Second caractère de cette alliance ; *une alliance de jugement & de sagesse : Sponsabo te in judicio.* Pesez en effet , sur quoi roule ce que vous allez sacrifier , & de quel prix est ce que Jésus-Christ vous prépare. D'un côté , une fumée dont un instant décide ; des plaisirs qui durent peu , & qui doivent être punis éternellement ; en un mot , le monde avec ses dégoûts , ses remords , ses périls , &c. & enfin , une mort accompagnée souvent d'un repentir inutile , souvent d'un calme funeste , toujours terrible pour le salut. Mais de l'autre côté , que vous prépare Jésus-Christ pour remplacer ce sacrifice ? L'innocence & la paix du cœur , que le monde ne connoît pas ; la joie d'une bonne conscience , où nous trouvons des ressources à toutes nos peines , des précautions contre toutes nos faiblesses , des appuis dans tous nos découragements , des attraites pour tous nos devoirs , une vie tranquille pleine de bonnes œuvres ; & enfin , une mort semblable à celle des Justes , & pleine de consolation. Or sur le point de vous déclarer aux pieds de

l'autel, ne sentez-vous pas plus que jamais la sagesse de votre choix ! Examinez pour la dernière fois ; & voyez si le monde , avec tout ce qu'il pouvoit vous promettre de plus pompeux , peut être comparé à l'innocence & à la sûreté de l'asyle saint où Jesus - Christ vous appelle , quoiqu'il faille vous attendre à des amertumes & à des croix à son service. L'alliance que vous contractez avec ce divin Epoux est donc une alliance de jugement & de sagesse : *Sponsabo te in judicio.*

III. REFLEXION. Troisième caractère de cette alliance ; *une alliance de miséricorde : Sponsabo te in misericordiâ ;* c'est-à-dire , que Jesus - Christ ne regarde pas au peu que vous lui offrez , & qu'il vous donne plus qu'il ne reçoit de vous. Car enfin , je veux que vous lui donniez beaucoup ; mais quand vous mettriez aux pieds de Jesus - Christ non seulement votre nom , vos talents , vos espérances , mais des sceptres & des couronnes , ne seriez-vous pas trop récompensée de pouvoir être en échange , la dernière dans sa maison ! Ainsi plus vous lui sacrifiez , plus vous lui devez ; plus le monde sembloit vous offrir d'attraits , plus vous paroissiez née avec tout ce qu'il faut pour vous y perdre , & plus il a fallu de graces pour vous dégouter du monde , & vous établir solidement dans la vérité. C'est donc ici une alliance toute de miséricorde pour vous. Dieu prévoyoit qu'avec la mesure de grace qu'il vous destinoit , vous vous perdiez dans le monde ; & comme il vous a aimée d'un amour éternel , il vous a attirée à lui , avant même que vous eussiez erré quelque temps au gré de vos passions , par une abondance de miséricorde.

IV. REFLEXION. Quatrième caractère de cette alliance ; *une fidélité inviolable à répondre à*

354 *Analyses des Sermons.*

*toutes les miséricordes de l'Epoux céleste : Sponsa  
 te in fide.* En effet, vous ne serez heureuse dans  
 le parti que vous prenez, qu'autant que vous  
 serez fidelle; il ne faut plus vous promettre d'au-  
 tre consolation que dans la pratique exacte de  
 vos devoirs; le monde désormais vous fera lui-  
 même une loi de le haïr; il insulte à l'inconstance  
 de celles qui après l'avoir abandonné, jettent en-  
 core sur lui des regards de complaisance. D'ail-  
 leurs, quelles sont les amertumes d'une Vierge  
 infidelle que le monde a séduite, & qui voit ses  
 penchans mondains renfermés pour toujours  
 dans le lieu saint? Hélas! elle traîne par-tout ses  
 dégoûts & son inquiétude; & il n'est pas d'état  
 sur la terre plus malheureux que le sien. Mais  
 d'un autre côté, rien ne peut être comparé aux  
 consolations que Jesus-Christ prépare à votre  
 fidélité. Si vous jetez encore quelques regards sur  
 le monde, ce seront des regards de compassion &  
 de douleur; & renouvelant mille fois aux pieds  
 de l'autel votre sacrifice, vous y remercierez,  
 avec des transports d'amour & de joie, Jesus-  
 Christ de vous avoir conduite au port, & retirée  
 d'un lieu, où les apparences sont si trompeuses,  
 les chagrins si réels, les plaisirs si tristes, & la  
 perte du salut cependant si inévitable.

*Fin des Analyses.*

590532

Spw

---

---

# TABLE

## DES PIÈCES CONTENUES

dans ce Volume.

<i>Oraison funebre de M. de Villars , Archevêque de Vienne ,</i>	<i>Page 1</i>
<i>Oraison funebre de M. de Villeroy , Arche- vêque de Lyon ,</i>	<i>33</i>
<i>Oraison funebre de François-Louis de Bour- bon , Prince de Conty ,</i>	<i>69</i>
<i>Oraison funebre de Monseigneur , Louis Dauphin ,</i>	<i>109</i>
<i>Oraison funebre de Louis le Grand , Roi de France ,</i>	<i>143</i>
<i>Oraison funebre de Madame , Duchesse d'Or- léans ,</i>	<i>181</i>
<i>I. Sermon pour une Profession Religieuse ,</i>	<i>207</i>
<i>II. Sermon , sur le même sujet ,</i>	<i>246</i>
<i>III. Sermon , sur le même sujet ,</i>	<i>281</i>
<i>IV. Sermon , sur le même sujet ,</i>	<i>311</i>

---

## A P P R O B A T I O N.

**J'**AI lu par ordre de Monseigneur le Chancelier, *les Oraisons funebres & les Sermons pour des Professions Religieuses*, prononcées par M. MASSILLON, Evêque de Clermont. Les vertus des Grands dont le celebre Orateur fait l'éloge, & les devoirs qu'ils ont eu à remplir, sont la matiere des premiers Discours contenus dans ce Volume ; il loue dans Louis le Grand un Roi qui a également consacré son règne à la gloire de la Religion, & à celle de la Monarchie ; il loue dans les autres les monuments qu'ils ont laissés de leur foi, & de leur amour pour les Peuples. Et dans les Sermons pour les Professions Religieuses, il expose les dangers du Monde & les avantages de la vie Religieuse pour le salut, les obligations des personnes engagées à Dieu par des vœux solennels, & les facilités qu'elles y trouvent pour les remplir. Quels heureux fruits ne doit-on pas attendre de la lecture de ces différents Discours, dans lesquels on n'admire pas moins les graces d'une noble éloquence, que les traits d'une pieté tendre & soutenue. A Paris, ce 25 Juin 1745.

MILLET, *Docteur en Théologie de la Faculté de Paris, & Censeur Royal.*

Oraison







